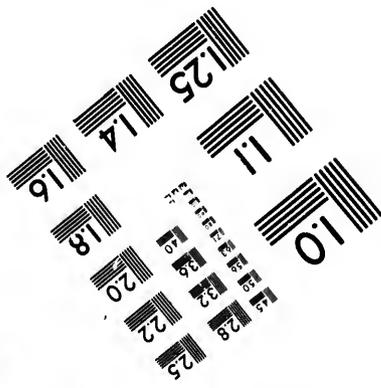
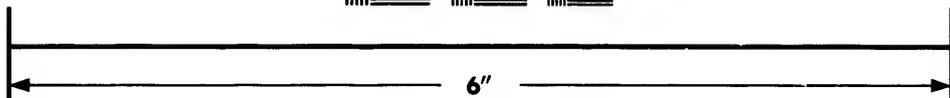
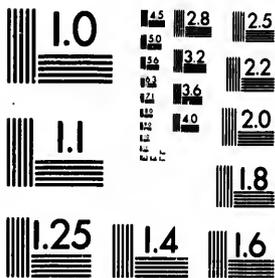


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 128
16 132
18 136
20 140
22 144
25 148

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

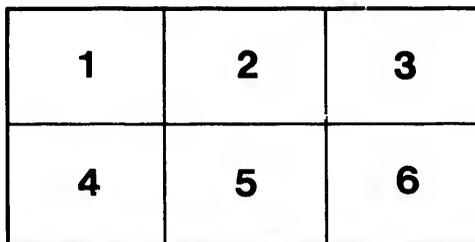
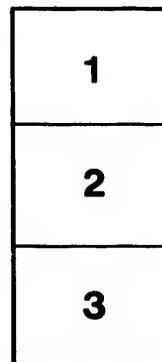
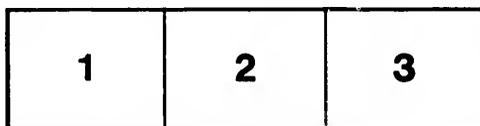
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ils
du
diffier
ne
age

rata
o

elure,
à

32X

L'HI

D

T

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME ONZIÈME.

L'H
D

Ce qu'i
de m
ont p
les U
Manu
& de

Par M.

HÔTEL

Av

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POISSONS

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilège du



A

CHI

D

A

M

C

Cortez q
Nar

ES ES
holula,
Tome

67532



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

A M É R I Q U E.
L I V R E II.
M E X I Q U E.

C H A P I T R E III.

*Cortez quitte Mexico pour aller combattre
Narvaëz. Il revient. Vainqueur.*

LES ESPAGNOLS prirent leur chemin vers
Cholula, où ils furent reçus avec de grandes

Tome XI.

A

Cortez.

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cortez,

marques d'affection. De-là, s'étant rendus à Tlascalala, ils trouverent à quelque distance de cette Ville le Sénat & la Noblesse, qui s'étaient assemblés pour venir au-devant d'eux. Il sembla que Cortez eût acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers Républicains, par l'humiliation de Motézuma.

Cortez se rendit, à grandes journées, sous les murs de Motaliquita, bourgade alliée, à douze lieues de Zampoala, où Sandoval arriva presque en même-temps avec sa troupe, & quelques soldats de l'armée de Narvaëz, que la violence exercée contre d'Aillon, en avait détachés. Cortez apprit d'eux le désordre qui regnait dans l'armée ennemie, & ce récit leur fut confirmé par Sandoval, qui avait fait entrer dans Zampoala deux Espagnols déguisés. Il regarda la négligence de Narvaëz comme une marque de la confiance qu'il prenait à ses forces, & du mépris qu'il faisait du petit nombre de ses adversaires. Mais quelque avantage qu'il crût pouvoir tirer de cette vaine présomption, il ne voulut pas rompre ouvertement, sans avoir fait de nouveaux efforts pour obtenir la paix. Olmédo fut envoyé pour la seconde fois; &, sa négociation n'ayant pas mieux réussi, le Général, soit pour mettre toute la justice de son côté, soit pour se donner le temps de recevoir les deux mille Américains qu'il at-

tenda
Véla
naiffa
de pr
renda
vaëz a
parti;
fidélité
plus de
cote à
Lor
pagnols
sous le
d'aller
explicat
d'empor
inité ju
Honneu
retourne
eût f
offensés d
ne & d
oposés a
retemen
ils s'expli
on pre
erre, d
on lui

rendait de Chinantla, résolut d'envoyer Jean Vélasquez de Léon, que la distinction de sa naissance, & l'honneur qu'il avait d'appartenir de près, par le sang, au Gouverneur de Cuba, rendaient fort propre à cette médiation. Narvaéz avait tenté inutilement de l'attirer dans son parti; & Cortez avait eu d'autres preuves de sa fidélité, auxquelles il ne pouvait répondre avec plus de noblesse, qu'en remettant une affaire si délicate à sa bonne-foi.

Lorsqu'il entra dans Zampoala, tous les Espagnols se persuadèrent qu'il venait se ranger sous leurs Étendards, & Narvaéz s'empressa d'aller au-devant de lui: mais, après quelques explications, ces civilités furent suivies de tant d'emportement & de violence, que Vélasquez, irrité jusqu'à défier ceux qui oseraient l'

l'honneur de Cortez, se vit dans la nécessité de retourner sur ses pas. Olmédo le suivit. Narvaéz ne l'eût fait arrêter, si la plupart de ses Officiers, offensés de voir traiter si mal un homme du même & du rang de Vélasquez, ne s'y fussent opposés avec beaucoup de chaleur. Ce mécontentement passa bientôt des Capitaines aux Soldats. Ils s'expliquèrent si librement, sur le peu de soin qu'on prenait de justifier leur conduite dans cette terre, que Narvaéz n'osa résister au conseil qu'on lui donna d'envoyer promptement après

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cortez.

Vélasquez , pour lui faire quelques excuses , & pour apprendre de lui quelles étaient les propositions qu'on avait refusé d'écouter. Duéro fut choisi pour cette commission. Mais , n'ayant pu le joindre , sur la route , il prit le parti de le suivre jusqu'au camp de Cortez , qu'il trouva prêt à changer de poste , dans la résolution de commencer la guerre. Son arrivée fit renaître quelq'espérance de paix. Cortez le reçut comme son Ami. Dans plusieurs conférences qu'ils eurent ensemble , il s'ouvrit avec tant de franchise sur le desir qu'il avait d'adoucir Narvaëz , dont l'obstination était l'unique obstacle à l'accommodement , que Duéro , charmé de le voir agir si noblement avec un ennemi déclaré , proposa une entrevue entre les deux Généraux , comme le seul moyen d'abrèger des difficultés dont la fin paraissait fort éloignée. Cette proposition fut acceptée avec joie. Tous les Historiens conviennent que Duéro étant retourné à Zampoala , avec la parole de Cortez , on dressa une capitulation authentique , par laquelle l'heure & le lieu de la Conférence étaient désignés , & que chacun des Commandans s'engagea par écrit à s'y rendre , accompagné seulement de dix Officiers , qui devaient servir de témoins à leurs conventions. Mais , tandis que Cortez se disposait à remplir son engagement , il reçut avis , par un Courier

secret
buscad
lui ôte
mée p
fentaie
si noir
ménage
seuleme
pour l
qu'il dé
armes.

Quoi
marche
son arm
ens-soi
chargés
capable
faire sur
l'asleoir
poala , da
fortifié en
vaient n
quel il a
ut inform
plus que
quartier ,
confusion
publier. en

secret de Duéro , qu'on lui préparait une embuscade , dans le dessein de l'enlever, ou de lui ôter la vie ; & cette nouvelle lui fut confirmée par d'autres Officiers de Narvaëz , qui se sentoient de l'horreur pour la trahison. Un dessein si noir l'obligeant de renoncer à toute sorte de ménagemens , il écrivit à son ennemi , non-seulement pour lui reprocher sa perfidie , mais pour lui déclarer qu'il rompait le Traité , & qu'il déciderait leur querelle par la voie des armes.

Cortez.

Quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de la marche des Américains auxiliaires, il hâta celle de son armée. Elle n'était composée que de deux cents-soixante-six Espagnols , & des Américains chargés du bagage. Mais jugeant qu'un ennemi , capable de tant de bassesses, avait peu de fond à faire sur ses propres troupes, il ne craignit point d'asseoir son camp à moins d'une lieue de Zam-poala, dans un poste, à la vérité, qui se trouvait fortifié en tête par un ruisseau, que les Espagnols avaient nommé *Riviere des Canots*, & derrière lequel il avait à dos la ville de *Vera-Cruz*. Narvaëz fut informé de ce mouvement : son impétuosité, plus que sa diligence, le fit sortir aussitôt de son quartier, pour tenir la campagne ; mais avec une confusion qui répondait à celle de ses idées. Il fit publier encore une fois la guerre. Il mit la tête

6 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cortez.

de Cortez à prix pour deux mille écus, & celles de Sandoval & de Vélasquez, pour quelque chose de moins. « Ses ordres étaient mêlés de menaces; » il en donnait plusieurs à-la-fois : on découvrait » un air de crainte, dans le mépris qu'il affectait » pour Cortez. Enfin son armée se mit d'elle-même en bataille, comme par hasard, & sans » attendre ses ordres. » Après l'avoir fait avancer l'espace d'un quart de lieue, il résolut d'attendre l'ennemi, dans la folle persuasion que Cortez, malgré son habileté, pourrait oublier le désavantage du nombre, & que la force de ses ressentimens lui ferait quitter son poste. Il passa tout le jour dans cette situation. La nuit approchait, lorsqu'un nuage, où le Soleil se cacha tout-à-coup, répandit une pluie si froide & si abondante, que tous ses Soldats demandèrent d'être reconduits au Quartier : il céda facilement à leurs instances.

Cortez, qui fut bientôt averti de cette retraite, regretta beaucoup que le ruisseau, sur le bord duquel il avait son camp, fût trop enflé par la pluie, pour lui permettre de le passer à gué, & de tomber sur un ennemi qui semblait fuir. Mais son génie guerrier, & le fond qu'il faisait sur ses intelligences, lui inspirèrent un dessein qui demandait toute sa hardiesse pour le tenter, & la confiance qu'il avait à son bonheur pour s'en pro-

mettre
pendant
ennemi
Après a
& les a
il les di
mier à
sieme, d
avec qu
donna l
ceinture
tête de
pour jus
écrit, à
Major,
étant e
préjudi
gion &
ni mon
proposi
Cortez, Co
Mexiqu
valiers d
sa perfo
résistanc
L'armée
es ténèbr
Sentinelle

us, & celles
quelque chose
de menaces;
découvrait
qu'il affectait
mit d'elle-
ard, & sans
fait avancer
ut d'attendre
ue Cortez,
bliet le dé-
force de ses
oste. Il passa
t approchait,
cha tout-à-
& si abon-
derent d'être
ement à leurs
ette retraite.
sur le bord
enflé par la
er à gué, &
ait fuir. Mais
faisait sur ses
lein qui de-
repter, & la
our s'en pro-

mettre le succès qu'il obtint. Ce fut de surprendre pendant la nuit, au milieu de Zampoala, ses ennemis mouillés & rebutés de la fatigue du jour. Après avoir communiqué ce projet à ses troupes, & les avoir animées avec la plus vive éloquence; il les divisa en trois corps, dont il donna le premier à Sandoval, & le second à d'Olid: le troisième, dont il prit le commandement lui-même; avec quelques-uns de ses plus braves Officiers, donna l'exemple, en passant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Herrera prétend que, par représailles, la tête de Narvaéz fut mise à prix, & que Cortez, pour justifier plus que jamais sa cause, donna par écrit, à Sandoval, qui faisait l'Office de Général-Major, un ordre qui portait, « Que Narvaéz, étant entré dans le pays à forcé ouverte, au préjudice des intérêts de l'Espagne, de la Religion & du Domaine Royal; & n'ayant voulu ni montrer ses provisions, ni prêter l'oreille aux propositions d'accommodement, Fernand Cortez, Commandant de la Nation Espagnole au Mexique, ordonnait à tous les Capitaines, Cavaliers & Soldats de son armée, de se saisir de la personne, & de le tuer, s'il faisait quelque résistance. »

L'armée avait fait près d'une demi-lieue dans les ténèbres, lorsque les Coureurs amenèrent une sentinelle de Narvaéz, qu'ils avaient enlevée; mais

Cortez.

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cortez.

ils rapportèrent, qu'il leur en était échappé une, qui s'était dérobée entre les buissons, à la faveur de l'obscurité. Cet incident fit perdre l'espérance qu'on avait eue de surprendre les ennemis. Cependant, comme il y avait beaucoup d'apparence que la crainte d'être arrêté ferait prendre quelques détours au fugitif, on résolut de s'avancer promptement, soit pour arriver avant lui, soit pour attaquer les ennemis mal éveillés, s'ils étaient avertis, & dans le trouble d'une première alarme. La sentinelle, que la peur avait rendue fort légère; arriva dans la ville avant Cortez, & répandit les frayeurs. Mais Narvaëz, ne pouvant se persuader qu'une troupe d'aventuriers, dont il méprisait le nombre, osât l'attaquer dans une grande Ville, ni qu'elle eût pu quitter son poste par un si mauvais temps, rejetta brusquement l'avis, & celui qui l'apportait.

Il était minuit, lorsque Cortez entra dans Zampoala; & son cri de guerre, *Saint-Esprit*, qui était pris, suivant la remarque des Historiens, de la fête qu'on avait célébrée le même jour, nous apprend que c'était celle de la Pentecôte. Narvaëz était logé, avec toute son armée, dans le plus grand Temple de la Ville. Ses Coureurs pouvaient s'être égarés, ou s'être mis à couvert pendant la pluie; mais des Soldats, tels que ceux de Cortez, endurcis à la fatigue, & supérieurs à la crainte,

pénètre
barrasse
furent
garde.
la sent
passât p
inquiet
s'en ap
avant q
donna
suffi-tôt
canonni
le feu à
rieusem
bruit du
le comb
& d'épé
soutenir
une trou
d'Olid v
tôt, Co
bataille
mêlée,
précipite
point à
grés, l
retireren
allèrent

chappé une,
 , à la faveur
 e l'espérance
 ennemis. Ce-
 d'apparence
 rendre quel-
 de s'avancer
 ant lui, soit
 s, s'ils étaient
 niere alarme.
 ndue fort lé-
 t, & répandit
 avant se per-
 dont il mé-
 s une grande
 poste par un
 nt l'avis, &

entra dans
Saint-Esprit,
 s Historiens,
 e jour, nous
 tre. Narvaëz
 dans le plus
 rs pouvaient
 pendant la
 de Cortez,
 la crainte,

pénétrèrent jusqu'au pied du Temple, sans s'em-
 barrasser s'ils avaient été découverts. Leurs Chefs
 furent surpris néanmoins de ne rencontrer aucune
 garde. La dispute de Narvaëz durait encore avec
 la sentinelle qui l'avait averti. Quoique cet avis
 passât pour une fausse alarme, quelques Soldats
 inquiets s'étaient mis en mouvemens. Cortez, qui
 s'en apperçut, ne balança point à les attaquer
 avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître. Il
 donna le signal du combat, & Sandoval entreprit
 aussi-tôt de monter les degrés du Temple. Les
 canonniers de garde entendirent le bruit, & mirent
 le feu à deux ou trois pièces, qui donnerent sé-
 rieusement l'alarme. Les tambours succéderent au
 bruit du canon. On accourut de toutes parts, &
 le combat se réduisit bientôt aux coups de piques
 & d'épées. Sandoval eut beaucoup de peine à se
 soutenir dans un poste défavantageux, & contre
 une troupe plus nombreuse que la sienne. Mais
 d'Olid vint à propos le secourir; &, presque aussi-
 tôt, Cortez, ayant laissé son corps de réserve en
 bataille, parut l'épée à la main, se jeta dans la
 mêlée, & s'ouvrit un passage, où tous ses gens se
 précipiterent après lui. Les ennemis ne résisterent
 point à cet effort. Ils abandonnerent les de-
 grés, le vestibule & l'artillerie. Plusieurs se
 retirerent dans leur logement, & les autres
 allerent se rassembler à l'entrée de la principale

Cortez.

Tour, où l'on combattit long-temps avec une
Cortez, égale valeur.

Narvaëz parut alors : il avait employé quelque temps à s'armer ; mais on convient qu'en se présentant au combat, il fit des efforts extraordinaires pour ranimer ses gens, & qu'il marqua de l'intrépidité au milieu du danger : elle alla jusqu'à le mettre aux mains avec les Soldats de Sandoval ; mais il en reçut, dans le visage, un coup de pique qui lui creva l'œil, & qui le fit tomber sans connaissance. Le bruit se répandit qu'il était mort : ses gens s'effrayèrent ; les uns l'abandonnerent par une honteuse fuite ; les autres cessèrent de combattre ; & ceux qui s'empresserent de le secourir, ne faisant que s'embarasser mutuellement, les vainqueurs prirent ce temps pour enlever Narvaëz, en le traînant au bas des degrés, d'où Sandoval le fit transporter au milieu du corps de réserve. Sa honte fut égale à sa douleur, lorsqu'étant revenu à lui-même, il se trouva les fers aux pieds & aux mains, & qu'il se vit livré à la discrétion de ses ennemis.

On rapporte une circonstance singulière, qui prouve combien la fortune tournait tout à l'avantage de Cortez. Des fenêtres de leur logement, les soldats de Narvaëz découvraient, à diverses distances, & dans plusieurs endroits, des lumières qui perçaient l'obscurité, avec l'apparence d'au-

tant de
le plus
vers lui
brillans
qui leur
soutenu
fut tout
du feu
pardon
s'enrôle
la liber
souhait
les d
ordre d
gardées
troupes
crets, d
que leur
Ce soin
portant
leurs v
regrette
d'indig
Cortez
caracter
attacher
accepta
restait

ps avec une
oyé quelque
u'en se pré-
raordinaires
qua de l'in-
la jusqu'à le
e Sandoval;
up de pique
omber sans
l'était mort:
onnerent par
ent de com-
le secourir,
ement, les
lever Nar-
grés, d'où
du corps de
leur, lors-
ava les fers
t livré à la
uliere, qui
ut à l'avan-
logement,
à diverses
es lumieres
ence d'au-

ant de meches allumées, qu'ils prirent pour celles
de plusieurs troupes d'Arquebusiers; c'étaient des
vers luisans, qui sont beaucoup plus gros & plus
brillans que les nôtres, dans cet hémisphere, &
qui leur firent croire que l'attaque de Cortez était
soutenue par les habitans armés. L'artillerie, qui
fut tournée aussi-tôt contre les donjons, la menace
du feu qu'on y pouvait mettre aisément, & le
pardon qui fut offert à tous ceux qui voudraient
s'enrôler sous les étendards du vainqueur, avec
la liberté du départ, & le passage pour ceux qui
souhaiteraient de retourner à Cuba, firent quitter
les Indes au plus grand nombre. Cortez donna
ordre qu'elles fussent reçues, & soigneusement
gardées, à mesure qu'ils venaient les rendre en
troupes, sans excepter celles de ses partisans se-
crets, qu'il ne voulait pas faire connaître, parce
que leur exemple servait à déterminer les autres.
Ce soin, de les désarmer, était d'autant plus im-
portant, qu'à la pointe du jour, s'apercevant que
leurs vainqueurs étaient en si petit nombre, ils
regretterent beaucoup de s'être abandonnés à
d'indignes frayeurs. Cependant les civilités de
Cortez, & l'opinion qu'ils prirent bientôt de son
caractere, devinrent un lieu si puissant pour les
attacher à lui, qu'il n'y en eût pas un seul qui
acceptât l'offre d'être reconduit à Cuba. Il ne
restait à soumettre que la cavalerie, qui, n'ayant

Cortez.

Cortez.

pu prendre part au combat, en attendait le succès dans la plaine; mais elle fut réduite aisément par les voies de la douceur. Cortez ne perdit que deux hommes dans l'action, & deux autres qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Entre les gens de Narvaëz, on compta quinze morts, & un fort grand nombre de blessés.

Cortez ne se refusa point le plaisir de voir son prisonnier; mais, loin de l'insulter dans sa disgrâce, il affecta de ne pas lui annoncer son arrivée, & Solis assure même que son dessein était de le voir sans se faire connaître. Mais le respect des soldats l'ayant trahi, Narvaëz se tourna vers lui, & lui dit d'un air assez fier: « Seigneur Capitaine, estimez l'avantage qui me rend aujourd'hui votre prisonnier. » Cortez jugea que cet orgueil méritait d'être humilié. Il répondit sans s'émouvoir: « mon Ami, il faut louer Dieu de tout; mais je vous assure, sans vanité, que je compte cette victoire & votre prise, entre mes moindres exploits. » Après l'avoir fait panser soigneusement, il le fit conduire à Vera-Cruz.

A la pointe du jour, on vit arriver les deux mille Chinantleques, à qui toute leur diligence n'avait pu faire surmonter plutôt les difficultés d'une longue route. Cortez leur fit le même ac-

ueil qu
& les
Province
qui les
leurs se
était v
fit éclat
pays cél
Au mil
combien
de la fl
pour fa
les mâts
mettre
ceux de
nomme
d'Amira
Le fo
qui se tr
foi de
qui trou
dre un
tude, e
mille E
ment f
trop no
cains. L
partie

ALE
 andait le fuc
 uite aisément
 e perdit que
 deux autres
 s de leurs
 rvaëz , on
 and nombre

r de voir son
 dans sa dis-
 ncer son ar-
 dessein était
 Mais ref-
 èz se tourna
 : « Seignez
 ne rend au-
 z jugea que
 Il répondit
 louer Dieu
 vanité, que
 rife, entre
 l'avoir fait
 te à Véra-

er les deux
 diligence
 difficultés
 même ac-

quel que s'il eût tiré quelque fruit de leur zèle, & les renvoya quelques jours après dans leur Province, avec des remerciemens & des caresses, qui les disposèrent plus que jamais à lui offrir leurs services. Le Cacique de Zampoala, qui s'était vu long-temps comme esclave de Narvaëz, fit éclater aussi sa joie, & tous les habitans du pays célébrèrent la victoire de leurs anciens alliés. Au milieu de ces soins, Cortez n'oublia point combien il était important pour lui de s'assurer de la flotte. Il dépêcha ses plus fidèles Officiers, pour faire transporter à Véra-Cruz; les voiles, les mâts & les gouvernails des vaisseaux, & pour mettre ses pilotes & ses matelots à la place de ceux de Narvaëz, avec un Commandant que Diaz nomme Pierre *Cavallero*, & qu'il honore du titre d'Amiral de la mer.

Le souvenir d'Alvarado & de ses compagnons, qui se trouvaient comme abandonnés à la bon-foi de Motézuma, était l'unique sujet de chagrin qui troublât Cortez. Il était résolu de ne pas perdre un moment pour se délivrer de cette inquiétude, en retournant à Mexico; mais plus de mille Espagnols, qu'il voyait réunis tranquillement sous ses ordres, lui parurent une armée trop nombreuse, & capable d'alarmer les Mexicains. Il n'aurait pas fait difficulté d'en laisser une partie à Véra-Cruz, s'il n'eût craint les mouve-

Cortez.

mens qui pouvaient naître de l'oïfiveté, sur-tout parmi de nouvelles troupes; qu'il n'avait point encore eu le temps de former à sa discipline. Dans cet embarras, il résolut de les employer à d'autres conquêtes. Il nomma Jean Vélafquez de Léon, pour aller soumettre, avec deux cens hommes, la Province de Pannuco, & d'Ordaz, avec le même nombre, pour peupler celle de Cuazacoalco. Environ six cens soldats Espagnols, qui composaient le reste de l'armée, lui parurent suffisans pour faire son entrée dans Mexico, avec l'éclat d'un Vainqueur qui voulait conserver quel'qu'apparence de modération.

Mais, lorsqu'il se préparait au départ, il reçut une lettre, par un courier d'Alvarado, qui l'obligea de changer toutes ses résolutions. On l'informait que les Mexicains avaient pris les armes, & que, malgré Motézuma, qui n'avait pas quitté le Quartier des Espagnols, ils y avaient déjà donné plusieurs assauts. Le soldat, qui apportait cette nouvelle, était accompagné d'un Messager Impérial, chargé de représenter qu'il n'avait pas été au pouvoir de l'Empereur d'arrêter l'emportement des Rébelles, & non-seulement d'assurer Cortez qu'il n'abandonnerait point Alvarado & les Espagnols, mais de presser son retour à Mexico, comme le seul remède qu'on pût apporter au désordre. Soit que ce Prince fût alarmé pour lui-

même,
es hôtes
le sa b
On t
détermi
anciens
éclater l
& cet
éviter le
un préfa
réductio
Rangel
Lieutenan
garnison
des troupe
d'infante
leur fit p
incommo
Juin, à
contre l
pour la
eut rem
de haine
faction p
deux mi
Motézuma
désespo
pacifique

eté, sur-tout
n'avait point
sa discipline.
s'employer à
Vélasquez de
deux cens
& d'Ordaz,
oler celle de
s Espagnols,
e, lui paru-
ans Mexico,
ait conserver

art, il reçut
o, qui l'obli-
s. On l'infor-
es armes, &
pas quitté le
déjà donné
portait cette
l'ager Impé-
vait pas été
l'emporte-
nt d'assurer
arado & les
à Mexico,
rtter au dé-
é pour lui-

même, ou que son inquiétude ne regardât que
ses hôtes, cette démarche ne laissa aucun doute
de sa bonne-foi.

On n'avait pas besoin de délibération, pour se
déterminer dans une conjoncture si pressante. Les
anciens & les nouveaux soldats de Cortez, firent
éclater la même ardeur, pour se rendre à Mexico,
& cet incident, qui servait de prétexte pour
éviter le partage de l'armée, fut regardé comme
un présage de la conquête de l'Empire, dont la
réduction devait commencer par la Capitale.
Rangel fut laissé à Véra-Cruz, en qualité de
Lieutenant de Sandoval, avec une assez forte
garnison, qui n'empêcha point que dans la revue
des troupes, il ne se trouvât encore mille hommes
d'infanterie & cent cavaliers bien armés. Cortez
leur fit prendre différentes routes, pour ne pas
incommøder les Peuples. On arriva, le 17 de
Juin, à Tlascala, où le le Sénat, toujours animé
contre les Mexicains, offrit toutes ses forces
pour la délivrance d'Alvarado. Mais Cortez, qui
crut remarquer dans le zèle des Sénateurs, plus
de haine contre leurs anciens ennemis que d'af-
fection pour les Espagnols, se contenta de prendre
deux mille hommes, dans la crainte d'effrayer
Motézuma & de pousser les Rébelles au dernier
désespoir. Son dessein était de faire une entrée
pacifique dans la Capitale, & de ramener les

Cortez.

Cortez.

esprits par la douceur, avant que de penfer au châtement des coupables.

Il se présenta devant Mexico, sans avoir trouvé d'autres embarras, dans sa route, que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevait. L'armée passa la grande chaussée du lac, avec la même tranquillité, quoique à la vue de plusieurs indices qui devaient réveiller ses défiances. Les deux brigantins, fabriqués par les Espagnols, étaient en pièces. Quelque ponts, qui servaient à la communication du Quartier, avaient été rompus : les remparts & les donjons paraissaient déserts. Un morne silence régnait de toutes parts. Des apparences si suspectes obligèrent le Général de régler sa marche, & de n'avancer qu'après avoir fait reconnaître successivement tous les postes. Ces précautions durèrent jusqu'au Quartier des Espagnols, où les Gardes avancées, découvrant le secours qui leur arrivait, poussèrent des cris de joie qui rendirent la confiance à Cortez.

Alvarado vint le recevoir à la porte du Quartier, accompagné de tous ses Soldats, dont les transports ne peuvent être représentés. La présence de Motézuma, qui parut oublier la fierté de son rang, pour accourir, avec la même ardeur, retarda de quelques momens les explications. Mais cet empressement fit connaître qu'il

soulaitait

souhait
pagnol
de ses
pourqu
n'avait
journer
Général
moitié
se flatta
aux Esp
dans le
révolte
aussi par
parvenu
regardai
Sujets,
son affe
messes.

Cortez.

son absé
eins, ar

meurs,

gols da

personne

n'avait ri

Ille avai

siégé,

avaient é

Tome

penfet au
 sans avoit
 route, que
 vis qu'il re-
 ffée du lac,
 à la vue de
 iller ses dé-
 qués par les
 e ponts, qui
 rtier, avaient
 donjons pa-
 e régnaît de
 tes obligerent
 de n'avancer
 uccessivement
 durerent jus-
 à les Gardes
 ui leur arri-
 i rendirent la
 la porte du
 Soldats, dont
 présentés. La
 ut oublier le
 avec la même
 ens les expli-
 onnaire qu'il
 foukairait

fouhaitait l'arrivée de Cortez autant que les Es-
 pagnols mêmes; & si l'on croyait pouvoir douter
 de ses dispositions, il serait difficile d'expliquer
 pourquoi n'étant plus retenu par la force, il
 n'avait pas fait usage de cette liberté, pour re-
 tourner dans son Palais, pendant l'absence du
 Général. Tous les Historiens reconnaissent que,
 moitié politique, pour soutenir l'opinion qu'il
 se flattait d'avoir fait prendre à son Peuple, &
 aux Espagnols mêmes, des motifs qui l'arrêtaient
 dans leur Quartier; moitié crainte, depuis la
 révolte du Prince de Tezeuco, & peut-être
 aussi par attachement pour ses Hôtes, qui étaient
 parvenus à lui inspirer de la confiance, & qu'il
 regardait comme un appui contre ses propres
 Sujets, il ne varia plus dans les témoignages de
 son affection ni dans l'exécution de ses pro-
 messes.

Cortez se fit raconter ce qui s'était passé dans
 son absence. Un corps nombreux de Mexi-
 cains, animés & conduits par quantité de Sei-
 gneurs, avaient attaqué plusieurs fois les Espa-
 gnols dans leur Quartier, sans respect pour la
 personne & les ordres de leur Souverain, qui
 n'avait rien épargné pour appaiser la sédition.
 Ils avaient tenu long-temps Alvarado comme
 assiégé, & quatre de ses plus braves Soldats
 avaient été tués dans le dernier assaut. Les Ré-

Cortez.

Cortez.

belles s'étaient retirés depuis deux jours ; mais loin d'avoir quitté les armes, leur grand nombre & la mort des quatre Espagnols leur inspiraient tant d'audace, qu'ayant appris le retour de Cortez, ils n'avaient pris la résolution de s'éloigner du Quartier que pour lui laisser le temps & la liberté d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois renfermé avec tous ses gens, ils réussiraient plus heureusement que le Prince de Tezenco, à détruire les ennemis de leur Religion & de leur Empire.

Solis, qui fait profession d'avoir pesé tous les témoignages, assure, comme une vérité constante, qu'après le départ de Cortez, les Espagnols observèrent beaucoup de relâchement dans l'attention & la complaisance que les Nobles avaient rémoignées pour eux, & qu'Alvarado, en ayant pris occasion de veiller sur leurs démarches, apprit des émissaires qu'on faisait des Assemblées dans quelques maisons de la Ville. On approchait d'un jour solennel, où l'usage était d'honorer les Idoles par des danses publiques. Alvarado, suivant le même récit, fut informé que les Complices jurés avaient choisi ce temps pour soulever le Peuple, en l'exhortant à prendre les armes pour la liberté de leur Religion, & la défense de leurs Dieux. Le même jour, au matin, quelques-uns affectèrent de se montrer dans le Quartier de Cortez avec

jours; mais grand nombre sur inspiraient tout de Corde de s'éloigner e temps & la ace qu'y étant ils résistèrent e Tezeuco, & on & de leur r pesé tous les érité constante, i Espagnols ob- nt dans l'atten- Nobles avaient lo, en ayant pri ches, apprit de s'assemblées dans approchait d'un d'honorer leur Alvarado, sui- é que les Con- our soulever les armes pour

Espagnols, & demandèrent même au Cou- mandant la liberté de célébrer leur Fête, dans l'espoir de lui fermer les yeux par cette appa- rance de soumission. Elle le fit douter, en effet, de la vérité de ses informations; &, dans cette incertitude, il leur accorda ce qu'ils demandaient, à condition qu'ils ne portassent point d'armes, & qu'ils ne répandissent point de sang-humain dans leurs sacrifices. Mais il apprit bientôt qu'ils avaient employé la nuit précédente à transporter secrètement leurs armes dans les lieux voisins du grand Temple. Sur cet avis, il prit des mesures pour attaquer les principaux Conjurés pendant leur danse, c'est-à-dire, avant qu'ils fussent arrivés, & qu'ils eussent commencé à soulever le Peuple. Il sortit, avec cinquante Espagnols, sous prétexte de satisfaire sa curiosité, en assistant à la Fête. Il s'approcha du Temple où les Conjurés, qui s'y étaient déjà rendus, la plupart ivres sans défiance, se disposaient à danser, pour honorer le Peuple au spectacle. Mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, il les fit charger par ses gens, qui en tuèrent une partie, & qui forcèrent les autres à se jeter par les fenêtres du Temple.

Quelque jugement qu'on doive porter de cette entreprise, l'Historien confesse qu'elle fut exécutée avec plus d'ardeur que de prudence, &

Cortez.

que les Espagnols déshonorèrent leur cause, en se jetant sur les morts & sur les blessés, pour arracher les joyaux dont ils les voyaient couverts. D'ailleurs Alvarado se retira, sans prendre soin d'informer le Peuple des raisons de sa conduite & Solis lui en fait un reproche. Il devait, dit-il, publier la conspiration & montrer les armes que les Nobles avaient cachées. Le Peuple, qui fut informé que du carnage de ses Chefs & du pillage de leurs joyaux, attribuant cette exécution à l'avarice effrénée des Espagnols, en conçut une fureur qu'il prit aussi-tôt les armes, sans que les Conjurés y eussent contribué par leurs exhortations ou par leurs soins.

La nuit, qui suivit l'arrivée de Cortez, ne fut pas moins tranquille que le jour précédent. Ce silence, qui régnait encore le lendemain, paraissait couvrir quelque mystère, Ordaz fut commandé pour aller reconnaître la Ville, à la tête de quatre cens hommes, Espagnols & Tlascalans. Il s'engagea dans la plus grande rue, & il découvrit bientôt une troupe d'Américains armés, que les Séditieux n'y avaient postés que pour l'attirer dans leurs pièges. En effet, lorsqu'il se fut avancé, dans le dessein de faire quelques prisonniers, dont il voulait tirer de nouvelles informations, il se vit couper le passage par deux armées entières, qui vinrent le charger de tout

les rues
brable,
êtres &
de trait
Orda
expérien
Il forma
position
border d
qui com
aux fenê
de faire
l'opinion
assez de
on ne s
cours. C
fut pas l
même le
raient av
sans défen
tant de n
retraite d
proche, i
les autres
Les Arqu
nettoyer l
pour reco
pouffer pl

cause, en se
pour arra-
ent couverts
prendre soit
sa conduite
avait, dit-il
es armes que
ple, qui ne
Chefs & de
ette exécution
en conçut tan-
mes, sans que
leurs exhor-

Cortez, ne fit
précédent. C
ndemain, par
, Ordaz fit
la Ville, à
agnols & Tha-
rande rue, et
d'Américain
nt postés qu
En effet, lors
sein de fat
ulait tirer de
assage par de
rger de tout

es rues voisines; tandis qu'une populace innom-
brable, qui se montra tout-d'un-coup aux fe-
nêtres & aux terrasses, remplit l'air de pierres &
de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & son
expérience, pour repousser une si vive attaque.
Il forma son bataillon, suivant l'étendue & la dis-
position du lieu, avec la précaution de le
border de Piquiers, tandis que les Arquebusiers,
qui composaient le centre, eurent ordre de tirer
aux fenêtres & aux terrasses. Il lui était impossible
de faire avertir Cortez de sa situation; & dans
l'opinion, où l'on était au Quartier, qu'il avait
assez de forces pour exécuter sa Commission,
on ne se défia point qu'il eût besoin de se-
cours. Cependant la chaleur des Mexicains ne
fut pas long-temps à se rallentir. Leur nombre
même leur ôtant l'usage de leurs armes, ils s'é-
taient avancés avec une confusion qui les livrait
sans défense aux coups des Piquiers. Ils perdirent
tant de monde à la première charge, que leur
retraite devenant aussi tumultueuse que leur ap-
proche, ils se précipitaient en arrière les uns sur
les autres, pour se dérober à la pointe des piques.
Les Arquebusiers n'eurent pas plus de peine à
nettoyer les terrasses. Ordaz, qui n'était venu que
pour reconnaître, ne jugea point à propos de
pousser plus loin sa victoire; &, sans faire chan-

Cortez.

24 HISTOIRE GÉNÉRALE

Cortez.

ger de forme à sa troupe, il chargea si vigou-
reusement ceux qui l'avaient coupé paderriere,
qu'il s'ouvrit le chemin jusqu'au Quartier. Cette
action lui coûta néanmoins du sang. La plupart
de ses gens furent blessés. Il le fut lui-même,
& huit de ses plus braves Tlascalans furent tués
sous ses yeux; mais il ne perdit qu'un Espagnol,



Mort

COR
par de
n'avait
& que
propre
qu'il n
qui po
Il fut c
avec la
faite, p
tier. Le
ral. Env
de l'art
tôt le fig
temps,
Plusieur
composé
pour fa
vaient.
souvent

ea si vigou
 parderriere,
 artier. Cette
 La plupart
 lui-même,
 s furent tués
 Espagnol,



CHAPITRE IV.

*Mort de Motézuma. Cortez quitte Mexico
 & se retire à Tlascalala.*

CORTEZ avait pensé à ramener les esprits par des propositions de paix ; mais, outre qu'il n'avait personne dont il pût attendre ce service & que Motézuma semblait même se défier de sa propre autorité, le succès d'Ordaz lui fit juger qu'il n'était pas temps de s'abaisser à des offres qui pouvaient augmenter la fierté des ennemis. Il fut confirmé dans ce sentiment, par la fureur avec laquelle ils se rassemblèrent, après leur défaite, pour suivre Ordaz jusqu'à la vue du Quartier. Leur dessein était d'y donner un assaut général. Envain tenta-t-on de les effrayer par le bruit de l'artillerie. Leurs timbales donnerent aussitôt le signal du combat, ils s'avancèrent en même temps, avec un emportement sans exemple. Plusieurs troupes d'archers, dont ils avaient composé leur avant-garde, tiraient aux creneaux, pour faciliter les approches à ceux qui les suivaient. Leurs décharges furent si épaisses & si souvent répétées, pendant que les autres passai-

Cortez.

Cortez.

entte leurs rangs pour monter à l'assaut , qu'elles causerent beaucoup d'embarras aux Espagnols , qui se trouvoient partagés tout à-la-fois par la nécessité de se défendre des fleches , par celle de repousser leurs ennemis , & par le soin de ramasser ces fleches , dont la multitude bouchait les passages. L'artillerie & les arquebuses faisaient cependant un affreux carnage : mais les Mexicains étaient si déterminés à mourir ou à vaincre, qu'ils s'empressaient de remplir le vide que les morts avaient laissé , & qu'ils se ferraient avec le même courage , en foulant aux pieds , sans distinction , leurs blessés & leurs morts. Plusieurs s'avancerent jusques sous le canon , où ils s'efforcèrent , avec une obstination incroyable , de rompre les portes , & d'abattre les murs avec leurs haches garnies de pierres tranchantes. Si l'on ne connoissait jusqu'où l'esprit de parti peut porter l'injustice , croirait-on que la bravoure héroïque de ces hommes qui combattaient nus pour leur liberté , contre des Tyrans armés du fer & de la foudre , est traitée , par les Historiens Espagnols , de témérité brutale & de férocité ?

Cependant , après avoir été repoussés de toutes parts , ils se retirerent dans leurs rues , pour s'y mettre à couvert des boulets & des balles qui les poursuivaient : leur usage n'étant point de com-

battre
à la fi
hardis
plusieu
tout d
tant de
une pa
brèches
fit dure
Les
mais , a
entere
ches in
qui ne
railles.
une for
ses sold
nettoye
Il prit
principa
dans la
il fit l'h
position
traite. I
n'alleren
battre.
charge.

aut, qu'elles
Espagnols,
a-fois par la
s, par celle
ar le soin de
ude bouchait
uses faisaient
is les Mexi-
ou à vaincre,
vide que les
erraient avec
eds, sans dif-
rts. Plusieurs
où ils s'effor-
e, de rompre
leurs haches
on ne con-
peut porter
ure héroïque
nuds pour
armés du fer
ar les His-
tale & de
és de toutes
es, pour s'y
alles qui les
nt de com-

abatte dans l'absence du Soleil, ils se séparèrent à la fin du jour; ce qui n'empêcha point les plus hardis de venir pendant la nuit mettre le feu à plusieurs endroits du Quartier. La flamme s'empara tout d'un coup des édifices, & s'y répandit avec tant de violence, qu'on fut obligé d'en abatte une partie; après quoi, la nécessité de mettre les brèches en défense, imposa un autre travail, qui fit durer la fatigue jusqu'au jour.

Les Mexicains reparurent au lever du Soleil; mais, au-lieu de s'approcher des murs, ils se contenterent d'insulter les Espagnols par des reproches injurieux, en les accusant d'être des lâches, qui ne se défendaient qu'à l'abri de leurs murailles. Cortez, qui s'était déjà déterminé à faire une sortie, prit occasion de ce défi, pour animer ses soldats. Il forma trois bataillons, deux pour nettoyer les rues de traverse, & le troisième, dont il prit lui-même la conduite, pour attaquer le principal corps des ennemis, qu'on découvrait dans la grande rue. Supérieur aux petites jaloufies, il fit l'honneur au brave Ordaz, d'imiter la disposition qui l'avait rendu victorieux dans sa retraite. Les trois bataillons étant sortis ensemble, n'allèrent pas loin sans trouver l'occasion de combattre. Mais l'ennemi soutint cette première décharge sans s'étonner. L'action devint fort vive.

Cortez.



Cortez.

Les Mexicains se servaient de leurs massues & de leurs épées de bois, avec une fureur désespérée. Ils se précipitaient dans les piques & les armes, pour frapper les Espagnols aux dépens de leur vie, qu'ils paraissaient mépriser. On avait recommandé aux Arquebusiers de tirer aux fenêtres; mais leurs décharges continuelles n'arrêtant point une grêle de pierres, que les Mexicains avaient trouvé le moyen de faire pleuvoir sans se montrer, on fut obligé de mettre le feu à quelques maisons, pour faire cesser cette importune attaque. Enfin les ennemis tournèrent le dos; mais, en fuyant, ils rompaient les ponts, & faisaient tête de l'autre côté des canaux, Cortez fit poursuivre les autres, dans plusieurs quartiers. Il perdit douze hommes, & la plupart des autres ne revinrent pas sans blessures. Du côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les rues étaient couvertes des corps qu'ils n'avaient pu retirer, & les canaux teints de sang.

On donna quelques jours au repos, mais toujours à la vue de l'ennemi, qui revenait un moment à l'attaque, & qui se dissipait avec la même facilité. Dans cet intervalle, Cortez hasarda quelques propositions d'accommodement, par divers Officiers de Motézuma, qui ne s'étaient point éloignés de leur Maître. Ce soin ne lui fit pas

perdu
const
tours
pour
fortie
trente
qui p
jetait
leurs
bre d
se déc
seulen
leur f
fices d
traver
tent q
d'épou
ce spe
De
reuter
maltra
nemis.
de ses
nation
traite
fortie.
n'atteu

massues & de
 ur désespérée.
 & les armes,
 ns de leur vie,
 recommandé
 es; mais leurs
 ont une grêle
 aient trouvé
 montrer, on
 ques maisons,
 attaque. Enfin
 is, en fuyant,
 tête de l'autre
 re les autres,
 uze hommes,
 rent pas sans
 e nombre des
 ent couvertes
 & les canaux
 os, mais tou-
 enait un mo-
 vec la même
 asarda quel-
 , par divers
 étaient point
 e lui fit pas

perdre l'attention qu'il devait à sa défense. Il fit construire quatre châteaux mobiles, en forme de tours, qui pouvaient être traînés sur des roues, pour les employer dans l'occasion d'une nouvelle sortie. Chaque tour pouvait contenir vingt ou trente hommes. Elles étaient de fortes planches, qui pouvaient résister aux plus grosses pierres qu'on jetait des fenêtres ou des terrasses, & sur toutes leurs faces, elles étaient percées d'un grand nombre de trous, par lesquels on pouvait tirer sans se découvrir. Cette invention parut propre non-seulement à garantir les soldats, mais encore à leur faciliter le moyen de mettre le feu aux édifices de la Ville, & de rompre les tranchées qui traversaient les rues. Quelques Historiens ajoutent qu'il entra aussi dans les vues de Cortez d'épouvanter les Mexicains par la nouveauté de ce spectacle.

De plusieurs Officiers, qui étaient sortis pour tenter un accommodement, les uns revinrent fort maltraités, & les autres demeurèrent avec les ennemis. L'Empereur, qui souhaitait la réduction de ses sujets, fut si vivement irrité de leur obstination, qu'il conseilla lui-même à Cortez de les traiter sans ménagement. On résolut une nouvelle sortie. Cette journée fut terrible. Les ennemis n'attendirent point le coup qui les menaçait. Ils

 Cortez.

Cortez.

vinrent au-devant des Espagnols , avec une résolution surprenante. On s'aperçut qu'ils étaient conduits avec plus d'ordre & de justesse , qu'on ne leur en connaissait. Ils tiraient ensemble. Ils défendaient leurs postes sans confusion. A peine les Espagnols furent-ils engagés dans la Ville , que tous les ponts furent levés pour leur couper la retraite. Il se trouva des Mexicains jusques dans les canaux , pour les percer de leurs fleches ou de leurs zagayes , lorsqu'ils approchaient des bords. Les châteaux de bois furent brisés , par des pierres d'une énorme grosseur , qui devaient avoir été transportées dans cette vue sur les terrasses. On combattit pendant la plus grande partie du jour. Les Espagnols & leurs Alliés se voyaient disputer le terrain de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup. Plusieurs maisons furent brûlées , & les Mexicains s'approchant de plus près des armes à feu , perdirent encore plus de monde que dans les deux actions précédentes. A l'approche de la nuit , Cortez , maître de plusieurs postes qu'il ne desirait pas de garder , conçut qu'il avait peu d'utilité à tirer de son expédition , & ne se servit de ses avantages , que pour retourner heureusement au Quartier. Il avait perdu quarante hommes , la plupart , à la vérité , Tlascalans ; mais les deux tiers de ses Espagnols

étaient
d'un c

Sa b
au fon

dit lui-
Il reve

souten

sa répu

douleu
routes

source

Apr
il reçu

chagrin
désespé

tant qu
lui ord

partir.

crainte

que la r

répondi
priaient c
avant q
pendant
l'obstina
son resp
sentime

étaient blessés, & lui-même avait la main percée
d'un coup de fleche.

Cortez.

Sa blessure lui servit de prétexte pour se retirer au fond de son appartement ; mais, comme il le dit lui-même, il y portait une plaie plus profonde. Il revenait convaincu qu'il lui était impossible de soutenir cette guerre, sans perdre son armée & sa réputation. Il ne pouvait penser, sans une vive douleur, à quitter la capitale du Mexique, & toutes ses lumières ne lui offraient aucune ressource pour s'y maintenir.

Après avoir passé la nuit dans cette agitation ; il reçut, dès la pointe du jour, un autre sujet de chagrin, par la déclaration de Motésuma, qui, désespérant de ramener ses sujets à la soumission, tant qu'ils verraient les Espagnols si près d'eux, lui ordonna, d'un ton absolu, de se disposer à partir. Quoique cet ordre parût dicté par la crainte, plutôt que l'autorité, Cortez, persuadé que la retraite était nécessaire, prit le parti de lui répondre qu'il était prêt d'obéir ; mais qu'il le pria de faire quitter les armes aux Mexicains, avant qu'un seul Espagnol sortît du Quartier. Cependant, pour soutenir sa fierté, il ajouta que l'obstination des Mexicains le touchant moins que son respect pour l'Empereur, c'était ce dernier sentiment qui lui faisait laisser à Sa Majesté le

Cortez.

soin de punir les coupables , & qu'il lui suffisoit de son épée pour se faire respecter dans sa marche. Motézuma , qui n'avait pas compté sur une décision si prompte , parut respirer après cette réponse , & ne pensa qu'à donner des ordres , pour faire exécuter une condition qu'il trouvait juste.

Pendant qu'il se livrait à ce soin , on entendit sonner l'alarme dans toutes les parties du Quartier. Cortez y courut , & trouva ses gens occupés à soutenir un nouvel assaut des Mexicains , qui , fermant les yeux au péril , s'étaient avancés si brusquement , que leur avant-garde , emportée par le mouvement de ceux qui la suivaient , se trouva tout-d'un-coup au pied du mur. Ils y sautèrent en plusieurs endroits sur le rempart. Les Espagnols avaient , heureusement , dans la grande cour du château , un corps de réserve , qui fut distribué aux postes les plus faibles. Mais Cortez n'avait jamais eu tant besoin de sa diligence & de sa valeur. Motézuma , informé de l'embarras des Espagnols , envoya dire à leur Général , que , dans une conjecture si pressante , & suivant la résolution qu'ils avaient prise ensemble , il jugeait à propos de se montrer à ses sujets , pour leur donner ordre de se retirer , & pour inviter les Nobles à lui venir exposer paisiblement leurs pré-

entions.
 erture,
 de repos
 L'Emp
 du succè
 de sa di
 & toutes
 le plus gr
 lui parut
 pour imp
 Nobles l
 vice, sur
 du châte
 formeren
 ciers s'av
 bitans , à
 & leur r
 venait éc
 de ses fav
 cis s'app
 à genoux
 blâser la t
 des yeux
 Nobles , &
 leur comm
 leurs nom
 & d'amis.
 leurs dispa

lui suffisait
 r dans sa
 rompté sur
 irer après
 er des or-
 ion qu'il
 on entendit
 s du Quat-
 ens occupés
 cains, qui,
 avancés si
 , emportés
 vivaient, se
 r. Ils y sau-
 empart. Les
 s la grande
 ve, qui fut
 Mais Cortez
 diligence &
 e l'embarras
 néral, que,
 e suivant la
 e, il jugeait
 , pour leur
 inviter les
 nt leurs pré-

entions. Cortez approuva d'autant plus cette ou-
 verture, qu'elle pouvait donner quelques momens
 de repos à ses soldats.

L'Empereur, quoique fort agité & incertain
 du succès, se hâta de prendre tous les ornemens
 de sa dignité, le manteau impérial, le diadème,
 & toutes les pierreries qu'il ne portait que dans
 le plus grand appareil de sa puissance. Cette pompe
 lui parut nécessaire, pour se faire reconnaître, &
 pour imposer du respect. Il se rendit, avec les
 Nobles Mexicains qui étaient demeurés à son ser-
 vice, sur le rempart opposé à la principale avenue
 du château. Les soldats Espagnols de ce poste,
 formerent deux haies à ses côtés. Un de ses Offi-
 ciers s'avancant jusqu'au parapet, avertit les ha-
 bitans, à haute voix, de préparer leur attention
 & leur respect pour le grand Motézuma, qui
 venait écouter leurs demandes, & les honorer
 de ses faveurs. A ce nom, les mouvemens & les
 cris s'appaisèrent. Une partie des mutins se mit
 à genoux. Quelques-uns se prosternerent jusqu'à
 baiser la terre. L'Empereur, après avoir parcouru
 des yeux toute l'assemblée, les arrêta sur les
 Nobles, & distinguant ceux qu'il connaissait, il
 leur commanda de s'approcher. Il les appella par
 leurs noms; il leur prodigua les titres de parens
 & d'amis. Leur silence paraissant répondre de
 leurs dispositions, il les remercia du zèle qu'ils

 Cortez.

Cortez.

faisaient éclater pour sa liberté ; mais, après avoir ajouté qu'il était fort éloigné de leur en faire un crime, quoiqu'il y trouvât de l'excès, il les assura qu'ils s'étaient trompés, s'ils avaient cru que les Espagnols le retinssent malgré lui ; que c'était volontairement qu'il demeurait avec eux, pour s'instruire de leurs usages, pour reconnaître le respect qu'ils lui avaient toujours rendu, & pour marquer une juste considération au puissant Monarque qui les avait envoyés : qu'il avait pris néanmoins la résolution de les congédier, & qu'ils consentaient eux-mêmes à s'éloigner incessamment de sa Cour ; mais qu'il ne pouvait exiger, avec justice, que leur obéissance prévînt celle de ses sujets. Là-dessus, il donna ordre à tous ceux qui le reconnaissaient pour leur Maître de quitter les armes, & de retourner paisiblement à la Ville, contens, comme ils devoient l'être, de sa parole, & du pardon qu'il leur accordait.

Ce discours fut écouté sans interruption, & personne n'eut l'audace d'y répondre. Mais personne aussi ne parut disposé à quitter les armes ; un profond silence, qui continua pendant quelques momens, semblait marquer de l'incertitude. Le bruit ne recommença que par degrés, il venait de ceux qui travaillaient sourdement à rallumer le feu ; & le nombre en était fort grand, puisque, suivant quelques Ecrivains, on avait

déjà fait
ou que
résolue.

Enfin
rendit cr
du Mexi
le vil é
à efforça-
signes. I
de traits
Soldats E
pour gar
Mais tou
plusieurs
l'atteignit
aucun ser
Cortez, c
pût arrive
narque à
trouble, i
tement ter
faction de
pâtôt vu
l'hormité
sineuse ép
en un mom
par la cole
L'Emper
d'aj Tome

près avoir déjà fait l'élection d'un nouvel Empereur ;
 en faire un ou que , suivant les autres , elle était du moins
 les assura résolue.

Cortez.

Enfin la sédition reprit toute sa force. On entendit crier que Motézuma n'était plus Empereur du Mexique ; qu'il était un lâche , un traître , & le vil esclave des ennemis de la Nation. Envain s'efforça-t-il de s'attirer de l'attention par divers signes. Les cris furent accompagnés d'une nuée de traits , qui paraissaient lancés contre lui. Deux soldats Espagnols , que Cortez lui avait donnés pour gardes , le couvrirent de leurs boucliers. Mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de fleches , ni d'une pierre qui atteignit à la tête , & qui le fit tomber sans aucun sentiment. Cet accident fut ressenti de Cortez , comme le plus cruel contre-temps qui pût arriver. Il fit transporter ce malheureux Monarque à son appartement ; & , dans son premier trouble , il courut à la défense , avec un emportement terrible ; mais il se vit privé de la satisfaction de se venger. Les ennemis n'eurent pas tôt vu tomber leur Maître , que reconnaissant l'incertitude de leur crime , ils furent saisis d'une terreur épouvante , qui les fit fuir & disparaître en un moment , comme s'ils eussent été poursuivis par la colere du Ciel.

L'Empereur était revenu à lui , mais avec tant

Cortez.

de désespoir & d'impatience, qu'il fallut retenir ses mains, pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Il ne pouvait soutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ses Sujets. Il rejetait les secours. Il poussait d'effroyables menaces, qui se terminaient par des gémissemens & des pleurs. Le coup qu'il avait reçu à la tête parut dangereux; mais les agitations le rendirent bientôt mortel. Il expira le troisieme jour, en chargeant (dit-on) les Espagnols de sa vengeance, mais sans avoir voulu prêter l'oreille à leurs instructions. Tels sont les sentimens que lui prêtent les Historiens Espagnols. Mais est-il bien sûr que ce faible & malheureux Prince se soit mépris à ce point, même dans ses derniers momens, sur ses vengeurs & sur ses ennemis? Était-ce donc les Espagnols auteurs de toutes ses infortunes & de tous ses affronts? Était-ce eux qu'il devait implorer contre ses fidèles Sujets, qui, plus généreux que lui, signalaient, pour le venger, le courage qu'il n'avait osé montrer pour se défendre? Était-ce les Mexicains ou les Espagnols qui étaient ses véritables assassins? Ceux qui avaient osé l'enchaîner dans son propre Palais étaient-ils ses défenseurs? & ceux qui venaient mourir pour lui au pied des murailles de ce même Palais, étaient-ils ses ennemis? Avouons-le, quelque admiration qu'on ait d'abord pour l'intrépidité impo-

sante de
toutes l
un hom
dont tou
manquer
avoir pr
Etranger
clarent c
plus dou
dans la p
brave la
plus diffic
présentée
s'instrui
nent da
leurs en
in à mo
de les v
le Mexi
s'antiront
calcul e
s ce déf
le que,
fin déli
Espagno
t-être e
consterna
ber les a

lute retentir
 à sa vic. Il
 é réduit à
 secours. Il
 terminaient
 e coup qu'il
 ais les agita-
 spira le trois
 s Espagnols
 voulu prêter
 ont les sen-
 s Espagnols
 & malheur
 , même dans
 urs & sur ses
 gnols auteurs
 ses affronts
 er contre de
 ue lui, signa
 e qu'il n'avait
 Étaient-ce les
 aient ses vété-
 osé l'enchaî-
 at-ils ses dé-
 ourir pour la
 Palais, étaient
 elque admira-
 épérité impo-

tante de cette poignée d'Espagnols qui bravaient
 toutes les forces d'un Empire, peut-être est-il
 un hommage plus légitime à rendre à ce Peuple,
 dont toute la conduite, examinée de près, ne peut
 manquer de paraître vraiment respectable ? Après
 avoir prodigué l'accueil le plus hospitalier à ces
 Étrangers qui parlent en maîtres, ils ne se dé-
 clarent contre eux, que lorsqu'ils ne peuvent
 plus douter que leur Empereur ne soit retenu
 dans la plus honteuse captivité. A la valeur qui
 brave la multitude, ils opposent cette valeur,
 plus difficile peut-être, qui affronte la mort,
 présentée sous une forme nouvelle & terrible ;
 ils s'instruisent, au milieu du carnage, & se disci-
 plinent dans la destruction. Par le petit nombre
 de leurs ennemis, ils comprennent que l'obstina-
 tion à mourir est, avec le temps, un moyen
 de les vaincre, & qu'en échangeant la vie de
 mille Mexicains contre celle d'un Espagnol, ils
 anéantiront la tyrannie dans des fleuves de sang.
 Le calcul est, si l'on veut, celui du désespoir ;
 mais ce désespoir est magnanime, & il est pro-
 ble que, sans la mort de Motézuma, il aurait
 fini délivré le Mexique, & achevé la perte
 des Espagnols. C'est la mort de ce Prince qui
 peut-être empêcha leur ruine ; & le repentir,
 la consternation des Mexicains qui leur fait
 abandonner les armes des mains, au milieu de leur

 Cortez.

Cortez.

plus terrible emportement , fait encore l'éloge de leur sensibilité & les justifie d'une mort qui ne peut gueres être imputée qu'au mouvement de quelque séditieux , qui , dans un pareil trouble , entraîne aisément une multitude furieuse & effrénée.

Cortez prit d'abord le parti d'assembler les Officiers Mexicains , qui n'avaient jamais quitté leur Maître , & d'en choisir six qu'il chargea de porter son corps dans la Ville. Quelques Sacrificateurs , qui avaient été pris dans les actions précédentes , servirent de cortége , avec ordre de dire aux Chefs des Séditieux , « Que le Général étranger leur envoyait le corps de leur Empereur , massacré par leurs mains , & que ce crime donnait un nouveau droit à la justice de ses armes ; qu'en expirant , Motézuma leur avait chargé de la vengeance de cet attentat ; mais que le prenant pour l'effet d'une brutale impétuosité du Peuple , dont les Nobles avaient reconnu sans doute & châtié l'insolence ; il en revenait encore aux propositions de paix qu'ils pouvaient envoyer des Députés pour entrer en conférences , & s'assurer d'obtenir des conditions raisonnables ; mais que , s'ils tardaient à profiter de ses offres , ils seraient traités comme des Rébélles & des Parricides. »

Les Seigneurs Mexicains partirent , avec

corps de
marqua
venaient
donnant
pour le
missime
demain,
porté, a
de Chap
Mexique
conservée
Les M
considéra
gui de s
se flatter
remord d
riment qu
Motézuma
mations d
ployé ces
Maître, &
Cacique
l'Empire.
le corps
venir, cet
sitions du
tait, au fon
Ses forces

corps de Motézuma sur leurs épaules. On remarqua du haut des murs , que les Séditieux venaient le reconnoître avec respect ; & , qu'abandonnant leurs postes , ils se rassembloient tous pour le suivre. Bientôt la Ville retentit de gémissemens qui durèrent toute la nuit ; & le lendemain , à la pointe du jour , le corps fut transporté , avec beaucoup de pompe , à la montagne de Chapultepeca , sépulture des Empereurs du Mexique , où leurs cendres étoient religieusement conservées.

Les Mexicains n'avoient fait aucun mouvement considérable , pendant que l'Empereur avoit langué de ses blessures ; & Cortez commençoit à se flatter que cette suspension d'armes venoit du remord de leur crime , ou de la crainte du châtimement qu'ils devoient attendre de la colère de Motézuma. Mais il apprit , par quelques informations de ses émissaires , qu'ils avoient employé ces trois jours à se donner un nouveau Maître , & qu'ils avoient couronné Quetzlavaca , Cacique d'Iztacpalapa , & second Électeur de l'Empire. Les Officiers , qui étoient sortis avec le corps de Motézuma , s'étant dispensés de revenir , cette opiniâtreté fit mal juger des dispositions du nouveau Monarque. Cortez ne souhaitoit , au fond , que de faire sa retraite avec honneur. Ses forces ne lui permettoient pas d'entreprendre

Cortez.

Cortez. sérieusement la conquête d'une grande Ville, où le nombre des habitans croissait tous les jours, par le soin que les Caciques avaient eu d'appeller les Troupes des Provinces; mais, dans la résolution où il était de revenir avec une armée plus nombreuse, & de faire valoir le prétexte de venger Motézuma, il voulait laisser aux Mexicains une plus haute idée que jamais de la supériorité de ses lumières, & de la valeur des Espagnols. Ce dessein occupait toutes ses réflexions, lorsqu'il vit recommencer la guerre avec un ordre dont il n'avait point encore vu d'exemple au Mexique.

Le jour même des funérailles de Motézuma, toutes les rues voisines du Quartier furent garnies d'un grand nombre de troupes, dont quelques-unes s'établirent dans les tours d'un Temple peu éloigné, d'où l'on pouvait battre, avec l'arc & la fronde, une partie du logement des Espagnols. Ils auraient pu fortifier ce poste, s'ils avaient eu assez de forces pour les diviser. On montait par cent degrés à la terrasse du Temple, qui soutenait plusieurs tours, où les Mexicains portèrent des munitions d'armes & de vivres pour plusieurs jours. Cortez sentit la nécessité de les déloger d'un lieu, d'où ils pouvaient l'incommoder beaucoup. Tous les délais étant dangereux, il se hâta de faire sortir la plus grande

partie
taillo
passag
l'atraq
autres
des av
quebu
maître
si peu
des en
gager.
qui leu
fut si
s'arrête
vraient
charge,
préparé
qu'ils p
rapidité
fois les
étaient
dicule i
de s'ouv
pouvaie
du terra
Cortez
où l'on
rétait

grande Ville,
 tous les jours,
 eu d'appeller
 dans la résolu-
 e armée plus
 prétexte de
 er aux Mexi-
 s de la supé-
 aleur des Es-
 es réflexions,
 avec un ordre
 d'exemple au
 e Motézuma,
 furent garnies
 ont quelques-
 Temple peu
 avec l'arc &
 ent des Espa-
 poste, s'ils
 s diviser. On
 du Temple,
 es Mexicains
 & de vivres
 la nécessité
 ouvaient l'in-
 ais étant dan-
 plus grande

partie de ses gens, dont il forma plusieurs ba-
 taillons pour défendre les avenues, & couper le
 passage aux secours. Escobar fut nommé pour
 l'attaque du Temple, avec sa Compagnie & cent
 autres Soldats d'élite. Pendant qu'on se saisissait
 des avenues, en écartant les ennemis à coups d'ar-
 quebuses, il marcha vers le Temple, où il se rendit
 maître du vestibule & d'une partie des degrés, avec
 si peu de résistance, qu'il jugea que le dessein
 des ennemis était de lui laisser le temps de s'en-
 gager. En effet, ils parurent alors aux balustrades,
 qui leur servaient de parapets; & leur décharge
 fut si furieuse, qu'elle força les Espagnols de
 s'arrêter. Escobar fit tirer sur ceux qui se décou-
 vraient; mais il ne put soutenir une seconde dé-
 charge, qui fut encore plus violente. Ils avaient
 préparé de grosses pierres & des pièces de bois
 qu'ils poussaient du haut des degrés, & dont la
 rapidité, croissant par la pente, fit reculer trois
 fois les Espagnols. Quelques-unes de ces pièces
 étaient à demi-enflammées, par une faible & ri-
 dicule imitation des armes à feu. On était obligé
 de s'ouvrir, pour éviter le choc, & les rangs ne
 pouvaient se rompre sans perdre nécessairement
 du terrain.

Cortez, qui courait à cheval dans tous les lieux
 où l'on combattait, reconnut l'obstacle qui ar-
 rêtait la troupe d'Escobar; ne consultant que

 Cortez.

Cortez,

son courage , il mit pied à terre , se fit attacher
une rondache au bras où il était blessé ; se jeta
sur les degrés , l'épée à la main , & son exemple
inspira tant de courage à ses gens , qu'ils ne con-
nurent plus le péril. Dans un instant , les diffi-
cultés furent vaincues. On gagna heureusement
la terrasse , où l'on en vint aux mains à coups
d'épées & de massues. La plupart des Mexicains
étaient des Nobles , & leur résistance prouva
quelle différence l'amour de la gloire est capable
de mettre entre les hommes. Ils se laissaient couper
en pièces , plutôt que d'abandonner leurs armes.
Quelques-uns se précipiterent par-dessus les ba-
lustrades , dans l'opinion qu'une mort de leur
choix était la plus glorieuse. Tous les Ministres
du Temple , après avoir appelé , par de grands
cris , le peuple à la défense de leurs Dieux , mou-
rurent en combattant ; & , dans l'espace d'un
quart-d'heure , Cortez se vit maître de ce poste ,
par le massacre de cinq cens hommes qui le
gardaient.

Il fit transporter dans son Quartier les vivres
qu'il trouva dans les magasins du Temple , &
les Tlascalans furent chargés de mettre le feu
aux tours , qui furent consumées en un instant.
Le combat durait encore à l'entrée des rues ;
sur-tout dans celle de Tacuba , dont la largeur
donnait plus de facilité aux Mexicains pour s'ap-

proche
Espagn
aussi-rô
les rên
secours
le suiv
bord le
mortel
Cortez
se trou
il vit
mis , qu
cette ex
rue , qu
pas long
mis , qu
un de
mains ,
duisaien
aux Idol
fureur ,
poussa a
tenaient
d'un po
lui laisse
trouva l
cheval.
perceren

e fit attacher
 essé; se jeta
 son exemple
 qu'ils ne con-
 nt, les diffi-
 heureusement
 mains à coups
 les Mexicains
 lance prouva
 e est capable
 ssaient couper
 leurs armes.
 essus les ba-
 mort de leur
 les Ministres
 ar de grands
 Dieux, mou-
 l'espace d'un
 e de ce poste,
 nmes qui le

 ier les vivres
 Temple, &
 etre le feu
 a un instant.
 e des rues;
 nt la largeur
 s pour s'ap-

procher, & par conséquent plus d'embarras aux
 Espagnols. Cortez, qui s'en aperçut, remonta
 aussi-tôt à cheval; &, passant le bras blessé dans
 les rênes, il s'arma d'une lance, pour voler au
 secours de ses gens, avec quelques cavaliers qui
 le suivaient. Le choc des chevaux rompit d'a-
 bord les ennemis, & chaque coup de lance était
 mortel dans l'épaisseur de la foule. Cependant
 Cortez fut emporté si loin, par son ardeur, que,
 se trouvant séparé de ses gens lorsqu'il se reconnut,
 il vit sa retraite coupée par le gros des enne-
 mis, qui fuyaient devant son Infanterie. Dans
 cette extrémité, il se hâta de prendre une autre
 rue, qu'il jugea plus libre; mais il n'y marcha
 pas long-temps sans rencontrer un parti d'enne-
 mis, qui menaient prisonnier André de Duéro,
 un de ses meilleurs Amis, tombé entre leurs
 mains, par la chute de son cheval. Ils le con-
 duisaient au premier Temple, pour le sacrifier
 aux Idoles. Ce dessein, qui avait suspendu leur
 fureur, lui sauva heureusement la vie. Cortez
 poussa au milieu de la troupe, écarta ceux qu'
 tenaient son Ami, & le mit en état de se servir
 d'un poignard qu'ils avaient eu l'imprudenc de
 lui laisser. Duéro en tua quelques Mexicains, &
 trouva le moyen de reprendre sa lance & son
 cheval. Alors les deux Amis se joignirent, &
 percerent ensemble, au travers de la foule,

 Cortez.

Cortez.

jusqu'au premier Corps des Espagnols , qui avaient fait tourner le dos de toutes parts aux ennemis. Cortez comprit toujours cette aventure entre les plus heureuses de sa vie. Il fit sonner la retraite. Tous les Soldats revinrent accablés de fatigue ; mais la joie de sa victoire fut augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un seul homme , & de ne trouver qu'un petit nombre de blessés.

Le jour suivant, quelques députés des Caciques s'avancèrent au pied du mur , avec des signes de paix ; & Cortez ayant paru lui-même pour les recevoir , ils lui déclarèrent , de la part du nouvel Empereur , que ce Prince était résolu de faire cesser les attaques , & de laisser aux Espagnols la liberté de se retirer jusqu'à la mer ; mais à condition qu'ils ne prendraient que le temps nécessaire pour le voyage , & qu'ils accepteraient sur-le-champ cette offre , sans quoi , il leur jurait une haine implacable , qui ne finirait que par leur destruction. Il faisait ajouter que l'expérience lui avait appris qu'ils n'étaient pas immortels , & que la mort de chaque Espagnol , dût-elle lui coûter vingt-cinq mille hommes , il en resterait encore assez pour chanter sa dernière victoire. Cortez répondit qu'il n'avait jamais prétendu à l'immortalité ; mais qu'avec le petit nombre de ses gens , dont il connaissait le courage , & la supériorité sur tous les autres hommes , il se croyait capable de

détru
afflig
par l
depu
du g
à la
tions
Les I
convi
dant
éloig
vrir l
pensai
leur
plus q
par un
tard à
plusieu
se trou
étaient
mais o
pereur
pour l
de dél
le Che
prison
person
cette v

s, qui avaient
 aux ennemis.
 ture entre les
 ner la retraite.
 s de fatigue;
 entée par celle
 ul homme, &
 de blessés.
 s des Caciques
 c des signes de
 même pour les
 part du nouvel
 éfolu de faire
 x Espagnols la
 ; mais à condi-
 mps nécessaire
 eraient sur-le-
 eur jurait une
 que par leur
 expérience lui
 ortels, & que
 elle lui coûter
 sterait encore
 roire. Cortez
 du à l'immor-
 de ses gens,
 upériorité sur
 ni capable de

détruire l'Empire du Mexique; que néanmoins
 affligé de ce que les Mexicains avaient souffert
 par leur obstination, il ne songeait qu'à se retirer,
 depuis que son Ambassade avait cessé par la mort
 du grand Motézuma, dont la bonté le retenait
 à la Cour, & qu'il ne demandait que des condi-
 tions raisonnables pour exécuter cette résolution.
 Les Députés parurent satisfaits de sa réponse, &
 convinrent d'une suspension d'armes, en atten-
 dant d'autres explications. Mais rien n'était plus
 éloigné de l'intention des Mexicains, que d'ou-
 vrir le chemin de la retraite à leurs ennemis. Ils
 pensaient au contraire, à se donner le temps de
 leur couper tous les passages, pour les resserrer
 plus que jamais dans leur Quartier, & les affamer
 par un siège opiniâtre, qui les livrerait tôt ou
 tard à leur discrétion. Ils regrettaient, à la vérité,
 plusieurs Caciques du cortège de Motézuma, qui
 se trouvaient au pouvoir des Espagnols, & qui
 étaient menacés de périr avec eux par la faim;
 mais on décida dans le Conseil du nouvel Em-
 pereur, qu'ils seraient trop heureux de mourir
 pour la Patrie. Le seul qu'ils se crurent obligés
 de délivrer, par respect pour leurs Dieux, fut
 le Chef des Sacrificateurs, qui était dans la même
 prison, & qu'ils révéraient comme la seconde
 personne de l'Etat. C'était particulièrement dans
 cette vue, qu'ils avaient proposé la suspension

 Cortez.

Cortez.

d'armes , & leur adresse eut le succès qu'ils s'en étaient promis. Les mêmes Députés retournerent le soir au Quartier. Ils firent entendre que, pour éviter les contestations & les retardemens, Cortez devait choisir quelque Mexicain d'une considération, qui méritât la confiance de l'Empereur , & le charger de ses instructions. Cet expédient ayant paru sans difficulté , on n'eut plus de peine à s'accorder sur le choix du grand Sacrificateur. Il sortit , après avoir été soigneusement informé des conditions qu'on desirait pour la facilité du chemin , & de tout ce qui regardait les Otages, dont Cortez réglait le nombre & la qualité. Mais on fut défabusé le lendemain , en reconnaissant que les ennemis avaient investi le Quartier , dans une enceinte plus éloignée que les précédentes ; qu'ils faisaient des tranchées & des remparts à la tête des chaussées ; qu'ils rompaient tous les ponts , & qu'ils avaient envoyé des travailleurs en grand nombre , pour embarrasser le chemin de Tlascalala.

Lorsqu'il ne put lui en rester aucun doute , il revint à sa méthode ordinaire , qui était de bannir l'irrésolution , dès qu'il avait connu les obstacles , & de fixer aussi-tôt le choix du remède. Sans expliquer son dessein , il commença par donner des ordres pour la construction d'un port mobile , de grosses solives , & de planches assez fortes pour soutenir

l'arti
quar
& le
ses C
situat
dans
sur la
temps
Ceux
difficu
rillerie
élevée
ponts
se for
d'une
vaux
résolu
risquer
où l'on
de la
flancs
le tem
& les
se réur
& Cor
ralité
sur soi
du plu

ès qu'ils s'en
retournerent
re que, pour
mens, Cortez
ne considéra-
mpereur, &
et expédient
plus de peine
Sacrificateur.
ment informé
la facilité du
t les Orages,
qualité. Mais
reconnaissant
Quartier, dans
précédentes;
remparts à la
ient tous les
travailleurs en
le chemin de

un doute, il
tait de bannir
s obstacles, &
sans expliquer
er des ordres
le, de grosses
pour soutenir

Artillerie. Sur le plan qu'il en fit lui-même, quarante hommes devaient suffire pour le remuer & le conduire aisément. Ensuite, rassemblant tous ses Officiers, il leur exposa le danger de leur situation, & toutes les voies qu'ils avaient à tenter dans cette extrémité. On ne pouvait être partagé sur la nécessité du départ: mais on agita longtemps s'il fallait prendre le temps de la nuit. Ceux qui préféraient le jour, faisaient valoir la difficulté de marcher dans les ténèbres, avec l'artillerie & le bagage, par des routes incertaines, élevées sur l'eau, avec l'embaras de jeter des ponts, & de reconnaître les passages. Les autres se formaient des images encore plus terribles d'une retraite en plein jour, tandis que les travaux de l'ennemi devaient faire juger qu'il était résolu d'embarasser leur sortie. Quel moyen de risquer un combat continuel, au passage du lac, où l'on ne pouvait dresser les rangs, ni se servir de la Cavalerie, sans compter qu'on aurait les flancs découverts aux canots des Mexicains, dans le temps qu'il faudrait encore les percer en tête, & les soutenir parderrière? La plupart des voix se réunirent pour la résolution de partir la nuit; & Cortez, qui n'avait remis ce point à la pluralité des suffrages, que pour éviter de prendre sur soi l'événement, parut se rendre à l'opinion du plus grand nombre. Une si grande entreprise

Cortez.

Cortez.

ne fut pas renvoyée plus loin qu'à la nuit suivante , dans la crainte de laisser du temps aux ennemis pour augmenter les obstacles. On pressa si vivement la construction du pont , qu'il fut achevé à la fin du jour. Mais cette précipitation fit oublier que les Mexicains ayant déjà rompu la digue en plusieurs endroits , on avait besoin de plus d'un pont ; ou plutôt on se reposa trop sur la facilité qu'on se promettait , à le transporter d'un canal à l'autre.

Vers la nuit , on envoya deux prisonniers à la Ville , sous prétexte de hâter la conclusion du Traité , & dans l'espérance de tromper les Mexicains par cette feinte , en leur faisant juger qu'on attendait tranquillement leur réponse. Mais Cortez ne pensait qu'à profiter d'un temps précieux. Il donna ses ordres , avec des soins & des précautions qui semblaient tout embrasser. Deux cens Espagnols , qui devaient composer l'avant-garde avec les plus braves Tlascalans & vingt Cavaliers , reçurent pour Chefs Gonzalez de Gondoval , Azebedo , d'Ordas , André Tapia & Lugo. L'arrière-garde , un peu plus nombreuse , fut confiée aux Officiers qui étaient venus avec Narvaëz , sous le commandement de Pierre d'Alvarado & de Jean Vêlasquez de Léon. Le corps de bataille , composé du reste des troupes , fut chargé de la conduite de l'artillerie , du bagage & des pri-

nniers
ent fol
d'Avila
en état
porter d
Après a
porter l
garde d
quint de
ciers Ro
furent c
cens mil
déclarant
d'occupe
quelles
leur vie
part des
& n'app
ajouta qu
voir qu
croyait c
donner t
Aussi la
dente av
qui leur
Il étai
fortirent
coureurs

ALE
 la nuit sui-
 temps aux
 s. On pressa
 t, qu'il fut
 précipitation
 à rompu la
 it besoin de
 osa trop sur
 transporter

sonniers à la
 onclusion du
 pper les Me-
 faisant juger
 réponse. Mais
 temps pré-
 soins & des
 rasser. Deux
 ofer l'avant-
 vingt Cava-
 e Gondoval,
 Lugo. L'ar-
 , fut confiée
 c Narvaëz,
 Alvarado &
 s de bataille,
 chargé de la
 & des pri-

sonniers. Cortez réserva près de sa personne , cent soldats choisis , sous les Capitaines Alphonse d'Avila, d'Olid , & Bernardin Tapia , pour être en état de veiller sur ses trois divisions , & de porter du secours aux endroits les plus pressans. Après avoir expliqué ses intentions, il se fit apporter le trésor , qui avait été jusqu'alors sous la garde de Christophe de Guzman. Il en tira le quint de la Couronne, pour le remettre aux Officiers Royaux , & quelques chevaux blessés , en furent chargés. Le reste montait à plus de sept cents mille écus , qu'il résolut d'abandonner , en déclarant qu'il serait honteux pour des guerriers, d'occuper leurs mains à porter de l'or , pendant qu'elles devaient être employées à la défense de leur vie & de leur honneur. Cependant la plupart des soldats paraissant touchés de cette perte ; & n'approuvant point un dessein si généreux , il ajouta quelques mots , par lesquels il fit concevoir que chacun pouvait prendre ce qu'il se croyait capable de porter dans sa marche. C'était donner trop de confiance à la discrétion du soldat. Aussi la plupart se chargerent-ils avec une impudente avidité , qu'ils reconnurent trop tard , & qui leur coûta cher.

Il était près de minuit , lorsque les Espagnols sortirent du Quartier. Leurs sentinelles & leurs coureurs n'ayant découvert aucune apparence de

Cortez.

mouvement du côté de la Ville , ils marcherent quelque temps , à la faveur des ténèbres & de la pluie , dans un silence auquel la soumission n'eut pas plus de part que la crainte. Le pont volant fut porté jusqu'au premier canal , & l'avant-garde s'en servit heureusement. Mais le poids de l'artillerie & des chevaux ayant engagé cette masse dans la boue & dans les pierres , on jugea qu'il serait difficile de la retirer assez promptement pour la transporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnaient leurs ordres , & l'ardeur était extrême à les exécuter. Cortez , qui était passé avec la première troupe , la fit avancer sous le commandement de ses Chefs , pour dégager la chaussée par degrés , & demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves gens. Mais , avant que le corps de bataille eût achevé de passer , on se vit dans la nécessité de prendre les armes.

L'adresse des Mexicains est remarquée avec admiration par les Historiens. Ils avaient observé tous les mouvemens de leurs ennemis , avec une dissimulation dont on ne les avait pas crus capables. Par quelque voie qu'ils eussent appris la résolution du départ , ils avaient employé la première partie de la nuit à couvrir le lac , des deux côtés de la digue , d'une multitude de canots armés ; & , s'aidant aussi de l'obscurité , ils avaient

attendu

attendu
chauffée
entrepr
que , d
effroya
mens m
beches.
tant to
devint
trois div
sembler
tre seco
de l'aveu
les Mex
avaient e
tout de
cul de
paraient
Le jou
les débris
lac , aller
peuplée ,
de la cap
ltre des
courir les
sa retrai
aient s'é
non sauv

Tome

s marcherent
 èbres & de la
 mission n'eut
 ont volant sur
 ant-garde s'en
 de l'artillerie
 masse dans la
 a qu'il serait
 ment pour la
 vant la fin de
 urs ordres, &
 r. Cortez, qui
 , la fit avancer
 fs, pour dé-
 emeura sur le
 ns de ses plus
 rps de bataille
 ns la nécessité

quée avec ad-
 aient observé
 mis, avec une
 pas crus ca-
 ent appris la
 ployé la pre-
 lac, des deux
 de de canots
 é, ils avaient
 attendu

entendu que l'avant-garde fût engagée sur la
 haussée, pour commencer leur attaque. Cette
 entreprise fut conduite avec tant de mesures,
 que, dans le même-temps qu'ils firent entendre
 effroyable bruit de leurs cris & de leurs instru-
 mens militaires, on sentit les atteintes de leurs
 feches. D'un autre côté, leurs troupes de terre
 étant tombées sur l'arrière-garde, le combat
 devint général, avec le désavantage, pour les
 trois divisions Espagnoles, de ne pouvoir se ras-
 sembler dans leur situation, ni se prêter le mou-
 dre secours. Aussi furent-elles si maltraitées, que,
 de l'aveu même de Cortez dans sa relation, si
 les Mexicains, qui avaient des troupes de reste,
 avaient eu la précaution d'en jeter une partie au
 bout de la digue, il ne serait pas échappé un
 seul de ses gens, & tous ces braves guerriers
 auraient trouvé leur tombeau dans le lac.

Le jour commençait à paraître, lorsque tous
 les débris de l'armée rassemblés sur le bord du
 lac, allèrent se poster près de Tacuba, ville fort
 peuplée, qui donnait son nom à la principale rue
 de la capitale. On y pouvait craindre quelqu'in-
 sulte des habitans; mais Cortez crut devoir en
 courir les risques, autant pour ôter l'air de fuite
 à sa retraite, que pour recueillir ceux qui pou-
 vaient s'être échappés au combat. Cette précau-
 tion sauva quelques Espagnols & quantité de

 Cortez.

Cortez.

Tlascalans qui , s'étant jettés à la nage , étaient arrivés au bord du lac , où ils s'étaient cachés dans les champs voisins. On trouva , dans la revue générale de l'armée , qu'il manquait deux cens Espagnols , plus de mille Tlascalans , & tous les prisonniers Mexicains , dont les uns étaient échappés à leur garde , & les autres avaient péri dans l'obscurité , par les armes de leur Nation. Aguilar & Marina avaient passé fort heureusement le lac , & toute l'armée , qui sentait l'importance de leur conservation , revit avec des transports de joie deux personnes si nécessaires pour traverser des Nations inconnues ou suspectes , & pour se concilier celles dont on espérait l'assistance. La vive douleur de Cortez , venait de la perte de ses Officiers. Pendant que le brave Alvarado réglait l'ordre de la marche , il s'assit sur une pierre , où se livrant à ses tristes réflexions , il s'attendrit jusqu'à répandre des larmes (a). On remarqua ses agitations ; & ce témoignage de sensibilité le fit chérir de ses troupes , autant que sa prudence & son courage l'en avaient toujours fait respecter.

(a) Le souvenir de cette nuit fatale s'est conservé dans la Nouvelle-Espagne , & on ne lui donne d'autre nom que *Noche Triste* , *la Triste Nuit*.

ge , étaient
cachés dans
la revue gé
ux cens Es
& tous les
aient échapp
ent péri dans
tion. Aguila
ement le lac
rance de leur
orts de joie
traverser de
pour se conc
ance. La plus
a perte de s
varado réglait
une pierre
, il s'attendit
On remarqua
de sensibilité
que sa prus
tousjours fait

Il eut un bonheur , auquel il s'attendait peu. Les Mexicains lui donnerent le temps de respirer. Cette inaction de ses ennemis , vint d'un accident qu'il ignorait , & qu'il n'apprit que par d'autres événemens. Deux des fils de Morézuma , qui n'avaient pas quitté leur pere depuis l'arrivée des Espagnols , se trouverent entre les prisonniers qui avaient été massacrés. Ces malheureux Princes ayant été reconnus , le peuple de Mexico , qui respectait le sang impérial jusqu'à l'adoration , fut saisi d'une sorte de terreur , qui se répandit dans tous les Ordres de l'Etat. Le nouvel Empereur , forcé d'entrer dans la douleur publique , pour adoucir l'esprit de ses sujets , fit suspendre tous les mouvemens de guerre , & donna ordre que les dépouilles des deux Princes fussent commémorées avec les cris & les gémissemens ordinaires , jusqu'au jour où leurs corps devaient être conduits à la sépulture de leurs Ancêtres. Ainsi , les vertus des Mexicains tournerent plus d'une fois contr'eux & combattirent pour leurs ennemis.

L'armée se mit en marche vers Tlascala , sous la conduite des troupes de cette Nation. Elle ne fut pas long - temps sans découvrir quelques compagnies de Mexicains , qui la suivaient , sans oser trop s'approcher. Elles étaient sorties de Tacuba , d'Escapulzaco , & de Tenecuyao , par

Cortez.

Cortez.

l'ordre de l'Empereur , pour arrêter les Espagnols , jusqu'à la fin des cérémonies funèbres ; & d'abord elles marcherent à quelque distance , d'où elles ne pouvaient les offenser que par leurs cris. Mais s'étant jointes à quantité d'autres , qui venaient successivement de divers côtés , elles s'approcherent d'un air si menaçant , qu'on fut obligé de faire face pour les recevoir. Cortez étendit autant qu'il put ses gens sur un même front , & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Dans la nécessité de combattre en pleine campagne , il voulait éviter d'être enveloppé. Ses Cavaliers firent des irruptions sanglantes , & refroidirent beaucoup les ennemis ; & les Arquebustiers faisant tomber les plus ardents , il n'était incommodé que de quelques fleches , qui lui causerent peu de mal dans l'éloignement. Mais lorsqu'il vit croître le nombre des ennemis , il résolut de s'avancer vers une hauteur , sur laquelle il découvrit quelques bâtimens & qui semblait commander toute la plaine. Ce mouvement fut d'autant plus difficile que les Mexicains , pressant leur attaque aussi-tôt qu'ils le virent en marche , l'obligeaient à tous momens de faire tête , pour les repousser. Cependant à la faveur d'un feu continu , & sur-tout avec le secours des chevaux , dont la seule vue causait encore de l'épouvante aux ennemis , il arriva heureusement au pied de la hauteur , où il s'arrêta pour

arrêter les gens vers pelente, & un allan de se for leur salu Mexicain moissons. & fermé peu de bonne dé dans une rection d même app suite , un Remedios employé le se retirer e nuit. Il était dont il se se mainte voir d'effie en marche la nécessi faire senti on résolut

retra pendant qu'il faisait visiter ce poste, & que les gens y montaient par toutes les avenues. Divers pelotons d'Arquebusiers, qu'il plaça sur la pente, ôterent aux ennemis le courage de tenter un assaut, & donnerent aux Espagnols le temps de se fortifier. Ce lieu, qu'ils regarderent comme leur salut, était un temple d'Idoles, que les Mexicains invoquaient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de l'édifice était spacieuse, & fermée d'un mur flanqué de tours, qu'avec un peu de travail on pouvait rendre capable d'une bonne défense. La joie fut si vive, de se trouver dans une retraite, qu'on crut devoir à la protection du Ciel, que cette réflexion subsistant, même après le péril, Cortez y fit bâtir, dans la suite, un hermitage, sous le nom de *Los Remedios*. Les ennemis, après avoir employé le reste du jour en cris & en menaces, se retirerent, suivant leur usage, à l'entrée de la nuit.

Il était question de délibérer entre deux partis, dont il sembla qu'on avait le choix; celui de se maintenir dans un poste, où l'on croyait pouvoir d'espérer les Mexicains, & celui de se remettre en marche, dans le cours même de la nuit. Mais la nécessité des vivres, qui commençait à se faire sentir, ayant fait abandonner le premier, on résolut, malgré la fatigue des soldats & des

Cortez.

chevaux , de partir après quelques heures de repos. Ce défillement fut si court , que l'ordre fut donné avant minuit. Cortez fit allumer des feux pour cacher sa résolution aux ennemis. Il donna le commandement de l'avant-garde à d'Ordaz, avec les plus fidèles Tlascalans pour guides; & l'avanture du lac, dont il ne pouvait se consoler, lui fit prendre le parti de demeurer lui-même à l'arrière-garde pour assurer la tranquillité des autres, aux dépens de la sienne. On fit deux lieues dans les ténèbres; & la pointe du jour ayant fait découvrir un autre Temple, moins élevé que le premier, mais allez bien situé pour n'y laisser craindre aucune attaque, on s'y arrêta, dans le seul dessein d'observer la campagne, & de prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour. Quelques troupes de paysans, qui couraient en désordre, n'empêcherent point l'armée de quitter ce poste, pour continuer sa marche à leurs yeux. Elle essuya leurs cris, leurs insultes, & les pierres qu'ils jetaient des montagnes, mais sans être obligée d'en venir aux armes. Deux lieues plus loin, on reconnut un bourg, dont Cortez résolut de s'ouvrir l'entrée, pour s'y procurer des rafraichissemens, à toutes sortes de risques. On eut peu de peine à mettre les habitans en fuite; mais on trouva si peu de vivres, qu'après y avoir passé un jour, on continua la marche

par un
le beso
soif ava
cableme
& les ra
sur le té
tachait c
val bless
malades.
sieurs jou
quillité c
on arriva
dont les
tous ceu
témoigne
à servir l
resses éta
pour les
piège qui
tirer un
leurs for
dance. Ils
qui contr
des Etrang
oublier ce
pénible.

L'armé
d'Otumba

par un pays rude & stérile, où les difficultés & le besoin ne firent qu'augmenter. La faim & la soif avaient jetté les Soldats dans le dernier accablement. Ils étaient réduits à manger les herbes & les racines, sans en connaître la nature, & sur le témoignage des seuls Tlascalans, qu'on détachait continuellement pour les cueillir. Un cheval blessé, qui mourut alors, fut distribué aux malades. Cette fâcheuse marche ayant duré plusieurs jours, sans autre adoucissement que la tranquillité où l'on était de la part des Mexicains, on arriva, vers le soir, à l'entrée d'un petit bourg, dont les habitans, loin de se retirer, comme tous ceux qu'on avait rencontrés jusqu'alors, témoignèrent autant de joie que d'empressement à servir les Etpagnols. Mais ces soins & ces caresses étaient un stratagème pour les arrêter, & pour les faire donner de meilleure foi dans le piège qui les attendait. Ils ne tirèrent pas d'en tirer un avantage considérable, pour rétablir leurs forces. On leur apporta des vivres en abondance. Ils en reçurent même des bourgs voisins, qui contribuèrent sans violence au soulagement des Etrangers, & qui semblaient vouloir leur faire oublier ce qu'ils avaient souffert dans une route si pénible.

L'armée se remit en marche, vers la montagne d'Otumba, dont la côte opposée donnait sur une

Cortez.

Cortez.

vallée du même nom, & qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver sur les terres des Tlascalans. On reconnut, en quittant le bourg, que les habitans prenaient des manières fort différentes, & que leurs discours n'étaient plus que de railleries, qui semblaient témoigner une autre espèce de joie. Marina observa qu'ils répétaient ent'eux : « Allez, Brigands, vous serez bientôt dans un lieu où vous périrez tous. » Un langage de cette nature donna de l'inquiétude à Cortez. Il ne douta point que l'armée ne fût menacée d'une embuscade ou de quelqu'autre trahison. Il avait remarqué plus d'une fois, dans les Mexicains, cet empressement mal-adroit à découvrir ce qu'ils avaient le plus d'intérêt de cacher. Ses soupçons ne retarderent point sa marche, mais il en prit occasion d'animer ses troupes; & s'étant fait précéder de quelques Coureurs, il apprit d'eux que du haut de la montagne on découvrait dans la vallée une multitude innombrable d'ennemis. C'était non-seulement la même armée qui s'était retirée la première nuit, mais l'assemblée régulière des principales forces de l'Empire, qui, ayant été convoquées à Mexico pour attaquer les Espagnols dans leur Quartier, avaient reçu ordre, après leur départ de s'avancer, par divers chemins, jusqu'à la vallée d'Otumba, où leurs ennemis devaient nécessairement passer, & d'y

faire u
nombre
ligence
Un pro
des lu
plus éc
différen
la diver
Au cer
une ma
ordres
l'Etend
d'autres
ployait
C'était u
pique, &
beaucou
Ce f
même,
ne revir
Il ne po
étaient
fait rec
déjà ren
qu'ils a
prompte
pos don
ses espér

ait nécessaire-
 s terres des
 or le bourg,
 es fort diffé-
 ent plus que
 ner une autre
 ils répétaient
 ferez bientôt
 . Un langage
 ude à Cortez.
 fût menacé
 e trahison. Il
 ns les Mexi-
 t à découvrir
 e cacher. Ses
 marche, mais
 upes; & s'é-
 uts, il apprit
 e on décon-
 innombrable
 même armée
 is l'assemblée
 mpire, qui,
 our attaquer
 avaient reçu
 t, par divers
 , où leurs
 ter, & d'y

faire un dernier effort pour les accabler par le nombre. Elles avaient marché avec tant de diligence qu'elles occupaient déjà toute la vallée. Un projet concerté avec cette justesse, paraît digne des lumières & de l'expérience des Nations les plus éclairées. Ces troupes étaient composées de différens Peuples, qui se faisaient distinguer par la diversité de leurs Enseignes & de leurs plumes. Au centre, le Général de l'Empire, élevé sur une magnifique litiere, paraissait donner ses ordres, & les faire exécuter à sa vue. Il portait l'Etendard Impérial, qui n'était jamais confié à d'autres mains que les siennes, & qu'on n'employait que dans les plus importantes occasions. C'était un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes, qui tiraient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Ce spectacle, que Cortez eut bientôt lui-même, le jeta dans un étonnement dont il ne revint que pour implorer le secours du Ciel. Il ne pouvait s'imaginer d'où tant d'hommes armés étaient sortis; & lorsque les Tlascalans lui eurent fait reconnaître, aux Enseignes, ceux qu'il avait déjà rencontrés, en lui expliquant le chemin qu'ils avaient dû prendre pour une marche si prompte, il comprit à quoi il était redevable du repos dont on l'avait laissé jouir dans la sienne. Toutes ses espérances ne consistant plus que dans la valeur

 Cortez.

Cortez.

de ses troupes, il leur déclara qu'il était question de mourir ou de vaincre. Sa première résolution fut de s'ouvrir un passage au travers des ennemis, dans l'endroit le plus étroit de la vallée, où il semblait que l'espace leur manquait pour s'étendre devant lui, il n'aurait à forcer que ceux qui occupaient ce terrain, sans craindre l'effort de leurs plus nombreuses légions, qui demeureraient inutiles des deux côtés, ou qui ne pourraient l'incommoder beaucoup dans l'éloignement. Il forma, suivant cette idée, une seule colonne de son infanterie dont toutes les files furent bordées alternativement d'arquebuses & de piques. La cavalerie, qui était en possession d'épouvanter les Mexicains par le seul mouvement des chevaux, fut rangée, en partie au front, pour ouvrir leurs premiers rangs, en partie à dos, pour les empêcher de se rejoindre. On descendit dans cet ordre. La première décharge des arquebuses & des arbalètes se fit avec tant d'intelligence & de succès, qu'elle ôta le temps aux ennemis, qu'on avait en face, de lancer leurs fleches & leurs dards. Ils furent chargés aussi-tôt à coups de piques & d'épées, tandis que les cavaliers perçaient en rompant tout ce qui se trouvait devant eux. On gagna beaucoup de terrain, à cette première charge. Cependant les Mexicains combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'à mesure

qu'ils
lerie &
les re
La va
flux &
tait p
carnag
craind
les for
de tou
inspira
quelqu
Homm
A la
remarq
voir en
confita
général
victoire
du tro
ment c
solut d
ver ce
Alvara
muniq
ves, a
sous le
le Gén

il était quel-
 premiere ré-
 ge au travers
 plus étroit de
 nce leur man-
 'aurait à forcer
 , sans craindre
 légions, qui
 és, ou qui ne
 dans l'éloi-
 ée, une seule
 les files furent
 s & de piques.
 on d'épouvan-
 ouvement des
 front, pour
 partie à dos,
 On descendit
 ge des arque-
 tant d'intelli-
 emps aux en-
 leurs fleches
 si-tôt à coups
 les cavaliers
 se trouvait
 e terrain, à
 es Mexicains
 qu'à mesure

qu'ils étaient forcés de se retirer, par la cava-
 lerie & par les armes à feu, un autre mouvement
 les repoussait sur le terrain qu'ils avaient perdu.
 La vallée ressembloit à une mer agitée par le
 flux & le reflux de ses vagues. Cortez, qui s'é-
 toit placé à la tête des cavaliers, où il faisoit un
 carnage terrible avec sa lance, commençoit à
 craindre que cette continuelle agitation n'épuisât
 les forces de ses gens; lorsqu'en jettant les yeux
 de toutes parts, il fut secouru par une de ces
 inspirations subites que le danger même produit
 quelquefois, mais qu'il ne produit que dans les
 Hommes supérieurs.

A la vue de l'Etendard Impérial, qui se faisoit
 remarquer à quelque distance, il se souvint d'a-
 voir entendu dire que tout le sort des batailles
 consistoit, parmi ces barbares, dans l'Etendard-
 général, dont la perte ou le gain décidait de la
 victoire entre deux partis. Ne pouvant douter
 du trouble & de l'épouvante que le mouve-
 ment de ses chevaux causoit aux ennemis, il ré-
 solut de faire un effort extraordinaire pour enle-
 ver cette fatale Enseigne. Il appella Sandoval,
 Alvarado, Olid, & d'Avila, auxquels il com-
 muniqua son dessein; &, suivi de ces quatre bra-
 ves, avec une partie des cavaliers qu'ils avaient
 sous leurs ordres, il poussa au grand galop vers
 le Général des Mexicains. Les chevaux n'ayant

 Cortez.

Cortez.

pas manqué de s'ouvrir un passage , il pénétra heureusement jusqu'à l'Etendard , qui était environné d'un Corps de Nobles , & pendant que ses compagnons écartaient cette garde à coups d'épée , il porta au Général un coup de lance , qui le fit tomber de sa litiere. Les Nobles étant déjà dispersés , un simple cavalier descendit de son cheval , ôta au Général le peu de vie qui lui restait , & prit l'Etendard qu'il présenta respectueusement à Cortez.

Les barbares n'eurent pas plutôt vu ce précieux dépôt au pouvoir de l'ennemi , qu'ils abattirent les autres Enseignes , & que , jettant leurs armes , ils prirent de tous côtés la fuite , vers les bois qui couvraient le revers des montagnes. Dans un instant , le champ de bataille demeura libre aux Espagnols. Cortez fit poursuivre les fuyards , parce qu'il était important de les disperser. Il avait reçu à la tête un coup de pierre qui avait percé son casque , & qui lui laissa une douloureuse contusion. La vue de sa blessure animant ses Soldats à la vengeance , ils firent main-basse sur un si grand nombre de Mexicains , qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette victoire passe pour une des plus célèbres que les Européens aient jamais remportées dans l'Amérique ; & ce fut entièrement l'ouvrage du Général.

Cor
qu'à p
pour c
demai
connu
élevée
dont l
pagnol
danger
livrés.
trie , q
la nuit
occasion
l'Histoi
à ses f
tretenit
Républ
tions ;
résolut
la disp
fin du
les hab
des tra
cepta
quartie
Son
de ses
mée a

Cortez, ayant rassemblé ses troupes, ne pensa qu'à profiter de la consternation des ennemis, pour continuer sa marche. Il se trouva le lendemain sur les terres des Tlascalans, qu'il reconnut à la grande muraille que ces Peuples avaient élevée pour la défense de leurs frontieres, & dont les ruines subsistent encore. La joie des Espagnols fut proportionnée aux souffrances & aux dangers dont ils se voyaient heureusement délivrés. Les Tlascalans baisaient la terre de leur patrie, qu'ils avaient désespéré de revoir. On passa la nuit près d'une fontaine, qui acquit, dans cette occasion, une célébrité qu'elle conserve dans l'Histoire. Cortez prit ce temps, pour représenter à ses soldats de quelle importance il était d'entretenir, par toutes sortes d'égards, l'amitié d'une République à laquelle ils avaient tant d'obligations; & quoiqu'il y eût la même confiance il résolut de s'arrêter en chemin, pour s'assurer de la disposition du Sénat. On alla loger, avant la fin du jour à *Gualipar*, grosse bourgade, dont les habitans vinrent au-devant de l'armée, avec des transports de joie & d'affection. Cortez accepta leurs offres, & prit le parti d'établir son quartier dans leurs murs.

Son premier soin fut d'informer les Sénateurs de ses exploits & de son retour; mais la renommée avait prévenu ses envoyés; &, dans le mo-

Cortez.

Cortez.

ment qu'ils portaient , on vit arriver une députation de la République , composée de Magiscarzin , ami zélé de l'Espagne , de Xicotencal l'aveugle , du Général son fils , & de quelques autres personnes du même rang. Après les félicitations & les caresses , Cortez apprit des Députés , que , sur le bruit de son retour , la République avait armé trente mille hommes , & qu'elle les aurait envoyés au-devant de lui , si la rapidité de son triomphe leur eût laissé le temps d'exécuter ce dessein , mais qu'il les trouverait prêts à tout entreprendre sous ses ordres. Ils lui offrirent toutes leurs forces , avec de nouvelles protestations de zèle & de fidélité. Leur plus vif empressement était de le revoir dans leur Ville ; mais ils convinrent d'autant plus aisément de lui accorder quelques jours de repos , qu'ils voulaient faire les préparatifs d'une magnifique réception , telle que l'usage en était établi pour le triomphe de leurs Généraux. Il fit éclater à son tour , une vive reconnaissance pour ces témoignages d'affection , qui lui paraisaient autant de nouveaux liens par lesquels toute la République s'attachait à lui ; & commençant à juger mal du secours qu'il s'était promis de l'Espagne , il ne désespéra point que celui d'une si brave Nation ne pût lui suffire pour tenter régulièrement la conquête du Mexique.

Son entrée dans Tlascala ne fut différée que de

trois j
descrip
des fêt
panfée
cerveau
fièvre e
fit tout
regarde
malheu
qui aur
un peu
assure c
habileté
placeren
convainc
tion des
Depuis
aucune r
gence de
laissé pou
de l'inqu
aussi pro
porterent
quille à
vivaient
hôtes ; m
qui étaie
fait conn

trois jours, & se fit avec une pompe dont la description n'a rien de barbare. Mais, au milieu des fêtes, la dernière blessure, qui avait été mal pansée dans un si continuél exercice, porta au cerveau une violente inflammation, suivie d'une fièvre qui abattit entièrement ses forces, & qui fit tout appréhender pour sa vie. Les Espagnols regarderent ce contre-temps comme le plus grand malheur, & tomberent dans une consternation qui aurait pu les exposer au dernier péril chez un peuple moins ami de la bonne-foi. On assure que Cortez ne dut sa guérison qu'à leur habileté; & la joie publique dont les éclats remplacèrent l'excès de la douleur, acheva de le convaincre qu'il pouvait tout attendre de l'affection des Tlascalans.

Cortez.

Depuis les troubles de Mexico, il n'avait reçu aucune nouvelle de sa Colonie; & cette négligence de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avait laissé pour son Lieutenant, commençait à lui causer de l'inquiétude. Les Couriers de la République, aussi prompts que ceux des Mexicains, lui rapportèrent en peu de jours, que tout était tranquille à Vera-Cruz, & que les Alliés voisins vivaient dans une parfaite intelligence avec leurs hôtes; mais que cinquante-huit soldats Espagnols, qui étaient partis pour le joindre, n'ayant pas fait connaître ce qu'ils étaient devenus, il y avait

Cortez.

beaucoup d'apparence qu'en traversant la Province de *Tépéaca*, ils avaient été massacrés par les habitans. Cette disgrâce l'affligea beaucoup, parce que dans ses projets, il avait compté sur ce supplément, & que l'expérience lui avait appris qu'un Espagnol valait plusieurs milliers d'Américains. Il sentit la nécessité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'autant plus que la Province de *Tépéaca* se trouvant dans une situation, qui rompait la communication de *Véra-Cruz* à *Mexico*, il fallait s'assurer de ce passage, avant que de former d'autres entreprises. Cependant il suspendit la proposition qu'il voulait faire au Sénat, d'assister les Espagnols dans cette expédition, parce qu'il apprit que, depuis peu de jours, les *Tépéaques* avaient ravagé quelques terres des *Tlascalans*, & qu'il jugea que la République aurait recours à lui pour venger cette insulte. En effet, les principaux Sénateurs l'ayant supplié d'embrasser leurs intérêts, il se vit en état d'accorder une grâce qu'il pensait à demander.

Un autre incident vint troubler ses résolutions. On reçut avis de *Gualipar*, que trois Ambassadeurs de la Cour Impériale, envoyés à la République, n'attendaient que la permission du Sénat, pour venir exécuter leur commission. Cette démarche parut fort étrange. Quoique les Sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols,

&

Tom

la Province
par les ha-
coup, parce
é sur ce sup-
appris qu'un
américains. Il
uts de cette
e de Tépéaca
rompait la
ico, il fallait
de former
suspendit la
nar, d'assister
, parce qu'il
es Tépéaques
Tlascalans, &
recours à lui
es principaux
er leurs in-
ne grace qu'il
s résolutions.
ois Ambatta-
rés à la Ré-
ion du sénat,
n. Cette dé-
les Sénateurs
es Espagnols,
&

& qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils
avaient promise à leurs Alliés, ils se détermi-
nerent à recevoir les Ambassadeurs, pour tirer
avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des
Princes Mexicains n'avait point encore fourni
d'exemple. Mais ils eurent la déférence de faire
approuver leur conduite à Cortez. Les Mexicains
firent leur entrée avec beaucoup d'éclat. Leur pa-
ture & le cortége dont ils étaient suivis, forme-
rent un spectacle imposant, pour une Nation qui
ne connaissait que l'agriculture & la guerre. Ils
furent admis dans l'Assemblée du Sénat. Après
avoir nommé leur maître, avec un grand nombre
de titres & de profondes soumissions, ils offri-
rent, de sa part, aux Tlascalans une paix sincère,
une alliance perpétuelle, un commerce libre &
les intérêts communs, à condition que la Ré-
publique prendrait incessamment les armes contre
les Espagnols, ou que, pour s'en défaire plus fa-
cilement, elle tirerait avantage de l'imprudence
qu'ils avaient eue de se livrer entre ses mains.
A peine eurent-ils le temps d'achever cette pro-
position qu'ils furent interrompus dès les premiers
mots, par un murmure confus, d'où l'on passa
bientôt aux plus vives marques d'indignation &
de colere. Cependant, après les avoir renvoyés
à leur logement pour y attendre une réponse,
le Sénat prit un tempérament digne de sa pru-

 Cortez.

Cortez.

dence & de sa bonne-foi. Il leur fit déclarer, par quelques Députés, qu'il accepterait volontiers la paix, lorsqu'elle serait proposée à des conditions raisonnables, & glorieuses pour les deux Etats; mais que les Tlascalans respectaient les loix de l'hospitalité, & n'étaient point accoutumés à payer la bonne-foi par la perfidie. Diaz ajouta que les Ambassadeurs partirent sans réplique, avec autant de précipitation que de frayeur, parce que le bruit de leur commission ayant soulevé le Peuple, ils se crurent menacés de n'être pas à couvert, malgré la dignité de leur caractère. Comment ne pas reconnaître encore en cette occasion, & les vertus de ces Peuples, & le bonheur de Cortez ! Qui peut douter, que si les Tlascalans eussent écouté les avis de cette politique si commune chez les autres Peuples, de ne pas laisser échapper l'instant d'accabler un ennemi redoutable, les Espagnols n'eussent été hors d'état de résister aux deux Nations réunies ?

Cependant le jeune Xicotencal, emporté par le torrent des opinions, n'avait osé déclarer sa fienne au Sénat; mais, dans les mouvemens de haine qu'il conservait contre les Espagnols, il ne put s'empêcher de répandre sourdement que le Sénat avait oublié les véritables intérêts de la Patrie, en rejetant les offres de l'Empereur, &

qu'il fa
que le
la Reli
insinuat
comme
qu'elles
fit des
avec to
son impo
des Sénat
la Répub
que fuisse
rien à la
térêt de
dans l'A
contre l'
troubler
decrets d
ion. Qu
able; &
nement,
qualité n'
ut un de
e plus d
du sang à
ance & t
ment ceu
evinrent

éclarer, par
 volontiers la
 conditions
 deux Etats;
 les loix de
 coutumés à
 Diaz ajouta
 s réplique,
 de frayeur,
 n ayant sou-
 cés de n'être
 leur caractere,
 ore en cette
 uples, & le
 uler, que
 avis de cette
 res Peuples
 at d'accabler
 ols n'eussent
 eux Nations
 emporté par
 é déclarer la
 ouvemens de
 agnols, il ne
 ment que le
 trérêts de la
 mpereur, &

qu'il fallait s'aveugler, pour ne pas reconnaître
 que le dessein des Espagnols étoit de renverser
 la Religion & la forme du Gouvernement. Ces
 insinuations n'étoient pas sans vraisemblance. Aussi
 commençoient-elles à lui faire des partisans, lorsqu'elles
 vinrent à la connaissance de Cortez. Il en fit des plaintes au Sénat. L'affaire y fut traitée
 avec toutes les précautions qu'elle méritoit par
 son importance. Il étoit impossible que la plupart
 des Sénateurs ne reconnussent point le danger dont
 la République étoit réellement menacée; & quels
 que fussent les motifs de Xicotencal, ils n'étoient
 rien à la force des raisonnemens. Cependant l'in-
 térêt de l'honneur & de la bonne-foi prévalut
 dans l'Assemblée. Toutes les voix se déclarèrent
 contre l'attentat d'un jeune mutin, qui vouloit
 troubler la tranquillité publique, diffamer les
 Decrers du Sénat, & ruiner le crédit de la Na-
 tion. Quelques avis allèrent à la mort du coupable;
 & ce qui doit causer encore plus d'étonnement,
 le pere même de Xicotencal, que cette
 qualité n'avoit point empêché d'assister au Sénat,
 fut un de ceux qui soutinrent cette opinion avec
 le plus de force, sacrifiant toutes les affections
 du sang à l'honneur de sa Patrie. Mais la confiance
 & la grandeur d'ame touchèrent si vivement
 ceux qui avoient pensé comme lui, qu'ils
 devinrent, en sa faveur, au sentiment le plus

Cortez.

Cortez. modéré. Son fils fut arrêté par les exécuteurs ordinaires de la justice. Il fut amené devant ses Juges, sans armes, & chargé de chaînes. On lui ôta le bâton de Général que l'on jeta du haut en bas des degrés du Tribunal. Cette humiliation le força de recourir à Cortez, qui s'empressa aussi-tôt de demander grace pour lui, & de le faire rétablir dans sa dignité. Mais la plaie était trop profonde pour se fermer aisément, & ce cœur fier ne déguisa ses projets de vengeance que pour attendre l'occasion de les faire éclater.

La guerre, qui fut entreprise aussi-tôt contre les Tépéaques, donna pendant quelques semaines une distraction à sa fureur. Elle fut poussée si vivement que, malgré le secours des Mexicains qui avaient fait marcher une partie de leurs forces, Cortez se rendit maître de la Capitale du pays, après avoir défait, dans plusieurs combats, les ennemis de la République & les siens. Il ne lui restait que cent vingt Soldats Espagnols & seize cavaliers : mais, laissant à Xicotencal le commandement des troupes de l'Etat, il s'était contenté de prendre un corps de huit mille Tlascalans, des mieux faits & des plus résolus, sous des Capitaines dont il avait éprouvé la valeur à Mexico. Les Tépéaques, forcés dans le centre de leur puissance, prirent le parti de la soumission, &

exécuteurs
 é devant les
 aines. On lui
 etta du haut
 e humiliation
 ui s'empres
 r lui, & de
 Maî la plaie
 aisément, &
 jets de ven
 de les faire

iffi-tôt contre
 ques semaines
 fut poussée si
 des Mexicains
 e leurs forces,
 irale du pays,
 combats, les
 iens. Il ne lui
 gnols & seize
 ncal le com
 il s'était cour
 it mille Tlaf
 solus, sous des
 leur à Mexico
 entre de leur
 ounmission, &

reconnurent qu'ils s'étaient laissés entraîner à la révolte par les artifices des Mexicains. Ils étaient si défabusés des espérances qu'ils avaient conçues de leurs secours, qu'après avoir accepté un pardon général, au nom du Roi d'Espagne, ils supplièrent Cortez de ne pas abandonner leur Ville. Il forma le dessein d'y construire une Forteresse, en leur faisant comprendre qu'il ne pensait qu'à les protéger : mais il voulait s'assurer le chemin de Vera-Cruz, par un poste que la Nature avait fortifié, & qui pouvait devenir, avec un peu de travail, une ressource pour lui, contre tous les accidens de la guerre. On ferma l'enceinte intérieure par des remparts de terre, & pour murailles, on n'eut que le roc à couper, dans quelques endroits où la pente était moins escarpée. Au sommet de la montagne, on éleva une espèce de Citadelle, qui dominait sur la Ville & sur la plaine. L'ouvrage fut conduit avec tant d'habileté, par les Officiers Espagnols, & poussé avec tant de chaleur, par les Tépéaques mêmes, qu'il fut achevé dans l'espace de quelques jours. Cortez laissa un Sergent & vingt Soldats pour la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, ou *Sûreté de la Frontiere*, & qui fut la seconde Ville Espagnole de l'Empire du Mexique.

 Cortez.

Cortez.

Il fut bientôt occupé de soins plus importants. On apprit que l'Empereur, qui avait succédé à Motézuma, était mort, & que les Mexicains avaient élevé sur le Trône *Guatimofin*, jeune Prince dont le caractère semblait promettre un règne éclatant. Il avait commencé par se livrer entièrement au soin des affaires. Plusieurs Réglemens en faveur de la Milice lui avaient attaché les Officiers & les Soldats. Il ne s'était pas moins efforcé de gagner l'affection du Peuple, en le déchargeant d'une partie des impôts & prenant avec les Nobles une méthode inconnue jusqu'alors au Mexique, il s'établissait un nouvel empire sur les cœurs, par une familiarité manifeste, qui tempérerait ces excès d'adoration que ses Prédécesseurs avaient exigé. Cortez regarda ces préludes d'une sage administration comme autant d'obstacles qui se formaient contre ses desseins. Il s'était promis la conquête du Mexique, & l'inviolable fidélité des Tlascalans le confirmait dans cette résolution, sans compter un grand nombre de nouveaux Alliés, qui lui offraient de se joindre à ses troupes. Le passage du lac faisait son principal embarras. Cette difficulté lui paraissait terrible, depuis que les Mexicains, ayant trouvé le secret de rompre les ponts de chaufées, ne lui avaient pas laissé d'autre ressource que les ponts-volans. Il s'arrêta au projet de faire construire de résister à l'armée ju des mont ne compte de pouvo pièces sur dont il prises, ay dessein, i les Espagn le pouvoir du bois. L d'apporter les agrêts fond. Cort de Tlascal ores, dont it ébranler pour caren La pou imagina d' fine, en qu'Ordaz a si combustil la flamme. l'artillerie, quelques S

plus im- construire douze ou treize brigantins ; capables
 qui avait de résister à leurs canots, & de conduire son
 & que les armée jusqu'au centre de leur Ville. Quoique
 ne Guati des montagnes de Tlascala au bord du lac, ou
 re sembla ne comptât pas moins de seize lieues, il se flatta
 commença de pouvoir faire porter cette petite flotte en
 des affaires pièces sur les épaules des Tamènes Martin Lopez
 a Milice lui dont il connaissait l'habileté pour ces entre-
 Soldats. Il ne prises , ayant trouvé de la vraisemblance à son
 l'affection de dessein , il lui donna le commandement de tous
 des impôts les Espagnols qui entendaient la charpente , avec
 de inconnu le pouvoir d'employer les Américains à couper
 t un nouve du bois. L'ordre fut donné en même-temps
 niliarité ma d'apporter de Véra-Cruz le fer, les mâts & tous
 d'adoration les agrêts des vaisseaux qu'on avait coulés à
 rigé. Cortez fond. Cortez avait observé que les montagnes
 nistration de Tlascala produisoient quelques espèces d'ar-
 naient contres , dont on pouvait tirer de la poix , il les
 conquête de fit ébranler ; & l'on en tira tout le brai nécessaire
 es Tlascalan pour carener les brigantins.

La poudre commençait à lui manquer ; il
 s'imagina d'en composer une d'une qualité très-
 fine , en faisant tirer du soufre de ce volcan
 qu'Ordaz avait reconnu. Il jugea qu'une matière
 si combustible devait être un aliment certain pour
 la flamme. Montano & Mesa , Commandant de
 l'artillerie , offrirent de tenter l'aventure avec
 quelques Soldats. Ils revinrent avec une pro-

Cortez

Cortez.

vision de soufre qui ne demanda point d'autre préparation, pour servir à l'artillerie comme aux arquebuses à mèche.

Pendant qu'il se livrait à ces soins, il apprit que deux vaisseaux Espagnols, qui apportaient de Cuba un secours d'hommes & de munitions à Narvaëz, avaient été saisis successivement par l'adresse & le zèle de Pedro Cavallero, qu'il avait chargé du commandement de la Côte. Le Gouverneur de Cuba, ne doutant point que Narvaëz ne fût en possession de toutes les conquêtes de la Nouvelle-Espagne, lui envoyait Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, le même à qui Cortez, avait eu l'obligation du dernier service qui l'avait dérobé aux persécutions de ses ennemis. Cavallero était allé reconnaître son navire. Il avait pénétré le dessein qui l'amenait, à l'empressement avec lequel on s'était informé de la situation de Narvaëz. Il avait répondu, sans hésiter, que ce Général était en possession de tout le pays, & que Cortez fuyait à travers les bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étaient restés. Barba & tous ses gens n'avaient pas fait difficulté, sur cette assurance, d'aller droit à Vera-Cruz, où ils furent arrêtés au nom de Cortez. Mais, loin d'en être affligés, ils s'étaient engagés volontairement à le servir; & Barba obtint bientôt le commandement d'une

Comp
condu
tomb
ne s'a
Général
l'ascen
plus
de Cu
par le
sa ruit
une p
nerent
On de
Côte
Avantu
ricains
de leu
nouvel
n'eut
peine
que la
renter
nant c
quelqu
muniq
en mê
réputa
seignes

int d'autre pré-
 comme aux ar-
 oins, il apprit
 apportaient de
 le munitions à
 effivement par
 vallero, qu'il
 de la Côte. Le
 ant point que
 es les conquêtes
 nvoyait Pierre
 ane, le même
 on du dernier
 erfécutions de
 reconnaître son
 qui l'amenait,
 s'était informé
 avait répondu,
 en possession
 fuyait à travers
 de Soldats qui
 gens n'avaient
 rance, d'aller
 trêtés au nom
 affligés, ils
 le servir; &
 lement d'une

Compagnie d'Arbalétriers. Un second vaisseau,
 conduit par Rodrigue Moreyon de Lobera,
 tomba de même au pouvoir de la Colonie, &
 ne s'attacha pas moins volontiers au service du
 Général. Bientôt on eut d'autres preuves de
 l'ascendant que la fortune lui promettait sur les
 plus redoutables concurrens. Le Gouverneur
 de Cuba lui avait fourni jusqu'alors du secours,
 par les voies mêmes qu'il voulait employer à
 sa ruine, & les efforts de Garay, pour usurper
 une partie de son Gouvernement, ne tour-
 nerent pas moins heureusement en sa faveur.
 On doit se rappeler qu'après avoir paru sur la
 Côte de Vera-Cruz, les vaisseaux de cet
 Aventurier avaient été repoussés par les Améri-
 cains de Panuco. Ils ne s'étaient pas rebutés
 de leur disgrâce. Garay était revenu avec de
 nouvelles forces : mais la seconde expédition
 n'eut pas plus de succès que la première. A
 peine les gens eurent touché au rivage,
 que la résistance des Américains les força de
 rentrer dans leurs navires. Alors, chacun pre-
 nant différentes routes; ils coururent pendant
 quelques jours au hasard; &, sans s'être com-
 muniqué leur dessein, ils vinrent aborder presque
 en même-temps, à Vera-Cruz, où la seule
 réputation de Cortez les rangea sous ses En-
 seignes. Le premier de leurs vaisseaux com-

 Cortez.

mandé par *Camargo*, portait soixante Espagnols
 Cortez. Le second, qui en avait cinquante, avec sept
 chevaux, était beaucoup mieux armé, sous le
 commandement de Michel Diaz d'*Aux*, Gen-
 tilhomme Aragonais, dont la valeur se dis-
 tingua si singulièrement, que sa seule personne
 aurait tenu lieu d'un grand secours. Un troisième
 vaisseau, qui arriva plus tard, avec quarante
 Soldats, dix chevaux, & quantité d'armes &
 de munitions, était conduit par le Capitaine
Ramirez. Cette troupe de guerriers prit aussitôt
 le chemin de *Tlascala*, où Cortez fut agréa-
 blement surpris de leur arrivée. Enfin le hasard
 amena aussi sur la Côte un navire des Canaries,
 chargé d'arquebuses, de poudre, & d'autres
 munitions de guerre, avec trois chevaux &
 quelques passagers, qui cherchaient l'occasion
 de vendre leurs marchandises aux Conquistadors
 Espagnols. Non-seulement le Gouverneur de
Véra-Cruz acheta d'eux toute la charge de leur
 vaisseau, mais il persuada aux Officiers d'aller
 servir dans l'armée de Cortez, avec treize Sol-
 dats, qui venaient chercher fortune au Nouveau
 Monde.

La joie de tant d'heureux événemens n'empêcha
 point les Officiers Espagnols de prendre le deuil à
Tlascala, pour la mort de *Magiscatzin*, qui était
 regardé comme le Pere de la Patrie; & ce rémois

gnage d
 tant d'im
 qu'ils pri
 quait au
 bité cell
 de la V
 demanda
 avec les
 tomber l
 du mort,
 son Pere
 Ensuite
 teins, d
 dait de l
 publier qu
 du métier
 ner à Cu
 avait sur
 accepter
 leur exem
 que la cr
 faisait ain
 Il ne n
 Les Dépu
 pagne, n
 commissi
 douter qu
 avait espo

re Espagnole
 , avec sept
 mé, sous le
 Aux, Gen
 leur se dis
 le personne
 Un troisieme
 ec quarante
 d'armes &
 le Capitaine
 s prit' aussi
 ez fut agréa
 in le hafard
 es Canaries,
 & d'autres
 chevaux &
 nt l'occasion
 Conquérens
 verneur de
 rge de leur
 iers d'aller
 treize Sol
 ou Nouveau
 s n'empêcha
 te le deuil à
 , qui était
 & ce rémoi

gnage de sensibilité pour la douleur publique fit
 ant d'impression sur les Sénateurs & sur le Peuple ;
 qu'ils prièrent Cortez de remplir la place qui va-
 quait au Sénat. Magiscatzin joignait à cette dig-
 nité celle de Gouverneur du principal quartier
 de la Ville. Deux Offices de cette importance
 demandant une assiduité, qui ne pouvait s'accorder
 avec les vues de Cortez, il se contenta de faire
 tomber le choix de la République sur le fils aîné
 du mort, qui avait hérité de tous les sentimens de
 son Pere pour les Espagnols.

Ensuite ne s'occupant que de ses grands des-
 seins, dont il conçut que le succès dépen-
 dait de la bonne volonté de ses troupes, il fit
 publier que ceux qui commençaient à se dégoûter
 du métier des armes, étaient libres de retour-
 ner à Cuba, sur une partie des vaisseaux qu'il
 avait sur la Côte. Plusieurs Soldats de Narvaëz
 acceptèrent cette offre, & Duéro même suivit
 leur exemple. Alvarado conduisit jusqu'à bord ceux
 que la crainte du danger, ou l'amour du repos,
 faisait ainsi renoncer à la gloire.

Il ne restait qu'un sujet d'inquiétude à Cortez :
 Les Députés qu'il avait envoyés à la Cour d'Es-
 pagne, ne l'informaient point du succès de leur
 commission; & ce long retardement devait le faire
 douter qu'ils eussent obtenu toute la faveur qu'il
 avait espérée. Avant que de s'engager dans de nou-

Cortez.

Cortez.

velles entreprises, il résolut de faire partir d'autres Agens, pour solliciter l'expédition des premiers. Ordaz & Mendoza furent destinés au Voyage de l'Europe, tandis que d'Avila & Chico reçurent ordre de se rendre à l'Isle Espagnole. Les deux premiers furent chargés d'une Relation en forme de lettre, qui contenait le détail des avantages & des disgraces qui étaient arrivés aux troupes Espagnoles, depuis leur premier départ de Zampala. On y joignit un nouveau présent pour l'Empereur, composé de l'or & des raretés qu'on avait pu sauver dans la retraite. Les deux autres étaient envoyés à l'Audience Royale de San-Domingo, pour en obtenir des secours plus prompts qu'on ne pouvait les attendre d'Espagne.

L'année approchait de sa fin, lorsque Cortez prit ouvertement la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans les terres de l'Empire, & de remettre la décision de son entreprise au sort des armes. Ses brigantins n'étaient point encore achevés; mais les troupes de la République & celles de ses Alliés avaient déjà pris poste aux environs de Tlascalala, & le moindre délai commençait à lui faire craindre les inconvéniens de l'oïlivereté. Il rassembla ses Officiers, pour délibérer avec eux sur ses premières opérations. Tous les avis se réduisirent à marcher vers Tezeuco. Cette Ville étant située sur le chemin de la Capitale, & presé-

qu'au bo
& de s'y
avec le c
brigantin
ennemi
traite aff
pouvaien
ou faire

Le jou
Espagnol
cens hon
L'artilleri
les plus lé
donna tou
autant po
cains, que
spectacle.
continuait
publique,
que Corte
dix mille
de suspen
au transp
cors & l
qu'Herrér
mes, mar
les Offici
diverses c

qu'au bord du lac, on se proposoit de s'en saisir & de s'y fortifier pour en faire une place d'armes, avec le double avantage d'y pouvoir attendre les brigantins, & d'y être en état de désoler le pays ennemi par des courses. C'était d'ailleurs une retraite assurée dans toutes les suppositions qui pouvaient rendre l'attaque de Mexico difficile, ou faire traîner le siège en longueur.

Le jour suivant fut employé à faire la revue des Espagnols, dont le nombre se trouva d'environ six cents hommes d'Infanterie & quarante cavaliers. L'artillerie de campagne consistait en neuf pièces, les plus légères qu'on eût tirées des vaisseaux. Cortez donna tout l'éclat possible à cette fête militaire, autant pour la faire servir d'instruction aux Américains, que pour leur en imposer par la pompe du spectacle. A cet exemple, le Général Xicotencal, qui continuait de commander les troupes de la République, voulut aussi les faire passer en revue. Celles que Cortez destinait à le suivre ne montaient qu'à dix mille hommes choisis, & le reste avait ordre de suspendre sa marche, pour servir à la garde & au transport des brigantins. Les tymbales, les cors & les autres instrumens de cette armée, qu'Herrera fait monter à quatre vingt mille hommes, marchaient à la tête de chaque bataillon; & les Officiers venaient ensuite, parés de plumes de diverses couleurs, & de bijoux qui leur pendaient

Cortez.

Cortez,

aux oreilles & aux lèvres. Ils portaient sous le bras gauche leurs sabres garnis de pierre, la pointe en haut ; & chacun avait un Page, dont l'unique office était de porter la rondache de son Maître, où ses exploits étaient exprimés par diverses figures. Chaque Compagnie était distinguée par la couleur de ses plumes, & par la forme de ses Enseignes, qui n'étaient que la représentation de quelque animal au sommet d'une pique.



LES M
 temps de
 troupes n
 fine, dor
 fort diffic
 des retran
 ordre de r
 pace de d
 met de la
 aussi tran
 Tlascala.
 De la l
 couvrait d
 Mexico. L
 les troupes
 y avaient
 à venger.
 bourgades
 l'autre,
 cains se do

t sous le bras
la pointe en
unique office
Maître , où
erfes figures.
ar la couleur
s Enseignes,
de quelque

CHAPITRE V.

Prise de Mexico.

LES MEXICAINS , informés depuis long-temps des préparatifs de Cortez , avaient des troupes nombreuses derriere une montagne voisine , dont plusieurs défilés rendaient le passage fort difficile , si ces Peuples avaient connu l'art des retranchemens. Deux mille Tlascalans eurent ordre de nettoyer les chemins ; & pendant l'espace de deux lieues , qui restaient jusqu'au sommet de la montagne , on continua de marcher aussi tranquillement que sur les terres de Tlascala.

De la hauteur où l'on était parvenu , on découvrait dans l'éloignement , le grand lac de Mexico. Le Général ne manqua point d'exciter ses troupes par le souvenir des richesses qu'elles avaient laissées , & des injures qu'elles avaient à venger. La fumée qu'on remarquait dans les bourgades , & qui passait successivement de l'une à l'autre , fut prise pour un avis que les Mexicains se donnaient de l'approche de l'armée. On

Cortez.

Cortez.

n'avança pas avec moins de résolution , quoique par des chemins fort rudes , & dans l'épaisseur des bois. Enfin l'armée ennemie s'offrit de loin dans la plaine. Les Espagnols poussèrent des cris de joie , & les Tlascalans entrèrent dans une effrénée de fureur , que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'ennemi était en bataille , au-delà d'une grande ravine , formée par les eaux qui tombaient impétueusement des montagnes. On la passait sur un pont de bois , que les Mexicains auraient pu rompre ; mais Cortez apprit dans la suite , qu'ils l'avaient conservé dans le dessein d'attaquer les Espagnols au passage. Cependant , à peine eurent-ils reconnu la nombreuse armée qui les menaçait , que le courage paraissant leur manquer pour la défense de leur poste , ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étaient dérobés presque tout-d'un-coup , à la faveur des bois , sans qu'on pût juger si ces apparences de crainte ne couvraient pas quelqu'artifice , Cortez ne diminua rien de ses précautions. Il se crut fort heureux , en observant les bords escarpés de la ravine , qu'on ne lui disputât point le passage du pont. Sa Cavalerie , qui fit passer la première , n'alla pas loin sans découvrir les ennemis. Ils s'étaient ralliés derrière les bois ; mais l'approche des chevaux , & quelques

de la page

décharges
poster sur
oublier to
la fuite. T
la nuit ,
autre préc
garde à to

Toujour
pas besoin
rique de c
rétabli par
dre un pi
Tezeuco a
& d'y intr
cains , pou
Mais , quan
offres , se t
trait dans T
mie , la fra
laissa aux
leur avait si

Cortez y
Tezeuco de
ens , & di
leur du zèle

Le nouve
alliés , qui é

Tome 2

, quoique l'épaisseur du lit de loint des cris sans une espérance beaucoup de bataille, au par les eaux montagnes. On les Mexicains apprit, évé dans le passage. Ce nombreuse se paraissant r poste , ils précipitation. e tout-d'un pût juger vraient pas rien de ses n observant n ne lui disalerie , qui sans découerriere les & quelques des. Le

décharges de l'artillerie , que Cortez avait fait poster sur un bord élevé de la ravine, leur firent oublier toutes leurs ruses , pour s'abandonner à la fuite. Toute l'armée, ayant passé le pont avant la nuit , se logea dans un bourg désert, sans autre précaution, que de placer des corps de-garde à toutes les avenues.

Cortez.

Toujours prévenu par la fortune, Cortez n'eut pas besoin d'attaquer Tezeuco. Cacumatzin , Cacique de ce canton, déposé par Morézuma , & rétabli par le nouvel Empereur , imagina de tendre un piège aux Espagnols , de leur ouvrir Tezeuco avec toutes les apparences de l'amitié, & d'y introduire , la nuit , les Troupes Mexicaines , pour les égorger pendant leur sommeil. Mais, quand il vit que Cortez , en acceptant ses offres , se tenait toujours sur ses gardes , & entra dans Tezeuco comme dans une Ville ennemie , la frayeur le saisit, il s'enfuit à Mexico , & il laissa aux Espagnols une place importante, qui leur avait si peu coûté.

Cortez y établit un nouveau Cacique , & Tezeuco devint une place de sûreté pour les Mexicains , & disputa toujours aux Tlascalans l'honneur du zèle & de la fidélité.

Le nouveau Cacique , informé du projet de ses alliés , qui était de rendre l'entrée du lac navi-

Cortez.

gale , pour les brigantins , employa six ou sept mille de ses sujets à donner plus de profondeur aux premiers canaux. Pendant ce travail , Cortez , dont tous les mouvemens se rapportaient à son expédition , résolut d'attaquer la ville d'Iztacpalapa , avec une partie de ses troupes. Ce poste étant avancé de six lieues , il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux canots des Mexicains , qui venaient quelquefois troubler les travailleurs de Tezeuco , sans compter la nécessité de donner de l'exercice à ses troupes , pour lesquelles il craignait les dangers de l'inaction. On a déjà fait observer qu'Iztacpalapa était assise sur la chaussée par où les Espagnols avaient fait leur première entrée , & dans une situation si bizarre , qu'une partie de ses maisons , qui montaient à plus de dix mille , étaient bâties dans le lac même , dont les courans s'introduisaient dans la Ville par des canaux fermés d'écluses , qui lâchaient ou retenaient les eaux , suivant le besoin des habitans. Cortez se chargeant lui-même de cette entreprise , prit trois cens Espagnols & dix mille Auxiliaires , dont Alvarado & d'Olid eurent le commandement sous ses ordres. Il s'engagea sur la chaussée , dans le dessein de former son attaque par terre , & d'employer son artillerie à déloger l'ennemi des autres postes. En approchant de la Ville , ses premiers rangs découvrirent , à quelque

distan
hom
& qui
meté
mens.
jusqu'a
lieu de
ils se j
cris , &
qu'ils
jugea
quelque
connaît
litaires ,
verent a
bruit co
éloignem
metrait
d'un no
de se lo
tait poin
solu de g
après , on
border le
fit couvri
de la V
n'avait fai
de ses so

six ou sept
profondeur
ail, Cortez,
étaient à son
l'Iztacpalapa,
e poste étant
t important
canots des
troubler les
er la nécessité
es, pour les
inaction. On
était assise sur
aient fait leur
ion si bizarre
i montaient
s le lac même
ns la Ville par
lâchaient
soin des habi
e de cette en
& dix mil
Olid eurent
s'engagea sur
er son attaque
erie à déloger
prochant de
ent, à quelq

distance des murs, un gros de sept ou huit mille hommes, qui semblaient sortis pour les défendre, & qui attendaient les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un combat de quelques momens. Ensuite, faisant leur retraite sans désordre jusqu'aux portes de la Ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer, ou de continuer le combat, ils se jetterent tous dans le lac, en poussant des cris, & secouant leurs atmes, avec autant de fierté qu'ils en avaient marqué dans l'action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature, couvrait quelque piège. Cependant, après avoir fait reconnaître la place avec toutes les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les maisons se trouverent abandonnées, & l'on n'entendait plus qu'un bruit confus sur le lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettrait point aux Espagnols de courir les risques d'un nouveau combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu dont on ne leur disputait point la possession, & Cortez était déjà résolu de garder ce poste. Mais, quelques heures après, on s'apperçut que l'eau commençait à déborder les canaux, avec une impétuosité qui lui fit couvrir, en un moment, les plus basses parties de la Ville. C'était le stratagème que Cortez n'avait fait que pressentir, & qui réduisit la plupart de ses soldats à la nécessité de faire leur retraite

 Cortez.

Cortez.

dans l'eau jusqu'aux genoux. Il se reprocha beau-
 coup de n'avoir pas compris, qu'en fermant les
 écluses du côté du grand lac, où les eaux se
 portaient par leur pente, toute la Ville pouvait
 être inondée. L'armée se logea, par degrés, dans
 la plus haute partie, où elle passa le reste de la
 nuit, avec beaucoup d'incommodité, & sans au-
 cune défense contre le froid. A la pointe du jour,
 Cortez désespérant de garder sa conquête, & la
 remettant à l'arrivée des brigantins, reprit le
 chemin de Tezeuco, avec l'attention de faire
 doubler le pas à ses troupes, pour les réchauffer
 par ce mouvement. Mais il paraît que le soin de
 leur conservation n'y eut pas moins de part,
 puisqu'aux premiers rayons du Soleil, on dé-
 couvrit une multitude innombrable de canots, qui
 s'avancèrent, des deux côtés du lac, jusqu'aux
 bords de la chaussée. Les arbalètes des Espagnols
 & les fleches de leurs alliés, furent les seules
 armes avec lesquelles on repoussa le premier
 effort, parce que la poudre se trouva mouillée.
 Cependant l'ennemi revint plusieurs fois à la
 charge, & força Cortez de s'arrêter plus d'une
 fois, pour faire face aux plus emportés. Ses
 piquiers firent une cruelle boucherie de ceux
 qui osèrent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs
 Espagnols furent blessés, & les Tlascalans perdirent
 quelques hommes. Un cheval, percé d'une

infinit
 cavalie
 arriva
 à la v
 que le
 Cortez
 l'affron
 res re
 mira l
 ga les
 d'inqui
 Les
 de Te
 leur ob
 ger. Ils
 reur du
 vinces
 ce Prin
 pour le
 pagnols
 se défe
 cours;
 parce q
 ver une
 Provinc
 rent cha
 Espagno
 partie de

rocha beau
fermant les
es eaux se
ille pouvait
egrés, dans
reste de la
, & sans au-
inte du jour,
quête, & la
, reprit le
ion de faire
les réchauffer
ue le soin de
ins de part,
leil, on dé-
de canots, qui
ic, jusqu'aux
des Espagnols
ent les seules
a le premier
ava mouillée,
rs fois à la
er plus d'une
emportés. Ses
erie de ceux
mais plusieurs
scalans perdi-
, percé d'une

infinité de fleches, eut la force de soutenir son cavalier jusqu'à Tezeuco, où il expira presqu'en arrivant. L'attaque des Mexicains s'étant ralentie à la vue de cette Ville, où ils n'ignoraient pas que les Espagnols avaient le gros de leur armée, Cortez y rentra vers le soir, après avoir effacé l'affront de sa retraite, par trois ou quatre victoires remportées comme en courant. Mais il admira l'habileté de ses ennemis, qu'il avait regardés jusqu'alors, avec plus de mépris que d'inquiétude.

Les Caciques, & les autres Américains voisins de Tezeuco, ne tarderent point à venir offrir leur obéissance & leurs troupes au Général étranger. Ils se plainquirent des violences de l'Empereur du Mexique, sur-tout les Envoyés des Provinces de Chalco & d'Otumba, contre lesquelles ce Prince faisait marcher une puissante armée; pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignaient assez de résolution pour se défendre, mais ils demandoient quelques secours; & Cortez se crut intéressé à l'accorder, parce qu'il était important pour lui de se conserver une communication toujours libre avec la Province de Tlascal. Sandoval & Lugo, qui furent chargés de cette expédition avec deux cens Espagnols, quinze cavaliers, & la plus grande partie des Tlascalans, s'avancèrent par une marche

Cortez.

Cortez.

si prompt , qu'ayant joint l'armée d'Otumba & de Chalco , avant l'arrivée des Mexicains , ils allerent au-devant d'eux jusqu'aux frontieres de ces deux Provinces. La bataille fut sanglante , & se termina par la fuite des ennemis , qui laisserent un grand nombre de prisonniers. Mais Sandoval ne réserva que les principaux , dont il espérait tirer quelques lumières. Les Peuples , qu'il avait secourus , ayant été jusqu'alors ennemis de la République de Tlascala , parce qu'ils avaient toujours été soumis aux Empereurs du Mexique ; il leur fit jurer la paix , sous la garantie du nom Espagnol , & les Tlascalans , à qui cette reconnaissance était dûe pour leurs services , signerent volontiers le traité , avec promesse de le faire ratifier au Sénat.

Le retour de Sandoval à Tezeuco , eut tout l'éclat d'un triomphe. Il avait à sa suite , non-seulement les prisonniers Mexicains , mais tous les Caciques des deux Provinces , qui voulurent faire leurs remerciemens au Général , du secours qu'il leur avait envoyé , & lui offrir la disposition de toutes leurs forces. Cortez accepta leurs offres , & leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite , s'étant fait amener les prisonniers Mexicains , qui s'attendaient à perdre la vie , suivant leurs usages militaires , il leur fit ôter leurs fers , & les fit conduire jusqu'au bord du lac ,

avec ordre
provisions
d'annonce
pagnols in
lans , veng
même-tem
les condi
réponse.

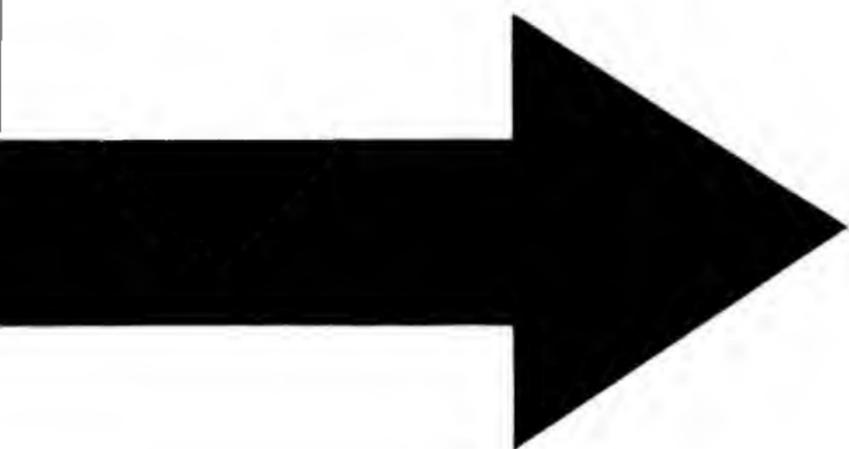
Dans le
courier ,
qu'il se di
conduire à
fournissait
de porter
ferrures ,
avec une e
commande
d'une valet
eussent par
laissées à
priaient d'en
pagnies d'
hasard , en
portance d
entrepren
aussi - tôt
quinze cav
liaires.

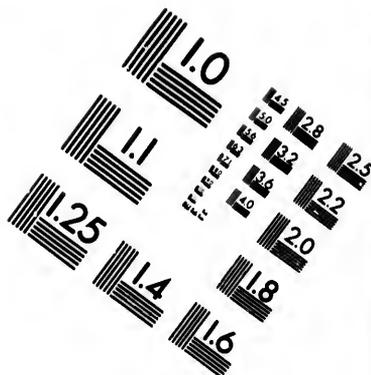
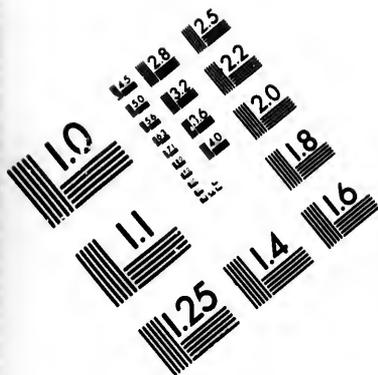
avec ordre de leur fournir une barque & des provisions pour se rendre à Mexico. Il les chargea d'annoncer à Gatimozin, qu'il venait avec ses Espagnols invincibles, & quatre-vingt mille Tlascalans, venger la mort de Motézuma; mais qu'en même-temps il était prêt d'accorder la paix à des conditions raisonnables. On ne reçut aucune réponse.

Cortez.

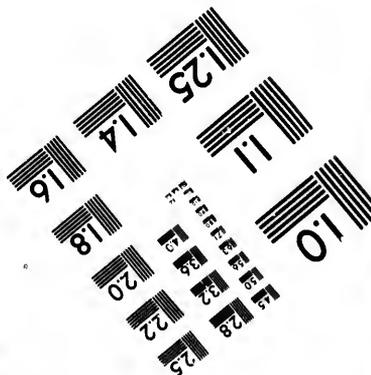
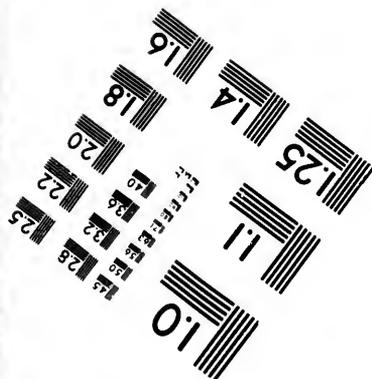
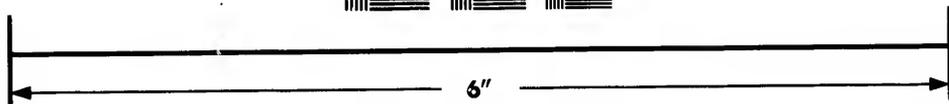
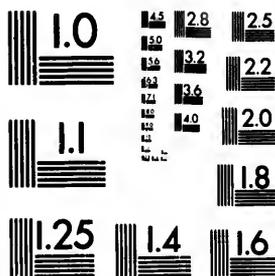
Dans le même-temps, Lopez de Sotomayor, par un courier, que les brigantins étoient achevés, & qu'il se disposait à se mettre en chemin pour les conduire à Tezeuco. La République de Tlascala fournissait dix mille Tamenes, qui entreprenaient de porter sur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, & tous les autres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille soldats, sous le commandement de Chechemical, jeune Cacique d'une valeur distinguée. Mais, quoique ces forces eussent paru suffisantes à Cortez, qui les avait laissées à Tlascala dans cette vue, Lopez le pria d'envoyer au-devant de lui quelques Compagnies d'Espagnols, pour ne rien donner au hasard, en traversant les Terres Impériales. L'importance d'un secours, sans lequel on ne pouvait entreprendre le siège de Mexico, fit détacher aussi-tôt Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze cavaliers, & quelques bataillons auxiliaires.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
10 12 22
8 18 20
5 18

10
10
10

Cortez.

L'armée continua sa marche jusqu'aux frontières de Tlascala , où Lopez s'était avancé avec Chechemical & ses troupes. On ne donna que le temps nécessaire au repos. Sandoval , hâtant son départ , pour répondre à l'impatience du Général , mit les Espagnols à l'avant-garde , avec les Tlascalans qu'il avait amenés. Les Tamenes , escortés de quelques troupes , composaient le corps de bataille , & Chechemical fut chargé du soin de l'arrière-garde. La résistance de ce jeune Cacique , fit voir que ces Peuples , s'ils n'avaient pas des idées justes de la guerre , avaient du moins le sentiment de l'honneur. Il s'offensa de n'être pas au poste le plus avancé , & son chagrin fit naître une querelle , qui ne fut apaisée que par la modération des Officiers Espagnols. En vain lui représenta-t-on que son poste était le plus honorable , puisqu'il était le plus dangereux , & que les insultes des Mexicains n'étaient à craindre qu'à la queue de l'armée : il répondit qu'un Chef tel que lui , devait toujours être à la tête , pour donner l'exemple à toutes les troupes , & qu'il voulait être le premier dans les moindres occasions , comme il promettait de l'être à l'assaut de Mexico. Son obstination allant jusqu'à menacer de quitter l'armée , Sandoval eut la complaisance de demeurer à l'arrière-garde avec lui , pour donner tout l'honneur à ce poste. On marcha

jusqu'aux fron-
 trait avancé avec
 ne donna que le
 val, hâtant son
 ence du Génér-
 garde, avec les
 s Tamenes, et
 posaient le corps
 chargé du soin
 de ce jeune Ca-
 s, s'ils n'avaient
 re, avaient du
 r. Il s'offensa de
 , & son chagrin
 fut apaisée que
 Espagnols. Envain
 était le plus ho-
 dangereux, &
 aient à craindre
 ndit qu'un Chef
 à la tête, pour
 troupes, & qu'il
 moindres occa-
 tre à l'assaut de
 usqu'à menacer
 la complaisance
 avec lui, pour
 e. On marcha

sans obstacle, quoiqu'à la vue des troupes Mexi-
 caines, qui n'osèrent descendre de quelques hau-
 leurs éloignées. En approchant de Tezeuco,
 Chechimal demanda le temps de se parer de ses
 plus belles plumes & de tous ses bijoux, parce
 que l'occasion de combattre ne pouvant être
 éloignée, le premier moment d'une si douce es-
 pérance, devait être un temps de fête pour un
 soldat. Sandoval, à qui cette ardeur ne déplaisait
 point, & qui reconnaissait peut-être le caractère
 de la Nation dans un langage si noble, consentit
 à faire arrêter l'armée, pour le satisfaire. Bientôt
 Cortez essaya quelques traits de la même viva-
 cité. Chechimal se hâta de lui faire demander
 audience, & lui dit : « Qu'étant né pour la guerre,
 il craignait de languir dans l'oïveté, sur-tout
 après avoir passé cinq jours entiers sans une
 seule occasion de tirer l'épée; qu'il brûlait de
 voir les ennemis, & qu'il suppliait le Général de
 donner sur-le-champ quelque exercice à sa va-
 leur. » Cet emportement fit craindre à Cortez
 de ne pas trouver, dans le Chef des nou-
 veaux Tlascalans, autant de soumission que de
 courage, & la suite des événemens justifia cette
 crainte.

Cortez.

On s'attacha aussi-tôt à la construction des bri-
 cants; mais le Général, apprenant qu'il ne

 Cortez.

fallait pas moins de vingt jours pour les rendre capables de service, résolut d'employer cet intervalle à visiter le pays qui bordait le lac, dans la vue de choisir ses postes, & de commencer le ravage sur les terres de l'Empire. Tezcuicoyan, Tenayuca, Coatitlan, Escapuzalco, furent les premières Villes qu'il reconnut, & dans lesquelles il répandit la terreur. Quelques-unes furent pillées & brûlées. La fuite sauva le plus grand nombre de leurs habitans; mais, ayant tenté de se rassembler, avec les troupes qui avaient tous les jours suivi les Espagnols, ils furent battus plusieurs fois, & poussés jusqu'à Tacuba, où Cortez prit poste & passa cinq jours à la vue de cette Ville. Elle le disputait à Tezeuco pour la grandeur, & pour le nombre des habitans. Sacahuicoyan, qui occupait l'extrémité de la première chaussée, où les Espagnols avaient essuyé tant de pertes & de dangers dans leur retraite, regardait ce poste d'autant plus avantageux, qu'il était le plus proche de Mexico, & comme la clef du chemin dont il fallait se saisir pour en faire le siège. Aussi Cortez se disposait-il à l'attaquer lorsqu'on vit paraître sur la chaussée un gros de Mexicains, sortis de la Capitale, & conduits par l'Empereur même. Comme il y avait apparence que leur dessein était de se jeter dans

cuba
dre
ns l'e
lac &
ils
quelqu
form
e Co
lla un
marc
erre p
retir
pouven
dans
it d'e
se ha
ns le
furent
r réfi
i forti
naux
és de
nce. I
nt de
que de
long
our fer
aient p

pour les rendre
 employer cet inter
 ait le lac , dans
 de commencer le
 e. Iatolcan , Té
 , furent les pre
 z dans lesquelles
 -unes furent pi
 le plus gran
 , ayant tenté d
 qui avaient tou
 furent battus plo
 à Tacuba , o
 jours à la vu
 à Tezeuco pou
 des habitans. So
 é de la premie
 aient effuyé tan
 ur re ite, ren
 ants, , qui
 & comme la de
 fir pour en fair
 it-il à l'attaquer
 ussée un gros d
 le , & condui
 il y avait app
 e se jeter dan

cuba , les Espagnols eurent ordre de les at-
 dre & de leur laisser la liberté d'avancer ,
 ns l'espérance de pouvoir tomber sur eux , entre
 lac & la Ville. Mais ils avaient d'autres vues ,
 ils exécuterent avec une adresse extrême.
 quelques-uns sauterent négligemment à terre ,
 formerent leurs rangs avec tant de confusion ,
 e Cortez , attribuant cet embarras à la crainte ,
 la une partie de ses troupes devant la Ville ,
 marcha droit à la chaussée. Ceux qui étaient
 terre parurent déconcertés de son approche , &
 retirèrent vers leur gros , qui fit le même
 vnement , en cédant le terrain par degrés
 dans une espèce de désordre. Leur espérance
 it d'engager les Espagnols. En effet , le Géné-
 se hâta trop de les suivre. Lorsqu'ils se virent
 ns le détroit de la chaussée , ils se rallierent ,
 firent tête ; & , pendant qu'ils l'arrêtaient par
 r résistance , un prodigieux nombre de canots ,
 si sortirent , avec une vitesse incroyable , des
 eaux de la Capitale , vint investir les deux
 tés de la digue. Cortez reconnut son impru-
 nce. Il se vit forcé de se retirer , en combat-
 nt de front , & résistant des deux côtés à l'at-
 que des canots. Les Mexicains s'étaient pourvus
 e longues piques , dont quelques-unes avaient
 ur fer la pointe des épées que les Espagnols
 aient perdues dans leur première retraite. Il eut

 Cortez.

Cortez.

ainsi la douleur de voir un grand nombre
ses gens blessés de leurs propres armes. Mais
faisant feu de toutes parts, & s'exposant l'épée
à la main comme le moindre Soldat, son courage & sa fortune le firent sortir heureusement
d'un si grand danger. Cependant l'entreprise
Tacuba lui paraissant impossible, à la vue
Mexicains, qui n'abandonnerent point la
chaussée, il reprit sur-le-champ le chemin
Tezeuco, tandis qu'ils se bornerent à le suivre
de loin avec des cris & d'impuissantes
menaces.

Un secours considérable, qui lui était arrivé
pendant son absence, effaça le souvenir de cette
disgrace. Julien d'*Alderete*, Antoine de *Car-
jal*, Ruiz de la *Mota*, Diaz de *Reguera*,
d'autres guerriers d'un nom connu, avaient
mouillé au Port de Vera-Cruz, dans un vaisseau
venu de l'Isle Espagnole avec un secours de Soldats
& de munitions. Ils s'étaient rendus aussitôt
à Tlascala, d'où le Sénat les avait fait conduire
sous une nombreuse escorte, à Tezeuco. Mais
apprit en même-temps que l'Empereur du Mexique
faisait avancer une grosse armée vers la
Province de Chalco, pour ramener ce pays
l'obéissance, & pour exécuter le dessein qu'il
conservait toujours de fermer la communication
des Espagnols avec Tlascala & Vera-Cruz. Ce

grand nombre
pres armes. M
s'exposant l'ép
Soldat, son co
rtir heureuseme
ant l'entreprise
ole, à la vue d
erent point le
mp le chemin
nerent à le sui
impuissantes m

qui lui était ar
e souvenir de ce
Antoine de Car
de *Reguera*,
connu, avais
z, dans un vaisse
n secours de Sold
rendus aussi-
avait fait conduir
Tezeuco. Mais
Empereur du M
lle armée vers
amener ce pays
le dessein qu
la communicat
Véra-Cruz. Ce

reprise était d'une importance qui forçait
Cortez de secourir ses Alliés, parce qu'il ne
pouvait espérer que de leur fidélité la conser-
vation du passage. D'ailleurs les brigantins n'é-
tant point achevés, il eut le temps d'envoyer
Sandoval avec la moitié de ses forces, pour faire
aller aux troupes Impériales. Deux ou trois vic-
toires rendirent la paix aux Provinces menacées;
tandis que Sandoval pressait cette expédition,
Cortez ne cessa point de ravager les terres de
l'empire. Il y courut des dangers, qui menacerent
plusieurs fois sa vie & sa liberté, sur-tout à
l'attaque de Suchimilco, Place considérable dont
Cortez avait entrepris de se saisir, & qu'il fut obligé
de abandonner avec la douloureuse perte de dix ou
douze Espagnols.

Mais sa constance fut mise à des épreuves
beaucoup plus sensibles. En arrivant à Tezeuco,
un de ses plus anciens Soldats vint lui demander
une audience secrète, & lui apprit que, pendant
son absence, il s'était formé un complot contre
sa vie & contre celle de tous ses Amis particu-
liers. L'auteur du crime était un simple Soldat,
sans aucune considération, puisque son nom parait,
pour la première fois dans l'Histoire avec son
nom. Il se nommait Antoine de *Villafagna*.
La première vue n'avait été que de se dégager
du siège de Mexico, qu'il regardait comme une

 Cortez.

Cortez.

entreprise désespérée. Il avait inspiré ses
 mens à quelques Amis du même ordre, en le
 représentant qu'ils n'étaient pas obligé de
 perdre pour suivre les emportemens d'un témé-
 raire. Il leur avait proposé de retourner à Cuba
 & c'était pour délibérer sur ce dessein qu'ils avaient
 commencé à s'assembler. Mais quoiqu'ils eussent
 vu peu de difficulté à quitter le camp, & même
 à traverser la Province de Tlascalala, ils avaient
 appréhendé d'en trouver beaucoup plus jusqu'à
 Vera-Cruz; sans compter qu'y arrivant sans ordre
 ou du moins sans un congé de Cortez, ils
 pouvaient espérer de n'y être pas arrêtés. Ils
 sentirent pas moins qu'il leur serait impossible
 d'enlever un navire aux yeux de la Colonie. En
 Villafagna, dont le logement servait aux assem-
 blées, proposa, comme l'expédient le plus sûr
 de tuer Cortez & ses principaux Partisans, pro-
 poser d'élire un autre Général, qu'il serait plus aisé
 de goûter de l'entreprise du siège, & sous lequel
 obtenant la liberté de se retirer sans se noircir
 la tache de déserteurs, ils feraient valoir
 au Gouverneur de Cuba le service qu'ils lui auraient
 rendu, avec l'espérance même d'en être recon-
 pensés à la Cour d'Espagne. Cet avis fut généra-
 lement approuvé. On dressa d'abord un Acte
 par lequel tous les Coujurés s'engagerent à
 seconder leur Chef, dans l'exécution de sa

prime
 Cette
 dresse
 le jou
 n pa
 Lettres
 éral p
 e ses
 lors,
 le l'Eu
 nencer
 es Am
 nsemb
 Quartie
 iers,
 taient
 on exp
 es deu
 l'ircio
 uête,
 e Cor
 Telle
 manda
 qu'il ét
 e parti
 & d'aff
 l'impo
 l'empl

inspiré ses fens
 e ordre, en le
 as obligé de
 mens d'un tém
 etourner à Cub
 sein qu'ils avai
 quoiqu'ils eusse
 e camp, & mèn
 scala, ils avai
 oup plus jusq
 rivant sans ord
 e Cortez, ils
 pas arrêtés. Ils
 serait impossib
 la Colonie. En
 servait aux asse
 dient le plus s
 x Partisans, po
 erait plus aisé
 e, & sous lequ
 sans se noircir
 eraient valoir
 qu'ils lui aurai
 d'en être récom
 et avis fut génér
 'abord un Adm
 s'engagerent
 xécution de sa

crime, & qu'ils signèrent tous de leur nom.
 Cette horrible trame fut conduite avec tant d'a-
 dresse, que le nombre des complices augmenta
 de jour en jour. Ils avaient concerté de supposer
 un paquet, arrivé de Vétra-Cruz avec des
 lettres d'Espagne, & de le présenter au Gé-
 néral pendant qu'il serait à table avec la plupart
 de ses Officiers. Les Conjurés devaient entrer
 alors, sous prétextes de demander des nouvelles
 de l'Europe, & prendre le temps où Cortez com-
 mencerait sa lecture, pour le poignarder, lui &
 ses Amis; après quoi, ils étaient résolus de sortir
 ensemble & de courir dans toutes les rues du
 Quartier, en criant, *Espagne & liberté*. Les Offi-
 ciers, qui devaient mourir avec le Général,
 étaient d'Olid, Sandoval revenu glorieux de
 son expédition, Alvarado & ses Freres, Tapia,
 les deux Intendans Louis Marin, & Pierre
 d'Ircio, Bernard Diaz, Historien de la Con-
 quête, & quelques autres guerriers Confidens
 de Cortez.

Cortez.

Telle fut la déclaration du soldat, qui ne de-
 manda point d'autre récompense que la vie, parce
 qu'il était entré dans la conjuration. Cortez prit
 le parti de faire arrêter sur-le-champ Villafagna,
 & d'assister lui-même à l'exécution de cet ordre.
 L'importance de l'accusation ne lui permettait pas
 d'employer des informations plus régulières. Il

Cortez.

partit aussi-tôt , accompagné des deux Intendants & de quelques Capitaines. Le trouble du coupable fut sa première conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes , Cortez fit sortir tout le monde , sous prétexte de l'interroger en secret ; & , profitant des informations qu'il avait reçues , il l'obligea à tirer de son sein l'acte du traité , signé de tous les complices. Il le lut. Il y trouva le nom de quelques personnes , dont l'infidélité lui perça le cœur. Cependant il réserva ce secret pour lui-même ; & , se contentant de faire écarter ceux qui s'étaient trouvés chez le criminel , il ordonna que l'affaire fût promptement instruite , sans pousser plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafagna , convaincu par l'acte que son Général avait trouvé sur lui , & se croyant trahi de ses associés , confessa son crime. On lui laissa le temps de satisfaire aux devoirs de la Religion ; & , dès la nuit suivante , il fut pendu à la fenêtre de son logement. Cortez , quoique mortellement touché du nombre & de la qualité des coupables , se crut obligé , par les circonstances , de fermer l'oreille au cri de la justice ; mais , pour éviter tout-à-la-fois , la nécessité de punir , & les conséquences de l'impunité , il publia , sans affectation , qu'il avait pris dans le sein de Villafagna , un papier , déchiré en plusieurs pièces , qui contenait vraisemblablement

embla
nait h
qu'il n
qu'il de
pigneu
ainte
rait ri
couples
opres
gueur
ment
tre cô
nnu q
raître
ffer v
age ,
orait l
ec d'au
aver le
nt il p
nner u
omma
s ; &
essaire
Peu de
tercer
ation e
qu'il e
Tome

eux Intendants
 double du cou-
 près l'avoir fait
 sortir tout le
 ger en secret,
 avait reçues,
 te du traité,
 ut. Il y trouva
 dont l'infidélité
 éferva ce secret
 de faire écarter
 le criminel, il
 ment instruite,
 s & les preuves
 ur. Villafagna
 éral avait trouvé
 es associés, con-
 temps de satis-
 & , dès la nuit
 te de son loge-
 ment touché du
 pables, se crut
 fermer l'oreille
 éviter tout-à-la-
 s conséquences
 fectation, qu'il
 gna, un papier,
 contenait vrai-
 semblablement

semblablement les noms des conjurés ; qu'il s'esti-
 mait heureux de n'en avoir pu lire aucun, &
 qu'il ne cherchait point à les connaître ; mais
 qu'il demandait en grace à ses amis de s'informer
 pigneusement si les Espagnols avaient quelque
 plainte à faire de sa conduite ; parce qu'il ne de-
 vait rien de si bonne-foi, que de satisfaire ses
 soupes, & qu'il était aussi disposé à corriger ses
 propres défauts, qu'à recourir aux voies de la
 rigueur & de la justice, si la modération du châ-
 timent affaiblissait la terreur de l'exemple. D'un
 autre côté, il déclara que ceux auxquels on avait
 connu quelque liaison avec Villafagna, pouvaient
 paraître sans défiance ; & le soin qu'il prit de ne
 laisser voir aucune trace de chagrin sur son
 visage, ayant achevé de leur persuader qu'il
 ignorait leur crime, ils recommencerent à le servir
 avec d'autant plus de zèle, qu'ils croyaient avoir
 évité le soupçon d'une noire perfidie. Cepen-
 dant il prit occasion de cet événement, pour se
 donner une garde de douze soldats choisis, sous
 commandement d'un de ses plus fidèles Offi-
 ciers ; & personne ne condamna cette précaution
 nécessaire, qui ajoutait à sa grandeur.

Peu de jours après, il eut une autre occasion
 d'exercer sa fermeté, sans pouvoir écouter l'in-
 solation qui le portait à suspendre le châtiment,
 qu'il espérait quelque fruit de la patience ou

Cortez.

de la dissimulation. Xicotencal, dont il aimait la valeur, & dans lequel il ne considérait pas moins l'attachement que son pere avait eu constamment pour les Espagnols, prit tout-d'un-coup la résolution de se retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea, par ses instances, de l'accompagner dans sa défection. Il paraît incertain si c'était un reste de ses anciens ressentimens ou s'il avait reçu quelque nouvelle offense que sa fierté ne pût supporter. On avait su, depuis quelque temps, qu'il s'était emporté contre la conduite du Général, & qu'il condamnait la reprise du siège de Mexico. Les Tlascalans même en avaient averti Cortez, qui s'était contenté, par ménagement pour son pere ou pour la République, d'en donner avis aux Sénateurs. Cette sage Assemblée lui avait répondu : « Que, suivant les loix de la République, le crime de se lever une armée contre son Général, méritait la mort ; qu'il était libre, par conséquent, d'exercer la plus rigoureuse justice contre le Chef de leurs troupes, & que, s'il revenait à Tlascala, il n'y serait pas traité avec plus de faveur. » Cependant Cortez avait tenté de les mener par des voies plus douces, jusqu'à ce qu'il leur eût fait offrir, par quelques Nobles de Tezeucoac, la liberté d'exposer ses raisons ou ses plaintes. Mais apprenant qu'il avait fixé l'exécution de son dessein,

dont il aimait
 dérait pas moi
 eu constamme
 u: coup la ré
 ou trois Co
 nstances, de l
 l paraît incert
 ns ressentimen
 velle offense q
 avait su, dep
 nporté contre
 condamnait l'e
 Tlascalans mêm
 était contenté,
 ou pour la Ré
 Sénateurs. Ce
 du: « Que, suiv
 le crime de
 Général, mérit
 par conséque
 e justice contre
 ue, s'il reven
 trait avec plus
 avait tenté de les
 ouces, jusqu'à
 les de Tezeuco
 ses plaintes. M
 tion de son des

la nuit suivante, cette audace, à la veille de tirer
 épée pour la décision de cette grande querelle, lui
 arut d'une si pernicieuse conséquence dans le Chef
 le ses plus anciens alliés, qu'il lui fit ordonner de
 enir sur-le-champ justifier sa conduite. Le fier
 Américain refusa d'obéir. Aussi-tôt Cortez détacha
 ne partie des Espagnols, avec ordre de le saisir
 if ou mort. On le trouva prêt à partir. Il se dé
 endit jusqu'au dernier soupir, quoique faible
 ment secouru par les Tlascalans qui le suivaient.
 uffi revinrent-ils dans leur devoir, après la
 ette de leur Chef, & le détachement Espagnol
 s ramena paisiblement à l'armée.

Cortez.

Pendant ces agitations, Lopez avait mis la der
 ere main à son travail, & les brigantins se trou
 erent achevés. Cortez fit la revue de ses Es
 gnols, dont le nombre montait à neuf cens
 ommes d'Infanterie bien armés, & quatre-vingt
 Cavaliers. L'artillerie consistait en dix-huit
 eces, trois grosses de fer & quinze fauconneaux
 e bronze, avec une abondante provision de
 udre & de balles. On mit, sur chaque brigantin,
 ngt-cinq Espagnols, sous un Capitaine, douze
 neurs Américains, & une pièce d'artillerie. Le
 ste de l'armée fut partagé en trois corps, qui
 vaient s'emparer des trois principales chaufées,
 st-à-dire, celles de Tacuba, d'Iztacpalapa & de

Cortez.

Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco parce que l'éloignement de ce poste pouvoit mettre trop de difficulté dans la communication des ordres. Le premier Corps, composé de cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, divisé en trois Compagnies, sous les Capitaines George d'Alvarado, Gutierrez de Badajos, & André de Montarez, eut pour Commandant-général Pierre d'Alvarado, & fut soutenu de trente mille Tlascalans, avec deux pièces de canon. Le second qui fut confié à Christophe d'Olid, pour attaquer la chaussée de Cuyoacan, était de cent soixante Espagnols & trente Cavaliers, divisés aussi sous François Verdugo, André Tapia & François de Lugo, & soutenus d'environ trente mille Alliés. Sandoval, troisième Commandant, chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le même nombre de Soldats & de Cavaliers Espagnols sous les Capitaines Louis Marin & Pierre d'Irô, avec deux pièces d'artillerie & toutes les troupes de Chalco, de Cuacocingo & de Cholula, qui montoient à plus de quarante mille hommes. Cortez, Alvarado & d'Olid partirent ensemble, pour se séparer à Tacuba, où ils logerent sans résistance. Toutes les Places, qui touchaient au lac, étaient déjà désertes. Une partie des habitans avoit pris les armes pour aller défendre la Capitale.

les a
ec ro
orter.
On f
ns av
ns de
i ven
qui fo
mman
meille
ennen
urs en
ou se p
n, qui
siège,
rtcher
cen.Jai
tie de
d se re
i sans c
Cortez,
ancer v
le attac
monta
ler sur
rs, acc
Tezeuc
e-hom

de Suchimilco
 poste pouva
 communicatio
 composé de ces
 cavaliers, divis
 pitaines Geor
 jos, & And
 mandant-géné
 de trente mil
 anon. Le secon
 d, pour attaque
 de cent soixan
 divisés aussi so
 apia & Franç
 on trente mil
 commandant,
 reçut le mè
 aliers Espagno
 & Pierre d'Ir
 es les troupes
 le Cholula, q
 mille homm
 nsemble, pour
 nt sans résistanc
 nt au lac, étai
 s habitans av
 dte la Capital

les autres s'étaient retirés dans les montagnes, avec tout ce qu'ils avaient été capables d'emporter.

Cortez.

On fut informé, à Tacuba, que les Mexicains avaient des forces considérables aux environs de cette Ville, pour couvrir les aqueducs qui venaient de la montagne de Chapultépeque, qui fournissaient de l'eau à Mexico. Les deux commandans Espagnols sortirent aussi-tôt, avec la meilleure partie de leurs troupes; & chassant leurs ennemis de ce poste, ils rompirent, en plusieurs endroits, les tuyaux de l'aqueduc, dont un se perdit alors dans le lac. Cette expédition, qui fut regardée comme le commencement du siège, réduisit les assiégés à la nécessité de chercher leur eau douce dans les ruisseaux qui descendaient de la montagne; & d'occuper une partie de leurs canots à l'escorte des convois. Le lac se rendit ensuite à Cuyoacan, qu'il trouva sans défense.

Cortez, ayant laissé à Sandoval le temps de s'élancer vers Iztacpalapa, se chargea de la principale attaque, qui était réservée aux brigantins. Il monta le plus léger, pour être en état de passer sur tous les postes & d'y porter du secours, accompagné de Don Fernand, Cacique de Tezeuco, & de Suchiul, Frere de ce Prince, un homme plein d'esprit & de feu, qui reçut

Cortez.

le Baptême, après la conquête, sous le nom de Don Charles. Les treize brigantins furent rangés sur une seule ligne, parés de tout ce qui pouvait servir à leur donner de l'éclat. Le dessein du Général était de s'avancer d'abord vers Mexico pour s'y faire voir triomphant & maître absolu du lac. Ensuite il se proposait de rabattre sur le racapala, où l'entreprise de Sandoval lui causait d'autant plus d'inquiétude, que ce brave Capitaine était sans barques & pouvait trouver beaucoup d'obstacles dans la partie basse de la Ville, qui servait continuellement de retraite aux camps des Mexicains. En prenant cette route avec toute sa flotte, il découvrit, à peu de distance de Mexico, une petite Isle, qui n'était qu'un rocher, mais dont le sommet était occupé par un Château assez spacieux, d'où les Mexicains, qui le gardaient chargèrent les Espagnols d'injures & de menaces, comme d'un poste qu'ils croyaient à couvert de toute insulte. Il jugea que cette insolence ne devait pas demeurer sans punition sur-tout à vue de la Capitale, dont les terrasses & les balcons étaient couverts d'une multitude d'habitans, qui observaient les premiers exploits des brigantins. Cent cinquante Espagnols, à la tête desquels il descendit dans l'Isle, monterent au Château par deux sentiers, & l'attaquèrent si vivement, qu'après avoir fait main-basse

ne partie de la garnison , ils forcerent le reste
de se sauver à la nage.

Cortez.

Cet exploit , qui les avait retardés , fit naître
un incident auquel il s'attendait peu , & qui
changea toutes les mesures du Général. On vit
sortir de la Capitale un grand nombre de canots ,
dont les premiers s'avancerent d'abord avec len-
gueur , pour attendre ceux qui les suivaient à la
queue. On n'en avait pas compté plus de cinq cens
à la première vue ; mais , mais lorsqu'ils eurent
commencé à s'étendre avec ceux qui s'y joignirent
bientôt de tous les lieux voisins , on ne douta
point qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce
spectacle relevé par le mouvement des rames &
par l'éclat des plumes & des armes , parut magni-
fique & terrible aux yeux des Espagnols , qui
voyaient le lac comme abîmé tout-d'un-coup
devant eux , & changé en une plaine , où l'eau
disparaissait sous tant d'hommes & de bâtimens
qui la couvraient.

Cortez , sans marquer la moindre émotion ,
et plein de confiance dans la force de ses brigades
de canots , se hâta de les former en demi-lune ,
pour offrir un plus grand front à l'ennemi , &
pour combattre avec plus de liberté. Il s'avança , dans
cet ordre , contre les canots des Mexicains. A
quelque distance , il fit prendre quelques mo-
mens de repos à ses rameurs , avec ordre de

Cortez.

fondre ensuite à toutes rames dans le gros de la flotte ennemie. Un calme, qui s'était soutenu tout le jour, n'avait pas cessé de donner de l'exercice à leurs bras, & les Mexicains, dans la vue apparemment de reprendre aussi des forces, firent la même manœuvre. Mais la fortune, qui s'était déclarée tant de fois en faveur des Espagnols, fit lever, dans l'intervalle, un vent de terre. Les brigantins, poussés par les voiles & les rames, tombèrent impétueusement sur cette foule épaisse de canots, & commencèrent un fracas, qui se conçoit mieux qu'on ne peut le représenter. L'artillerie, les arquebuses & les arbalètes, qui tiraient sans perdre un seul coup, les piques, qui faisaient une expédition terrible au passage, la fumée que le vent portait devant la flotte, & qui obligeait les ennemis de tourner la tête pour s'en défendre, le seul choc des brigantins, qui coulait à fond autant de canots qu'ils en rencontraient ou qui les brisait en pièces, enfin tous les avantages que la faveur du vent joignait à la valeur des Espagnols leur assurèrent bientôt la victoire, avec aussi peu de perte que de danger. Quelques centaines de canots, remplis de Nobles, se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur; mais tout le reste n'offrit qu'une affreuse confusion, entre des malheureux qui se précipitaient les uns sur les autres, & qui

dans le gros de
 si s'était fouten
 donner de l'exer
 ns, dans la vue
 des forces, firent
 fortune, qui s'étai
 des Espagnols
 vent de terre
 es voiles & les
 ement fur ces
 mmencerent u
 qu'on ne peu
 rquebuses & le
 e un seul coup
 pédition terrible
 nt portait de van
 ennemis de tourne
 eul choc des br
 t de canots qu
 ifait en pièces
 faveur du ven
 s leur assurere
 eu de perte qu
 e canots, rempli
 moins avec beau
 e reste n'offrai
 des malheureux
 s autres, & qu

se renversaient mutuellement par leur fuite. Il
 en périt un fort grand nombre ; & les dé-
 bris de leur flotte furent poursuivis à coups
 de canon & d'arquebuse jusqu'à l'entrée de
 Mexico.

 Cortez.

Une victoire de cette importance rendit les
 Espagnols maîtres de la navigation de tout le
 lac. Cortez retourna le soir à Tezeuco, pour
 y faire passer la nuit aux Vainqueurs ; & le len-
 demain, à la pointe du jour, il tourna ses voiles
 vers Iztacpalapa ; mais, dans cette route, il ren-
 contra un corps de canots, qui ramaient avec
 beaucoup de vitesse, du côté de Cuyoacan. Ses
 alarmes pour d'Olid l'ayant fait voler à son se-
 cours, il le trouva sur la digue réduit à com-
 battre de front, contre les Mexicains qui la
 défendaient, & des deux côtés contre les canots
 qui venaient d'arriver. La nécessité semblait avoir
 appris aux Mexicains à défendre leurs chaussées.
 Ils avaient levé les ponts jusqu'à la Ville, sur-
 tout dans les lieux où les courans du grand lac per-
 daient leur force, en passant dans l'autre. Ils tenaient
 des planches & des claies prêtes, pour s'en servir
 à traverser ces vides ; & derrière ils avaient élevé
 des tranchées, pour défendre les approches. Ces
 fortifications étant les mêmes sur les trois chaus-
 sées, les Espagnols avaient pris des mesures,
 pour détruire un ouvrage qui n'avait rien de

Cortez.

redoutable que sa situation. Les arquebuses & les arbalètes faisaient disparaître ceux qui se montraient sur la tranchée, pendant qu'on faisait passer de main en main des fascines pour combler le fossé; après quoi, l'on faisait avancer une pièce d'artillerie, qui ouvrait le passage, & les débris d'une fortification servaient à remplir le fossé de l'autre. D'Olid s'était saisi de la première, lorsque les canots Mexicains étaient arrivés, & cette attaque imprévue commençait à lui causer de l'embaras; mais à peine eurent-ils découvert les brigandiers qu'ils prirent la fuite. Cortez excité par les progrès du travail, le fit pousser jusqu'au jour suivant, & d'Olid se trouva le matin au dernier pont, qui donnait un passage dans le Mexico.

On le trouva fortifié de remparts, plus hauts & plus épais que ceux qu'on avait renversés. Les rues, qu'on découvrait facilement, étaient couvertes d'un grand nombre de tranchées, & gardées par tant de troupes, qu'il y avait peu de prudence à risquer l'attaque. Mais Cortez, se voyant engagé sans l'avoir prévu, jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelque action d'éclat. Non-seulement il fit une décharge de toute son artillerie, dont le ravage fut terrible dans la foule des habitans, qui s'étaient rassemblés de toutes parts; mais en même-temps

d'Olid
le fos
gagna
garde
avait
quai.
leurs
Cortez
Espagn
sa pré
aux en
des pr
dans u
es deg
par leu
poste;
meilleu
en fuit
La j
haïter
nuit a
dans c
pour y
ciers,
le comb
fit pas
tout en

quebuses & les
 x qui se mon-
 on faisait passer
 ur combler le
 r une pièce d'ar-
 les débris d'une
 fossé de l'autre,
 lorsque les ca-
 & cette attaque
 de l'embarras
 ert les brigant-
 tez excité par
 ousser jusqu'au
 va le matin au
 passa dans

arts, plus haute
 t renversés. Le
 nt, étaient cou-
 nées, & gardées
 it peu de pru-
 rtez, se voyant
 a son honneur
 s quelqu'action
 ne décharge de
 ge fut terrible
 s'étaient rallien-
 a même-temps

d'Olid, ayant rompu les fortifications & comblé le fossé, chargea ceux qui les défendaient & gagna bientôt assez de terrain avec son avant-garde, pour donner le temps aux Alliés, qu'il avait à sa suite, de se mettre en bataille sur le quai. Les Mexicains accoururent au secours de leurs ponts & firent une longue résistance; mais Cortez, sautant à terre avec une partie de ses Espagnols, échauffa si vivement le combat par sa présence, qu'après avoir fait tourner le dos aux ennemis, il se vit maître de l'entrée d'une des principales rues. Les fuyards s'étaient jetés dans un temple peu éloigné, dont ils couvraient les degrés & les tours, & d'où ils le défiaient par leurs cris. Il voulut encore les forcer dans ce poste; il se fit amener des brigantins quatre de ses meilleures pièces, dont le fracas mit les Mexicains en fuite & lui assura la possession du Temple.

La joie de se revoir dans Mexico, faisait souhaiter au Général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais de se fortifier dans ce poste, pour resserrer les ennemis, & pour y former sa principale attaque. Ses Officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leur avis, surtout en faveur de Sandoval & d'Alvarado, dont

 Cortez.

Cortez.

on ignorait la situation. D'Olid retourna le soir à Cuyoacan , sous l'escorte des brigantins , qui ôtèrent aux ennemis la hardiesse de l'inquiéter dans sa marche. Le Général se rendit le lendemain à Iztacpalapa , & trouva Sandoval , en effet , dans le besoin du plus prompt secours. Il s'était emparé de la partie de la digue qui était sur la Ville ; mais , se voyant incommodé par les canots des ennemis , qui étaient demeurés maîtres de la partie basse , & qui ne cessaient pas leurs attaques , il avait entrepris le même jour , de s'établir dans quelques édifices , d'où son artillerie pouvait les écarter. Il avait passé le canal , à l'aide de plusieurs fascines ; & , depuis quelques heures , il s'était logé dans ce poste , avec une partie de ses Espagnols. A peine y était-il entré , qu'une multitude de canots , qui se tenaient en embuscade , s'étaient avancés autour de lui , & jettant à l'eau des plongeurs , qui avaient écarté les fascines , non-seulement ils avaient coupé le passage au reste de sa troupe , mais ils le tenaient lui-même assiégé de toutes parts , & dans l'impossibilité de faire sa retraite. Son embarras ne pouvait être plus pressant , lorsque Cortez arrivant à pleines voiles , découvrit cette foule de canots , qui occupaient tous les canaux de la basse Ville. Il fit jouer son artillerie avec tant de succès , qu'il

ne fu
butin
avaient
favora
sans la
de tire
& tou
attaqu
poste ,
à celui
large
dessein
elle co
cuté au
cortere
il se lo
Le C
Alvarac
avait
les rem
tant qu
nieres
plusieur
aient p
essentie
lesquell
aient
réduisai

RALE

ourna le soir
 brigantins, qui
 de l'inquiéter
 dit le lende-
 oval, en effet,
 s. Il s'était em-
 i était sur la
 par les canots
 maîtres de la
 pas leurs atta-
 our, de s'éta-
 son artillerie
 canal, à l'aide
 quelques heures,
 une partie de
 entré, qu'une
 ent en embus-
 lui, & jettant
 t écarté les fal-
 upé le passage
 e tenaient lui-
 dans l'impossi-
 arras ne pou-
 Cortez arrivant
 ule de canots,
 la basse Ville.
 le succès, qu'il

ne fut pas long-temps à les dissiper. On fit un butin considérable dans la partie de la Ville qu'ils avaient occupée. Mais la vue d'une retraite si favorable aux canots, persuada Cortez, que, sans la ruiner entièrement, il serait impossible de tirer le moindre avantage de cette chaussée; & tous les délais étant dangereux pour les autres attaques, il prit la résolution d'abandonner ce poste, & de faire passer Sandoval avec ses troupes, à celui de Tepeaquilla, où la digue était moins large & moins commode, mais plus utile au dessein de couper à la capitale les vivres dont elle commençait à manquer. Cet ordre fut exécuté aussi-tôt, à la vue des brigantins, qui escortèrent Sandoval, jusqu'au nouveau poste, où il se logea sans résistance.

Cortez.

Le Général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado, qui était chargé de cette attaque, avait poussée avec divers succès, en détruisant les remparts, en comblant des fossés, & s'avançant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premières maisons de Mexico; mais il y avait perdu plusieurs Espagnols, & ses avantages ne compensaient point cette perte. Le chagrin que Cortez ressentit, lui fit juger que toutes les mesures dans lesquelles il s'était renfermé jusqu'alors, répondaient mal à son projet, & qu'un siège, qui se réduisait à des attaques & des retraites, exposait

Cortez.

inutilement ses soldats & sa réputation. Ces tranchées, que les Mexicains relevaient sans cesse, & la persécution continuelle de leurs canots, lui parurent deux obstacles, qui demandaient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques, pour se donner le temps de rassembler ou de faire construire lui-même une flotte de canots avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du lac : ses Alliés reçurent ordre de lui envoyer tous les canots qu'ils avaient en réserve : pendant que, de son côté, il en fit bâtir un grand nombre à Tezeuco, &, dans l'espace de quelques jours, il en forma un nombre redoutable, qu'il remplit d'Américains, sous des Capitaines de leur Nation. Il les divisa en trois escadres, dont chacune devait être soutenue de quatre brigantins, l'un pour Sandoval, l'autre pour Alvarado, & le troisième pour le conduire lui-même à d'Olid. Aussi-tôt les attaques furent reprises avec plus d'ordre & de facilité. On fit, nuit & jour, des rondes sur le lac, pour arrêter les sorties des Mexicains. Leurs canots n'eurent plus la hardiesse de se montrer, ou du-moins on enleva ceux qui tenterent de passer avec des vivres & de l'eau. D'Olid, Alvarado & Sandoval s'avancèrent en peu de temps, jusqu'aux faux-bourgs de Mexico, & la face du siège fut changée par ces heureuses expéditions.

réputation. Ces
 nient sans cesse,
 leurs canots, lui
 amandaient une
 ti de suspendre
 er le temps de
 lui même une
 l pût se rendre
 e : ses Alliés re
 les canots qu'il
 de son côté, à
 zeuco, &, dans
 orma un nombre
 icains, sous de
 s divisa en trois
 tre soutenue de
 andoval, l'autre
 our le conduire
 attaques furent
 facilité. On fit
 c, pour arrêter
 canots n'eurent
 ou du-moins on
 passer avec des
 ado & Sandoval
 jusqu'aux faux-
 iége fut changée

Cependant la diligence & l'industrie ne man-
 querent point aux assiégés. Ils se réduisirent
 d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour
 tenir les Espagnols en alarmes, & les fatiguer
 par l'inquiétude & les veilles. Ensuite ils en-
 voyerent, par de longs détours, des canots chargés
 de pionniers, qui, traversant directement le lac
 pendant qu'on était attentif à ceux qu'on enten-
 dait sortir de la Ville, venaient nettoyer, dans un
 instant, les fossés qu'on avait eu beaucoup de
 peine à combler. Mais rien ne fait tant d'honneur
 à leur adresse, qu'un stratagème qu'ils imagine-
 rent contre les brigantins. Ils construisirent dans
 la Ville trente grandes barques, renforcées de
 grosses planches, pour s'en faire comme un rem-
 part, derrière lequel ils pouvaient être à couvert.
 Ils choisirent une nuit fort obscure, pour aller
 se poster dans quelques endroits couverts de
 grands roseaux. Ils y enfoncerent quantité de
 gros pieux, qui s'élevaient à fleur d'eau, & dont
 le seul choc était capable de nuire aux plus grands
 vaisseaux. Leur espérance était d'attirer, dans cette
 forêt de roseaux & de pieux, quelques-uns des
 brigantins qui allaient successivement en course.
 Ils avaient préparé trois ou quatre canots chargés
 de vivres, pour les faire servir d'amorce. En
 effet, deux des quatre brigantins de Sandoval,
 donnerent dans le piège, sous le commande-

 Cortez.

Cortez

ment de Pierre de Barba & de Jean Portillo. La vue des canots, qui se présenterent fort habilement, & qui feignirent de prendre la fuite, excita si vivement les Espagnols, que, s'élançant vers les roseaux, à force de rames, ils donnerent au travers des pieux. En même-temps les Mexicains parurent dans leurs barques, & vinrent à la charge, avec une résolution désespérée. Barba & Portillo sentirent la grandeur du danger. Ils voyaient les brigantins comme immobiles; & le seul effort des rames ne pouvait les tirer de cette situation. Ils prirent le parti de soutenir le combat, pour occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs, qui écartèrent ou couperent les pieux, à force de bras & de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de se remuer, les mit en état de faire jouer leur artillerie, & les barques n'y résisterent pas long-temps; mais la perte fut grande pour les Espagnols. Portillo fut tué dans le combat. Barba y reçut plusieurs coups de fleches, dont il mourut peu de jours après, & peu de leurs gens échaperent sans blessures. Cortez, furieux de cette disgrâce, ne perdit pas un moment pour venger deux Officiers qu'il aimait. Les Mexicains, avec une simplicité qu'ils mêlaient aux traits de leur faiblesse, s'imaginèrent que leurs ennemis pourraient donner deux fois dans le même piège.

Après Tome

an Portillo. La
 t fort habile-
 ndre la fuite,
 que, s'élançant
 es, ils donne-
 me-temps les
 rques, & vin-
 on désespérée.
 leur du danger.
 immobiles; &
 rait les tirer de
 i de soutenir le
 , pendant qu'il
 eurs, qui écar-
 à force de bras
 ent bientôt de
 jouer leur artil-
 pas long-temps;
 les Espagnols
 Barba y reçut
 il mourut peu
 s gens échape-
 x de cette dif-
 at pour venger
 Mexicains, avec
 ux tués de la
 epreneurs pour
 e même piège.
 Après

après avoir réparé leurs barques, ils reprirent
 leur poste entre les roseaux. Le Général, averti
 de ce mouvement, envoya six brigantins, qui
 détruisirent presque entièrement les trente barques.
 On eut, dans le même-temps, divers avis
 de ce qui se passait à Mexico, par les prisonniers
 qu'on faisait continuellement aux attaques, & le
 Général, apprenant que la soif & la faim com-
 mençaient à presser les habitans, apporta plus
 de soin que jamais à leur couper les vivres. Il
 leur ôta la liberté à deux ou trois des principaux
 prisonniers, en les chargeant de dire à l'Empe-
 reur, qu'il lui offrait la paix, avec promesse de
 ne rien entreprendre sur sa couronne, à la seule
 condition qu'il s'engageât à reconnaître la Sou-
 veraineté du Roi d'Espagne, dont les droits étaient
 fondés, parmi les Mexicains, sur leur tradition
 de l'autorité de leurs Ancêtres. D'autres prison-
 niers rapportèrent que Guatimozin avait reçu cette
 proposition sans orgueil, & qu'ayant assemblé
 tous ses Caciques, il leur avait représenté le
 déplorable état de la Ville, avec des témoignages
 de tendresse, qui semblaient marquer de
 l'inclination pour la paix. Tout le Conseil était
 porté dans les mêmes sentimens, à l'exception
 des Sacrificateurs, qui les avaient combattus avec
 dernière opiniâtreté, en feignant que leurs
 paroles leur promettaient la victoire. Le respect,

Cortez.

Cortez.

dont ils étaient en possession , avait ramené tous les Caciques à leur avis ; & l'Empereur , poussé du même esprit , malgré divers préjugés , par lesquels il croyait sa ruine annoncée , avait fait publier qu'il punirait de mort ceux qui auraient la hardiesse de lui proposer la paix.

Cortez ne fut pas plutôt informé de cette résolution , qu'il entreprit d'attaquer en même temps Mexico par les trois chaussées , & de porter le fer & le feu jusqu'au Palais Impérial. Après avoir envoyé ses ordres aux postes de Sandon & d'Alvarado , il se mit avec d'Olid , à la tête des troupes de Cuyoacan. Les ennemis avaient rouvert leurs fossés , & relevé les autres fortifications de la digue. Mais l'artillerie des cinq bastions de ce poste , rompit aisément de si faibles remparts , tandis que les troupes de terre couvraient les fossés. Ainsi Cortez trouva d'abord peu d'obstacles. Mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature , près du dernier pont , qui touchait au quai de la Ville. Les Mexicains avaient coupé la chaussée , dans un espace d'environ cinquante pieds de longueur , ce qui avait servi à rendre l'eau plus haute & plus grosse vers le quai. Le bord , du côté de la Ville , se trouvait fortifié de deux ou trois rangs de poutres & de grosses planches , liées par des traverses & de longues chevilles ; & cette barrière était défendue

par une multitude innombrable de Soldats. Cependant quelques décharges d'artillerie les renversèrent, avec un fracas, qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexicains. Les plus avancés, se voyant à la bouche de ces terribles machines, dont la flamme & le bruit les effrayaient autant que l'exécution dont ils avaient été témoins, reculèrent sur ceux qui les suivaient, & les forcerent de rentrer avec eux dans la Ville. Le quai se trouvant nettoyé dans un instant, Cortez fit approcher les brigantins, & les canots de ses Alliés, pour gagner la terre avec les troupes. Il fit passer sa Cavalerie par la même voie. Trois pièces d'artillerie, qu'il fit débarquer, lui parurent suffire à son entreprise.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montraient derrière quelques tranchées, il chargea Allderete d'employer tous ses soins à réparer l'espace rompu de la chaussée, sous la protection des brigantins, qui continuaient de garder le quai. Le combat ayant commencé dans les premières rues, Allderete, échauffé par le bruit des armes, & craignant peut-être que l'emploi de combler & de garder un fossé ne fit tort à sa gloire, tandis qu'il voyait ses compagnons à ses mains, se laissa transporter par une ardeur discrète. Toute la troupe qu'il commandait le suivit au combat; & ce fossé, qu'on n'avait pu

 Cortez.

traverser en arrivant, fut abandonné avec une imprudence qui coûta cher aux Espagnols. Les Mexicains soutinrent les premières attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte; & le danger devint beaucoup plus grand, lorsqu'après être entré dans les rues, on eut à se garantir des traits & des pierres qui pleuvaient des terrasses & des fenêtres. Mais, dans la plus vive chaleur de l'action Cortez crut s'apercevoir que celle des ennemis se relâchait; & ce changement parut venir de quelque nouvel ordre, qui leur fit abandonner le terrain, avec la dernière précipitation. C'était assez pour faire naître le soupçon de quelque nouvelle ruse. Le jour était avancé & les Espagnols n'avaient que le temps de retourner à leur Quartier. Cortez, qui ne pouvait encore penser à s'établir dans la Ville & qui n'avait eu dessein que d'y répandre la terreur, donna l'ordre de la retraite, en profitant néanmoins de celle des ennemis pour faire abattre & brûler les maisons voisines du quai, d'où il ne voulait plus que leurs traits & leurs pierres pussent l'incommoder dans ses attaques. On fut éclairci, dans la suite, du motif qui avait fait disparaître les Mexicains; & l'événement même en donna de tristes indices. Guatimozin avait apperçu que la grande ouverture de la digue était aban-

donné
 les Ca
 pour
 & por
 Aussi
 la Vill
 on lu
 le toc
 sacrific
 uerre
 la dé
 t d'eff
 saient
 es légi
 Les A
 es Cav
 ette im
 'alors
 utilem
 er en b
 peu
 archer
 ment d
 igantir
 and no
 ent d
 perc
 ent a

onné avec une
Espagnols. Les
eres attaques
es, mais avec
devint beau-
tre entré dans
es traits & des
es & des fe-
chaleur de l'ac-
que celle des
ngement par
e, qui leur fit
derniere préca-
maître le soupçon
our était avancé
e le temps de
ortez, qui ne
lir dans la Ville
d'y répandre le
aite, en profitant
pour faire abattre
du quai, d'où
& leurs pierres
attaques. On fit
otif qui avait fait
événement même
nozín avait appri
digue était aban-

Honnée, &, sur cet avis, il avait fait ordonner à
ses Capitaines de se retirer avec leurs troupes,
pour retourner vers le quai, par d'autres rues,
& pour charger les Espagnols à leur passage.
Aussi Cortez n'eut-il pas plutôôt tourné le dos à
la Ville, que ses oreilles furent frappées par le
son lugubre d'un instrument qui portait le nom
de tocfin sacré, parce qu'il n'était permis qu'aux
sacrificateurs de le sonner, pour annoncer la
guerre, & pour animer le cœur des Mexicains
à la défense de leurs Dieux. On entendit aussi
des d'effroyables cris; & les Espagnols, qui com-
posaient l'arrière-garde, virent tomber sur eux
des légions d'ennemis.

Les Arquebusiers firent tête; & Cortez, suivi
des Cavaliers, repoussa les premiers efforts de
cette impétueuse attaque. Mais, n'étant instruit
alors de l'indiscrétion d'Alderete, il tenta
inutilement de rallier ses troupes & de les for-
mer en bataillons. Ses ordres furent mal entendus
& peu respectés. Les Tlascalans qu'il avait fait
marcher vers la digue, se précipiterent confu-
sément dans l'ouverture. Les uns passaient sur les
vigantins & dans les canots: les autres, en plus
grand nombre se jetterent dans l'eau, où ils trou-
vèrent des troupes de nageurs Mexicains, qui
perçaient de leurs dards, ou qui les étouf-
ferent au fond du lac. Cortez faisait face aux

Cortez.

Cortez.

ennemis qui continuaient de le presser ; mais son cheval ayant été tué sous lui , il se vit forcé , pour conserver sa vie , d'accepter l'offre de François Guzman , qui lui présenta le sien , & de se retirer vers les brigantins , sur lesquels il arriva couvert de sang & de plaies. Cette généreuse action coûta la liberté à Guzman. Quarante Espagnols furent enlevés comme lui par les Mexicains , & tous les autres revinrent dangereusement blessés. On perdit mille Tlascalans , & la meilleure des trois pièces d'artillerie.

Le chagrin du Général fut plus dangereux pour sa vie , que la multitude de ses blessures. Il ne pouvait se consoler de la perte de Guzman & des quarante autres Espagnols. Alderete pénétra de douleur , à la vue de tant de maux qu'il ne pouvait reprocher qu'à lui , offrit sa tête pour l'expiation de sa faute. Il reçut une vive réprimande aux yeux de toute l'armée. Mais Cortez ne jugea point à propos de faire un exemple qui ne lui parut propre qu'à décourager ses braves guerriers. Son affliction redoubla le jour suivant , lorsqu'il apprit qu'Alvarado & Sandoval avaient perdu vingt Espagnols dans leurs attaques & tous les avantages qu'ils y avaient remportés lui parurent un faible dédommagement pour une si grande perte. Il fallut suspendre les attaques. On se réduisit à ferrer plus étroitement

ÉRALE

presser; mais for
 e vit forcé, pour
 offre de Françoi
 sien, & de G
 lesquels il arriv
 Cette généreus
 an. Quarante E
 lui par les Mex
 nrent dangereus
 Tlascalans, &
 illerie.
 us dangereux po
 es blessures. Il
 e de Guzman
 Alderete péné
 nt de maux qu
 offrir sa tête po
 ut une vive ré
 rmée. Mais Cort
 faire un exemp
 décourager ses
 n redoubla le j
 arado & Sando
 dans leurs attra
 avaient remport
 hommagement p
 t suspendre les
 er plus étroitem

la Place, pour couper le passage des vivres,
 pendant qu'on était obligé de donner des soins
 la guérison des blessés. Le chagrin de Cortez
 sans doute était juste. Mais après tout, s'était-il
 flatté, en versant par torrens le sang Américain,
 qu'il ne coulerait jamais dans les combats une
 goutte de sang Espagnol?

Les Mexicains célébrèrent leur victoire avec
 les transports de joie. Tous les quartiers de la
 Ville furent éclairés, pendant la nuit, par de grands
 feux. On entendit le son des instrumens mili-
 taires, qui se répondaient en différens chœurs;
 & les Temples jettant un éclat particulier, qui
 paraissait accompagner quelque cérémonie bar-
 bare, on ne douta point que cet appareil ne
 regardât les prisonniers Espagnols, & qu'ils ne
 fussent sacrifiés cette nuit aux Dieux de l'Empire.
 Quelques Soldats, qui s'avancerent vers le quai
 dans des canots, crurent entendre les cris de
 ces malheureuses victimes, & reconnaître même
 ceux qui les poussaient. Leur imagination en
 fut frappée, & Cortez ne put entendre leur récit
 sans verser des larmes.

Guatimozin mit alors en œuvre un artifice qui
 produisit un grand effet sur le Peuple. Il fit
 courir le bruit que Cortez avait été tué dans sa
 retraite; & cette idée inspira un nouveau cou-
 rage aux Mexicains, qui conçurent l'espérance

Cortez.

de se voir promptement délivrés. Les têtes des Espagnols sacrifiés furent envoyées dans toutes les Villes voisines, comme des témoignages sensibles d'une victoire, qui devait les ramener à l'obéissance. Enfin, pour confirmer ces heureux présages, on publia que le Dieu des armes, principale Idole du Mexique, adouci par le sang des victimes Espagnoles, avait annoncé à l'Empereur, d'une voix intelligible, que la guerre finirait dans huit jours, & que tous ceux qui mépriseraient cet avis périraient dans l'intervalle. Gatimozin hasardait cette imposture dans la confiance qu'il avait à ces derniers avantages; & se persuadant en effet que la faveur de ses Dieux avait commencé à se déclarer pour lui, il eut l'adresse d'introduire, dans le camp des Alliés de Cortez, plusieurs émissaires qui répandirent les mêmes menaces. Les Oracles du Dieu des armes, avaient une réputation si bien établie dans toutes ces contrées, que les Américains de différentes Nations étaient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination, jusqu'à les déterminer aussi-tôt à quitter les Espagnols; &, dans l'espace de deux ou trois nuits, tous leurs Quartiers se trouverent abandonnés. Les Tlascalans mêmes délogerent avec le même désordre, à l'exception de quelques Nobles, sur lesquels la crainte n'agissait

pas mo
neur à
entraîna
remède
noissait
après s'
faire su
suspend
des huit
délai n
rant d'a
trompe
tirent à
lieux or
enfin le
ce reno
qui su
Fernand
aux tro
qui les
velles le
Tlascala
autant q
s'étaient
était ca
virent
publiqu
Corps,

Les têtes de
es dans toute
témoignages
avait les rame-
confirmer ce
le Dieu de
ique, adouci
les, avait an-
x intelligible,
s, & que tous
periraient dans
ette imposture
derniers avan-
ue la faveur de
clarer pour lui,
s le camp de
ires qui répand
acles du Dieu
si bien établie
Américains des
umés à les rel-
leur imagina-
tôt à quitter
de deux ou
se trouverent
es délogerent
tion de quel-
nte n'agissait

pas moins, mais qui semblaient préférer l'hon-
neur à la vie. Cortez, alarmé d'un incident qui
entraînait la ruine de son entreprise, jugea le
remède d'autant plus difficile, qu'il ne con-
noissait point encore la nature du mal. Mais,
après s'être heureusement éclairci, il se hâta de
faire suivre les Déserteurs, pour les engager à
suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin
des huit jours, en leur faisant considérer que ce
délai ne changerait rien à leur sort, & les assu-
rant d'ailleurs qu'ils regretteraient de s'être laissés
tromper par de fausses prédictions. Ils consen-
tirent à passer le reste de la semaine dans les
lieux où ils s'étaient arrêtés; &, reconnaissant
enfin leur illusion, ils revinrent à l'armée, avec
ce renouvellement de hardiesse & de confiance,
qui succède ordinairement à la crainte. Don
Fernand, Cacique de Tezeuco, avait envoyé
aux troupes de sa Nation, le Prince son Frere,
qui les ramena le huitieme jour, avec de nou-
velles levées qu'il trouva prêtes à le suivre. Les
Tlascalans retenus par la crainte de leur Sénat,
autant que par les représentations de Cortez, ne
s'étaient pas beaucoup éloignés; mais la honte
était capable de retarder leur retour, lorsqu'ils
virent arriver un nouveau secours que leur Ré-
publique envoyait à Cortez. Ils s'unirent à ce
Corps, pour venir reprendre leur Quartier; &

Cortez.

Cortez, & le Général, feignant de confondre les fugitifs, avec ceux dont il devait louer le zèle, affecta de leur faire le même accueil.

Ces recrues , qui augmentaient considérablement les forces des Espagnols , & les ressources de l'Empereur qui trahissaient sa faiblesse , porterent quelques Nations neutres à se déclarer en faveur de Cortez. La plus considérable fut celle des Otomies , montagnards féroces , qui conservaient leur liberté dans des retraites inaccessibleles , dont la stérilité & la misere n'avaient jamais tenté les Mexicains d'en entreprendre la conquête. Ils avaient toujours été rébelles à l'Empire , sans autre motif que leur aversion pour le faste & la mollesse. On ne nous apprend point quel nombre de troupes ils amenerent aux Espagnols ; mais Cortez se vit à la tête de deux cens mille hommes.

Les Mexicains n'étaient pas demeurés dans l'inaction , pendant que leurs ennemis avaient suspendu les hostilités. Ils avaient fait de fréquentes sorties , la nuit & le jour , sans causer , à la vérité , beaucoup de mal aux Espagnols , pour qui la seule présence des brigantins était un rempart assuré contre les canots. On fut des prisonniers , que la rareté des vivres augmentant dans la Ville , les murmures du peuple & des soldats commençaient également

s'y
du la
beauc
qu'on
paien
grand
pour
qu'à
assem
avis.
l'em
men
de p
de s
çurer
risqu
Tlat
attaq
Ap
vivre
à la
man
de le
cun
Ils t
pont
nom
men

ndre les fugitifs,
le zèle, affecté

nt considérable-
& les ressourc
faiblesse, por
s à se déclarer
considérable fut
ds féroces, qui
es retraites inac-
misère n'avaient
entreprendre la
rébelles à l'Em-
r aversion pour
s apprend point
erent aux Espa-
e de deux cens

demeurés dans
nnemis avaient
nt fait de fré-
r, sans causer,
ux Espagnols,
brigantins était
anots. On fut
é des vivres
murmures du
ent également

à s'y faire entendre; que la malignité de l'eau du lac, à laquelle on était réduit, y faisait périr beaucoup de monde, & que le peu de vivres qu'on y recevait par quelques canots qui échappaient aux brigantins, étant partagé entre les grands, c'était un nouveau sujet d'impatience pour le Peuple, dont les cris allaient souvent jusqu'à faire trembler l'Empereur lui-même. Cortez assembla tous ses Officiers, pour délibérer sur cet avis. Toutes les opinions se réunirent, non-seulement à continuer les attaques, mais à recommencer celle des trois chaussées, avec l'espérance de prendre poste dans la Ville, & la résolution de s'y maintenir. Les corps des trois postes reçurent ordre de s'avancer, à toutes sortes de risques, jusqu'à la grande Place, qui se nommait *Tlateluco*, pour s'y joindre, & pousser leurs attaques.

Après avoir fait une abondante provision de vivres, d'eau & de tout ce qui parut nécessaire à la subsistance des troupes dans une Ville où l'on manquait de tout, les trois Capitaines sortirent de leurs Quartiers, à la première clarté du jour. Chacun était soutenu de ses brigantins & de ses canots. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levés, les fossés ouverts, avec un aussi grand nombre d'ennemis, que si la guerre eût commencé de ce jour. Mais le succès de part &

Cortez.

Cortez.

d'autre , fut toujours le même ; & les trois Corps arrivèrent presqu'en même-temps dans la Ville. On s'avança facilement jusqu'à l'entrée des rues, où les maisons étaient ruinées. Les ennemis défectuant de se soutenir dans ce poste , semblaient avoir borné leur défense aux fenêtres & aux terrasses. Mais les Espagnols n'employèrent ce premier jour qu'à faire des logemens , & à se retrancher dans les ruines des maisons , avec le soin d'établir leur sûreté par des sentinelles & des corps avancés.

Cette conduite jetta les Mexicains dans la confusion. Elle rompit les mesures qu'ils avaient prises pour charger l'ennemi dans sa retraite. Tous les Caciques s'assemblerent au Palais Impérial. Ils supplierent Guatimozin de se retirer plus loin du péril. Les uns ne pensant qu'à la sûreté de leur Maître , demandaient qu'il abandonnât la Ville. D'autres voulaient fortifier son Palais ; & quelques-uns proposerent de déloger les Espagnols des postes dont ils s'étaient saisis. Guatimozin embrassa le plus généreux de ces trois partis , & prit la résolution de mourir au milieu de ses sujets. Il donna ordre que toutes les troupes de la Ville fussent prêtes le lendemain à fondre sur l'ennemi. Elles s'avancerent , à la pointe du jour , vers le Quartier des Espagnols, où l'on était déjà informé de leur mouvement. L'artillerie &

es arquebuses , qui avaient été disposées sur toutes les avenues , en abattirent un si grand nombre , que tous les autres perdant l'espoir d'exécuter l'ordre de leur Maître , ne pensèrent qu'à se retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre aux Espagnols , qu'ils s'avancèrent , l'épée à la main ; & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui ne cessaient pas de reculer , ils se logerent plus avantageusement pour la nuit suivante.

D'autres difficultés les attendaient. Ils se virent obligés d'avancer pas à pas , en ruinant les maisons , & de combler une infinité de tranchées , que les ennemis avaient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégé le temps. Dans l'espace de quatre jours , les trois Commandans se trouverent à la vue de Tlateluco , par différens chemins , dont cette place était comme le centre. La division d'Alvarado fut la première qui s'y établit , après avoir chassé quelques bataillons que les ennemis y avaient rassemblés. On découvrait , à peu de distance , un grand temple , dont les tours & les degrés étaient occupés par une foule de Mexicains. Alvarado , ne voulant rien laisser derrière soi , fit avancer quelques Compagnies , qui nettoyerent facilement ce poste , tandis qu'il mit le reste de ses troupes en bataille , dans la place , pour y faire un logement. La pré-

 Cortez.

RALE

les trois Corps
dans la Ville
entrée des rues,
ennemis défes-
ste, semblaient
tres & aux ter-
yerent ce pre-
s, & à se re-
sons, avec le

ntinelles & des

ns dans la confé-

es qu'ils avaient

ns sa retraite,

au Palais Im-

a de se retirer

pendant qu'à la

ent qu'il aban-

nt fortifier son

nt de déloger

s'étaient saisis.

ux de ces trois

urir au milieu

tes les troupes

main à fondre

la pointe du

s, où l'on était

L'artillerie &

Cortez.

caution qu'il eut en même-temps , d'ordonner qu'on fit de la fumée au sommet du temple , ne servit pas moins à guider la marche des autres Capitaines , qu'à faire connaître la diligence & le succès de la sienne. Bientôt la Division de d'Olid , commandée par Cortez même , arriva au même lieu , & la foule des Mexicains , qui fuyaient devant elle , venant se jeter dans le bataillon d'Alvarado , y fut reçue à coups de piques & d'épées , qui en firent périr un grand nombre. Ceux qui fuyaient devant Sandoval , eurent le même sort , & la Division de ce Commandant ne tarda point à joindre les deux autres. Alors tous les ennemis , qui occupaient les autres Places & les rues de communication , ne doutèrent point que le dessein des Espagnols , dont ils voyaient les forcés réunies , ne fût d'attaquer l'Empereur dans son Palais. Ils s'empressèrent de courir à sa défense ; & cette persuasion donna le temps au Général d'établir avantageusement tous ses postes. On employa quelques Compagnies des Alliés , à jeter les morts dans les plus grands canaux ; mais il fallut mettre des Commandans Espagnols à leur tête , pour les empêcher de se dérober avec leur charge , & d'en faire les abominables festins , qui étaient la dernière fête de leurs victoires. Cortez envoya ordre aux Officiers des brigantins & des canots , de courir incessamment

d'une
tous le
troupe
de cet
elles a
fut tro
troupe
procha
en off
Quoiqu
avaient
des bo
Cortez
mens,
eur su
Le j
le Me
encore
ouvrir
aient f
eur vo
pendit
se flata
proposi
donner
qu'elles
intenti
pour la

ps, d'ordonner
du temple, ne
des autres Capi-
ence & le succès
de d'Olid, com-
a au même lieu,
fuyaient devant
llon d'Alvarado,
& d'épées, qui
bre. Ceux qui
nt le même sort,
ne tarda point
ous les ennemis,
& les rues de
point que le
ls voyaient les
l'Empereur dans
courir à sa dé-
na le temps au
t tous ses postes
nies des Alliés,
grands canaux
ndans Espagnols
de se dérober
des abominables
e fête de leurs
ux Officiers des
ir incessamment

d'une digue à l'autre, & de lui donner avis de
tous les mouvemens des assiégés. Il distribua ses
troupes avec tant d'intelligence, qu'à la faveur
de cette disposition, il leur promit le repos dont
elles avaient besoin pour la nuit. En effet, il ne
fut troublé que par les supplications de plusieurs
troupes d'habitans, demi-morts de faim, qui s'ap-
prochaient sans armes, pour demander des vivres,
en offrant de vendre leur liberté à ce prix.
Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils
avaient été chassés des autres Quartiers, comme
des bouches inutiles, ils firent tant de pitié à
Cortez, qu'il leur fournit quelques rafraîchisse-
mens, pour leur donner la force d'aller chercher
leur subsistance hors des murs.

Le jour suivant fit découvrir un grand nombre
de Mexicains armés, dans les rues dont ils étaient
encore en possession; mais ils n'y étaient que pour
ouvrir divers ouvrages, par lesquels ils vou-
aient fortifier leur dernière retraite. Cortez, ne
leur voyant aucune disposition à l'attaquer, sus-
pendit aussi la résolution de marcher à l'assaut. Il
se flatta même de leur faire goûter de nouvelles
propositions: l'extrémité où ils étaient devait leur
donner d'autant plus de confiance dans ses offres,
qu'elles pouvaient leur faire connaître que son
intention n'était pas de profiter de ses avantages
pour les détruire. Il chargea de cette commission

Cortez.

trois prisonniers d'un nom connu , & vers le milieu du jour , il en conçut quelque espérance , lorsqu'il vit disparaître les troupes qui gardaient les rues.

Cortez.

Le Quartier où Guatimozin s'était retiré avec sa Noblesse & les plus fidèles soldats , formaient un angle fort spacieux , dont la plus grande partie était entourée des eaux du lac. L'autre , peu éloignée de Tlateluco , avait été fortifiée d'une circonvallation de grosses planches , garnies de fascines & de pieux , & d'un profond fossé , qui coupait toutes les rues voisines. Cortez ayant passé la nuit suivante aussi tranquillement que la première , s'avança le lendemain dans les rues que les ennemis avaient abandonnées. Toute la ligne de leurs fortifications était couronnée d'une multitude innombrable de soldats ; mais l'on jugea de leur disposition à la paix , par le silence de leurs instrumens militaires , & l'interruption de leurs cris. Il s'approcha deux fois à la porte des fleches , après avoir donné ordre aux Espagnols qui le suivaient , de ne faire aucun mouvement d'attaque. Les Mexicains baissèrent leurs armes , & leur silence fit croire qu'ils n'étaient pas éloignés d'un accommodement. Il remarqua leurs efforts pour cacher ce qu'ils souffraient de la faim , & pour faire connaître qu'ils ne manquaient ni de vivres , ni de résolution. Ils affectaient

raient
rasses ,
tendaient
recevoient
qui se
sieurs c
& vint
instance
de rep
leur rép
ens de
a victo

Dans
n'avait p
e Cort
ue du p
'opposit
royaien
spagnol
es pron
révaloir
ereur de
obligear
ue de r
e la No
tour d
ort que
ne resso

Tome

, & vers le
 qu'espérance,
 qui gardaient
 nit retiré avec
 dats, formait
 grande partie
 L'autre, peu
 fortifiée d'une
 es, garnies de
 fond fossé, qui
 Cortez ayant
 llement que la
 ans les rues que
 Toute la ligne
 née d'une mul
 mais l'on juge
 r le silence de
 interruption de
 ois à la port
 ordre aux Esp
 aire aucun mou
 baissèrent leur
 qu'ils n'étaient
 r. Il remarqua
 ls souffraient de
 qu'ils ne man
 urion. Ils affec
 raient

taient de manger publiquement, sur leurs ter-
 rasses, & de jeter leurs restes aux habitans, qui
 tendaient les bras, de l'autre côté du fossé, pour
 recevoir ce misérable secours. Pendant trois jours,
 qui se passerent dans cette espèce de trêve, plu-
 sieurs de leurs Capitaines sortirent de l'enceinte,
 & vinrent défier les plus braves Espagnols. Leurs
 instances duraient peu; & la plupart se hâtaient
 de repasser le fossé, lorsqu'on se disposait à
 leur répondre. Mais ils se retiraient aussi con-
 tens de leur bravade, qu'ils l'auraient été de
 a victoire.

Cortez.

Dans cet intervalle, le Conseil de l'Empereur
 n'avait pas cessé de délibérer sur les propositions
 de Cortez, & la plupart des Caciques n'avaient
 que du penchant pour la paix. Elle n'avait trouvé
 l'opposition que de la part des Sacrificateurs, qui
 croyaient leur ruine attachée à l'alliance des
 Espagnols. L'adresse avec laquelle ils furent mêler
 es promesses & les menaces de leurs Dieux, fit
 révaloir encore le parti de la guerre; & l'Em-
 pereur déclara que son respect pour la Religion
 obligeait de se rendre à leur avis; mais, avant
 que de rompre la trêve, il ordonna qu'une partie
 de la Noblesse, avec tous les canots qu'il avait
 autour de lui, se rendit dans une espèce de
 port que le lac formait derriere son Palais. C'était
 une ressource qu'il ménageait pour sa retraite; si

Cortez.

la fortune l'abandonnait dans ses derniers efforts, Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit & de confusion, que les Capitaines des brigantins s'aperçurent aussi-tôt du mouvement qui se faisoit sur la digue. Ils en informèrent le Général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles mesures. Il dépêcha sur-le-champ Sandoval, avec la qualité de Capitaine-général des brigantins, & la commission expresse d'assiéger le Port avant la fin du jour; ensuite, ayant disposé les troupes au combat, il s'approcha des fortifications, pour hâter la conclusion de la paix, par les menaces d'une sanglante guerre.

Les Mexicains avaient déjà reçu l'ordre de se mettre en défense, & leurs cris annonçerent la rupture du traité. Ils se préparèrent au combat avec beaucoup de résolution; mais les premiers coups de canon leur ayant fait connaître la faiblesse de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étaient menacés. On ne fut pas long-temps sans voir paraître quelques drapeaux blancs & sans entendre répéter, en Espagnol, le mot de paix, qu'ils avaient appris à prononcer. Cortez leur fit déclarer, par ses Interpretes, qu'il était prêt à se retirer, & qu'il ne se résisterait point, tant qu'ils ne se retireraient eux-mêmes. On ne fut pas long-temps encore de prévenir l'effusion du sang, & qu'il écouterait volontiers leurs propositions. Après cette assurance, quatre Ministres de l'Empereur se présentèrent sur le bord du fossé, en habi-

erniers efforts,
le bruit & de
origantins s'ap-
qui se faisait
e Général, qui
nouvelles me-
doval, avec la
origantins, & la
Port avant la fin
les troupes au
ions, pour hâter
menaces d'une

çu l'ordre de se
s annoncerent la
erent au comba
mais les premier
connaître la fai
virent plus que
n ne fut pas long
s drapeaux blancs
Espagnol, le non
rononcer. Cortez
pretes, qu'il étai
usion du sang, &
propositions. Apr
es de l'Empereur
u fossé, en habi

qui répondaient à leur office. Ils saluerent les
Espagnols, avec de profondes humiliations; &
s'adressant au Général, qui s'avança sur le bord
opposé, ils lui dirent que le puissant Guatimozin,
leur Empereur, sensible aux miseres de son Peuple,
les avait nommés pour traiter de bonne foi; qu'il
souhaitait la fin de la guerre également funeste
aux deux partis, & qu'il n'attendait que les ex-
lications du Général Espagnol, pour lui envoyer
ses siennes. Cortez répondit que la paix était l'u-
nique but de ses armes, & que, malgré le pouvoir
qu'il avait d'employer la force contre ceux qui
ardaient si long-temps à connaître la raison, il
venait volontiers au traité qu'on avait rompu;
mais que, pour abréger les difficultés, il lui pa-
raissait nécessaire que l'Empereur se laissât voir,
compagné, s'il le desirait, de ses Ministres &
son Conseil; que les Espagnols accepteraient
toutes les conciliations qui ne blesseraient point
l'autorité du Roi leur Maître; & qu'ils enga-
geaient leur parole, non-seulement de finir les
difficultés, mais d'employer toutes leurs forces au
service de l'Empereur du Mexique. Les Envoyés
retirerent avec toutes les apparences d'une vive
satisfaction; & Cortez se hâta d'envoyer ordre
à Sandoval de suspendre l'attaque du Port. Un
quart d'heure après, les mêmes Officiers reparu-
rent au bord du fossé, pour assurer le Général,

Cortez.

Cortez.

que l'Empereur viendrait le lendemain avec ses principaux Ministres, & qu'ayant la paix formée à cœur, il ne se retirerait point sans l'avoir conclue.

Cependant il ne pensait qu'à faire traîner la négociation en longueur, pour se donner le temps d'embarquer ses richesses, & d'assurer sa retraite. Ses Envoyés revinrent à l'heure qu'ils avaient marquée; mais ce fut pour donner avis qu'un accident survenu à l'Empereur ne lui permettait de sortir que le jour d'après. Ensuite l'entrevue fut remise, sous prétexte d'ajouter quelques présents minimes de bienfaisance & d'autres formalités. Quatre jours se passèrent en vaines cérémonies, dont Cortez se désia trop tard. Le fond qui se faisait sur un engagement, auquel il croyait Guatimozin forcé par sa situation, lui avait fait prendre des mesures pour le recevoir avec éclat, & ce soin paraît l'avoir occupé tout entier. Au moment qu'il n'apprit-il ce qui se passait sur le lac, qu'avec un transport de colere & des menaces, par lesquelles il s'efforça de déguiser sa confusion.

Le matin du jour marqué pour la conclusion du Traité, Sandoval reconnut qu'un grand nombre de Mexicains s'embarquaient à la hâte, sur les canots qu'ils avaient rassemblés dans leur Port. Il en fit avertir aussi-tôt le Général, ranimé qu'assemblant ses brigantins, qui étaient dispersés

demain avec se
 ent la paix for
 oint sans l'avoit
 a faire traîner le
 donner le temp
 ssurer sa retraite
 e qu'ils avaien
 onner avis qu'us
 e lui permettait
 uite l'entrevue fu
 : quelques préle
 autres formalité
 ines cérémonies
 d. Le fond qu
 quel il croya
 on , lui avait fa
 cevoir avec écla
 tout entier. Au
 e lac, qu'avec
 ces, par lesquel
 sion.
 our la conclusio
 qu'un grand nom
 ent à la hâte, se
 lés dans leur Por
 Général , rand
 i étaient disper

en différens postes , il leur recommanda de se
 venir prêts à tout événement. Bientôt les canots
 ennemis se mirent à la rame. Ils portaient la
 Noblesse Mexicaine & les principaux Chefs des
 troupes de l'Empire qui s'étaient déterminés à
 combattre les brigantins , pour favoriser , au prix
 de leur sang, la fuite de l'Empereur. Leur dessein ,
 après le succès de cette diversion , était de se
 disperser par autant de routes qu'ils avaient de
 canots , & d'attendre le temps de la nuit pour le
 suivre. Ils exécuterent leur entreprise , en voguant
 droit aux brigantins , & les attaquèrent avec tant
 de furie , que , sans paraître effrayés du premier
 fracas de l'artillerie , ils s'avancèrent jusqu'à la
 portée de la pique & du sabre. Pendant qu'ils
 combattaient avec cet emportement , Sandoval
 observa que six ou sept grandes barques s'é-
 loignaient à force de rames. Il donna ordre à
 Marcie Holguin , qui commandait le brigantin le
 plus léger , de les suivre avec toute la diligence
 des rames & des voiles , & de les attaquer à
 toutes sortes de risques , mais moins pour les
 endommager , que pour les prendre. Holguin les
 poussa si vigoureusement , qu'ayant bientôt assez
 d'avantage pour tourner la proue , il tomba sur
 la première , qui paraissait commander toutes les
 autres. Elles s'arrêtèrent comme de concert. Les
 matelots Mexicains haussèrent leurs rames ; &

Cortez.

Coitez.

ceux de la première barque poussèrent des cris confus, dans lesquels plusieurs Espagnols, qui commençaient à savoir quelques mots Mexicains, crurent démêler qu'ils demandaient du respect pour la personne de l'Empereur. Leurs soldats baissèrent les armes; & cette soumission servit encore mieux à les faire entendre. Holguin défendit de faire feu; mais, abordant la barque, il s'y jeta l'épée à la main, avec quelques Espagnols.

Guatimozin, qui était effectivement à bord, s'avança le premier; & reconnaissant le Capitaine à la déférence qu'on avait pour lui, il lui dit d'un air assez noble, qu'il était son prisonnier, & qu'il était disposé à le suivre sans résistance, mais qu'il lui priait de respecter l'Impératrice & les femmes de sa suite. Il exhorta cette Princesse à la constance, par quelques mots qui ne furent point entendus. Ensuite il lui donna la main pour monter dans le brigantin; &, s'apercevant qu'Holguin regardait les autres barques avec quelque embarras, il lui dit: soyez sans inquiétude. Tous mes sujets viennent mourir aux pieds de leur Prince. En effet, au premier signe qu'il leur fit, ils laisserent tomber leurs armes, & se reconnurent prisonniers par devoir, ils suivirent tranquillement le brigantin.

Sandoval continuait de combattre, & s'aper-

ceva
réfo
pend
rôt
l'Em
prise
gere
ment
plup
pour
qui
passa
voul
fom
briga
ordre
trouv
Ville
à les
qu'ils
fit to
avec
tout-
qu'à
mier
yeux
celui
n'aur

ouffèrent des cris
Espagnols, qui
mots Mexicains,
aient du respect
r. Leurs soldats
soumission servit
tre. Holguin dé-
dant la barque,
, avec quelques

vement à bord,
ssant le Capitaine
ui, il lui dit d'un
on prisonnier, &
ce, mais qu'il le
é & les femmes
nceffe à la con-
i ne furent point
a la main pour
&, s'apercevant
parques avec quel-
inquiétude. Tous
ux pieds de leur
igne qu'il leur fit
es, & se recon-
ils suivirent tra-
atre, & s'appre-

cevait, à la résistance des Caciques, qu'ils étaient
résolus de l'arrêter aux dépens de leur vie. Ce-
pendant leur valeur parut les abandonner, aussi-
tôt qu'ils se virent certains de la captivité de
l'Empereur. Ils passèrent, en un instant, de la sur-
prise au désespoir, & les cris de guerre se chan-
gèrent en gémissemens lamentables. Non-seule-
ment ils prirent le parti de se rendre, mais la
plupart s'empressèrent de passer sur les Brigantins,
pour suivre la fortune de leur Maître. Holguin,
qui avait dépêché d'abord un canot à Cortez,
passa dans ce moment, à la vue de Sandoval; &
voulant conserver l'honneur de conduire son pri-
sonnier au Général, il évita de s'approcher des
brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un
ordre auquel il n'aurait pas obéi volontiers. Il
trouva l'attaque des tranchées commencée dans la
Ville, & les Mexicains, employés de toutes parts
à les défendre. Mais l'infortune de l'Empereur,
qu'ils apprirent bientôt de leurs sentinelles, leur
fit tomber les armes des mains. Ils se retirèrent,
avec un trouble dont Cortez ne pénétra pas
tout-d'un-coup la cause, & qui ne fut éclairci
qu'à l'arrivée du canot d'Holguin. Dans ce pre-
mier moment de triomphe, on dit qu'il leva les
yeux vers le Ciel, mouvement qui semble être
celui de la reconnaissance & de la joie, & qui
n'aurait dû être que celui du remords. Ensuite,

 Cortez,

Cortez.

ayant envoyé deux Compagnies d'Espagnols au bord du lac , pour y prendre Guatimozin sous leur garde , il s'avança lui-même après eux , dans le seul dessein de lui faire honneur , en allant le recevoir assez loin.

Il lui rendit , en effet , ce qu'il crut devoir à la Majesté Impériale ; & Guatimozin parut sensible à cette attention du vainqueur. Lorsqu'ils furent arrivés au Quartier des Espagnols , toute la suite de ce Monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier avec l'Impératrice. Il s'assit un instant ; mais il se leva presque aussitôt pour faire asseoir le Général. Alors demandant les Interpretes , il leur ordonna , d'un visage assez ferme , de dire à Cortez : « Qu'il s'étonnait de le voir tarder si long-temps à lui ôter la vie ; qu'un prisonnier de la sorte ne causait que de l'embarras après la victoire , & qu'il lui conseillait d'employer le poignard qu'il portait au côté , pour le tuer de sa propre main. » Mais en achevant ce discours , la constance lui manqua , & ses larmes en étoufferent les derniers mots. L'Impératrice laissa couler les siennes avec moins de retenue. Cortez attendri lui-même de ce triste spectacle , leur laissa quelques momens pour soulager leurs douleurs , & répondit enfin : « Que l'Empereur du Mexique n'était pas tombé dans une disgrâce indigne de lui ; qu'il n'était pas le prisonnier

d'un
si pu
périe
Guat
seule
posse
glori
dant
trouv
missic
Sujets
Guat
ns ; sa
avait
paraitre
quoique
ne maj
ans for
tirer d
tié. L'
e. Elle
ût pas
res de
s Espa
incessa
acle.
On vi
ut, les

d'Espagnols au
 Guatimozin sous
 près eux, dans
 r, en allant le
 rut devoir à la
 parut sensible
 orsqu'ils furent
 , toute la suite
 humilié. Il entra
 assit un instant;
 ur faire assieoir
 Interpretes, il
 rme, de dire à
 r tarder si long-
 risonnier de sa
 arras après la
 d'employer le
 pour le tuer de
 evant ce dis-
 & ses larmes en
 pératrice laissa
 etenue. Cortez
 spectacle, leur
 ger leurs dou-
 l'Empereur du
 une disgrâce
 le prisonnier

d'un simple Capitaine, mais celui d'un Prince
 si puissant, qu'il ne reconnaissait point de Su-
 périeur au monde, & si bon; que le grand
 Guatimozin pouvait espérer de sa clémence non-
 seulement la liberté, mais encore la paisible
 possession de l'Empire Mexicain, augmenté du
 glorieux titre de son amitié; & qu'en atten-
 dant les ordres de la Cour d'Espagne, il ne
 trouverait point de différence entre la sou-
 mission des Espagnols & celle de ses propres
 Sujets. »
 Guatimozin était âgé d'environ vingt-quatre
 ans; sa taille était haute & bien proportionnée.
 Il avait le teint d'une blancheur qui le faisait
 paraître étranger au milieu des Américains. Mais
 quoique ses traits n'eussent rien de désagréable,
 une majestueuse fierté, qu'il affectait de conserver
 dans son malheur, semblait plus propre à lui
 attirer du respect que de l'affection ou de la
 pitié. L'Impératrice était à-peu-près du même
 âge. Elle était nièce de Motézuma; & Cortez ne
 eût pas plutôt appris, que lui renouvelant ses
 vœux de service, il déclara hautement que tous
 les Espagnols devaient respecter, dans cette
 princesse, la mémoire & les bienfaits de son
 oncle.
 On vint l'avertir que, sans continuer le com-
 bat, les Mexicains se montraient encore sur leurs

Cortez.

Cortez.

remparts & qu'on avait peine à retenir l'emportement des Alliés. Il mit ses prisonniers entre les mains de Sandoval : & , sans s'expliquer avec eux , il se disposait à partir , pour achever lui-même de soumettre la Ville ; lorsque l'Empereur , pénétrant la raison qui l'obligeait à se retirer , conjura fort ardemment de ménager le sang de ses Sujets. Il parut même étonné qu'ils n'eussent pas quitté les armes , après avoir su qu'il était au pouvoir des Espagnols ; & , reprenant toute liberté d'esprit , il proposa d'envoyer un Ministre de l'Empire , par lequel il promit de faire déclarer aux Soldats & au Peuple , qu'ils ne devaient point irriter les Espagnols qui étaient maîtres de sa vie , & qu'il leur ordonnait de se conformer à la volonté des Dieux en obéissant au Général Etranger. Cortez accepta cette offre , & le Ministre n'eut besoin que de paraître pour les proposer à la soumission. Ils exécuterent aussi promptement l'ordre qu'ils reçurent de sortir sans armes & sans bagage ; & le nombre de troupes qui leur restait , après tant de pertes , causa beaucoup de surprise aux Espagnols. Cortez défendit sous les plus rigoureuses peines , qu'on leur fit la moindre insulte dans leur marche ; & ses ordres étaient respectés , qu'on n'entendit pas un mot injurieux de la part de tant d'Alliés qui avaient les Mexicains en horreur.

tenir l'empore
 onniers entre
 pliquer avec e
 hever lui - mêm
 l'Empereur , p
 à se retirer ,
 nager le sang
 é qu'ils n'eusse
 voir su qu'il éta
 reprenant toute
 voyer un Minis
 omit de faire d
 qu'ils ne devaie
 étaient maîtres
 de se conform
 émissant au Gén
 offre , & le M
 aître pour les d
 erent aussi prom
 e sortir sans arm
 e troupes qui le
 ausa beaucoup d
 défendit sous
 leur fit la moind
 es ordres étaient
 un mot injurie
 aient les Mexica

Toute l'armée entra avec ses Chefs, dans cette partie de la Ville , & n'y trouva que des objets funestes ; des blessés & des malades , qui demandaient la mort en grace , & qui accusaient la pitié des Vainqueurs. Mais rien ne parut plus affroyable , aux Espagnols , qu'un grand nombre de cours & de maisons désertes , où l'on avait entassé les cadavres des morts , pour célébrer leurs funérailles dans un autre temps. Il en sortoit une infection qu'on crut capable d'empêcher l'air : ce qui fit prendre à Cortez le parti de hâter sa retraite. Il distribua les troupes d'Alvado & de Sandoval dans les quartiers de la Ville , où la contagion lui parut moins dangereuse ; & bientôt il reprit le chemin de Cuyoacan , avec celles de d'Olid & ses prisonniers.

Cortez.

Telle fut la fin du siège de Mexico , & la conquête absolue d'un Empire , dont toutes les provinces , entraînées par l'exemple de la Capitale , se réunirent sous la domination de Cortez. Jusqu'à lors il n'avait connu la grandeur de son entreprise , que par les difficultés qu'il avait eues à surmonter ; mais la soumission volontaire d'un grand nombre de Provinces , & la découverte de quantité d'autres pays qu'il eut peu de peine à réduire , lui apprirent mieux que jamais l'importance du service qu'il avait rendu à l'Espagne. On n'en porta point un autre jugement en Europe ; & , pendant

Cortez.

qu'il s'employait à rétablir le calme parmi tant de Nations qu'il avait subjuguées, à rebâtir Mexico & plusieurs autres Villes, à confirmer ses établissemens par des loix, en un mot, à jeter les fondemens de l'ordre qui régné aujourd'hui dans ses conquêtes, tous les efforts de la haine & de l'envie ne purent empêcher qu'on ne lui rendit justice à la Cour d'Espagne.

L'Empereur Charles, libre enfin des grandes occupations qui l'avaient retenu en Allemagne, crut sa gloire intéressée à terminer un différend dont il se reprocha d'avoir abandonné la connaissance à ses Ministres. L'Evêque de Burgos, qui s'était déclaré l'ennemi de Cortez, comme il l'avait été des Colombes, fut éloigné du Conseil. Un Tribunal composé des plus grands personages de l'Espagne, eut ordre d'éclaircir les ténèbres qu'on avait jettées sur les droits de la valeur & de la fortune. Les Agens des deux parties assistèrent à toutes les assemblées. On lut leurs Mémoires. Ils furent interrogés; ils répondirent. Enfin quelques jours de délibération mirent les Commissaires en état de juger « Que Vélasquez n'ayant point d'autre titre sur la Nouvelle Espagne que celui d'avoir fait quelque découverte pour l'Espagne & d'avoir nommé Cortez, ses prétentions devaient se réduire à la restitution de ce qu'il y avait employé

après avoir prouvé que ces avances étoient de
 son propre bien, & n'avoient point été prises
 sur les effets Royaux, dont il avoit la disposi-
 tion dans son Gouvernement. Que d'ailleurs il
 étoit déchu de son pouvoir, le jour qu'il avoit
 révoqué Cortez; & que cette révocation ayant
 détruit son unique titre, qui consistoit dans
 ses premiers frais, il avoit laissé la liberté à
 Cortez de suivre ses propres vues pour le ser-
 vice de l'Espagne, sur-tout depuis que cet
 illustre Avanturier avoit levé à ses dépens
 la plus grande partie de ses troupes, & avoit
 équipé la flotte victorieuse, ou de son propre
 fond, ou de l'argent qu'il avoit emprunté de
 ses Amis. Ces conclusions furent envoyées
 à l'Empereur, qui ne différa point à les approuver;
 & par une Sentence solennelle, on imposa
 un éternel silence à Diégo de Vélasquez sur la
 conquête de la Nouvelle-Espagne, avec réserve
 néanmoins de ses droits pour les premiers frais
 de l'armement. Il fut si touché d'une nouvelle si
 funeste à son ambition, & d'une Lettre de l'Em-
 pereur qui condamnoit sa conduite, qu'il ne
 survécut pas long-temps à cette double infor-
 tune. Garay n'obtint pas un traitement plus
 favorable. Il fut blâmé, par le même Tribunal,
 d'avoir osé former des entreprises sur la Nouvelle-
 Espagne, & forcé de renoncer pour jamais à ses
 prétentions.

 Cortez.

Cortez.

Cortez , aussi triomphant par la disgrâce de ses Ennemis , que par les faveurs dont il fut comblé personnellement , se vit honorer non seulement des titres de Grand-Capitaine & de Fidèle Sujet de Sa Majesté , mais de la dignité de Gouverneur & de Vice-Roi de la Nouvelle - Espagne , avec une exhortation de la main de l'Empereur à terminer glorieusement ses travaux , dans l'espoir certain d'une récompense égale à ses services. Martin Cortez, son Pere , reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée & tous les guerriers , quiavaient eu part à l'expédition , se ressentirent de la reconnaissance de leur Maître. On fit espérer , au nouveau Gouverneur des secours qui lui furent envoyés fidèlement. Toutes ces faveurs furent confirmées par le Sceau Impérial, le 22 d'Octobre 1522. Deux des Envoyés de Cortez , chargés de ces agréables Dépêches , mirent à la voile aussi-tôt pour Vera-Cruz ; & les autres ne furent retenus que pour prendre le commandement de la flotte qu'on lui destinait. Il est vrai que des cruautés souillerent la victoire , & s'il ne les ordonna pas (car les Espagnols ne l'accusent point d'inhumanité) il en fut du moins la faiblesse de les permettre. L'avidité des Vainqueurs dévorait en idée les trésors de Guatimozin. L'armée en attendait la distribution , &

la disgrâce de
 rs dont il fu
 honorer non
 Capiraine & de
 s de la dignité
 oi de la Nou
 ortation de la
 glorieusement
 n d'une récom
 in Cortez, for
 e promesse par
 ion distinguée
 u part à l'expé
 naissance de leu
 au Gouverneur
 oyés fidèlement
 ées par le Scer
 Deux des En
 s agréables Dé
 tôt pour Véra
 tenus que pour
 flotte qu'on lu
 tés fouillèrent
 pas (car les His
 umanité) il eut
 mettre. L'avidité
 s trésors de Gua
 distribution, &

ortez n'en parlait pas. Le Trésorier - Général
 lderete éleva sa voix au nom de Charles-Quint,
 ont il réclamait les droits dans le partage du butin,
 déjà le bruit se répandait que Cortez protestait
 qu'il n'avait point trouvé les prétendus trésors que
 on cherchait; &, craignant que l'on ne le soup-
 onnât de s'entendre avec Guatimozin, il consentit
 qu'on mît à la torture cet infortuné Prince, pour
 forcer à découvrir le lieu où il avait caché ses
 richesses. Guatimozin fut étendu sur des charbons
 ardents, & un des principaux Seigneurs de la Cour
 fut livré près de lui au même supplice. C'est dans
 ce moment que le Monarque Mexicain, qui souff-
 rait les tourmens avec une constance inaltérable,
 adressa ce reproche sublime à son Sujet dont il
 entendait les plaintes : *Et moi, suis-je sur un lit
 roses ?* Cortez fit cesser cette odieuse exécution,
 & il fallut en croire Guatimozin, qui déclara
 qu'il avait jetté tous ses trésors dans le Lac. On les
 chercha long-temps au fond des eaux, mais inutilement,
 & le dépit que les Espagnols conçurent
 de voir leur avarice trompée, contribua sans doute
 à l'arrêt de mort qu'ils portèrent deux ans après
 contre Guatimozin. On l'accusa d'une conspiration,
 fut condamné à un supplice honteux, & le Successeur
 de Motézuma expira sur un gibet.
 Mais la fortune n'épargna gueres plus Cortez
 & les autres Conquistans de l'Amérique. Il fut

Cortez.

Cortez.

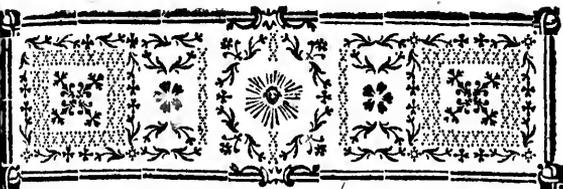
rappelé en Europe , sur les accusations de ses ennemis , & obligé de se justifier. Il les confondit pour cette fois , & fut renvoyé avec de nouveaux titres & l'ordre de faire de nouvelles découvertes. Celle de la Californie lui coûta une partie de son bien. Mais il n'en fut pas mieux traité à son retour. Le crédit de ses ennemis l'emporta sur ses services. Il se vit négligé de la Cour, & sans aucune considération. A peine pouvait-il obtenir audience de l'Empereur. Il mourut dans la disgrâce & le chagrin. On raconte qu'un jour il perça la foule, s'approcha du carrosse de Charles-Quint , & monta sur l'étrier de la portiere. L'Empereur demanda qui c'était. *C'est celui , dit Cortez , qui vous a donné plus de Royaumes , que vos Peres ne vous ont laissé de Villes.*

Fin du Livre second.

ABRÉGÉ

CHA
 Division
 E M E
 Nouvelle
 Tome

ALE, &c.
sations de se
les confondit
c de nouveau
ouvelles décou
outa une partie
eux traité à son
emporta sur les
, & sans aucune
btenir audience
disgrace & le
perça la foule,
quint, & monta
ereur demanda
tez, qui vous
s Peres ne vous



A B R É G É

D E

L'HISTOIRE GÉNÉRALE D É S V O Y A G E S.

A M É R I Q U E.

L I V R E I I I.

*NOUVELLE-ESPAGNE ou Description
du Mexique.*

CHAPITRE PREMIER:

*Division du Mexique en sept Provinces ou
Audiences.*

LE MEXIQUE, nommé par les Conquérens
Nouvelle-Espagne, est situé dans l'Amérique Mexique.

ABRÉGÉ

Tome XI.

K

Mexique.

Septentrionale entre les sept & trente degrés de latitude du Nord. Dans sa plus grande étendue qui est du Nord-Ouest au Sud-Ouest, il contient plus de six cens lieues, & sa largeur, qui est fort irrégulière, n'en a pas plus de deux cens cinquante. Il est borné au Nord par la *Louifiane*; au Midi, par la mer du Sud; au Couchant par la mer Vermeille; du côté de l'Orient, par le Golfe du Mexique, & l'Isthme du Darien.

Les Espagnols ont divisé la Nouvelle-Espagne en trois Gouvernemens, qu'ils appellent *Audiencias* ou *Governacions*, & qui contiennent, ensemble vingt-deux Provinces, mais qui reconnaissent toutes l'autorité d'un seul Vice-Roi. 1.^o L'Audience de Mexico, qui est la première, & dont la situation est au milieu des deux autres, est composée de sept Provinces: celles de Mexico, Mechoacan, Panuco, Tlascala, Guaxaca, Tlaxcalasco, Yucatan. 2.^o L'Audience de Guadalajara, située au Couchant d'été de Mexico, contient aussi sept Provinces; celles de Guadalajara, Los Zacatecos, Nuéva Biscaia, ou Nouvelle-Biscaie, Cinaola, Colima, Iliacan, Chiametlan, Xalisco, ou Nouvelle-Galicie. 3.^o L'Audience de Guatimala, située à l'Orient d'hiver de Mexico, renferme huit Provinces, savoir conusco, Chiapa, Véra-Paz, Guatimala, Honduras, ou Hibuéras, Nicaragua, Costa-Ricca & Véragua.

Audience de Mexico.

Pour bien concevoir tout ce qui regarde la province

te degrés de
 de étendue
 uest, il con
 largeur, qu
 plus de deu
 d par la Lou
 au Couchant
 l'Orient, pa
 e du Darien.
 velle-Espag
 lent Audien
 ment, ensemb
 reconnaiss
 Roi. 1.^o L'A
 miere, & de
 ux autres, t
 es de Mexic
 Guaxaca, T
 e Guadalar
 , contient au
 ; Los Zacate
 e, Cinaola, C
 ouvelle-Gali
 uée à l'Orie
 Provinces, s
 mala, Hondur
 cca & Véragu
 regarde la p

ere Province d'où cette Audience tire son nom,
 faut suivre de l'œil le plan du fameux lac, qui
 le champ des premiers exploits de Cortez.
 Il est situé dans la partie Orientale d'une vallée
 esque plate, dont la longueur, suivant Gemelli
 rriéri, est de quatorze lieues d'Espagne, du
 ord au Sud, la largeur de sept, & le circuit
 environ quarante. On donne plus de cent
 le pieds de hauteur aux montagnes qui en-
 onnent cette vallée. Le lac est composé de
 ux parties, qui ne sont séparées que par un
 ace fort étroit; l'une d'eau douce & tran-
 lle, fort poissonneuse, & plus haute que
 re dans laquelle elle tombe. La seconde
 ie est d'eau salée, qui ne nourrit aucune
 e de poisson, & qui est sujette à des agitations
 violentes Elles ont toutes deux environ sept
 es de long & sept de large, quoiqu'avec diffé-
 es inégalités dans leur figure, & leur circonfé-
 e commune est d'environ trente lieues.
 epuis si long-temps que les Espagnols sont
 possession du pays, les opinions ne s'accor-
 point encore sur l'origine de ces eaux.
 lques-uns prétendent qu'elles n'ont qu'une
 ne source, qui vient d'une grande & haute
 agne, située au Sud-Ouest de Mexico, &
 ce qui rend une partie du lac salée est le
 de la terre que cette partie couvre,

 Mexique.

Mexique.

& qui est plein de sel. Il est certain qu'on fait tous les jours de son eau, & qu'on en a assez non-seulement pour en fournir à toute Province, mais pour en transporter, tous les ans, une quantité considérable aux Philippines. D'autres sont persuadés que le lac a deux sources & que si l'eau douce sort de la montagne qui est au Sud-Ouest de Mexico, l'eau salée vient de quelques autres montagnes qui sont plus au Nord-Ouest. Ils ajoutent que ce qui la rend salée n'est que son agitation ou son flux & son reflux, qui ne doit pas traiter de marée régulière, mais qui étant causé par le souffle des vents, rend quelquefois cette partie du lac aussi orageuse que la mer même. Quelque jugement qu'on en peut porter, on ne connaît point de lac au monde qui ressemble à celui-là, c'est-à-dire, qui soit d'une eau douce & d'une eau salée, dont une partie produit du poisson, tandis que l'autre n'en produit aucune espèce. La Capitale & quantité d'autres Villes bâties sur ses bords, étaient sujettes à des inondations qui en rendaient le séjour fort dangereux. On a vu plusieurs digues qu'on a nommées tant de fois, & que plusieurs des anciens Rois avaient fait construire avec une dépense & des travaux incroyables, qui suffisaient pas toujours pour arrêter la violence des eaux qui tombaient des montagnes. Cortès éprouva lui-même qu'il y avait peu de sûreté

certain qu'on
 & qu'on en
 rnir à toute
 orter, tous
 aux Philippin
 a deux sources
 montagne qui
 u salée vient
 nt plus au Nord
 a rend salée n
 .. reflux, qu
 uliere, mais
 s, rend quelq
 orangeuse que
 qu'on en pu
 lac au monde
 qui soit d'une
 ne partie prod
 en produit au
 autres Villes
 es à des inon
 rt dangereux
 de fois, &
 nt fait constr
 & incroyables,
 rêter la viole
 ontagnes. Cor
 it peu de subs

contre un péril si pressant, & ce fut lui qui en-
 prit le premier d'y apporter d'autres remèdes. Mexique.
 construisit une nouvelle chaussée. Après lui, on
 multiplia les digues; &, comme elles ne suffisaient
 pour arrêter les inondations qui mettaient de
 temps en temps en danger la Ville de Mexico
 ouverte d'eau à la hauteur de quatre pieds &
 demi, on imagina enfin de creuser un canal pour
 détourner toutes les eaux qui se jettent dans le
 lac & causent le débordement. Ce canal, qui a
 conduit à l'Espagne des sommes immenses & aux
 Mexicains des fatigues incroyables, abandonné &
 négligé, est encore resté imparfait jusqu'à nos jours.
 Mexico est situé sur le bord Septentrional
 du lac salé, de manière néanmoins que par sa
 forme, & par la multitude de ses canaux, tout
 le Corps de la Ville paraît bâti dans l'eau, à-peu-
 près comme Venise l'est dans la mer. L'ancienne
 ville étoit composée d'environ vingt mille mai-
 sons, & l'on y distinguait trois sortes de rues,
 toutes fort larges & fort belles; les unes, qui
 étoient des canaux, traversés de plusieurs ponts;
 les autres, sur la terre; les troisièmes, moitié sur
 la terre & sur l'eau, c'est-à-dire, une partie sur
 laquelle on pouvoit marcher, tandis que l'autre
 partie servoit aux canots qui apportoient des
 vivres. La plupart des maisons avoient deux portes,
 une vers la chaussée, & l'autre vers l'eau. Elles

Mexique.

étaient petites, basses & sans fenêtres, par une police singulière, qui ordonnait que les simples habitans, fussent plus humblement logés que les Seigneurs; mais elles étaient propres, commodées & capables, dans leur petitesse, de servir de logement à plusieurs ménages. Les premières relations donnent, à l'ancien Mexico, deux fois la grandeur de Milan. Elles assurent que, par l'apparence, il l'emportait de beaucoup sur Venise, qui venait de la multitude des Palais Impériaux de ceux des Seigneurs, qui étaient environnés de jardins, & sur-tout de la hauteur des Temples. Mais, quoique la Ville fût si remplie d'eau, la principale incommodité des habitans était de n'en pouvoir faire aucun usage pour les besoins communs de la vie. Celle qu'ils buvaient leur venait de Chapultépeque, petite montagne à trois milles de la Ville, par des aqueducs de terre cuite. Aujourd'hui même les Espagnols la tirent encore du même lieu, par deux tuyaux, soutenus sur des arches de pierre & de brique, qui forment un très-beau pont. Mexico n'avait proprement que trois entrées, dont on a dû se rendre les noms familiers, dans le récit des trois attaques de Cortez; celle de Tacuba, qui regardait l'Occident, par une chaussée d'une demi-lieue de longueur; celle d'Istacpalapa, dont la chaussée, longue d'une lieue venait du Sud-Est, & de la digue de pierre, qui

separait celle de l'entrée, & deux lieues; que les d'entrées Piedad Côme, soit Co avaient Le p mait Te ficence ment. donnaie cipale o tentées partie l'Emper cune or de ving bains. C vaste b Espagn murs é de por noires

separait la partie d'eau douce de celle d'eau salée; celle de Cuyoacan, par laquelle Cortez fit son entrée, & qui venait du Sud-Ouest par une chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont construit deux autres; & Carréri nous apprend, sans les distinguer, que les cinq chaussées, qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent à présent les noms de la *Piedad*, *Saint-Antoine*, *Suaeloupe*, *Saint-Côme*, & *Chiapultépeque*. Il ajoute que celle par où Cortez prit la Ville, & que les Espagnols avaient nommée *del Pignon*, ne subsiste plus.

Le principal des Palais Impériaux, qui se nommait *Tepac*, était d'une grandeur & d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptait vingt belles portes, qui donnaient sur autant de rues, & dont la principale offrait les armes de l'Empire, déjà représentées dans la première audience de Cortez. La partie des Edifices, qui servait de logement à l'Empereur, renfermait trois grandes cours, chacune ornée d'une belle fontaine; cent chambres, de vingt-cinq ou trente pieds de long, & cent bains. Quoi qu'il n'entrât pas un clou dans ce vaste bâtiment, tout y était d'une solidité que les Espagnols ne se lassèrent point d'admirer. Les murs étaient un mélange de marbre, de jaspe, de porphyre & de différentes pierres; les unes noires & rayées de rouge, d'autres blanches, qui

Mexique.

jettaient un éclat merveilleux. Les toits étaient de planches, jointes avec beaucoup d'art, minces, sans être moins fermes. Toutes les chambres étaient curieusement parquetées de cèdre ou de cyprès, & nâtrées à hauteur d'appui. Les unes étaient enrichies de tableaux & de sculptures, qui représentaient différentes sortes d'animaux; & les autres revêtues de tapisseries de coton, de poil de lapin, & de différentes sortes de plumes. A la vérité, les lits ne répondaient point à cet air d'opulence & de grandeur. C'étaient de simples couvertures, étendues sur des nattes. Mais peu d'hommes couchaient dans ce Palais. Il n'y restait le soir que les femmes de l'Empereur, dont on fait monter le nombre jusqu'à trois mille, en y comprenant les suivantes & les esclaves. Il n'était pas rare d'en voir cent cinquante qui se trouvaient grosses à-la-fois; mais l'héritage du Trône regardant les seuls enfans des trois Impératrices, les autres étaient dans l'usage de prendre des médicamens pour faire périr leur fruit. La plupart étaient les filles des principaux Seigneurs, entre lesquelles Motézuma s'était attribué le droit de choisir celles qui lui plaisaient. Elles étaient entretenues avec autant de propreté que d'abondance; mais leurs moindres fautes étaient sévèrement punies. Christophe d'Olid, & d'autres Officiers de Cortez, en épousèrent que-

ques - une
qui reçut
de l'allian

Outre
l'Empereur
maisons,
singuliers-
galeries
toutes les
rique, &
Les oiseau
l'eau salé
pièces d'e
euplée d
esquels il
Espagnols
lumait d
grand pro
ieuse, q
eaux &
hommes é
eaux. Dar
on équipa
un grand
ans des c
perche,
duonneri
ait remp

its étaient de
 art, minces,
 es chambres
 cède ou de
 ui. Les unes
 e sculptures,
 s d'animaux,
 s de coton,
 es sortes de
 ndaient point
 . C'étaient de
 es nattes. Mais
 Palais. Il n'y
 l'Empereur,
 à trois mille,
 es esclaves. Il
 quante qui se
 l'héritage de
 s trois Impé-
 age de pren-
 rit leur fruit.
 principaux
 ma s'était ac-
 ui plaisaient.
 de propriété
 ndres fautes
 e d'Olid, &
 sèrent quele-

ques-unes, dont l'Empereur leur fit présent, & qui reçurent le baptême, pour se rendre dignes de l'alliance Espagnole. Mexico.

Outre le Tepac, qui signifie proprement Palais, l'Empereur avait dans la Ville plusieurs autres maisons, dont chacune offrait des spectacles fort singuliers. Dans l'une, qui contenait de grandes galeries sur des colonnes de jaspe, on voyait toutes les espèces d'oiseaux qui naissent au Mexique, & dont on estime le plumage & le chant. Les oiseaux marins étaient nourris dans un étang d'eau salée, & ceux de riviere dans de grandes pièces d'eau douce. Mais chaque galerie était peuplée de ceux des bois & des champs, entre lesquels il s'en trouvait de fort étranges, dont les Espagnols n'avaient aucune connaissance. On les plumait dans certaines saisons, pour tirer un grand profit de leurs plumes; marchandise précieuse, qui servait à faire des étoffes, des tableaux & d'autres ornemens. Plus de trois cens hommes étaient employés au service de ces animaux. Dans une autre maison, l'Empereur avait son équipage de chasse, composé particulièrement d'un grand nombre d'oiseaux de proie; les uns dans des cages nattées & commodes, d'autres sur la perche, & dressés à tous les exercices de la chasse. Une seconde cour de la même maison, était remplie de bêtes féroces, telles que des

Mexique. lions, des tigres, des ours, & diverses espèces inconnues en Europe, rangées en fort bel ordre dans de grandes cages de bois. Quelques relations vantent, dans ce nombre, un animal très-rare, qu'elles nomment le taureau du Mexique, & qui réunissait les propriétés de plusieurs autres animaux. Il tenait du chameau, la bossie des épaules du lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue & le col armé d'une longue criniere; du taureau les cornes, le pied fendu, & sur-tout la vigueur & la férocité. Les mêmes Ecrivains racontent qu'une troisième cour renfermait dans des vases dans des caves & d'autres trous, un horrible assemblage de viperes, de scorpions & d'autres animaux venimeux, jusqu'à des serpens à sonnettes & des crocodiles, qu'on nourrissait du sang des hommes qu'on avait sacrifiés. Il semble que par-tout le pouvoir suprême se soit plu à tyranniser, en tout sens, la nature animée & la nature brute, à en rassembler les richesses & les monstres; à enchaîner l'animal qui rugit, à nourrir la bête féroce qui dévore; à resserrer dans un Palais les forêts, les montagnes & les mers; comme si c'était le propre de l'homme d'exercer sa force que pour opprimer, & de ne jouir de rien, qu'en dénaturant tout.

Dans les chambres hautes de la maison, l'Empereur faisait nourrir des bouffons, des bateleurs

des n
qui a
larité
leur f
conve
qu'on
douce
volon
une v
femen
raître
avait
lietem
une C
flames
nombr
chaque
milieu
bêtes f
Deu
l'une
l'autre
habiles
niere,
distinct
plus co
d'aiguil
faisait c

diverses espèces
 un fort bel ordre
 quelques relations
 animal très-rare
 Mexique, & qu
 leurs autres ani
 osses des épaules
 a queue touffue
 ere; du taureau
 r-tout la vigueur
 rivains raconter
 t dans des vases
 us, un horrible
 pions & d'autre
 es serpens à son
 nourrissait du fan
 es. Il semble qu
 soit plu à tyrann
 animée & la na
 s richesses & le
 l qui rugit, le
 vore; à resserre
 montagnes & le
 re de l'homme
 primer, & de
 tout.

la maison, l'Em
 ns, des bateaux

des nains, des bossus, des aveugles, & tous ceux
 qui avaient apporté, en naissant, quelque singu-
 larité monstrueuse. Ils avaient des maîtres, qui
 leur faisaient apprendre divers tours de souplesse,
 convenables à leurs défauts naturels; & le soin
 qu'on prenait d'eux, rendait leur condition si
 douce, qu'il se trouvait des peres qui estropiaient
 volontairement leurs enfans, pour se procurer
 une vie paisible, & l'honneur de servir à l'amu-
 sement de leur Souverain. Mais, ce qui doit pa-
 raître encore plus étrange, c'est que l'Empereur
 avait choisi cette maison pour exercer particu-
 lièrement ses pratiques de religion. On y voyait
 une Chapelle, dont la voûte était revêtue de
 lames d'or & d'argent, enrichie d'un grand
 nombre de pierres précieuses, où il se rendait,
 chaque nuit, pour y consulter ses Dieux, au
 milieu des cris & des hurlemens de toutes les
 bêtes sauvages qu'on vient de représenter.

=====
 Mexique.

Deux autres de ces maisons tenaient lieu,
 l'une d'arsenal pour fabriquer des armes, &
 l'autre de magasin pour les conserver. Les plus
 habiles ouvriers étaient entretenus dans la pre-
 miere, chacun à la tête de son atelier, avec la
 distinction qui convenait à ses talens. L'art le
 plus commun, était celui de faire des fleches, &
 d'aiguiser des cailloux pour les armer. On en
 faisait de prodigieux amas, qui se distribuient

Mexique.

régulièrement aux armées & aux Places frontières, mais dont il restait toujours une grande partie dans le magasin. Les autres armes étaient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierres, qui en faisaient le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, & jusqu'aux pierres qu'elles servaient à lancer, des cuirasses, des casques, des casques de coton piqué, qui résistaient aux fleches, de petits boucliers, & de grandes rondaches de peau, qui couvraient tout le corps, & qui se portaient roulées sur l'épaule, jusqu'au moment de combattre. Les armes destinées à l'usage de l'Empereur, étaient dans un appartement particulier, suspendues en fort bon ordre, ornées de feuilles d'or & d'argent, de plumes rares & de pierres précieuses, qui formaient un spectacle éclatant. Cortez & tous les Espagnols, qui l'avaient accompagné dans le premier voyage, ne s'étaient point lassé d'admirer ce dépôt militaire. Ils l'avaient trouvé digne du plus grand Monarque, & de la plus brave Nation.

Mais, de tous les Palais de Motézuma celui qui leur causa le plus d'étonnement, fut un grand Edifice, que les Mexicains nommaient la maison de tristesse. C'était le lieu où ce Prince se retirait avec peu de suite, lorsqu'il avait perdu quelque femme ou quelque parent qu'il aimait, &

dans l
rémoi
passion
sembla
portait
en éta
petites
si ferro
passage
retraire
perdre
Tou
accomp
& les
raison
suivant
devait
un obje
voyait l
disposée
binets,
Nouvell
que d'a
de laisse
simples
& dont
remèdes
avaient

dans les calamités publiques qui demandaient un témoignage éclatant de douleur ou de compassion. La seule architecture de cette maison, semblait capable d'inspirer les sentimens qu'il y portait. Les murs, le toit, & tous les meubles, en étaient noirs & lugubres. Les fenêtres étaient petites, & couvertes d'une espèce de jaloufies si ferrées, qu'elles laiffaient à peine quelque passage à lumière. Il demeurait dans cette affreuse retraite, aussi long-temps que ses regrets lui faisaient perdre le goût du plaisir.

Toutes les autres Maisons Impériales étaient accompagnées de jardins bien cultivés. Les fruits & les légumes en étaient bannis, par la seule raison qu'il s'en vendait au marché, & que ; suivant les principes de la Nation, un Prince ne devait pas chercher du plaisir dans ce qui faisait un objet de lucre pour ses sujets. Mais on y voyait les plus belles fleurs d'un heureux climat, disposées en compartiment jusques dans les cabinets, & toutes les herbes médicinales que la Nouvelle-Espagne produit avec autant de variété que d'abondance. Morézuma se faisait honneur de laisser prendre, dans ses jardins, toutes les simples dont les malades de Mexico avaient besoin, & dont les Médecins du pays composaient leurs remèdes. Tous ces jardins & toutes ces maisons avaient plusieurs fontaines d'eau douce, qui ve-

 Mexique.

ALE
 Places fron-
 une grande
 rmes étaient
 , des épées
 de tranchant,
 des, & jus-
 lancer, des
 es de coton
 le petits bou-
 e peau, qui
 se portaient
 ment de com-
 e de l'Empe-
 t particulier,
 es de feuilles
 ; & de pierres
 tacle éclatant.
 l'avaient ac-
 e, ne s'étaient
 militaire. Ils
 d Monarque,
 orézuma celui
 , fut un grand
 ent la maison
 rince se re-
 it perdu quel-
 u'il aimait, &

Mexique. naient des deux grands aqueducs, par des conduits détachés.

Les maisons de la Noblesse devaient être en fort grand nombre, puisque l'Empire n'avait pas moins de trois mille Caciques ou Seigneurs de Villes, qui étaient obligés de venir passer une partie de l'année dans la capitale, sans compter la Noblesse inférieure & les Officiers du Palais, Elles étaient bâties de pierres, vastes, environnées aussi de jardins, & de toutes les commodités qui sont le partage de la fortune & de la grandeur. Les Edifices publics n'étaient pas moins magnifiques, sur tout les Temples, dont on remet la description à l'article des Divinités & des Sacrifices. Entre plusieurs grandes Places, qui faisaient un des principaux ornemens de Mexico, & qui servaient de marchés, sous le nom général de *Tianguitzli*, que les Espagnols ont changé depuis en *Tianguez*, on vante beaucoup celle qu'on a déjà nommée Tlateluco. Il ne paraîtra point surprenant qu'elle eût pu contenir les trois Divisions de l'Armée Espagnole, à la dernière attaque de Cortez, puisqu'on lui donne tant d'étendue que, dans les foires qui s'y tenaient à certains jours; il s'y rassemblait plus de cent mille hommes. On y voyait paraître toutes les productions de l'Empire. Elle était remplie de tentes; si serrées dans leurs alignemens, qu'à peine y

trouvait-
chand c
étaient c
du soleil
pagnoles
variété d
Si l'on
tion, d
grandeur
pour les
plus de
ment occ
on ne tro
niere idé
aux Espa
Cependant
chait poin
ni donner
Pendant
Cuyoaca
toutes les
grand nom
aux publi
obtient la li
volontaire
s Améric
quirent d
le, sur-t

des conduits

ient être en
e n'avait pas
eigneurs de
passer une

ans compter
s du Palais,
es, environ-
commodités
de la gran-
t pas moins
ont on remet
nités & des
Places, qui
s de Mexico,
nom général
nt changé de

celle qu'on
paraitra point
les trois Di-
dernière at-
ne tant d'é-
y tenaient à
de cent mille
tes les pro-
lie de tentes;
qu'à peine y

trouvait-on la liberté du passage. Chaque Mar-
chand connaissait son poste, & les boutiques
étaient couvertes de toiles de coton, à l'épreuve
du soleil & de la pluie. Toutes les Relations Es-
pagnoles s'étendent beaucoup sur le nombre & la
variété des marchandises.

Si l'on joint à tous les traits de cette descrip-
tion, deux cens mille canots de différentes
grandeurs, qui voltigeaient sans cesse sur le lac,
pour les communications d'un bord à l'autre, &
plus de cinquante mille qui étaient habituelle-
ment occupés dans les seuls canaux de la Ville,
on ne trouvera point d'exagération dans la pre-
mière idée que les Mexicains avaient fait prendre,
aux Espagnols, de la capitale de leur Empire.
Cependant cette magnificence barbare, n'appro-
chait point de celle où Cortez l'éleva bientôt, en
lui donnant une nouvelle forme.

Pendant qu'il prenait quelques jours de repos
à Cuyoacan, il fit faire de grands feux dans
toutes les rues de Mexico, pour purifier l'air. Un
grand nombre d'habitans, qu'il destinait aux tra-
vaux publics, fut marqué d'un fer chaud. Le reste
obtint la liberté de se retirer, ou de contribuer
volontairement au rétablissement de la Ville. Tous
les Américains, qui l'avaient servi pendant le siège,
eurent des récompenses proportionnées à leur
mérite, sur-tout les Tlascalans, qui partirent chargés

—————
Mexique.

Mexique.

de richesses, & que la Cour d'Espagne distingua dans la suite, par une exemption perpétuelle de toutes sortes de tributs. Ceux qui se trouverent disposés à s'établir dans la Ville, en reçurent la permission.

Cortez, s'étant déterminé à rebâtir la Capitale du Mexique sur de nouveaux fondemens, commença par y rétablir l'ordre, en créant de nouveaux Magistrats, & sur-tout un grand nombre d'Officiers, pour l'entretien de la Police. Ses Brigantins, qui demeurèrent à la vue du rivage sous le commandement de Rodrigue de Ville Fuerte, & la meilleure partie de son canon, qui mit en batterie dans le poste qu'il avait fait prendre à ses troupes, lui répondaient de la confirmation des habitans. Mais, pour ne rien donner au hasard, il fit séparer la demeure des Espagnols de celle des Mexicains, par un large canal, & cette séparation a duré jusqu'aujourd'hui. La promesse qu'il avait fait publier, de donner à tous les Mexicains, qui voudraient s'établir sous sa protection, un fond pour bâtir, dont leurs enfans hériteraient après eux, & des privilèges qui les distingueraient du reste de la Nation, lui attira plus de monde qu'il n'avait osé l'espérer. Il donna aux principaux Seigneurs des rues entières à bâtir, en les nommant Chefs des quartiers qu'ils auraient peuplés. Don Pierre Motézuma

ils de l'Es
les Trou
dans cette
la plupart
servé qu'i
commode.
leur que,
élever en
elles & c
ennes. I
Espagne,
à Tepac,
ême, qu'i
ce-Rois,
cats, au
endre une
gaga tout
ars femm
anes y vi
ur Léonel
et filles &
riage, &
tablir avec
quises,
ies, de br
nes de su
e. Plusieur
tille, répa
Tome X

ne distinguant les fils de l'Empereur de ce nom, & Xitivaco, Général des Troupes de Guatimozin, furent distingués dans cette distribution. On prit le parti de remplir la plupart des anciens canaux, lorsqu'on eut observé qu'ils jettaient quelquefois une vapeur incommode. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur que, dans l'espace de peu de mois, on vit élever environ cent mille maisons, beaucoup plus belles & dans un meilleur ordre, que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la manière d'Espagne, & Cortez se fit ériger, sur les débris du Tepac, un Palais si somptueux, qu'aujourd'hui même, qu'il continue de servir de logement aux Vice-Rois, il n'est pas loué moins de quatre mille ecus, au profit de ses descendants. Pour faire prendre une forme solide à son établissement, il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs femmes; & quantité d'autres familles Castellanes y vinrent à sa sollicitation. Le Commandeur Léonel de Cervantes donna l'exemple, avec ses filles & plusieurs fils qu'il avait eus d'un seul mariage, & qui trouvèrent aussi-tôt l'occasion de s'établir avec honneur. On fit apporter, des Isles voisines, un grand nombre de vaches, de brebis, de chevres & de jumens; des cannes de sucre, & des mûriers pour les vers à soie. Plusieurs Flottes, arrivées successivement de Mexico, répandirent, dans la Colonie, une grande

~~_____~~
Mexique.

Mexique.

abondance des plus utiles provisions de l'Europe. Il y arriva des ouvriers, qui formerent toutes sortes de manufactures. L'Imprimerie même y fut introduite, & l'on y fabriqua de la monnaie. Cortez n'ayant pas manqué de faire travailler aux mines, en tira beaucoup d'or & d'argent. Il découvrit des mines de fer & de cuivre, qui furent mises en état de faire fondre de l'artillerie; & dès l'année suivante, il s'en trouva trente-cinq pièces de bronze, & soixante de fer. Enfin peu de temps après la conquête, Mexico était la plus belle Ville des Indes Occidentales: Herrera dit qu'elle est la plus grande & la plus peuplée; & par degrés, elle est devenue, suivant le témoignage de tous les Voyageurs, une des plus riches & des plus magnifiques du monde.

Quoiqu'ils s'accordent tous dans cet éloge, leurs descriptions se ressemblent moins, suivant la différence des temps où ils ont écrit. Nous préférons la plus récente, celle de Gemelli Carrani, qui est de 1697.

 Mexico.

Mexico, dit-il, est situé proche du Lac, dans une plaine fort marécageuse, à dix-neuf degrés quarante minutes de latitude du Nord. Quelque soin que les habitans apportent à faire de bons fondemens, leurs maisons sont à demi-ensevelies dans un terrain qui n'est pas capable de les soutenir. La forme de cette grande Ville est quadrangulaire.

ns de l'Europe
merent tout
rie même y
le la monoi
re travailler a
d'argent. Il d
cuivre, qui
Partillerie; &
uva trente-c
le fer. Ensu
Mexico était la p
es : Herrera di
e, par degrés,
nage de tous
s & des plus
dans cet. élog
moins, suivan
e écrit. Nous
Gemelli Carr
che du Lac, d
à dix-neuf deg
u Nord. Quel
t à faire de b
à demi-ensevel
apable de les f
Ville est quart

ses rues droites, larges & bien pavées, qui
pendent aux quatre vents principaux, lui don-
ent quelque ressemblance avec un échiquier :
est la voit-on toute entière, non-seulement du
nord, mais de toutes les parties : son circuit est
de deux lieues, & son diamètre d'environ une
lieue.

Mexique.

On peut dire que Mexico le dispute aux
meilleures Villes d'Italie, par les édifices, & qu'il
l'emporte, par la beauté des femmes. Elles sont
renommées pour les Européens, qu'elles appellent
chopins; & quelques pauvres qu'ils soient, elles
présentent leur main à celle des plus riches Créoles.
Il vient que les Créoles ont tant d'aversion
pour les Européens, qu'ils les insultent par des
satiries continuelles. Les Espagnols, qui ar-
rivent, s'en trouvent quelquefois offensés, jusqu'à
répondre à leurs plaisanteries par des coups de
pistolet.

On compte aujourd'hui, dans la Capitale de la
Nouvelle Espagne, environ cent mille habitans,
dont la plus grande partie est de noirs ou de mu-
lâtres; ce qui paraît venir, non-seulement du
grand nombre d'esclaves qu'on y a menés, mais
encore de ce que tous les biens, étant passés entre
les mains des Ecclésiastiques, les Espagnols & les
Européens, qui ne trouvent plus moyen
de faire un fond certain, ont peu de goût pour

Mexique.

le mariage , & se jettent eux mêmes , à la fin , dans l'état Ecclésiastique. Quoique la Ville n'ait pas moins de vingt-neuf Couvens d'hommes & vingt-deux de filles , ils sont tous d'une opulence qui cause de l'étonnement aux Etrangers. On vend à fort bon marché : une demi-pièce de huit suffisant chaque jour pour la dépense d'un homme. Mais comme il n'y a point d'espèces de cuivre , & que la moindre pièce d'argent est une demi-réale , on est dans un embarras continuel pour le commerce des denrées , tels que les fruits & les légumes. Aujourd'hui , comme avant la conquête , les noix de cacao sont la monnoie courante du marché aux herbes , sur le pied de soixante ou quatre-vingt pour une réale , suivant le prix actuel du cacao , qui n'est jamais fixe.

Le Collège des Carmes Déchaux , qui se nomme *Saint-Ange* , possède une des plus belles Bibliothèques de l'Amérique : elle contient douze mille volumes. Le Jardin , qui s'étend hors de la Ville , dans une circonférence d'environ trois quarts de lieue , est arrosé par une grosse rivière ; ce qui le rend si fertile , que ses arbres fruitiers en portent plus de treize mille piastras au Commerce.

Carréri suit , dans ses descriptions , l'ordre de ses visites. Il vit le Trésor Royal , qui est dans le Palais du Vice-Roi. Trois Officiers en

la garde
leur , de
reçoivent
cinquien
monnoie
marcs ; n
& l'Essai
téri , qu'
mille mar
Majesté lo
il s'en t
tremement
le sépar
Le canal
nante. Qu
Musiciens ,
instrumen
e petites m
pour rasraie
es tamales
e bled d'I
aux ; & , le
cacao. O
travers d
anche &
qui se be
ocolat. Elle
to , bien l

la garde, sous les titres de *Contador*, ou Contrôleur, de Facteur & de Trésorier. L'argent qu'ils reçoivent, pour les droits du Roi & pour le cinquième de la marque, ou du contrôle des monnoies, monte annuellement à six cens mille marcs; mais il s'y commet beaucoup de fraude; & l'Essayeur ne fit pas difficulté d'avouer à Caréri, qu'en 1691, il en avait marqué huit cens mille marcs. On frappe cet argent au coin de sa Majesté lorsqu'on en a séparé l'or, c'est-à-dire, s'il s'en trouve quarante grains par marc; car autrement on ne croit pas qu'il vaille la peine de le séparer.

Le canal de Xamaica est une promenade charmante. Quantité de petites barques, remplies de Musiciens, font entendre des concerts de voix & d'instrumens. Les bords du canal sont couverts de petites maisons & de cabarets, où l'on prend, pour rafraîchissemens, du chocolat, de l'atole & des tamales. L'atole est une liqueur composée de bled d'Inde que l'on fait bouillir avec de la noix de muscade; &, lorsqu'il est reposé, on le broie comme du cacao. On passe cette pâte, avec de l'eau, à travers d'un tamis. Il en sort une liqueur blanche & épaisse, qu'on fait un peu bouillir, & qui se boit, ou avec du sucre, ou mêlée de chocolat. Elle est assez nourrissante. De la même manière, bien lavée, on fait des tamales, avec ua-

Mexique.

Mexique.

mélange de viande bien hachée , de sucre & d'épiceries. L'atole & les tamales sont d'un goût fort agréable .

L'Eglise de Saint-François renferme le tombeau de Fernand Cortez. Son portrait est à la droite de l'Autel , sous un dais ; & , près de même lieu , on montre un tombeau , peu élevé , où l'on prétend que ses os furent apportés d'Espagne : mais Carréri ne trouve pas le monument digne du Héros.

Le Collège de l'Amour de Dieu , est une forte d'Hôpital , fondé par les Rois d'Espagne avec trente-six mille piastres de revenu , pour la guérison des maux vénériens. On y enseigne d'ailleurs les Mathématiques.

Le Roi d'Espagne donne ordinairement , aux Vice-Rois , cent mille ducats à prendre sur les revenus de la Couronne , pendant la durée de leur Gouvernement , qui est ordinairement de cinq années. Mais la plupart obtiennent , par les présens qu'ils font au Conseil des Indes , que leur Commission soit continuée jusqu'à dix ans ; & la part qu'ils peuvent prendre au commerce , leur donne continuellement l'occasion d'acquérir d'immenses richesses ; sans compter que les Gouverneurs particuliers des Audiencias & des Villes étendent dans leur dépendance , ils tirent des sommes considérables de ce qu'ils nomment à ces en-

e, de sucre &
font d'un goù
enferme le tom
portrait est à la
s; &, près de
eau, peu élevé
nt apportés d'É
pas le monument

Dieu, est un
Rois d'Espagne
e revenu, pour
. On y enseigne

dinairement, au
prendre sur le
dant la durée d
rdinairement d
tiennent, par le
s Indes, que les
qu'à dix ans; d
commerce, les
n d'acquérir d'it
que les Gouver
& des Villes étra
des sommes con
ment à ces ex

lois, ou qu'ils se dispensent de révoquer à la
fin du terme. Gage nomme un Vice-Roi, qui
merait un million, chaque année, dans ses
cottres, & qui exerça l'administration pendant
dix ans. Elle n'est pas si absolue, que le Conseil,
qui est composé de deux Présidens, de six Af-
fesseurs, & d'un Procureur du Roi, n'ait le
pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les loix
& le bien public : mais ces Officiers, qui ont un
intérêt continuel à ménager leur Chef, n'usent
de leur autorité que pour juger avec lui les
causes civiles & criminelles.

La Province de Mexico contient plusieurs au-
tres Villes, dont la plupart ont conservé les noms
qu'elles portaient avant la conquête, sur-tout
celles qui environnent le lac; mais, loin d'être
aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroya-
ble diminution des Américains, par les travaux ex-
cessifs auxquels ils ont été forcés, en a fait autant
de solitudes, & le plus grand nombre ne peut
passer que pour de médiocres bourgades, dont les
habitans suffisent à peine à la culture des terres
voisines. Tézeuco, qu'on a représenté si grand &
florissant; ne contient pas à présent plus de cent
Espagnols & de trois cens Mexicains, dont les
richesses viennent uniquement des fruits & des
légumes qu'ils envoient chaque jour à Mexico.
Tacuba n'est plus aussi qu'un Bourg agréable. La

Mexique.

Piedad en est un autre, que les Espagnols ont bâti assez régulièrement, au bout de la nouvelle chaussée de ce nom, & qui s'est accru par la dévotion des Mexicains pour une célèbre image de la Vierge, à laquelle ils ne cessent point de porter de riches présens. Toluco est un Bourg situé vers le midi, où il se fait un riche commerce de jambons & de porc salé. Ezcapuzalco, célèbre encore par le Palais de son ancien Cacique, n'est qu'un village, & ne ferait rien, sans un Couvent de Dominicains qui aide à le soutenir. En un mot, environs de trente Villes, Bourgs ou Villages qui restent autour du lac, il n'y en a pas six qui contiennent plus de cinq cens maisons. Gage assure que, deux ans avant son départ de Mexico, un travail extraordinaire pour faire un nouveau chemin à travers des montagnes, avait fait périr un million d'Américains.

Tous les Voyageurs placent, dans la même Province, le fameux Port d'Acapulco, quoiqu'il soit à quatre-vingt lieues de la Capitale sur le bord de la mer du Sud, c'est-à-dire, à-peu-près au même éloignement de Mexico, que le Port de Vera-Cruz. On n'en trouve point d'autre raison que sa dépendance immédiate du Vice-roi de la Nouvelle-Espagne, comme la plus importante place de son Gouvernement, par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales &

tales &
qui vic
seux d
descrip
à cette
Acap
pauvre
Foire d
Ses ma
paille.
tude, r
sieurs m
côté de
grandes
jusqu'à
leur y
elle vic
pendant
l'année
chir l'ai
stérilité
toutes le
y rende
rait vivr
ogemen
malprop
La V
& des

agnols ont bâti
nouvelle chaudière
par la dévotion
nage de la Vier-
ge de porter de
g situé vers le
ce de jambons
bre encore par
est qu'un villa-
vent de Domi-
n mot, environ
ges qui restent
qui contiennent
ssure que, deux
un travail ex-
eau chemin au
périr un million

dans la même
ulco, quoiqu'il
itale sur le bord
, à-peu-près au
que le Port de
d'autre raison.
Vice-roi de la
plus importants
avantage qu'elle
des Indes orientales

ales & des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans à Mexico par les vaisseaux des Philippines & du Pérou; cependant la description que Carréri nous en donne, répond mal à cette grande idée.

Acapulco, dit-il, mérite plutôt le nom d'un pauvre village de pêcheurs, que celui de première Foire de la Mer du Sud & d'Echelle de la Chine. Ses maisons ne sont que de bois, de boue & de paille. Il est situé au dix-septième degré de latitude, moins quelques minutes, au pied de plusieurs montagnes fort hautes, qui le couvrent du côté de l'Est, mais qui exposent ses habitans à de grandes maladies, depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mai. Au mois de Janvier, la chaleur y est au degré de la canicule en Europe; elle vient de ce qu'il n'y tombe aucune pluie pendant ces sept mois, & que le reste même de l'année il n'en tombe point assez pour y rafraîchir l'air. Cette mauvaise qualité du climat & la stérilité du terroir, obligent de tirer d'assez loin toutes les provisions nécessaires à la Ville, & les y rendent par conséquent fort chères. On n'y saurait vivre à moins d'une piastre par jour, & les logements n'y sont pas moins incommodes par leur malpropreté que par leur chaleur.

La Ville n'est habitée que par des Noirs & des Mulâtres. Il est rare qu'on y voie des

Mexique,

Mexique. originaires du pays , & les Marchands Espagnols se retirent dans d'autres lieux, lorsque le commerce est fini avec les vaisseaux des Philippines & ceux du Pérou. Les Officiers du Roi & le Gouverneur même du Château, prennent le même parti, pour ne pas demeurer exposés au mauvais air. Acapulco n'a de bon que son Port, dont le fond est égal, & dans lequel les vaisseaux sont renfermés comme dans une cour & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures, l'une au Nord-Ouest, & l'autre au Sud-Est. Il est défendu par un Château qui a quarante-deux pièces de canon de fonte, & soixante Soldats de garnison.

Cette Place rapporte annuellement au Gouverneur, qui est aussi Alcade-Major, vingt mille piastrès & presque autant à ses principaux Officiers. Le Curé, qui n'a que 180 piastrès du Roi, en gagne quelquefois dans une année jusqu'à 14000, parce qu'il fait payer fort cher la sépulture des étrangers, non-seulement de ceux qui s'arrêtent dans la Ville, mais de ceux mêmes qui meurent en mer sur les vaisseaux des Philippines & du Pérou. Comme le commerce y monte à plusieurs millions de piastrès, chacun fait en peu de temps d'immenses profits, suivant sa profession : enfin tout le monde y vit du Port. Les vaisseaux du Pérou, qui apportent des marchandises de contre-

bande
Port-M
pulco.

Mex
audiem

de tou
en souf
ton, en

mines d

leurs à

plumes,

ricains,

point de

le plus é

habitans

cains, p

l'esprit d

Sud, pa

telles qu

fort bon

& Saint

portait a

des Espa

Evêché.

Sont trois

avantage

La tro

èbre dai

Marchands Es-
lieux, lors-
vaisseaux des
Les Officiers
du Château,
pas demeurer
n'a de bon que
& dans lequel
me dans une
ge. On y entre
Nord-Ouest,
éfendu par un
nières de canon
de garnison.
ent au Gouver-
or, vingt mille
ipaux Officiers,
es du Roi, en
jusqu'à 14000,
a sépulture des
x qui s'arrêtent
es qui meurent
ilippines & du
onte à plusieurs
n peu de temps
ofession : enfin
es vaisseaux du
difes de contre

bande, vont mouiller, pour les vendre, dans le Port-Marquis, qui n'est qu'à deux lieues d'Acapulco.

—————
Mexico.

Mechoacan, seconde Province de la premiere audience, au Nord-Ouest de Mexico, a 80 lieues de tour. C'est un pays fertile en soie, en miel, en soufre, en cuirs, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y excelle d'ailleurs à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont l'invention est particuliere aux Mexicains, & que tous les Voyageurs ne se lassent point de vanter. Le langage de cette Province est le plus élégant de la Nouvelle-Espagne, & ses habitans l'emportent sur le commun des Américains, par la taille & la force, autant que par l'esprit & l'adresse. Elle s'étend jusqu'à la mer du Sud, par quelques Villes qu'elle a sur ses bords, telles que Sacatula & Colima, sans compter deux fort bons Ports, qui se nomment *Saint-Antoine*, & *Saint-Jago* ou *Saint-Jacques*. Sa Capitale, qui portait autrefois le nom de *Mechoacan*, a reçu des Espagnols celui de *Valladolid*. C'est un riche Evêché. Pafmar, Saint-Miguel & Saint-Philippe, sont trois autres Villes bien peuplées, & situées fort avantageusement dans les terres.

—————
Mechoacan.

La troisieme Province est celle de Panuco, célèbre dans les annales de la Nouvelle-Espagne,

—————
Panuco.

~~_____~~ par les services que Cortez reçut de ses habitans
 Mexique. Elle s'étend fort loin dans les terres, c'est-à-dire, qu'étant bordée au Nord-Est par le golfe du Mexique, elle court jusqu'au Mechoacan & jusqu'aux montagnes qui environnent le Lac de Mexico. Ses principales places sont la Puébla de los-Angeles, qui a dérobé le titre de Capitale à l'ancienne Ville de Tlascala; Cholula, Tlascala, Goacocingo, Ségura de la Frontera, Tepeaca, Xalappa & Vera Cruz, principal Port de la Nouvelle-Espagne sur le golfe du Mexique.

~~_____~~ Tlascala est située sur le bord d'une riviere, qui sort d'une montagne nommée *Atlancatepeque*, & qui, arrosant la plus grande partie de la province, va se jeter dans le golphe par Zacatulan. Carréri voulut voir les restes d'une République, qui avait résisté de tout temps aux armes de l'Empire Mexicain, & qui avait aidé Cortez à le détruire. En venant de Mexico, il avait passé par Mexicalingo, qui n'est aujourd'hui qu'un village, par Iztacpalapa & Chalco, qui ne soutiennent pas mieux leur ancienne réputation; par Cordova, Rio-Frio, Tefmolucca & San-Martino, qui ne sont que des hameaux ou de mauvaises hôtelleries. Il ne lui restait que trois lieues, qu'il fit par des plaines marécageuses, & passant la riviere à gué, il entra dans une Ville qu'il ne trouva pas différente d'un village. Le Couvent des Cordes

D
 llers, & la
 à la Véta-
 Paroissiale,
 dignes de
 fité lui fit a
 de los-Ang
 pli de beau
 non plus le
 tité de rich
 Tlascala.

L'ancien
 avait été no
 pelle aujou
viéja, pour
 dans une g
 viere & d
 sable, que
 de la mer.
 environs;
 de bruiere
 coule au S
 née, elle
 assez forte
 vaisseaux.

La Ville
 maisons; u
 offre quelq
 L'air est si

ses habitans
c'est-à-dire,
colse du Me
& jusqu'au
Mexico. Ses
los-Angeles,
à l'ancienne
Goacocingo,
ppa & Vera
Espagne sur

ne riviere,
Atlancatepe
partie de la
ne par Zaca
d'une Répu
s aux armes
aidé Cortes
il avait passé
ui qu'un vil
ne soutien
tation ; par
an-Martino,
mauvaises h
ues, qu'il fit
nt la riviere
e trouva par
des Cordes

liers, & la figure du vaisseau qui apporta Cortez
à la Vera-Cruz, gravée sur les murs de l'Eglise
Paroissiale, furent les seuls objets qui lui parurent
dignes de son attention. Cholula, que sa curio-
sité lui fit aussi visiter, entre Tlascalala & Puebla
de los-Angeles, a du moins l'avantage d'être rem-
pli de beaux jardins, & quoiqu'il ne mérite pas
non plus le nom de Ville, il est habité par quan-
tité de riches Marchands. C'est tout ce qui reste de
Tlascalala.

 Mexique.

L'ancienne Vera Cruz, qui, dans son origine,
avait été nommée aussi *Villa-Ricca*, & qu'on ap-
pelle aujourd'hui plus ordinairement *Vera-Cruz*
vieja, pour la distinguer de la nouvelle, est située
dans une grande plaine : elle a, d'un côté, la ri-
viere & de l'autre des campagnes couvertes de
sable, que la violence des vents y pousse des bords
de la mer. Ainsi, le terroir est fort inculte aux
environs ; entre la mer & la Ville, est une espèce
de bruiere remplie de daims rouges : la riviere
coule au Sud ; & , pendant une partie de l'an-
née, elle est presque sans eau ; mais elle est
assez forte en hiver, pour recevoir toute sorte de
vaisseaux.

 L'ancienne
Vera-Cruz.

La Ville contient encore quatre ou cinq cens
maisons ; une grande place qui en fait le centre,
offre quelques arbres d'une prodigieuse grandeur.
L'air est si mal-sain dans l'intérieur des murs,

que les femmes quittent toujours la Ville dans
 Mexique. le temps de leurs couches , parce que ni elles , ni
 les enfans qu'elles mettent au monde , ne peuvent
 résister alors à l'infection ; & , par un usage ex-
 trêmement singulier , on fait passer , le matin ,
 dans toutes les rues , des troupes de bestiaux
 fort nombreuses , pour leur faire emporter les
 pernicieuses vapeurs , qu'on croit sorties de la
 terre.

Villa-ricca, ou la vieille Véra-Cruz, étant dans
 cette mer, le Port le plus voisin de Mexico, qui
 n'en est éloigné que de soixante lieues d'Espa-
 gne, on a continué fort long-temps d'y déchar-
 ger les vaisseaux ; ensuite les dangers du Port,
 ont fait penser à choisir un autre lieu. Avant qu'on
 se fût déterminé à ce changement, les plus riches
 Négocians ne venaient à l'ancienne Ville que
 dans le temps où les flottes arrivaient d'Espagne:
 ils faisaient leur séjour habituel à Xalapa, Ville
 située à seize milles de la mer, sur le chemin de
 Mexico; mais, comme ils avaient besoin à cette
 distance de quatre ou cinq mois pour déchar-
 ger les vaisseaux & pour transporter les marchan-
 dises, une incommodité si nuisible au commerce,
 les fit penser à prendre un lieu nommé *Buytron*,
 situé à dix-sept ou dix-huit milles plus bas sur la
 même côte, vis-à-vis de l'Isle Saint-Jean d'Ulua,
 qui n'est guères à plus de huit cens pas du rivage.

Outre
 Isle, co
 ve qu'il
 ger les
 prendre
 aujourd
 En a
 l'entrée
 sa situat
 vouloir
 fleur d'
 au-deho
 n'est ell
 que la
 ses dime
 de la V
 Château
 surface.
 Soldats,
 quatre
 doit son
 1668, d'
 & Tomi
 tion de
 dans l'I
 pelle; se
 n'ait
 forme d'

la Ville dans
ue ni elles, ni
e, ne peuvent
un usage ex-
er, le matin,
s de bestiaux
emporter les
forties de la

cruz, étant dans
e Mexico, qui
lieues d'Espa-
ps d'y déchar-
gers du Port,
eu. Avant qu'on
les plus riches
ne Ville que
ent d'Espagne:
Xalapa, Ville
r le chemin de
besoin à cette
s pour déchar-
r les marchan-
au commerce,
onné *Buytron*,
plus bas sur la
nt-Jean d'Ulua,
pas du rivage

Outre la défense que le Port y reçoit de cette
Isle, contre la fureur des vents du Nord, on trou-
ve qu'il n'y fallait que six semaines pour déchar-
ger les vaisseaux, & ces deux avantages firent
prendre la résolution d'y bâtir une Ville, qui est
aujourd'hui Véra-Cruz.

En approchant de l'Isle d'Ulua, qui est à
l'entrée du Port, ou plutôt qui sert à le former,
sa situation fait juger qu'il serait dangereux d'y
vouloir entrer dans l'obscurité. On découvre à
peu d'eau quantité de petites roches, qui n'ont
au-dehors que la grosseur d'un tonneau : l'Isle
n'est elle-même qu'un rocher fort bas, qui n'a
que la longueur d'un trait de fleche dans toutes
ses dimensions. Ces défenses naturelles font la force
de la Ville; cependant l'Isle d'Ulua contient un
Château quarré, qui en couvre presque toute la
surface. Il est bien bâti, & gardé par quelques
Soldats, avec quatre-vingt cinq pièces de canon &
quatre mortiers. Les Espagnols confessent qu'il
doit son origine à la crainte qu'ils eurent, en
1668, d'un Capitaine Anglois, nommé *Hawkings*;
& Tomson nous apprend, en effet, dans la Rela-
tion de ses Voyages qu'en 1556, il ne trouva
dans l'Isle qu'une petite maison, avec une Cha-
pelle; seulement, du côté qui fait face à la terre,
on avoit construit un quai de grosses pierres, en
forme de mur fort épais, pour se dispenser d'y

Mexique.

Lanouvelle
Véra-Cruz.

Mexique.

entretenir , comme on l'avait fait long - temps , vingt nègres des plus vigoureux , qui réparaient continuellement les brèches que la mer , & le mauvais temps faisaient à l'Isle. Dans ce mur , ou dans ce quai , on avait entremêlé des barres de fer , avec de gros anneaux , auxquels les vaisseaux étaient attachés par des chaînes ; de sorte qu'ils étaient si-près de l'Isle , que les Mariniers pouvaient sauter du pont sur le quai. Il avait été commencé par le Viceroi Don Antoine de Mendoza , qui avait fait construire deux boulevards aux extrémités. Hawkes , qui fit un voyage dans le Golfe , en 1572 , rapporte qu'on s'occupait alors à bâtir le Château , & Philips rend témoignage qu'il était fini en 1582. C'est donc cette Isle qui défend les vaisseaux contre les vents du Nord , dont la violence est extrême sur cette côte. On n'osait mouiller au milieu du Port même , ni dans un autre lieu , qu'à l'abri du roc d'Ulua : à peine y est-on en sûreté avec le secours des ancres & l'appui des anneaux qui sont aux murs du Château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens , arrache les vaisseaux & les précipite contre les autres rochers , où les poussant dans l'océan. Ces vents furieux ont emporté quelquefois des vaisseaux & des maisons bien loin dans les terres. Ils causent les mêmes ravages dans toutes les parties du Golfe. Une tempête en fait souvent

traverser

verfer toute
 depuis le mois
 nombre , les ve
 Nord-Est & le S
 qu'au mois de
 que , & qui p
 le mois de No
 r. Cependant
 ps , sans quo
 igner dans cet
 ans y ont peu
 Le Port de Véra
 de trente ou
 par deux can
 Outre l'Isle d
 de trois ou qu
 ment Cayos ,
 l'Isle est située
 e , environné
 les on trouve
 s , & des pra
 du Sud , sont
 t beaucoup à
 Nord pousse , d
 du bord de
 en sont presq
 es sont fort or
 de porcelaine

Tome XI,

verfer toute l'étendue au navire le plus pefant. Mexico.
 depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Sep-
 tembre, les vents de bife y soufflent entre le
 Nord-Eft & le Sud-Eft; mais, depuis Septembre
 jusqu'au mois de Mars, c'est le vent du Nord qui
 règne, & qui produit d'affreux orages, sur-tout
 aux mois de Novembre, de Décembre & de Jan-
 vier. Cependant il y a des intervalles de beau-
 coup, fans quoi l'on n'oserait entreprendre de
 naviguer dans cette Mer; les marées mêmes & les
 vents y ont peu de régularité.

Le Port de Véra-Cruz ne peut contenir aisément
 plus de trente ou trente-cinq vaisseaux; on y en-
 tre par deux canaux, l'un au Nord, l'autre au
 Sud. Outre l'Isle de Saint-Jean d'Ulva, il en ren-
 contre trois ou quatre petites, que les Espagnois
 appellent *Cayos*, & les Anglais *Keys*, ou *Clès*.
 Cette ville est située dans une plaine sablonneuse &
 basse, environnée de montagnes, au-delà des-
 quelles on trouve des bois remplis de bêtes fau-
 ces, & des prairies pleines de bestiaux. Du
 côté du Sud, sont de grands marais, qui contri-
 bent beaucoup à rendre l'air mal-sain. Le vent
 du Nord pousse, comme à Villa-ricca, tant de
 la mer du bord de la mer, que les murs de la
 ville en sont presque entièrement couverts. Les
 maisons sont fort ornées d'argenterie, & les mai-
 sons de porcelaine & de meubles de la Chine. Il

y a peu de Noblesse à Véra-Cruz ; mais les Mexicains y sont si riches , qu'il y a peu de Villes aussi opulentes dans l'Univers. Le nombre d'Espagnols ne passe pas trois mille , la plupart blâtres , quoiqu'ils affectent de se nommer blancs autant parce qu'ils se croient honorés de ce titre que pour se distinguer des Américains & des esclaves nègres. On ne passe point pour un homme de considération parmi eux , lorsqu'on n'est riche de cinq ou six cens mille piastres. Leur briété va si loin , qu'ils se nourrissent presque uniquement de chocolat & de confitures. Les hommes sont fiers , & les femmes vivent retirées dans les appartemens d'en-haut , pour éviter la vue des étrangers , qu'elles verraient néanmoins volontiers , si leurs maris leur en laissaient la liberté. Elles sortent quelquefois , c'est dans une voiture & celles qui n'en ont point , sont couvertes d'une grande mante de soie , qui leur pend de la tête jusqu'aux pieds , avec une petite ouverture au côté droit , pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur des maisons , elles ne portent , sur une chemise , qu'un petit corset de soie , lacé de trait d'or ou d'argent ; & , pour toute coiffure , leurs cheveux sont noués d'un ruban sur la tête avec un habillement si simple , elles ne laissent pas d'avoir une chaîne d'or autour du col , & des brassés du même métal aux poignets , &

RALE
 ; mais les N
 peu de Vill
 e nombre d
 la plupart
 ommer blan
 rés de ce tim
 cains & des
 out un hom
 qu'on n'est
 astres. Leur
 ent presque
 es. Les hom
 retirées dans le
 iter la vue
 anmoins vol
 aient la liber
 ans une voitr
 t couvertes d
 pend de la
 te ouverture
 conduire. D
 portent, sur
 soie, lacé
 r toute coë
 uban sur la
 elles ne lai
 our du col,
 boignets, &

meraudes fort précieuses aux oreilles. Les hom-
 mes entendent fort bien le commerce; mais leur
 indolence naturelle leur donne de l'aversion
 pour le travail. On leur voit sans cesse des cha-
 meliers & des reliquaires aux bras & au col. Toutes
 leurs maisons sont remplies de statues & d'images
 de Saints.

L'air est aussi chaud que mal-sain, à Vera-Cruz;
 par toutes sortes de vents, excepté celui du Nord,
 qui souffle ordinairement une fois tous les huit
 ou quinze jours, & qui dure l'espace de vingt
 ou vingt-quatre heures. Il est alors si violent,
 qu'on ne peut pas sortir d'un vaisseau pour aller
 au rivage, & le froid qu'il porte avec lui est
 très-perçant. Le temps, où l'air est le plus mal-
 sain, est depuis le mois d'Avril jusqu'au mois
 de Novembre, parce qu'alors les pluies sont
 continuelles. Depuis Novembre jusqu'au mois
 d'Avril, le vent & le Soleil, qui se temperent
 naturellement, rendent le pays fort agréable. Ce
 climat chaud & mal-sain régné dans l'espace de
 quarante ou quarante-cinq milles vers Mexico;
 au-delà de quoi, l'on se trouve dans un air plus tem-
 péré. Les fruits, quoique excellens, y causent des
 maux dangereux, parce que tout le monde en
 mange avec excès, & qu'ensuite on boit trop
 abondamment de l'eau. La plupart des vaisseaux
 étrangers perdent ainsi, dans le Port de Vera-

Mexique.

Cruz, une partie de leurs équipages ; mais les habitans mêmes ne tirent là - dessus aucun avantage de l'expérience. On découvre, de la Ville, des montagnes couvertes de neige, dont le sommet est caché dans les nues, & qu'on voit distinctement dans un temps clair, quoiqu'elles soient à plus de quarante mille sur la route de Mexico. C'est-là que commence proprement la différence du climar.

Véra-Cruz est le principal Port de la Nouvelle-Espagne, dans le Golfe. C'est-là que sortent toutes les richesses des Indes Orientales par les vaisseaux qui arrivent des Philippines au Port d'Acapulco. C'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique ; & la flotte y apporte annuellement d'Espagne des marchandises d'une immense valeur. Le commerce de Véra-Cruz, avec Mexico ; &, par Mexico, avec les Indes Orientales ; avec le Perou, par Porto-Bello, avec toutes les Isles de la mer du Nord, par Carthagène ; avec Zapotecas, Saint-Alphonse, Guaxaca, par la riviere d'Alvarado ; avec Tabasco, Los Zeques & Chiapa dos Indos, par la riviere de Grijalva ; enfin celui de la Vieille-Espagne, de Cuba, de l'Espagnole, de l'Yucatan, rendent cette petite Ville si riche, qu'elle peut passer pour le centre de tous les trésors & de toutes les commodités des deux Indes. Comme le mauvais

D
 use le per
 ombre fait
 qu'ils le
 as souffert
 équensince
 l'Europe
 Mexico, Xal
 ras, San-M
 s chevaux
 inés par d
 Porto-Bel
 le départ
 i, est quel
 n'embarqu
 nt qu'on m
 yal était c
 Véra-Cruz
 e cette Plac
 les Boucan
 geles, où
 lieux ; &
 z, on l'y
 mp.
 La cinquier
 xico, est
 Guaxaca,
 tient quelc
 les font,

; mais les ha
 un avantage
 a Ville, de
 nt le somme
 roit distincte
 qu'elles soie
 de Mexico
 t la différen

 t de la No
 est-là que
 des Orienta
 es Philippin
 re naturel
 la flotte y
 s marchand
 erce de Vera
 , avec les Ind
 Porto - Bello
 du Nord, p
 t-Alphonse
 , avec Tabaco
 , par la rivie
 eille - Espagn
 mp.

catan, rende
 eut passer p
 routes les co
 le mauvais

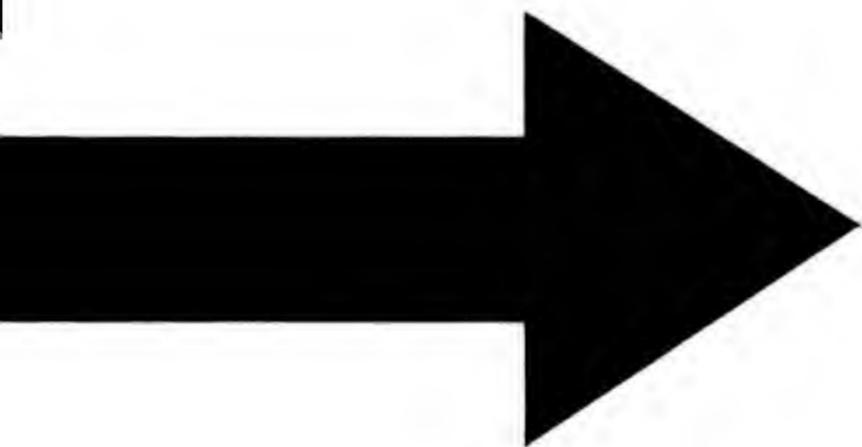
use le petit nombre de ses habitans, leur petit
 ombre fait aussi qu'ils sont extrêmement riches,
 qu'ils le seraient encore plus, s'ils n'avaient
 souffert des pertes irréparables causées par des
 fréquens incendies. Les marchandises, qui viennent
 de l'Europe, sont transportées de Vera-Cruz à
 Mexico, Xalipa, Puebla-de-los-Angeles, Zaca-
 cas, San-Martino, & d'autres lieux, sur le dos
 des chevaux & des mulers, ou sur des charriots
 tirés par des bœufs. La Foire ressemble à celle
 de Porto-Bello, mais elle dure plus long-temps;
 au départ de la flotte, quoique fixé au mois de
 Mai, est quelquefois différé jusqu'au mois d'Août.
 On n'embarque l'or & l'argent, que peu de jours
 avant qu'on mette à la voile. Autrefois le Trésor
 Royal était envoyé de Mexico, pour attendre
 à Vera-Cruz l'arrivée de la flotte: mais, depuis
 que cette Place fut surprise & pillée, en 1683,
 par les Boucaniers, il s'arrête à Puebla-de-los-
 Angeles, où il demeure jusqu'à l'arrivée des
 navires; &, sur l'avis qu'on reçoit de Vera-
 Cruz, on l'y transporte pour l'embarquer sur-le-
 champ.

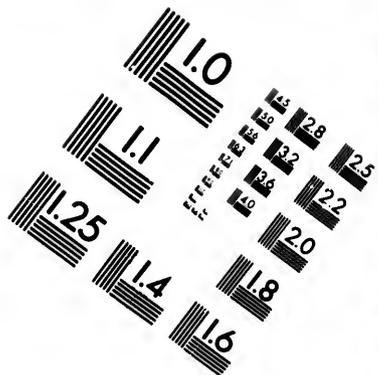
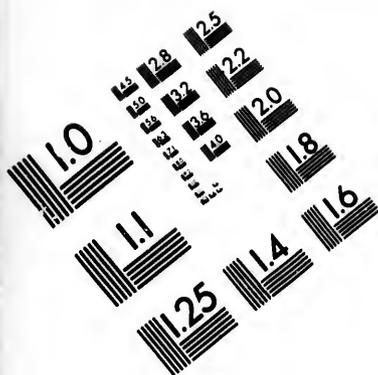
 Mexique.

 Guaxaca.

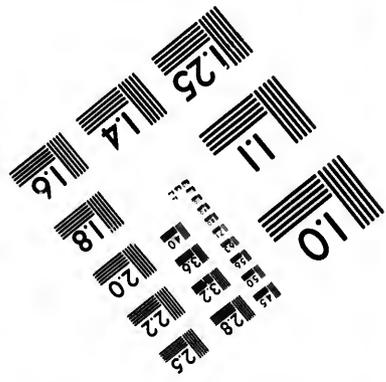
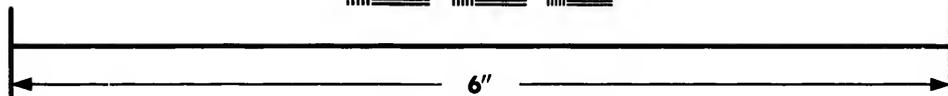
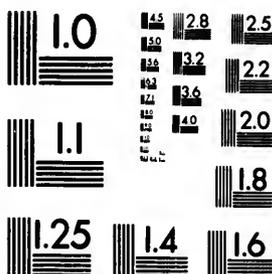
la cinquieme Province de l'Audience de
 Mexico, est située au Sud-Est, & porte le nom
 de Guaxaca, qu'elle tire de sa capitale. Elle
 contient quelques autres Villes, dont les prin-
 cipales sont, Antequerra, Nixapa, San-Jago,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Mexique. Aguatulco ou Guatulco, Tukulula, Capalita & Tecoantepeque. Le pays est extrêmement fertile en froment, en maïs, en cochenille & en cacao. Quelques Ports, qu'il a sur la Mer du Sud, le mettent en commerce avec le Pérou. Il s'y trouve d'ailleurs des mines d'or, d'argent & de cryſtal. C'est dans cette Province que ſe trouvent les fameuſes montagnes Quélenes, ſur la route de Chiapa. Le Voyageur Anglois, Gage, qui le traversa, fait un récit très-curieux des dangers qu'il y courut. Nous ne changerons rien à la narration.

« Quoique ces montagnes ſe faſſent aſſez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aiguës, & qu'elles ſoient compoſées de quantité de têtes, qui ſe joignent, ſous le nom de Quélenes, on ne connaît bien que celle qui s'appelle *Maquilapa*, parce que c'eſt la ſeulement qu'on puiſſe traverser, pour entrer dans la Province de Chiapa. Après dîné, nous commençâmes à monter cette haute & raboteuſe montagne, & nous nous arrêtàmes le ſoir, dans un lieu plat, qui reſſemble à un pré, ſitué ſur le penchant. Nos guides nous firent obſerver qu'il y avoit apparence de beau temps pour le lendemain. Nous ſoupiâmes joyeuſement, & dans cette eſpérance, les proviſions furent ménagées. Nos mulets trouverent auſſi de qu

paître. L
 unimes a
 qui cou
 nous pa
 précédem
 nous ref
 vancér p
 fait mille
 nous ent
 ſouffler. L
 que nous
 que nous
 retourner
 pendant
 en nous
 moitié du
 qui pouva
 voir forcé
 près d'un
 avoit dre
 geurs qui
 arrêtés par
 « Nous n
 juſqu'au li
 trouvâmes
 fontaine &
 bles ; mais
 qu'augmen

paître. La nuit étant venue, nous nous endormîmes agréablement, au bruit des fontaines qui coulaient entre les arbres. L'air du matin nous paraissant aussi calme que celui du jour précédent, nous achevâmes de manger ce qui nous restait de vivres, pour être en état d'avancer plus légèrement. Mais nous n'eûmes pas fait mille pas, en continuant de monter, que nous entendîmes le vent, qui commençait à souffler. Il devint plus impétueux à chaque pas que nous faisons, & bientôt il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos traces, ou nous arrêter. Cependant les guides exciterent notre courage, en nous disant que nous avions déjà fait la moitié du chemin. Ils nous assurèrent que ce qui pouvait nous arriver de pis, était de nous voir forcés de nous reposer un mille plus loin, près d'une fontaine, & dans une loge qu'on avait dressée sous des arbres, pour les Voyageurs qui se trouvaient surpris par la nuit, ou arrêtés par la force du vent.

« Nous montâmes, avec beaucoup de peine; jusqu'au lieu qu'on nous annonçait, & nous le trouvâmes tel qu'on nous l'avait représenté. La fontaine & la loge nous furent également agréables; mais le vent, dont la violence ne faisait qu'augmenter, redoubla si vivement nos craintes,

Mexique.

» qu'aucun de nous ne se sentit la hardiesse d'
 » vancer , ni de retourner en arriere. La nuit
 » approchait, il ne nous restait rien pour souper.
 » Tandis que nous nous regardions les uns les
 » autres , sans savoir comment nous appaiserions
 » la faim, qui commençait à nous presser, nous
 » aperçûmes, entre les arbres, un citronnier
 » chargé de fruits. Les citrons étaient aigres; mais
 » nous ne lâissâmes point d'en manger avidement,
 » assez satisfaits de la facilité que nous
 » avions à les cueillir. Vers la pointe du jour
 » le vent devint plus impétueux que jamais.
 » Il était impossible d'avancer en montant, &
 » presqu'aussi dangereux de descendre. Nous nous
 » déterminâmes, par le conseil même de nos
 » guides, à passer plutôt le jòur entier dans la
 » loge, que de hasarder témérairement notre vie.
 » Les citrons aigres & l'eau de fontaine furent
 » notre seule nourriture. Cependant j'observai
 » que les Américains mettaient dans leur eau
 » une poudre, dont ils avaient quelques sachets
 » pleins. Ils avouerent que c'était de la poudre
 » de leurs gâteaux de maïs, dont ils étaient
 » coutumés à faire une petite provision pour ce
 » voyage. Nous en achetâmes d'eux un sachet,
 » qu'ils nous firent payer vingt fois au-dessus de
 » son prix. Ce faible secours nous soutint pendant
 » tout le jour; &, vers le soir, nous nous

» endormir
 » lendemain
 » ver au
 » tourner
 » diminuer
 » vante,
 » pour av
 » Nous at
 » faisait qu
 » compagne
 » à pied u
 » server le
 » port, de
 » danger. L
 » dit que n
 » conduisan
 » Américain
 » fit passer
 » L'eau, le
 » furent en
 » ne s'endo
 » solu de
 » vent n'é
 » trouva le
 » cinquieme
 » si viveme
 » celui qui
 » nous mor

hardieffe d'
ere. La nuit
pour souper
s les uns les
s appaierion
presser, nous
un citronnier
aigres; mais
anger avidem
ité que nous
nte du jour,
que jamais
montant, et
e. Nous nous
ême de nous
entier dans la
ent notre vie
ntaine furent
l'observa
leur en
lques sachet
de la poudre
s étaient ac
sion pour ce
x un sachet,
au-dessus de
toutint pen
nous nous

» endormîmes dans la résolution de braver le
» lendemain tous les dangers, soit pour arri-
» ver au sommet de la montagne, ou pour re-
» tourner à Tépécantepeque. Le vent ayant paru
» diminuer un peu, dans le cours de la nuit sui-
» vante, nous nous disposions à partir le matin
» pour avancer, lorsqu'il redevint plus violent.
» Nous attendâmes jusqu'à midi. Comme il ne
» faisait qu'augmenter, l'impatience d'un de nos
» compagnons lui fit prendre le parti de monter
» à pied un mille ou deux plus haut, pour ob-
» server les passages, & nous en faire son rap-
» port, dans l'idée qu'on avait pu grossir le
» danger. Il revint deux heures après, & nous
» dit que nous pouvions monter sans crainte, en
» conduisant nos mulets par la bride. Mais les
» Américains étaient d'un autre avis; ce qui nous
» fit passer le reste du jour en contestations.
» L'eau, les citrons aigres & la poudre de maïs
» furent encore notre unique ressource. Mais on
» ne s'endormit, qu'après avoir absolument ré-
» solu de mépriser toutes les difficultés, si le
» vent n'était pas changé le lendemain. Il se
» trouva le même, Jeudi au matin, qui était le
» cinquieme jour. Alors notre courage fut excité
» si vivement par la faim, qu'après avoir invoqué
» celui qui commande à la mer & aux vents;
» nous montâmes sur nos mulets, pour nous

Mexique.

Mexique.

» avancer vers le sommet de la montagne. Ce
 » ne fut pas sans avoir écrit, sur l'écorce d'un
 » grand arbre, nos noms, & le nombre des
 » jours que nous avions passés à jeûn dans la
 » loge.

» Nous marchâmes assez long-temps avec le
 » seul embarras de résister au vent. Les bords
 » de quelques sentiers étroits & taillés dans les
 » rochers servaient à nous soutenir, & nous cau-
 » saient moins de crainte que de fatigue. Aussi
 » quittâmes nous nos mulets pour marcher à pied,
 » & le chemin nous en parut plus facile. Mais,
 » lorsque nous fûmes au sommet de Maquilapa,
 » qui signifie, dans la langue du pays, une tête
 » sans poil, nous reconnûmes la grandeur du
 » péril dont on nous avait menacés. Nous regret-
 » tâmes la loge & nos citrons aigres. Cette ter-
 » rible hauteur est véritablement chauve, c'est-à-
 » dire, sans arbres, sans pierres & sans la moindre
 » inégalité qui puisse servir d'abri. Elle n'a pas
 » plus de deux cens cinquante pas de long, mais
 » elle est si étroite, si rase & si élevée, qu'on se
 » sent tourner la tête en y arrivant. Si l'on jette
 » les yeux d'un côté, on découvre la vaste mer
 » du Sud, si fort au-dessous de soi, que la vue
 » en est éblouie. De l'autre côté, on n'aperçoit
 » que des pointes de rochers & des précipices
 » de deux ou trois lieues de profondeur. Entre

» deux spe
 » le passag
 » endroits
 » le vent
 » dielle de
 » sâmes la
 » courbant
 » jeter un
 » nous pass
 » l'un aprè
 » ture des
 » tôt que n
 » entre des
 » nous rele
 » derriere
 » tomberen
 » prendre u
 » quelques
 » moins pe
 » peine à la
 » dans l'affai
 » la fatigue
 » de quelqu
 » ritures qu

La sixiem
 seule Ville
 côte du Go
 environ qu

deux spectacles si capables de glacer le sang,
 le passage ou le chemin n'a pas, dans quelques
 endroits, plus d'une toise de largeur. Quoiqu'
 le vent fut diminué, nous n'eûmes pas la har-
 dieffe de passer sur nos mulets. Nous en lais-
 sâmes la conduite aux Américains, & nous
 courbant sur les mains & les genoux, sans oser
 jeter un regard de l'un ni de l'autre côté,
 nous passâmes aussi vite qu'il nous fut possible,
 l'un après l'autre, sur les traces & dans la po-
 sature des bêtes qui passèrent devant nous. Aussi-
 tôt que nous nous vîmes dans un lieu plus large,
 entre des arbres, où la crainte nous permit de
 nous relever, nous regardâmes plus hardiment
 derrière nous; mais nos premières réflexions
 tomberent sur notre folie, qui nous avait fait
 prendre un si dangereux chemin, pour gagner
 quelques jours de route que nous n'avions pas
 moins perdus. De-là nous nous rendîmes sans
 peine à la ferme de Don Juan de Tolède, où,
 dans l'affaiblissement de nos forces, par le jeûne,
 la fatigue & la crainte, notre estomac eut besoin
 de quelque temps pour souffrir d'autres nour-
 ritures que des bouillons & du vin.

La sixième Province, qui porte le nom de la
 seule Ville qu'on y connoît, occupe une grande
 côte du Golfe de Mexique, à laquelle on donne
 environ quarante lieues de long, sur la même

 Mexique.

 Tabasco.

Mexique. largeur. Elle est bordée, au Nord, par la Baie de Campêche ; à l'Est, par l'Yucatan ; au Sud, par la Province de Chiapa, & à l'Ouest, par celle de Guaxaca. On vante sa fertilité, sur-tout en cacao, qui fait sa principale richesse ; mais les pluies, qui durent neuf mois de l'année, y rendent l'air extrêmement humide. La ville de Tabasco, dont elle tire son nom, fut la première conquête des Espagnols sur cette côte ; ce qui la fait nommer aussi *Nuestra Señora de la Victoria*. Elle est à dix-huit degrés de latitude du Nord. Sa rivière qui se nomme aussi Tabasco, ou *Grijalva*, forme, avec celle de Saint-Pierre & de Saint Paul, une Isle d'environ douze lieues de long & quatre de large.

Yucatan.

L'*Yucatan*, septième Province de l'Audience de Mexico, est une presqu'Isle découverte en 1517, c'est-à-dire, avant la Nouvelle-Espagne, par Hernandez de Cordoue, & située entre les Golfes de Campêche & de Honduras. Sa Capitale, nommée *Mérida*, résidence du Gouverneur & de l'Evêque de la Province, est à douze lieues de la mer, à vingt degrés dix minutes de latitude du Nord. Elle est peuplée d'un mélange d'Espagnols & d'Américains ; Campêche, Valladolid & Simancas sont ses autres Villes. La première, qui se nomme aussi *San-Francisco*, est célèbre par le commerce du bois de teinture. Sa situation est sur la côte

D
Orientale
degrés vi
Espagnols
n'a pas ré
plusieurs fo
après en a
Valladolid
degrés tren

Toutes le
font chargé
mais un pe
ferme, & n
des pluies. C
la superficie
deur. Il y e
espèces, qui
qui servent
de Campêch
n'en trouve
est plus grass
pine., mais i
gros. L'écor
polie, avec q
de côté & d
branches son
teufe, & pre
resemblent à
est d'un ver

Orientale de la Baie de Campêche, à dix-neuf degrés vingt minutes de latitude. Quoique les Espagnols l'eussent rendue capable de défense, elle n'a pas résisté aux Flibustiers qui l'ont surprise plusieurs fois, sur-tout en 1685, qu'ils la brûlerent, après en avoir fait sauter la citadelle. On place Valladolid sur les confins de Nicaragua, à treize degrés trente minutes. Mexique.

Toutes les terres, près de la mer ou des lacs, sont chargées de mangles, & toujours humides; mais un peu plus avant, le terrain est sec & ferme, & n'est jamais inondé que dans la saison des pluies. C'est une argille forte & jaunâtre, dont la superficie est d'une terre noire, sans profondeur. Il y croît quantité d'arbres de différentes espèces, qui ne sont ni hauts, ni fort gros. Ceux qui servent à la teinture, & qu'on appelle bois de Campêche, y profitent le mieux; & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est plus grasse. Ils ressemblent assez à notre aubépine, mais ils sont généralement beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie, avec quelques pointes néanmoins qui sortent de côté & d'autre, mais le corps & les vieilles branches sont noirâtres; l'écorce en est plus raboteuse, & presque sans aucune pointe. Les petites ressemblent à celles de l'aubépine. Leur couleur est d'un verd pâle. On choisit, pour la coupe,

Mexique.

les vieux arbres, qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de sève, & qu'ils donnent peu de peine à les couper, ou à les réduire en morceaux. La sève en est blanche & le cœur rouge. C'est le cœur qu'on emploie pour la teinture. On abat toute la sève blanche pour la transporter en Europe. Quelque temps après qu'il est coupé, il devient noir; & s'il est mis dans l'eau, il lui donne une si vive couleur d'encre, qu'on s'en sert fort bien pour écrire. Entre ces arbres, il s'en trouve de cinq ou six pieds de circonférence, dont on a beaucoup de peine à faire des bûches qui n'excèdent point la charge d'un homme; aussi les fait-on sauter avec de la poudre. Le bois est fort pesant. Il brûle fort bien, & fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibustiers se servaient de ce feu pour endurcir le canon de leurs fusils, lorsqu'ils s'apercevaient de quelque défaut dans le fer. Dampier est persuadé que le véritable bois de Campêche ne croît que dans l'Yucatan. Les principaux endroits où il se trouve sont le Cap de Cotoche, & la partie Méridionale du pays, dans le Golfe de Honduras.

Audience de Guadalajara.

Les Provinces de Guadalajara sont peu connues des Etrangers & des Espagnols mêmes, qui n'en ont jamais fait de description régulière. Leur situation, vers le Nord, ne tente point la

D
curiosité de
riens, ayant
n'ont pu m
n'en ont tr
sont venus
les Compil
menter l'ob
noms & les
gnages opp
par des con
bornes fort
entrer d'inc
La premi
l'Audience,
est représen
l'on trouve
Guadalajara
qui va se pe
la mer du S
la Province
chevêché de
vingt minute
Mexico est
Los Zacate
de Guadalaja
habitans. Sa
& la résidence
Saint-Louis

curiosité des Voyageurs ; & les premiers Historiens , ayant écrit sur des relations assez confuses , n'ont pu nous donner plus de lumieres qu'ils n'en ont trouvé dans leurs Mémoires. Ceux qui sont venus après eux , tels que Laët , Ogilby ; les Compileurs Hollandais , n'ont fait qu'augmenter l'obscurité , en altérant quelquefois les noms & les distances , pour concilier les témoignages opposés , ou pour suppléer aux omissions par des conjectures. Ainsi , l'on est réduit à des bornes fort étroites quand on n'y veut rien faire entrer d'incertain.

La premiere Province , qui donne son nom à l'Audience , & qui tire le sien de sa Capitale , est représentée comme un Pays sain & fertile , où l'on trouve quelques mines d'argent. La ville de Guadalajara est située sur la riviere de Barania , qui va se perdre , soixante lieues au-dessous , dans la mer du Sud. C'est le siège du Gouverneur de la Province , & d'un Evêque suffragant de l'Archevêché de Mexico. On la place à vingt degrés vingt minutes de latitude ; son éloignement de Mexico est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Los Zacatecas , seconde Province de l'Audience de Guadalajara , tire son nom de celui de ses anciens habitans. Sa Capitale , qui est un Siège Episcopal & la résidence du Gouverneur , se nomme aussi *Saint-Louis de Zacatecas* ; & ses autres Villes

 Mexique.

 Los Zaca-
tecas.

font, *Xeres de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, Mexique. Nombre de *Dios*, & *Avino*, célèbre par ses mines d'argent. Le pays est sec & montagneux, mais fertile dans les vallées, & riche en mines. Il s'étend du Sud au Nord, depuis la Province de *Guaxaca* vers le Golfe du Mexique.

Nouvelle-Biscaie. La troisième Province, nommée *Nueva Biscaya*, ou Nouvelle-Biscaie, est contigue au *Nouveau Mexique*, vaste pays Septentrional, dont les bornes ne sont pas encore connues. Les Mémoires de *Lionnel Waffer* nomment *Durango* pour Capitale de la Nouvelle-Biscaie, & donnent plusieurs mines d'argent à cette Province.

Cinaola. La Province de *Cinaola* est la plus Septentrionale de toute la Nouvelle-Espagne. Sa situation, sur la mer de Californie, la fait toucher aussi au Nouveau Mexique; mais, dans cet éloignement, elle contient fort peu d'Espagnols, quoique l'air y soit fort sain, & qu'on vante sa fertilité en fruits, en légumes & en coton.

Culiacan. La cinquième Province, qui se nomme *Culiacan*, n'est pas mieux connue que celle de *Cinaola*. On lui donne néanmoins quelques mines d'argent, & deux Villes, *Culiacan*, sa Capitale, & *Saint-Miguel*. Comme elle est bordée aussi par la mer Vermeille, ou de Californie, on trouve quelques détails sur ces côtes, dans les voyages de *Dampier*, de *Cook*, de *Rogers* & des autres

Aventuriers

Aventuriers
temps. M
ances, q
dans la r
d'utilité à
de ces obf
& qu'on a
difficulté d
Nation dé
angue.

Chiamet
ord de la r
ent d'Amé
eux Villes
le, & Ag
ir, son m
argent, q
pagnoles e
La dernie
appelle *Xa*
née en par
Compostel
ez *Guzmar*
ion.

C'est dans
une minute
ce le Cap
enturiers o

Tome

Ellerena ;
 re par les
 montagneux,
 en mines.
 a Province
 e.

Nueva Bif-
 ue au Nou-
 onal, dont
 s. Les Mé-
 at *Durango*
 & donnent
 nce.

Septentrio-
 Sa situation,
 cher aussi au
 loignement,
 quoique l'air
 fertilité en

omme *Culia-*
 de *Cinaola*.
 mines d'ar-
 Capitale, &
 ée aussi par
 , on trouve
 les voyages
 e des autres
 Aventuriers

Aventuriers Anglais qui les ont visitées en divers
 temps. Mais, à l'exception des vues & des dis-
 tances, qui paraissent assez fidèlement recueillies
 dans la relation d'Edouard Cooke, il y a peu
 d'utilité à tirer, pour la Géographie, de la plupart
 de ces observations, où l'ordre manque toujours,
 & qu'on a peine d'ailleurs à concilier, par la
 difficulté de reconnaître des noms que chaque
 Nation défigure ou change entierement dans sa
 langue.

Chiamerlan, la sixieme Province, située sur le
 bord de la même mer, est peuplée presque unique-
 ment d'Américains. Les Espagnols y ont néanmoins
 deux Villes; *Saint-Sébastien*, qui en est la Capi-
 tale, & *Aguacera*. On vante la fertilité du ter-
 rir, son miel, sa cire, & sur-tout les mines
 d'argent, qui firent établir ces deux Colonies
 espagnoles en 1554.

La dernière Province de la seconde Audience
 s'appelle *Xalisco*, de son ancien nom. Elle est
 bornée en partie sur la mer du Sud. Sa Capitale
 est *Compostella Nueva*, bâtie, en 1531, par *Nu-
 ñez Guzman*, qui conquit une partie de cette
 région.

C'est dans cette Province, à vingt degrés vingt
 une minutes du Nord, suivant *Dampier*, qu'on
 trouve le Cap de *Corrientes*, d'où la plupart des
 Aventuriers ont marqué le point de leur départ;

Tome XI.

N

Mexique.

Chiamer-
 lan.

Xalisco.

 Mexique.

pour passer de la mer du Sud aux Indes Orientales. C'est à l'autre extrémité de cette Province, ou dans la partie de celle de Méchoacan, qui touche aussi à la mer du Sud, qu'il faut placer le volcan de la Ville Espagnole de Colima, dont le même Voyageur fait la description suivante. « Nous vîmes le Volcan de Colima. C'est une fort haute montagne, vers les dix-huit degrés trente-six minutes du Nord, à cinq ou six lieues de la mer, & au milieu d'un agréable vallon. On y voit deux petites pointes, de chacune desquelles sortent toujours des flammes ou de la fumée. La Ville du même nom est dans une vallée voisine, qui passe pour la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle n'a pas moins de dix lieues de large, près de la mer, où elle forme une petite Baie. On assure que la Ville est grande, riche & Capitale du pays. »

 Audiance
de Guati-
mala.

 Soconusco.

On donne le premier rang, dans l'Audiance de Guatimala, à la Province de Soconusco, qui est bordée au Nord par celle de Chiapa; à l'Est, par celle de Guatimala; au Midi, par la mer du Sud, & à l'Ouest, par la Province de Guaxaca. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, à-peu-près de la même largeur. Quoique le pays soit ouvert & plat, on n'y connaît d'autre ville Espagnole que Soconusco.

 Chiapa.

La Province de Chiapa est assez connue

la descri
long séj
richesses
se rappel
vince de
sommel
bourg d'
passe à C
Chiapa e
Espagnole
Philippe,
qui est à
Ainsi, c
qui lui do
sien. Quoi
soit une d
qu'on n'y
ni trouvé d
n'a aucun
qu'elle l'en
grandeur d
compter qu
de Guaxaca
catan & de
de cette si
que c'est de
toute la No
entrer par l

Andes Orienn
 te Province,
 choacan, qui
 il faut placer
 e Colima, &
 escription sui
 Colima. C'est
 s dix-huit de
 à cinq ou six
 d'un agréable
 s pointes, de
 ars des flammes
 e nom est dans
 la plus agréable
 e n'a pas moins
 la mer, où elle
 re que la Ville
 a pays. »
 s l'Audience de
 sco, qui est borné
 l'Est, par celle de
 er du Sud, & celle de
 ca. Sa longueur
 à-peu-près la même
 s soit ouverte
 Espagnole qu'
 ez connue

la description de Gage, qui profita d'un assez long séjour, dans la Capitale, pour connaître les richesses & le Gouvernement du pays. On doit se rappeler que, dans la description de la Province de Guaxaca, nous l'avons suivi jusqu'au sommet des Quélenes. Il descendit de là au bourg d'Acapala, situé sur la même rivière qui passe à Chiapa dos Indos. Ensuite, ayant traversé Chiapa el Réal, il passa par deux petites villes Espagnoles, nommées Saint-Christophe & Saint-Philippe, d'où il se rendit à Chiapa dos Indos, qui est à douze lieues de l'autre.

Mexique.

Ainsi, cette Province a deux Villes principales, qui lui donnent leur nom, ou dont elle tire le sien. Quoique, dans l'opinion des Espagnols, elle soit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines, ni trouvé de sable d'or dans les rivières, & qu'elle n'a aucun Port sur la mer du Sud, Gage assure qu'elle l'emporte sur beaucoup d'autres par la grandeur de ses Villes & de ses bourgs; sans compter qu'étant placée entre celle de Mexico, de Guaxaca, de Soconusco, de Guatimala, d'Yucatan & de Tabasco, elle tire un grand avantage de cette situation. Le même Voyageur ajoute que c'est de la force ou de la faiblesse que dépend toute la Nouvelle-Espagne, parce qu'on y peut entrer par la rivière de Tabasco & par l'Yucatan,

Mexique. & se trouver ainsi comme au centre de cette grande région.

Chiapa dos Indos est une des plus grandes Villes que les Américains aient dans tout le Continent. On y compte au moins quatre mille familles, & les Rois d'Espagne l'ont distinguée par divers privilèges. Mais, quoiqu'elle soit gouvernée par des Américains, elle dépend du Gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme à son gré des Officiers de cette Nation, & qui doit veiller sur leur conduite. Le principal qu'on honore aussi du titre de Gouverneur, est en possession, depuis long-temps, du droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui était revêtu de cette dignité, du temps de Gage, se nommait Don Philippe de Guzman. Il était si riche, qu'ayant gagné un procès à la Chancellerie de Guatimala pour la défense des privilèges de sa Ville, il fit faire, sur terre & sur l'eau, des fêtes aussi magnifiques que celles de la Cour d'Espagne. Il n'y a point de Ville où l'on trouve autant de Noblesse Américaine qu'à Chiapa dos Indos.

 Pays des Zoques. Le pays des Zoques, qui fait la plus riche partie de la Province, s'étend d'un côté jusqu'à celle de Tabasco; d'où les marchandises du pays se transportent, à Véra-Cruz, par la rivière de Grijalva. Il commerce aussi avec l'Yucatan par le Hâvre de Port-Royal. Mais les Espagnols y vivent

dans la cr
 à laquelle
 Gage est p
 jusqu'à pr
 commodit
 de profon
 ont empêch
 terer jusque
 & qui ne d
 si belle ent
 Les Bour
 mais elles s
 quantité de
 toute l'Amé
 es vergers
 nous fourni
 dîtes. Ils fo
 eurs, que l
 Ces ouvrag
 ervir de
 Europe. Le
 & de belle
 Tabasco; ma
 plus tempéré.
 Le pays,
 errière celu
 per du Nord
 ans quelque

dans la crainte continuelle de quelque invasion, à laquelle il leur serait difficile de s'opposer. Mexique.
 Gage est persuadé qu'ils n'ont dû leur tranquillité, jusqu'à présent, qu'à la chaleur du climat, à l'incommodité des mouchérons, & peut-être au peu de profondeur de la riviere de Grijalva, qui ont empêché les Anglais & les Hollandais de pénétrer jusques dans le sein du pays : obstacles légers, & qui ne devaient pas leur faire abandonner une si belle entreprise.

Les Bourgades des Zoques ne sont pas grandes; mais elles sont riches, parce qu'elles recueillent quantité de soie, & la meilleure cochenille de toute l'Amérique. On y voit peu d'Indiens dont les vergers ne soient bien plantés des arbres qui nous fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs, que les Espagnols achètent pour l'Espagne. Ces ouvrages sont d'une beauté qui pourrait servir de modèle aux meilleurs ouvriers de l'Europe. Les habitans des Zoques sont ingénieux, & de belle taille. Le climat est chaud vers Tabasco; mais l'intérieur du pays jouit d'un air plus tempéré.

Le pays, qu'on nomme les Zeldales, est situé Pays des
Zeldales.
 derrière celui des Zoques. Il s'étend depuis la mer du Nord jusqu'à la Province de Chiapa; &, dans quelques endroits, vers le Nord-Ouest, il

 Mexique.

touche au canton de Comitlan. Vers le Sud-Ouest, il touche à des terres Américaines, qui n'ont pas encore reçu le joug de l'Espagne, & dont les habitans font souvent des courses sur les Peuples soumis. La principale Ville des Zoques se nomme *Ococingo*, & sert de frontière contre ces ennemis. Ce pays est estimé des Espagnols, parce qu'il produit quantité de cacao, qu'ils recherchent beaucoup, & de graine d'achiote, qu'ils emploient à colorer le chocolat. Ce qu'on nomme *achiote*, dans la Nouvelle-Espagne, est la teinture qui se nomme *rocou* dans d'autres lieux, ou plutôt la graine dont elle se fait. Les bestiaux, la volaille, le gibier, le maïs & le miel sont fort communs dans les Zoques. Quoique la plus grande partie du pays soit haute & montagneuse, *Ococingo* est situé dans une belle vallée, où se réunissent plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui ont fait croire ce lieu propre à la culture du sucre. Gage y vit commencer une machine, dont on se promettait autant de profit que des moulins à sucre de *Chiapa dos-Indos*. On y avait semé aussi du froment, qui croît fort bien, & dont la qualité se trouve excellente.

 Vera-Paz.

On donne à la Province de *Vera-Paz*, environ trente-cinq lieues de long sur la même largeur. Elle est bordée au Nord, par l'Yucatan; à l'Est, par le Honduras & la Province de Guatimala.

du Sud, par celle de Soconusco, & à l'Ouest ;
 par celle de Chiapa. C'est un pays montagneux
 & rempli de bois, qui produit néanmoins du
 maïs, & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son
 nom lui vient de la facilité avec laquelle il se
 soumit aux Espagnols, lorsqu'ils eurent achevé la
 conquête de Guatimala & des pays voisins.
 Cependant il est resté, entre cette Province
 & celle de l'Yucatan, une région qu'ils n'ont
 encore pu subjuguier, malgré l'intérêt qu'ils
 ont à s'ouvrir un chemin de ce côté-là, jusqu'à
 Campen, Ville de l'Yucatan, qui fournirait aux
 Négocians de Vera-Paz & de Guatimala, une
 voie plus sûre que le Golfe, pour conduire leurs
 marchandises à la Havanne. Gage raconte qu'un
 Religieux de ses amis, nommé François Moran,
 hasarda de traverser avec deux ou trois Améri-
 cains, tout ce pays jusqu'à Campen, où il trouva
 quelques Espagnols, qui admirèrent son audace.
 Étant retourné ensuite à Vera-Paz, il se loua du
 traitement qu'il avait reçu des habitans ; mais,
 comme il entendait leur langue, il avait décou-
 vert que le motif qu'ils avaient eu pour le traiter
 avec tant de douceur, était la crainte d'exciter
 les Espagnols à reprendre les armes contre leur
 Nation. Il assura que leur pays était incompara-
 blement meilleur que la partie de cette Province,
 dont les Espagnols sont en possession, & qu'il y

 Mexique.

 Mexique.

avait vu , dans une belle vallée , sur le bord d'un grand lac , une Ville qui ne contenait pas moins de douze mille habitans. La connaissance qu'il avait acquise du pays , le fit passer en Espagne , pour engager la Cour à tenter encore une fois cette conquête. On n'a point appris que son zèle ait eu le succès qu'ils s'était promis. Mais , quoique cette barriere subsiste toujours entre Véra-Paz & l'Yucatan , les Espagnols de Véra-Paz ont , d'un autre côté , le passage libre , pour se rendre au Golfe , d'où ils apportent assez facilement les marchandises qui leur viennent par les vaisseaux d'Espagne.

 Guatimala.

La Province de *Guatimala* , est une des plus grandes & des plus riches de la Nouvelle-Espagne. Depuis sa capitale , qui porte le nom , & qui est le siège de l'Audience , la Jurisdiction s'étend , suivant Gage , l'espace de trois cens lieues au Sud vers Nicaragua , Costa-Ricca & Véragua , cent lieues au Nord , vers les Zoques de Chiapa , soixante vers Véra-Paz & Golfo d'Olce , à l'Est , & dix à douze à l'Ouest , vers la mer du Sud.

Depuis Tecoahtepeque , dans Guaxaca , il y a six vingt lieues de côte , sans aucun Port , jusqu'au Havre de la Trinité. Cependant toute cette côte est fort riche par la culture de l'indigo , qui passe dans le Golfe de Honduras , pour être transporté en Espagne , & par la multitude de

les bestiaux. Guatimala est celle du grand lac na le Golfe de des Marcha Mexico est capitale de est éloigné q sur la route , continuelle p Dans le cour ordinairement chargent leur Thomas de C bâtis exprès ls se charge Guatimala , & ivée pendant Saint-Jacqu qui donnent vallée , qui n'a & qui est bon montagnes. L a vallée & de quoiqu'il conv tant l'expressi mais l'autre e ette le feu. E

bord d'un pas moins l'Espagne, e une fois ue son zèle s, quoique Vera-Paz & ont, d'un rendre au lement les s vaisseaux e des plus -Espagne, m, & qui on s'étend, s lieues au t Véragua, de Chiapa, e, à l'Est, du Sud. aca, il ya Port, jus- toute cette l'indigo, pour être titude de

les bestiaux. Mais la principale partie de Guati- =====
 mala est celle qui s'étend à l'Est vers Golfo-Dolce, Mexique.
 grand lac navigable, qui a son embouchure dans
 le Golfe de Honduras. C'est la plus fréquentée
 des Marchands & des Voyageurs, parce que
 Mexico est à trois cens lieues au Nord de la
 capitale de cette Province, & que ce lac n'en
 est éloigné que de soixante, sans aucun embarras
 sur la route, avec l'avantage d'ouvrir une voie
 continuelle pour le commerce avec l'Espagne.
 Dans le cours de Juillet & d'Août, il y aborde
 ordinairement deux ou trois Navires, qui dé-
 chargent leurs marchandises au bourg de Saint-
 Thomas de Castille, dans de grands magasins;
 bâtis exprès pour la conservation de ce dépôt.
 Ils se chargent de celles qu'on y envoie de
 Guatimala, & qui attendent quelquefois leur ar-
 rivée pendant deux ou trois mois.
 Saint-Jacques de Guatimala, (c'est le nom que
 lui donnent les Espagnols,) est situé dans une
 vallée, qui n'a pas tout-à-fait une lieue de largeur,
 & qui est bordée des deux côtés par de hautes
 montagnes. Les deux qui s'approchent le plus de
 la vallée & de la Ville, portent le nom de volcans,
 quoiqu'il convienne peu à l'une, qui n'est, sui-
 vant l'expression de Gage, qu'un volcan d'eau;
 mais l'autre est un volcan réel, qui brûle & qui
 étte le feu. Elles sont à-peu-près vis-à-vis l'une

Mexique.

de l'autre, des deux côtés de la vallée. La montagne d'eau, qui est du côté du Sud, pend presque perpendiculairement sur la Ville. Celle de feu est un peu plus bas, & plus proche du faux-bourg ou de la vieille-Ville. La première est plus haute que l'autre, & fort agréable à la vue par la verdure dont elle est presque toujours couverte. On y trouve des champs semés de bled d'Inde ; &, dans quantité de petits villages, qui occupent les pentes & les sommets, des roses & des lis, & d'autres fleurs, avec une grande abondance d'excellens fruits. Les Espagnols lui donnent le nom de volcan d'eau, parce qu'il en sort quantité de ruisseaux, vers le bourg de Saint-Christophe, & qu'il se forme de ses eaux un grand Lac d'eau douce, proche d'Amatitlan & de Pécapa. Du côté de Guatimala & de la vallée, elle produit un si grand nombre de fontaines, qu'elles composent une rivière qui court dans la vallée, & qui fait tourner les moulins de Xocotenango. Cette rivière n'était pas connue au temps de la conquête. Mais autant que la montagne d'eau a d'agrément, autant l'aspect de l'autre est épouvantable. On n'y voit que des cendres & des pierres calcinées. Jamais il n'y paraît de verdure. Nuit & jour on y entend le bruit d'une espèce de tonnerre, que les habitans attribuent aux métaux qui s'y fondent. On en voit sortir des flammes

D E

avec des torrens
& qui remplissent
Guatimala est fr
entre le Paradis
l'arrivée de Ga
laquelle il était
que, non-seule
en avaient été
& les plantes s
pierres, qui le
ou manquer de
es eût portées
berent à côté, d
& où ceux qu
d'admirer que
ait pu transport
maison, & que
plusieurs fois, n
violence du feu
du bruit ne l'es
en été, c'est-à
fin d'Avril. Gag
long séjour, r
comme la plu
tous ses voyage
Mexico & Gu
sain, & ne rec
toutes les comm

avec des torrens de soufre qui brûlent sans cesse, & qui remplissent l'air d'une mortelle vapeur. Guatimala est situé, suivant le proverbe du pays, entre le Paradis & l'Enfer; il s'était fait, avant l'arrivée de Gage, une fort large ouverture, par laquelle il était sorti tant de cendres embrâsées, que, non-seulement toutes les maisons voisines en avaient été couvertes, mais que les arbres & les plantes s'en étaient ressentis. Une nuée de pierres, qui les avaient accompagnées, n'aurait pu manquer de ruiner la Ville, si l'action du feu n'eût portées vers les édifices; mais elles tombèrent à côté, dans un fond où elles sont encore, & où ceux qui les voient ne se lassent point d'admirer que la seule impétuosité des flammes ait pu transporter des masses de la grosseur d'une maison, & que vingt mulets, comme on l'a tenté plusieurs fois, n'ont pas la force de remuer. Cette violence du feu n'est pas toujours égale, & celle du bruit ne l'est pas non plus: mais il augmente en été, c'est-à-dire, depuis Octobre jusqu'à la fin d'Avril. Gage, qui s'y était accoutumé par un long séjour, ne regarde pas moins Guatimala comme la plus agréable Ville qu'il ait vue dans tous ses voyages. Le climat y est fort tempéré. Mexico & Guaxaca ne jouissent pas d'un air si sain, & ne reçoivent pas avec plus d'abondance toutes les commodités de la vie. Il n'y a point de

Mexique.

bestiaux, de volaille & de gibier, qui ne soient communs dans la Province. La mer du Sud, les rivières & les Lacs d'eau douce fournissent toute sorte de poissons.

On compte, dans toute l'étendue de la Ville & des fauxbourgs, environ sept mille familles, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs dont le bien monte à cinq cens mille ducats. Aussi le commerce y est-il florissant. Elle tire par terre les meilleures marchandises de Mexico, de Guaxaca, de Chiapa, de Nicaragua & de Costa-rica. Du côté de la mer, elle communique avec le Pérou, par le Port de la Trinité, qui appartient à la Province, & par Réalejo, Port de Nicaragua sur la même côte.

Le Port de la Trinité est moins renommé par ses avantages maritimes, quoiqu'il soit le seul où les grands vaisseaux puissent aborder sur la côte de Guatimala, que par une espèce de volcan qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, & que les Espagnols croient une des bouches de l'Enfer. Ce n'est point une montagne, comme la plupart des lieux auxquels on donne le même nom; au contraire, le terrain en est fort bas & n'est voisin d'aucune hauteur: mais il en sort continuellement une fumée noire & épaisse, qui jette une forte odeur de soufre, & dans laquelle il se mêle souvent des flammes. Les Indiens même n'osent s'en

approcher; & leur hardiesse pour braver ces cruelles maladies ne leur a permis que de venir à se rétablir, sans avoir eu le loisir d'aller plus loin. La distance d'entre les deux Ports par l'épaisseur du brouillard est de plus de deux lieues, & il faut monter presque à l'écume de la mer pour se relever néanmoins à terre. Cette terre est si chaude qu'elle ne peut être cultivée. La cinquième Province, qui est la Province de Hibueras, est si éloignée de la mer qu'elle a presque au Sud-Est de Guatimala, & au Nord-Est de Nicaragua, une étendue de plus de cent lieues, & une largeur de plus de vingt lieues. Elle est presque déserte, & n'a que quelques bestiaux; mais elle a de très-belles mines d'or. Les Casas, c'est-à-dire les Villages, sont peuplés de l'Amérique. En l'année 1502, dans le mois de Juin, un vaisseau de Colomb, & la découverte de l'Amérique lui fut attribuée. Ce vaisseau, qui était commandé par Christophe Colomb, réal, voyagea pendant six semaines, & ne trouva point de terre nouvelle. On ne s'en retourna point sans avoir fait une bonne foi que, pendant son voyage, il avait découvert quatre cent cinquante nouvelles terres, & qu'il avait découvert des armes; que les

approcher ; & ceux qui l'ont entrepris ont payé leur hardiesse par une mort subite , ou par d'autres cruelles maladies, dont ils ont eu beaucoup de peine à se rétablir. Un Religieux, ami de Gage, ayant pas laissé de tenter l'aventure , fut arrêté à la distance d'environ d'eux cens cinquante pas, par l'épaisseur d'une pointe fumée , qui le fit tomber presque sans force & sans connaissance. Il se releva néanmoins ; mais il revint avec une fièvre chaude qui mit sa vie fort en danger.

 Mexique.

La cinquieme Province, qu'on nomme *Honduras* *Hiberas*, est située sur le Golfe du même nom, elle a presque au Nord, comme elle est à-peu-près Sud-Est de Guatimala, à l'Est de Vera-Paz & au Nord-Est de Nicaragua. On ne lui donne pas moins de cent cinquante lieues de long sur quarante-vingt de large. Dans cette étendue, elle est presque déserte, quoique très-fertile en maïs & en bestiaux ; mais, si l'on en croit Barthélemi las Casas, c'était autrefois un des pays les plus peuplés de l'Amérique, lorsqu'il fut découvert en 1502, dans le quatrième voyage de Christophe Colomb, & la diminution de ses habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. Cortés, voyageur de cette nation, avoue de bonne foi que, de son temps, on n'y aurait pas trouvé quatre cens Américains capables de porter des armes ; que le fer, le feu, le travail des mines

 Honduras.

Mexique.

& les rigueurs de l'esclavage en avaient fait périr un nombre infini, & que le reste s'était sauvé dans des bois & des rochers impénétrables. Cependant les Espagnols ont bâti plusieurs Villes dans cette grande Province. Les principales sont Truxillo, Valladolid, ou Comayaga, siège Episcopal, Copal, dont le Prélat porte ordinairement le titre d'Evêque de Honduras; San-Pédro, Picerto de Cavallos, Naco & Triomfo de la Cruz.

Nicaragua.

De Honduras, on prend par les mines de Chalatecca pour entrer dans la Province de Nicaragua, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. Cette Province passe pour une des plus belles de la Nouvelle-Espagne. Mais la chaleur y est si grande qu'on n'y peut voyager de jour en été. Il y pleut l'espace de six mois; & cette saison, qu'on nomme l'hiver, commence ordinairement au milieu de Mai. Le reste de l'année se passe dans une continuelle sécheresse; ce qui n'empêche point que la cire, le miel & les fruits n'y soient en abondance. Il s'y trouve de si gros arbres, que les hommes peuvent à peine les embrasser. On y voit peu de gros bestiaux; mais les porcs, dont les premiers y sont venus d'Espagne, ont extrêmement multiplié. Corréal, qui par le passé a servi fort soigneusement le pays, ne croit point qu'il ait jamais produit d'or, quoique les premiers

Voyageurs
trouvé. Ma
tranquillité
tendent dig
lui donne.
queux. On
cipale est
grande par
quinze cens
Nicaragua s
sur la mer
nueva, Nica
Masfoya, où
à l'embouch
Léon est
à la distance
sur le bord
lac, qui, trav
longueur, v
par une emb
dore. Les ma
bâties, mais
crainte conti
en compte p
pagnées de j
merce des d
& la beauté d
de la vie po

Voyageurs de la Nation se vantent d'y en avoir ~~trouvé~~ Mexique.
 trouvé. Mais il convient que l'abondance & la tranquillité, qui règnent dans cette Province, la rendent digne du nom de Paradis terrestre qu'on lui donne. Aussi les habitans y sont-ils fort voluptueux. On y parle quatre langues, dont la principale est le Mexicain, qui s'étend dans une grande partie des deux Amériques, l'espace de quinze cens lieues à la ronde. La Capitale de Nicaragua se nomme *Léon*; & ses autres Villes, sur la mer du Sud, sont *Grenade*, *Segovica-nueva*, *Nicaragua*, *Realejo*, ou *Rialeja*, *Nicoya*, *Mafoya*, ou *Mafava*, *Jaën* & *Porto-san-Juan*, à l'embouchure du lac, sur la mer du Nord.

Léon est situé entre *Réalejo* & *Grenade*, & à la distance d'une journée de ces deux Places, sur le bord & comme à la naissance d'un grand lac, qui, traversant la Province dans sa plus grande longueur, va se jeter dans l'Océan Septentrional par une embouchure qui se nomme le *Désaguadore*. Les maisons de cette Ville sont fort bien bâties, mais basses, parce qu'on y est dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On en compte plus de douze cens, la plupart accompagnées de jardins & de beaux vergers. Le commerce des deux mers y fait régner l'abondance; & la beauté du climat se joignant aux commodités de la vie pour faire un heureux fort aux habi-

Mexique.

tans, ils s'abandonnent à la mollesse, dans leurs délicieux jardins, où ils passent la plus grande partie du jour à dormir, à nourrir des oiseaux, à faire bonne chère du poisson du lac, & des autres productions admirables du pays. Ce voluptueux repos n'est troublé que par la crainte d'un volcan voisin, qui leur a souvent causé beaucoup de mal, quoiqu'il soit devenu moins ardent, & qu'il n'en sorte aujourd'hui que de la fumée; mais elle fait juger qu'il y reste encore du soufre, & tôt ou tard on s'attend à de nouvelles éruptions.

De Léon à Grenade, le chemin est d'une beauté qui cause de l'admiration aux Voyageurs; & tous les agrémens de la Nature s'y trouvent joints à l'abondance. Grenade est une Ville mieux bâtie encore & plus peuplée que Léon. Les Négocians y sont plus riches, les Eglises plus belles, & les Couvens y jouissent d'un immense revenu. Le principal commerce de cette Ville est à Carthagene, à Guatimala, à San-Salvador & à Comayagua. Le même Voyageur y vit entrer, dans un seul jour, plus de trois cens mulers, qui venaient de San-Salvador & de Comayagua, chargés d'indigo, de cochenille & de cuirs. Deux jours après, il en vit arriver, de Guatimala, trois autres troupes, dont l'une portait les revenus du Roi; la seconde, une grande quantité de sucre, & la troisième, de l'indigo.

D
Indigo. Il
ade est un
Septentrion
eurs march
per entre
dans le gol
nombre à
& souvent
ux revenus
es navires
le Nicaragu
emps par l
ent à déci
mulers, dor
dors une p
inconmodit
a voie du
En avanç
ud-Est ver
septieme
om que Li
arce que,
opulence,
moins sans
e bestiaux.
Evêché de
e homme
périter bea
Tome

e, dans leurs
plus grande
des oifeaux,
la lac, & des
ys. Ce volup
a crainte d'un
usé beaucoup
ns ardent, &
e la fumée;
ore du soufre,
ouvelles érup-

in. est d'une
x Voyageurs,
s'y trouvent
e Ville mieu
n. Les Négo
s plus belles,
ense revenu,
le est à Car
dor & à Co
rtter, dans un
qui venaient
chargés d'in
jours après,
tres troupes,
la seconde,
troisième, de
l'indigo.

l'indigo. Il ajoute qu'au départ des frégates, Grenade est une des plus riches Villes de l'Amérique Septentrionale. L'inquiétude des Négocians pour leurs marchandises, qu'ils craignent de voir tomber entre les mains des ennemis de l'Espagne dans le golfe de Honduras, porte le plus grand nombre à les envoyer par le lac à Carthagene; & souvent même on fait prendre la même route aux revenus de la Couronne. Cependant, quoique les navires fassent voilé en assurance sur le lac de Nicaragua, leur descente est retardée si long-temps par la chute des eaux, qui les oblige souvent à décharger & à recharger, à l'aide des mulets, dont ils se font suivre pour transporter alors une partie des marchandises, que cette incommodité détermine les plus hardis à prendre la voie du Golfe.

En avançant de la Province de Nicaragua au Sud-Est vers l'Isthme de Darien, on entre dans la septieme Province, qui s'appelle *Costa-ricca*; nom que Lionnel Waffer prend pour une ironie, parce que, loin d'y avoir observé des marques d'opulence, il la trouva pauvre & stérile, ou du moins sans autre richesse qu'une grande quantité de bestiaux. Elle dépend, pour le spirituel, de l'Evêché de Léon ou de Nicaragua. Sa Capitale se nomme *Carthago*; & ses autres Villes, sans mériter beaucoup ce titre, sont *Esparza*, *Aran-*

Mexique.

Costa-ricca.

juex & Castro d'Austria. On doit juger, par la situation, qui est resserrée entre la mer du Sud & celle du Nord, qu'elle a des Ports sur l'une & sur l'autre.

Le Voyageur Oëxmelin rapporte des détails curieux sur les singes qu'il vit dans la baie de *Blaksuel*, sur la côte Occidentale de Véragua. Lorsqu'ils voyaient approcher les chasseurs, dit-il, ils se joignaient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables. Ils jetaient sur leurs ennemis des branches seches, qu'ils rompaient avec beaucoup de force. Quelques-uns faisaient leur fiente dans leurs pattes & nous la jetaient à la tête. Je remarquai qu'ils ne se séparent jamais & qu'ils sautent de branche en branche avec une légèreté qui éblouit la vue. On n'en voit pas tomber un seul ; s'ils glissent quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue. Aussi ne gagnent-ils rien à les blesser. Un coup de fusil, qui ne le tue pas sur-le-champ, n'empêche pas qu'ils demeurent accrochés à leur branche. Ils y meurent & n'en tombent que par pièces. Mais je vis, avec plus d'étonnement, qu'aussi-tôt qu'on en blessait un, ses voisins s'assemblaient autour de lui, mettaient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder, & que, s'il en coulait beaucoup de sang, ils la tenaient fermée, pour

Mexique.

dant que
qu'ils mâch
fort adroit
acle que j'
causé de l'a
On trou
le Hondura
nés *pareffe*
même arbre
feuille à m
eure à fair
pour se rem
e sont diffé
maigre, q
age qu'ils f
ares, tel q
qu'il eur soi
rverent pas
ur. Les jeu
eux. On le
ains, sans
et des cris.
Au Cap de
ation d'Am
nglaises, fo
elin nomme
x armes d
pugnance a

uger, par la
 er du Sud de
 r l'une & sur
 e des détails
 ns la baie de
 de Véragua
 affeurs, dit-il.
 , en poussant
 sur leurs en
 ompaient avec
 faisaient leur
 jetaient à la
 parent jamais
 nche avec une
 n'en voit pas
 quelquefois, et
 ls s'accroche
 ne gagne-t-
 gl, qui ne le
 pas qu'ils
 . Ils y meurt
 is je vis, avec
 on en bleff
 t de lui, me
 comme s'il
 s'il en coul
 fermée, pe

tant que d'autres apportaient quelques feuilles
 qu'ils mâchaient un moment, & qu'ils poussaient
 fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spec-
 tacle que j'ai eu plusieurs fois, & qui m'a toujours
 causé de l'admiration. »

On trouve sur toute cette côte, jusqu'à celle
 de Honduras, une espèce de singes qu'on a nom-
 més *pareseux*, parce qu'ils ne quittent point le
 même arbre aussi long-temps qu'il y reste une
 feuille à manger, & qu'ils mettent plus d'une
 heure à faire un pas, lorsqu'ils levent les pattes
 pour se remuer. Leurs cris sont fort perçans. Ils
 sont différens des autres que par une extrême
 raigreur, qui rend leur figure hideuse. Oëxmelin
 dit qu'ils sont sujets à quelque mal des join-
 tures, tel que la goutte. Il en prit plusieurs,
 qu'il eut soin de bien nourrir, & qui n'en con-
 servèrent pas moins leur sécheresse & leur len-
 teur. Les jeunes ne sont pas plus agiles que les
 vieux. On les prend assez facilement avec les
 mains, sans qu'ils se défendent autrement que
 par des cris.

Au Cap de Gracias à Dios, on trouve une
 nation d'Américains, célèbres dans les relations
 anglaises, sous le nom de *Mosquitos*, & qu'Oëx-
 melin nomme *Mouffiques*. Ils ont toujours résisté
 aux armes des Espagnols; mais ils traitent sans
 pugnance avec les Français & les Anglais.

 Mexique.

 Mouffiques.

Mexique.

Le Gouvernement de cette Nation est absolument Républicain. Elle ne reconnaît aucune sorte d'autorité. Dans les guerres qu'elle a souvent contre d'autres Américains, & qui nuisent beaucoup à sa multiplication, elle choisit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de ses guerriers. Après le combat, son pouvoir cesse. Le pays que les Mosquitoes occupent n'a pas plus de quarante ou cinquante lieues d'étendue, & la Nation n'est composée que d'environ quinze cens hommes, qui forment comme deux Colonies; l'une, qui habite le Cap l'autre établie dans le canton qui se nomme proprement *Mosquite* ou *Moussique*. Mais, dans les deux habitations, il y a beaucoup de Nègres libres ou esclaves, dont la race est venue de Guinée par une aventure extraordinaire. Un Capitaine Portugais, qui apportait, de Guinée des Nègres au Brésil, les observa si mal, qu'ils se rendirent maîtres du vaisseau. Ils jetterent leurs Conducteurs dans les flots. Mais, ignorant la Navigation, ils se laisserent conduire par le vent qui les porta au Cap de Gracias à Dios, où ils tombèrent entre les mains des Mosquitoes. Ils ne purent éviter l'esclavage; mais ils se crurent encore assez heureux. On en compte plus de deux cens qui parlent la langue du pays, & qui mènent une vie assez douce, sans autre assujétissement

que d'aider à partager le Dampier. Mosquitoes Cependant ils avaient des rous les ans présentait les avec beaucoup & des ornements même nom, de même couleur de doré de lui, autant pour à ses continuel. Il ment du Tavaient régner, il était de Courtisan entre les mains par intervalle allage. A ce point dans les bémir. Tout ses traces. dans une étroite nom de San

que d'aider leurs Maîtres à la pêche, & de partager les travaux communs de la Nation.

Mexique.

Dampierre avoue, comme Oëxmelin, que les Mosquitoes n'ont aucun principe de Religion. Cependant on a découvert que leurs Ancêtres avaient des Dieux & des sacrifices. Ils donnaient, tous les ans, à leurs Prêtres, un esclave qui représentait leur principale Divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin, on le revêtait des habits & des ornemens de l'Idole. On lui imposait le même nom. Il recevait, pendant toute l'année, le même culte & les mêmes honneurs. Une garde de douze hommes veillait sans cesse autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir, que pour fournir à ses besoins, & lui rendre un hommage continuel. Il occupait le plus honorable appartement du Temple. Les principaux Mosquitoes l'y servaient régulièrement. S'il lui prenait envie d'en sortir, il était accompagné d'un grand nombre de Courtisans ou d'Adorateurs. On lui mettait entre les mains une petite flûte, qu'il touchait par intervalles, pour avertir le Peuple de son passage. A ce son, les femmes sortaient, avec leurs enfans dans les bras & les lui présentaient pour les bénir. Tous les habitans du bourg marchaient sur ses traces. Mais on lui faisait passer la nuit dans une étroite prison, à laquelle on donnait le nom de Sanctuaire. Ces soins & ces adorations

Mexique.

duraient jusqu'au jour de la Fête. On le sacrifiait alors, dans une assemblée générale des deux parties de la Nation. Un de leurs usages, qui n'est pas moins singulier, est celui qui regarde les femmes veuves. Après avoir enterré leurs maris, & leur avoir porté, sur la fosse, à boire & à manger, pendant quinze Lunes, elles sont obligées à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement, & de les porter ensemble, pour les porter sur leurs dos aussi longtemps qu'ils ont été en terre. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabane si elles en ont une, ou sur celle de leur plus proche parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir.

Il ne reste, pour achever ce tableau de la Nouvelle-Espagne, que d'y joindre quelques traits de Lionnel Watter, qui ne se trouvent dans aucune autre Relation. Il assure que cette vaste région contient plus de quarante mille Eglises, quatre-vingt-cinq Villes considérables, cinquante-huit petites & un nombre infini de bourgs & de villages. Aux trois Audiencias, qui forment son Gouvernement, il ajoute celles de l'Isle Espagnole & des Philippines, auxquelles il prétend que le Vice-Roi peut nommer provisionnellement des Gouverneurs & d'autres Officiers, lorsque ces places deviennent vacantes par la mort de ces

qui les possèdent
rogative, il co
ce déposit
les Chets ci
choix, & sans
omme quato
Manille, Saine
il met des T
Mexico, Guax
jara, Guatima
cacatecas & T
es quatorze V
qui s'étend sur
balternes. C'e
es impôts & les
assemblés tous
e la flotte qui



qui les possèdent. Indépendamment de cette prérogative, il compte encore cent treize-cinq Villes, où ce dépositaire de l'autorité suprême établit des Chefs civils & militaires par son propre choix, & sans la participation de la Cour. Il en compte quatorze, dans lesquelles il comprend Manille, Saint-Domingue, la Havane & Portoric, où il met des Trésoreries Royales. Les autres sont Mexico, Guaxaca, Véra-Cruz, Mérida, Guadajara, Guatimala, Chiapa, Durango, San-Luis, Sacatecas & Tasco. Les Trésoriers-généraux de ces quatorze Villes ont chacun leur juridiction, qui s'étend sur un grand nombre de Trésoriers subalternes. C'est par cette voie que les tributs, les impôts & les autres droits de la Couronne sont rassemblés tous les ans, pour attendre l'arrivée de la flotte qui les transporte en Espagne.

Mexique.





CHAPITRE II.

*Origine , Monarchie , Chronologie ,
Cour Impériale , Revenus de l'Em-
pire , & Gouvernement des anciens
Mexicains.*

LA TRADITION d'un Déluge Universel, reçue chez presque tous les Peuples de la terre, se trouve aussi dans les fables qui enveloppent l'origine des Mexicains. Il paraît évident à tous les Historiens Espagnols, que les premiers habitans de la Nouvelle-Espagne ont été des sauvages qui habitaient des montagnes, sans cultiver la terre, sans Religion & sans gouvernement, se nourrissant de leur chasse & de racines, d'où leur sont venus les noms d'Otomies & de Chichimeques, & dormant dans des grottes ou des buissons. Les femmes s'occupaient des mêmes exercices, & laissaient leurs enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui, dans le nouveau Mexique, des hommes de cette race, qui sont restés dans un pays stérile & montueux, sans penser à chercher des habitations plus douces

Mexique.

D
Ils vivent
chasses, &
les Voyage
juguer, dan
de retraite.

On donn
distinguer d
mes plus po
cendre de
chercher de
rassembler

Mexico. Cel
donna son n
vement tout
depuis qu'e
monarchiqu
cinquieme, M
coup à la spl
Il avait imm
Vivilipustli,
rémonies de
taient à fenc
coureau de p
en froter la f
l'empêcha, p
mettre la Pr
prendre que
soutenir que

Ils vivent des animaux qu'ils tuent dans leurs chasses, & ne s'assemblent que pour voler & tuer les Voyageurs. Les Espagnols n'ont pu les subjuguier, dans l'épaisseur des bois qui leur servent de retraite. Mexico.

I.

nologie,
de l'Em-
s anciens

Univerfel,
de la terre,
enveloppent
dent à tous
remiers ha-
été des fau-
ans cultiver
vernement,
cines, d'où
& de Chi-
ttes ou de
des mêmes
s attachés
d'hui, dans
cette race,
montueux,
plus douce

On donne le nom de *Nayatlaques*, pour les distinguer des Chichimeques, à cette race d'hommes plus polis & plus sociables, qu'on fait descendre de sept Chefs, qui se déterminèrent à chercher de meilleures terres. Plusieurs Nations se rassemblèrent autour du Lac, nommé aujourd'hui *Mexico*. Celle qui avait pour Chef *Mexi*, qui donna son nom aux Mexicains, subjugua successivement toutes les autres. Elle avait eu huit Rois, depuis qu'elle était assujétie au Gouvernement monarchique; mais ces Rois étaient électifs. Le cinquième, *Morézuma* premier, avait ajouté beaucoup à la splendeur & à la puissance de l'Empire. Il avait immolé d'innombrables victimes à l'Idole *Vitlipustli*, & c'était lui qui avait institué les cérémonies de ces barbares sacrifices. Elles consistaient à fendre l'estomac du prisonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur & pour en frotter la face de l'Idole. *Tiacaellel*, son oncle, l'empêcha, par des raisons de politique, de soumettre la Province de *Tlascala*. Il lui fit comprendre que le nouvel Empire ne pouvant se soutenir que par les armes, il était important de

Mexique.

se conserver toujours des ennemis belliqueux, pour aiguïser le courage des Mexicains, sans compter la nécessité qu'il avait imposée à ses Successeurs de fournir des victimes pour les sacrifices. Ce fut aussi pour exercer le courage de ses Sujets, qu'il institua l'usage de se tirer un peu de sang de quelque endroit du corps, dans les bassins qui servaient au culte des Idoles. Il fallait que les offrandes fussent toujours sanglantes; & lorsque le sang ennemi manquait dans les Temples, il n'y avait point de Mexicain qui ne fût prêt à réparer une partie du sien.

Les Mexicains n'ayant point de lettres, employaient des figures hiéroglyphiques, pour exprimer les choses corporelles, & se servaient de divers caractères pour l'expression des idées. Leur manière d'écrire était de bas en haut. Ils avaient une sorte de roues peintes, qui contenaient l'espace d'un siècle, distingué par années avec des marques particulières, pour y dessiner avec des caractères établis, le temps où chaque chose arrivait. Ce siècle était composé de cinquante-deux années solaires, chacune de 365 jours. La roue était divisée en quatre parties, dont chacune contenait treize ans, ou une indiction, & répondait à une des quatre parties du monde. Cette roue ou ce cercle était environné d'un serpent, & c'était le corps du serpent qui contenait les quatre divisions. La pre-

D
miere, qui
glyphe, u
pellait *Tochtli*
était marq
& s'appella
était une ép
jaune, & l
dent était u
nom de *Cag*
Ces quat
des quatre
Il y avait, e
rites divisio
miers nom
chacun avec
qui était le
posée. Cert
servait, nom
même dans
Mexicains n
mençaient l
mande, d'o
qu'ils suiva
Ils divisaien
deux temps
lever solair
jours, & l'
jusqu'à son

belliqueux, cains, sans e à ses Suc- les sacrifi- rage de les un peu de dans les bas- l fallait que ; & lorsque mples, il n'y à répara-ite

ètres, em- , pour ex- servaient de idées. Leur avaient une espace d'un es marques s caractères arrivait. Ce eux années ue était di- e contenait ndait à une ou ce cercle le corps du ns. La pre-

miere, qui marquait le Midi, avait pour hiéroglyphe, un lapin sur un fond bleu, & s'appellait *Tochtli*. La seconde, qui signifiait l'Orient, était marquée par une canne, sur un fond rouge, & s'appellait *Acatl*. Le hiéroglyphe du Nord, était une épée à pointe de pierre, sur un fond jaune, & se nommait *Tecpatl*. Celui de l'Occident était une maison sur du verd, & portait le nom de *Cagli*.

Ces quatre divisions étaient le commencement des quatre indictions, qui composaient un siècle. Il y avait, entre l'une & l'autre, douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms étaient successivement distribués, chacun avec sa valeur numérale, jusqu'à 13, qui était le nombre dont une indiction était composée. Cette maniere de compter par 13, s'observait, non-seulement dans les années, mais même dans les mois; &, quoique le mois des Mexicains ne fût que de 20 jours, ils recommençaient lorsqu'ils arrivaient à 13. Si l'on demande, d'où leur venait cet usage, on répond, qu'ils suivaient apparemment le calcul de la Lune. Ils divisaient le mouvement de cette Planète en deux temps; le premier, du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui était 13 jours, & l'autre, du sommeil d'autant de jours, jusqu'à son coucher du matin: peut-être aussi

Mexique.

Mexique.

n'avaient-ils pas d'autre vue que de donner à chacun de leurs Dieux du premier ordre, qui étaient au nombre de treize, le gouvernement des années & des jours : mais ils ignoraient eux-mêmes l'origine & le fondement de leur méthode.

Il naît d'autres difficultés ; la première, pour quoi ils commençaient à compter leurs années du midi ; la seconde, pourquoi ils se servaient de quatre figures, d'un lapin, d'une canne, d'une pierre, d'une maison. Ils répondaient à la première, par des traditions fabuleuses, qui leur faisaient conclure, que la lumière du Soleil avait commencé dans son midi : d'ailleurs ils croyaient que l'Enfer était du côté du Nord, & cette idée suffisait seule pour leur persuader que le Soleil n'avait pu naître que du côté opposé, qu'ils regardaient comme la demeure des Dieux. Ils ajoutaient, que le Soleil se renouvelait à la fin de chaque siècle, sans quoi le temps aurait fini avec un vieux Soleil. C'était un ancien usage, dans la Nation, de se mettre à genoux le dernier jour du siècle, sur le toit des maisons, le visage tourné du côté de l'Orient, pour observer si le Soleil recommencerait son cours, ou si la fin du monde était arrivée. Le Soleil d'un nouveau siècle, était un nouveau Soleil, qui, suivant l'ordre de la Nature, devait reproduire tous les ans, après le mois

D
de Janvier
fait encore
& l'année,
& tre faisons
dans le siècle
temps, ou
son comme
Acatl, pour
ne, & Ca
Ces quatre
encore les
dire, que T
Dieu de la t
de l'eau ; Te
Cagli à Xinl

A l'égard
que de ving
fort régulièr
qui revien
trente jours
semaines. Q
ceux des M
13, apparen
avec cette m
de quelque
corresponda
13 jours, po
sans aucun r

de donner
nier ordre,
e gouverne-
ils ignoraient
ent de leur

niere, pour-
urs amies du
servaient des
d'une pierre,
niere, par des
nt conclure,
mencé dans
que l'Enfer
idée suffisait
soleil n'avait
regardaient
ajoutaient,
n de chaque
avec un vieux
s la Nation,
ur du siècle,
urné du côté
soleil recon-
monde était
le, était un
e de la Na-
après le mois

de Janvier, la verdure sur les arbres; &, pouf-
fant encore plus loin cette analogie entre le siècle
& l'année, ils voulurent que, comme il y a qua-
tre saisons dans l'année, il y en eût quatre aussi
dans le siècle; Tochtli fut établi pour le Prin-
temps, ou la jeunesse de l'âge du Soleil, comme
son commencement dans la partie méridionale;
Acatl, pour son Été; Tecpatl, pour son Autom-
ne, & Cagli pour son Hiver, ou sa vieillesse.
Ces quatre figures, dans le même ordre, étaient
encore les symboles des quatre élémens, c'est-à-
dire, que Tochtli était consacré à Tevacayohua,
Dieu de la terre; Acatl, à Tlalocatetulhli, Dieu
de l'eau; Tecpatl à Chetzalcoatl, Dieu de l'air, &
Cagli à Xinlstecehil, Dieu du feu.

Mexique.

A l'égard de leur mois, qu'ils ne composaient
que de vingt jours, il est clair que ce calcul était
fort régulier, puisqu'ils en comptaient dix-huit,
qui reviennent aux douze mois Egyptiens de
trente jours. Ces mois ne se divisaient pas en
semaines. Quoiqu'il n'y eût que vingt jours dans
ceux des Mexicains, leur division était aussi par
13, apparemment pour éviter la confusion; car,
avec cette méthode, il suffisait de donner le nom
de quelque jour que ce fût, avec son nombre
correspondant, selon cette distribution de 13 en
13 jours, pour savoir à quel mois il appartenait,
sans aucun risque d'erreur. Mais, outre la divi-

sion des jours par 13, il y en avait une autre de
 Mexique. 5 en 5, qui servait à régler les tianguetz, c'est-
 à-dire, les marchés. C'était le 3, le 8, le 13 &
 le 18 de chaque mois, jours dédiés aux quatre
 figures, Tochtli, Acatl, Tecpatl & Cagli. Cette
 règle était invariable, quand même les années n'au-
 raient pas commencé par Tochtli.

Aux dix-huit mois, qui faisaient 360 jours, les Mexicains ajoutaient à la fin de chaque année, cinq autres jours, qu'ils appellaient *Nenontemi*: non-seulement ces cinq jours avaient leur nom propre, mais ils entraient aussi dans le compte des 13. Ceux qui savent dans quelles erreurs la plupart des Nations orientales sont tombées sur cette matière, ne verront point, sans admiration, le cercle artificiel des Mexicains. Leur année bissextile avait aussi ses règles; la première année du siècle commençait le 10 d'Avril; la seconde & la troisième de même; mais la quatrième, qui est la bissextile, commençait au 9, la huitième au 8, la douzième au 7, la seizième au 6, & de même jusqu'à la fin du siècle, qui se terminait le 28 de Mars, jour auquel on commençait la célébration des Fêtes, qui duraient les 13 jours de bissextile, jusqu'au 10 d'Avril.

Avant que de commencer le nouveau siècle, on rompait tous les vases, & l'on éteignait le

D
 feu, dans
 le siècle: n
 mençait à
 bours & le
 les Dieux
 siècle. On a
 allait recevo
 cessions sole
 Motézum
 prédécesseur
 avait invent
 ement il av
 de sa Maiso
 d'une naissan
 autour de lu
 tre. Il avait
 ars, qui occ
 ais; l'autre i
 Nobles, qui
 es apparmen
 our, & par
 Noblesse de
 es Provinces
 oste était les
 s de tour ce
 e, qui leur
 chambre,
 ellein, com

feu, dans l'idée que le monde devait finir avec le siècle : mais aussi-tôt que le premier jour commençait à luire, on entendait retentir les tambours & les autres instrumens, pour remercier les Dieux d'avoir accordé au monde un autre siècle. On achetait de nouveaux vaisseaux, & l'on allait recevoir du feu des Prêtres, dans des Processions solennelles.

Motézuma II, qui s'était attaché, plus que ses prédécesseurs, à relever la majesté de l'Empire, avait inventé de nouvelles cérémonies; non-seulement il avait augmenté le nombre des Officiers de sa Maison, mais il en avait exclu les personnes d'une naissance commune, & il ne voulait voir autour de lui que des Seigneurs du premier ordre. Il avait deux sortes de gardes, l'une de Soldats, qui occupaient toutes les cours de son Palais; l'autre intérieure, & composée de deux cens Nobles, qui entraient chaque jour au matin dans ses appartemens. Leur service se faisait tour-à-tour, & par brigades, qui comprenaient toute la Noblesse de l'Empire : ils venaient successivement des Provinces les plus éloignées. Leur principal poste était les anti-chambres, où ils étaient nourris de tout ce qui sortait de la table de leur Maître, qui leur permettait quelquefois d'entrer dans sa chambre, ou qui les y faisait appeler. Son dessein, comme il l'apprit lui-même aux Espa-

Mexique.

Mexique.

gnols, était moins de les favoriser, que de les accoutumer à la soumission, & de connaître, par ses propres yeux, ceux qui méritaient d'être employés. Ses audiences publiques étaient rares, mais elles duraient une grande partie du jour, & les préparatifs en étaient imposans. Tous les Grands, qui avaient l'entrée du Palais, recevaient ordre d'y assister; & les Conseillers d'Etat y devaient être rangés autour du Trône, pour être prêts à donner leurs avis sur les points importans ou difficiles. Quantité de Secrétaires, placés suivant leurs fonctions, marquaient avec les caractères qui leur servaient de lettres, les demandes des Supplians, & les réponses ou les arrêts du Prince. Ceux qui voulaient se présenter, avaient donné leur noms à des Officiers chargés de ce soin. Ils étaient appelés l'un après l'autre; chacun entraît nuds pieds, & les yeux baissés, en faisant successivement trois révérences, à la première desquelles il disait, *Seigneur*; à la seconde, *Monsieur*; à la troisième, *Grand-Seigneur*. Après avoir exposé sa demande & reçu la réponse à laquelle il ne lui était pas permis de répondre, il se retirait, en répétant les trois révérences sans tourner le dos, & sur-tout sans oser lever la vue. La moindre faute, dans l'observation de ces cérémonies, était punie sur-le-champ avec une extrême rigueur, & les exécutions

teurs du châti
porte. L'Empe
avec beaucoup
pondre avec s
quelque trouble
qui parlait, il l
ette exhortatio
es Ministres p
Motezuma faisa
patience avec
es demandes de
Il mangeait
mais toujours a
si servait ordin
bien assaisonn
nt aux Espagn
s imiter passa
mettre à table
us les mets, q
la salle, sur p
si lui plaisaient
tre les Nobles
si se renouvelle
e partie de la
isque tous ceu
ur de sa perso
table de l'Em
Tome XI.

deurs du châtement attendaient le coupable à la porte. L'Empereur écoutait les moindres affaires avec beaucoup d'attention ; mais il affectait de répondre avec sévérité. Cependant , s'il remarquait quelque trouble dans le visage ou la voix de celui qui parlait , il l'exhortait à se rassurer ; & , lorsque cette exhortation ne suffisait pas , il nommait un des Ministres pour l'écouter dans un autre lieu. Motézuma faisait beaucoup valoir , aux Espagnols , sa patience avec laquelle il écoutait les plus ridicules demandes de son Peuple.

 Mexique.

Il mangeait seul , & quelquefois en public ; mais toujours avec le même air de grandeur. On lui servait ordinairement environ deux cens plats , bien assaisonnés que , non-seulement ils plurent aux Espagnols , mais qu'ensuite l'usage de les imiter passa jusqu'en Espagne. Avant que de mettre à table , Motézuma faisait la revue de tous les mets , qui étaient rangés d'abord autour de la salle , sur plusieurs buffets. Il marquait ceux qui lui plaisaient le plus. Le reste était distribué entre les Nobles de sa Garde ; & cette profusion , qui se renouvelait tous les jours , était la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table , puisque tous ceux que leur devoir appellait autour de sa personne , étaient nourris au Palais. La table de l'Empereur était grande , mais fort

Mexique.

basse, & son siège n'était qu'un tabouret. Après ses repas, il prenait ordinairement d'une espèce de chocolat, qui consistait dans la simple substance du cacao, battue en écume. Ensuite il fumait du tabac, mêlé d'ambre gris, & cette vapeur l'excitait à dormir. Lorsqu'il avait donné quelques momens au repos, on faisait entrer les Musiciens, qui chantaient, au son des instrumens, diverses Poésies, dont les vers avaient leur nombre & leur cadence. Le sujet ordinaire de ces compositions, était quelque trait de l'ancienne Histoire du Pays, ou des conquêtes du Monarque & de ses prédécesseurs.

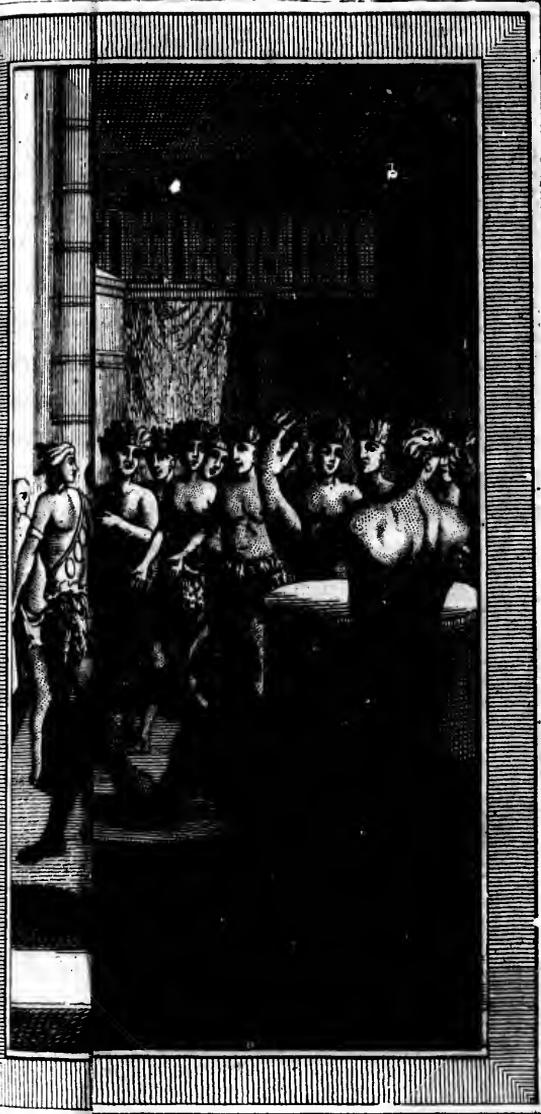
Les revenus de la Couronne devaient être immenses, puisqu'avec tant de frais pour l'entretien de la Cour, elles suffisaient non-seulement à tenir sans cesse deux ou trois grosses armées en campagne, & des garnisons dans les principales Villes, mais encore à former un fond considérable, qui croissait chaque année, de ce qu'on mettait en réserve. Les mines d'or & d'argent apportaient beaucoup de profit. Les salines & tous les anciens droits de l'Empire n'en produisaient pas moins; mais les principales richesses venaient des nouveaux tributs, que Montezuma poussait à l'excès. Tous les Paysans payaient le tiers du revenu des terres qu'ils faisaient val-



LE

ret. Apté
ne épice
substance
fumait de
leur l'exci
quelques
Musiciens,
, diverse
nombre &
es compo
ne Histoie
que & d

nt être im
ur l'entre
-seulement
elles armé
les princ
fond com
de ce qu'
& d'arg
s salines
'en produ
es richet
Mortz
payaient
aient val



Bernard Drexel.

DINER.



AMUSEMENS DE L'EMPEREUR APRES SO



REUR APRES SON DINER.

Bernard Duvet.

D

Les ouvriers
Manufacture
des contribu
de payer, so
vaux. Il y av
toutes les pa
les impôts av
dinaires, &
Ministres, qu
paigne, ancie
rendaient un
Provinces, &
Comunies. De-là t
dans la levée d
quelles avaient
lequel l'indulg
sons, n'était pa
& le larcin. M
de les plaintes d
cession entre l
places voisines d
matériaux & des
multipliait par d
Le tribut des
rder sa person
e servir dans
mbre de leur
antité de pré

Les ouvriers rendaient autant de la valeur de leurs Manufactures. Les pauvres mêmes étaient taxés à des contributions fixes, qu'ils se mettaient en état de payer, soit en mendiant, soit par de rudes travaux. Il y avait divers Tribunaux répandus dans toutes les parties de l'Empire, qui recueillaient les impôts avec le secours des Jurisdictions ordinaires, & qui les envoyaient à la Cour. Ces Ministres, qui dépendaient du Tribunal de l'Épargne, anciennement établi dans la capitale ; rendaient un compte rigoureux du revenu des Provinces, & leurs moindres négligences étaient punies. De-là toutes les violences qu'ils exerçaient dans la levée des Droits Impériaux, & la haine qu'elles avaient attirée à Motézuma, sous le règne duquel l'indulgence, dans ces odieuses commissions, n'était pas un moindre crime que la fraude & le larcin. Motézuma n'ignorait pas la misère & les plaintes de ses Sujets ; mais il mettait l'oppression entre les maximes de sa politique. Les places voisines de la capitale, lui fournissaient des matériaux & des ouvriers pour ses Edifices, qu'il multipliait par des travaux continuels.

Le tribut des Nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans l'intérieur du Palais, & de servir dans ses armées, avec un certain nombre de leurs vassaux, consistait à lui faire quantité de présens, qu'il recevait comme vo-

Mexique.

lontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étaient obligés. Ses Trésoriers, après avoir délivré tout ce qui était nécessaire pour la dépense de la Maison, & pour l'entretien des troupes, portaient le reste au trésor, & le réduisaient en espèces, sur-tout en pièces d'or, dont les Mexicains connaissaient la valeur, sans en faire néanmoins beaucoup d'usage.

Le Gouvernement de l'Empire était remarquable par le rapport de toutes les parties. Comme il y avait un premier Conseil des Finances, dont toutes les Cours subalternes étaient dépendantes, il y avait un Conseil suprême de Justice, un Conseil de Guerre, un Conseil de Commerce & un Conseil d'Etat, où non-seulement les grandes affaires étaient portées directement, mais où les Sentences des Tribunaux inférieurs pouvaient être relevées par des appels; ce qui n'empêchait point que chaque Ville n'eût d'autres Ministres particuliers, sous l'autorité de son propre Tribunal, pour toutes les causes qui demandaient une prompte expédition. Ces Officiers, qui répondaient aux Prévôts de l'Europe, faisaient régulièrement leurs rondes, armés d'un bâton, qui était la marque de leur charge, & suivis de quelques Sergens. Quoique leur pouvoir ne regardait que la Police, ils avaient une Cour, dont les Jugemens étaient sommaires & sans écriture. Les

parties s'y pr
 contestation
 restait toujou
 Supérieur; &
 augmentation
 qui s'obstina
 lement conda
 pire n'avait p
 lieu de droit
 la volonté du
 étaient comp
 riches, qu'on
 tion, mais de
 leur conduite
 Leurs fonction
 compenser le
 avaient connaît
 naires, pour e
 objet de leur
 ticide, du vol
 irrévérences
 Prince. Les vice
 qué la Religio
 mettant. Mais
 d'intégrité dan
 de faute léger
 Offices publics.

parties s'y présentaient avec leurs témoins, & la contestation était décidée sur-le champ. Mais il restait toujours la voie de l'appel au Tribunal Supérieur ; & le seul frein de la chicane était une augmentation de peine ou d'amende pour ceux qui s'obstinant à changer de Juges , étaient également condamnés dans tous les Tribunaux. L'Empire n'avait point de Loix écrites. L'usage tenait lieu de droit , & ne pouvait être altéré que par la volonté du Prince. Au reste, tous les Conseils étaient composés , non-seulement de citoyens riches, qu'on supposait à l'épreuve de la corruption, mais de ceux qui s'étaient distingués par leur conduite dans les temps de paix ou de guerre. Leurs fonctions ne s'étendaient pas moins à récompenser le mérite , qu'à punir le crime. Ils devaient connaître & vérifier les talens extraordinaires , pour en informer la Cour. Le principal objet de leur zèle était la punition de l'homicide , du vol & de l'adultère , & des moindres irrévérences contre la Religion & la Majesté du Prince. Les vices se pardonnaient aisément , parce que la Religion désarmait la justice , en les permettant. Mais on punissait de mort tous les défauts d'intégrité dans les Ministres. Il n'y avait point de faute légère pour ceux qui exerçaient des Offices publics. Motézuma poussait la rigueur si

 Mexique.

~~_____~~
 loïn, qu'il faisait lui-même des recherches secrètes sur la conduite des Juges, jusqu'à les tenter par des sommes considérables, qu'il leur faisait présenter sourdement par différentes mains dont ils ne pouvaient se défier; & le supplice du coupable faisait aussi-tôt éclater son crime.

Le Conseil d'Etat n'était composé que des Electeurs de l'Empire, dont les deux principaux étaient les Caciques de Tézeuco & de Tacuba, par une ancienne prérogative, qui se transmettait avec le sang. Ils n'étaient appelés néanmoins que dans les occasions extraordinaires, & pour les affaires de la plus haute importance; mais les autres, au nombre de quatre, étaient logés & nourris dans le Palais, pour se trouver toujours prêts à paraître devant l'Empereur, qui n'ordonnait rien sans les avoir consultés. C'étaient ordinairement des Princes du Sang Impérial, qui remplissaient ces grandes dignités. Ils étaient distingués par des titres fort étranges, composés de plusieurs idées, qui ne formaient qu'un mot dans la langue du pays. L'un se nommait *Prince des lances à jeter*; un autre, *Coupeur d'hommes*; le troisieme, *Epancheur de sang*; & le quatrieme, *Seigneur de la Maison noire*. Tous les autres Conseils relevaient d'eux. Il ne se passait rien dans

D
 l'Empire de
 principale at
 mort, qui
 formel de le
 Les Emper
 ronne que se
 Après l'électi
 obligé de se
 ses troupes,
 sur les enne
 quelque nou
 politique mil
 tant d'accroiss
 Aussi-tôt que
 choix des Ele
 phant dans la
 Ministres & les
 Temple du D
 sous ses yeux,
 revêtu du mant
 la main droite,
 à fusil, qui étai
 la main gauche
 signaient le c
 Cacique de T
 riche couronn
 que son éloqu
 tion, lui adre

l'Empire dont on ne leur rendit compte. Leur principale attention regardait les Sentences de mort, qui ne s'exécutaient que par un ordre formel de leur main. Mexico.

Les Empereurs Mexicains ne recevaient la Couronne que sous des conditions fort onéreuses. Après l'élection, le nouveau Monarque était obligé de se mettre en campagne à la tête de ses troupes, & de remporter quelque victoire sur les ennemis de l'Etat, ou de conquérir quelque nouvelle Province. C'était par cette politique militaire, que l'Empire avait reçu tant d'accroissement dans les derniers régnés. Aussi-tôt que le succès des armes avait justifié le choix des Electeurs, l'Empereur rentrait triomphant dans la Capitale. Tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnaient au Temple du Dieu de la Guerre. On y sacrifiait, sous ses yeux, une partie des prisonniers. Il était revêtu du manteau impérial. On lui mettait, dans la main droite, une épée d'or, garnie d'une pierre à fusil, qui était le symbole de la justice; &, dans la main gauche, un arc & des fleches, qui désignaient le commandement suprême. Alors le Cacique de Tézeuco lui couvrait la tête d'une riche couronne. Un des principaux Seigneurs, que son éloquence faisait choisir pour cette fonction, lui adressait un long discours, par lequel

non-seulement il le félicitait de sa dignité au nom
 Mexique. de ses Peuples, mais il lui représentait les devoirs
 qui s'y trouvaient attachés. Ensuite le Chef des
 Sacrificateurs s'approchait, pour recevoir un ser-
 ment, dont on ne connaît pas d'autre exemple
 dans tous les Gouvernemens humains. Outre la
 promesse de maintenir la Religion de ses Ancê-
 tres, d'observer les loix de l'Empire, & de
 rendre la justice à ses sujets, on lui faisait jurer
 que, pendant tout le cours de son règne, les
 pluies tomberaient à propos, les rivières ne cau-
 seraient point de ravages par leurs débordemens,
 les campagnes ne seraient point affligées par la
 stérilité, ni les hommes par les malignes influences
 de l'air & du soleil. Un Historien prétend que
 l'intention des Mexicains, dans un serment si
 bizarre, n'était que de faire comprendre à leur
 Souverain, que les malheurs d'un Etat venant
 presque toujours du désordre de l'administration,
 il devait régner avec tant de modération & de
 sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les cala-
 mités publiques comme l'effet de son impru-
 dence, ou comme une punition de ses dé-
 réglemens.

On ne connaissait point de plus grand bon-
 heur au Mexique, que celui de plaire à l'Em-
 pereur, & sur-tout d'obtenir son estime par la voie
 des armes. C'était l'unique chemin qui fût ouvert

D

au Peuple,
 aux Nobles
 dignités de
 de quelle in-
 sa grandeur
 Sujets, avai-
 ceux qui se
 espèce de C
 était disting
 & par d'autr
 trois de ces
 de l'Aigle,
 la figure de
 peinte sur l
 fondé un Or
 es Nobles,
 lui donner pl
 avaient une
 ruban rouge
 leur, qui son
 ète était orn
 leurs épaules
 qu'on disting
 augmentait ce
 eil, à mesur
 le nouvelles
 mettait des d
 e laissait jam

LE
 té au nom
 es devoirs
 Chef des
 ir un ser-
 e exemple
 . Outre la
 ses Ancê-
 e , & de
 faisait jurer
 règne , les
 es ne cau-
 ordemens,
 gées par la
 influences
 rérend que
 serment si
 ndre à leur
 État venant
 inistration,
 tion & de
 er les cala-
 on impru-
 de ses dé-
 grand bon-
 re à l'Em-
 par la voie
 fût ouvert

au Peuple , pour s'élever au rang des Nobles , & Mcxiq.
 aux Nobles mêmes , pour arriver aux plus hautes
 dignités de l'Empire. Motézuma , ayant compris
 de quelle importance il était , pour le soutien de
 sa grandeur , d'entretenir cette idée parmi ses
 Sujets , avait inventé des prix d'honneur pour
 ceux qui se distinguaient à la guerre. C'était une
 espèce de Chevalerie ou d'Ordres Militaires , qui
 était distinguée par un habillement particulier
 & par d'autres marques. Les Historiens nomment
 trois de ces Ordres , sous les titres de Chevaliers
 de l'Aigle , du Tigre & du Lion , qui portaient
 la figure de ces animaux , pendue au cou , &
 peinte sur leurs habits. Le même Prince avait
 fondé un Ordre supérieur , pour les Princes &
 les Nobles , où il s'était enrôlé lui-même , pour
 lui donner plus de considération. Les Chevaliers
 avaient une partie de leurs cheveux liés d'un
 ruban rouge & de gros cordons de même cou-
 leur , qui sortant d'entre les plumes dont leur
 tête était ornée , pendaient plus ou moins sur
 leurs épaules , suivant le mérite de leurs exploits ,
 qu'on distinguait par le nombre des cordons. On
 augmentait ce nombre , avec beaucoup d'appa-
 reil , à mesure que le Chevalier se distinguait par
 de nouvelles vertus , réserve fort adroite qui
 mettait des degrés dans l'honneur même , & qui
 ne laissait jamais refroidir l'émulation. Gomara ,

qui ne pouvait tenir le détail du couronnement,
 Mexique. que du témoignage d'autrui, assure qu'il fut
 témoin des cérémonies avec lesquelles on créait
 les Chevaliers du grand Ordre. On les nommait
Tecuitles, & cette dignité, qui était la première,
 après l'Empereur, n'était accordée qu'aux fils
 des principaux Seigneurs de l'Empire. Le récit
 des épreuves par lesquelles il fallait passer, rap-
 pelle, quoiqu'avec quelque différence, celles
 que l'on faisait subir chez un des Peuples de
 l'Afrique, à celui que l'on choisissait pour Roi.
 Celles-ci étaient plus cruelles; les autres étaient
 plus longues. Les unes & les autres prouvent que,
 chez les Peuples dont la police est imparfaite, le
 courage de la douleur passe pour la première
 des qualités morales. Trois ans avant l'initiation,
 celui qui était destiné à la Chevalerie, invitait
 à la fête, ses parens, ses amis, les Seigneurs de
 la Province, & tous les anciens *Tecuitles*. Il
 paraît que cet intervalle était établi pour donner
 le temps au public de faire des recherches sur la
 conduite du novice, & pour former des ob-
 jections contre son courage & ses mœurs. On
 n'observait pas moins, sur-tout entre les parens
 & les amis, s'il n'arrivait rien dans un si long
 espace, qui dût passer pour un mauvais augure.
 Le jour de l'assemblée, tous ceux qui la compo-
 saient, parés de leurs plus riches ornemens, con-

D I
 duisaient le r
 avec une ég
 de piété. U
 lui perçait l
 d'un ongle d
 d'ambre noir
 reufe opérati
 marque d'im
 discours aussi
 quant par les
 passant des pa
 verses sortes
 dépouiller de
 dans une salle
 pour y passer
 re temps-là,
 festin, auquel
 la joie fût pou
 sans lui adresse
 tout le monde
 ni dire à Dieu
 manteau fort g
 sur laquelle il
 bois fort dur,
 onnaient de l
 es poinçons p
 les jambes, u

duifaiient le novice à l'autel. Il se mettait à genoux, avec une égale affectation de grandeur d'ame & de piété. Un Prêtre qui se présentait aussi-tôt, lui perçait le nez, d'un os pointu de tigre, ou d'un ongle d'aigle, & mettait de petites pièces d'ambre noir dans les trous. Après cette douloureuse opération, qu'il devait souffrir sans aucune marque d'impatience, le Prêtre lui adressait un discours aussi ennuyeux par sa longueur, que piquant par les injures dont il était rempli; & passant des paroles aux actions, il lui faisait diverses sortes d'outrages, qui aboutissaient à le dépouiller de tous ses habits. Il se retirait nud dans une salle du Temple, où il s'asseyait à terre, pour y passer le reste du jour en prieres. Pendant ce temps-là, toute l'assemblée faisait un grand festin, auquel il n'avait aucune part; &, quoique la joie fût poussée fort loin en sa présence, c'était sans lui adresser un seul mot. A l'entrée de la nuit, tout le monde se retirait sans le regarder, & sans lui dire adieu. Alors les Prêtres apportaient un manteau fort grossier, pour le vêtir, de la paille, sur laquelle il devait coucher, & une pièce de bois fort dur, pour lui servir de chevet. Ils lui donnaient de la teinture pour se frotter le corps, des poinçons pour se percer les oreilles, les bras & les jambes, un encensoir & de la poix grossiere

Mexique.

Mexique.

pour encenser les idoles. Ils ne lui laissaient pour compagnie que trois vieux soldats, des plus endurcis aux fatigues de la guerre, qui étaient chargés, non-seulement de l'instruire, mais de troubler continuellement son sommeil, parce qu'il ne devait dormir que quelques heures, & assis pendant l'espace de quatre jours. S'il paraissait un peu s'assoupir, ils le piquaient avec des poinçons pour le réveiller. A minuit, il devait encenser les idoles, & leur offrir quelques gouttes de son sang. Il faisait une fois pendant la nuit, le tour de l'enclos du Temple, & creusant la terre en quatre endroits, il y enterrait des cannes & des cartes teintes du sang de ses oreilles, de ses pieds, de ses mains & de sa langue. Ensuite il prenait son repas, qui consistait en quatre épis de maïs & un verre d'eau. Ceux qui voulaient se distinguer par leur force & leur courage, ne prenaient rien pendant quatre jours. A la fin de ce pénible terme, le Chevalier demandait congé aux Prêtres, pour aller continuer son noviciat dans les autres Temples. Ses exercices y étaient moins rigoureux, mais ils duraient pendant tout le reste de l'année; & dans une si longue pénitence, il ne pouvait aller à sa maison, ni s'approcher de sa femme. Vers la fin de l'an, il commençait à chercher un jour heureux, pour sortir avec des au-

D
gures aussi fa-
crovait avoir
tir ses amis,
du jour. On
sement. On
mens & des
qui était cel-
le dépouilla
porté si long
un très-riche
ban rouge,
plumes. On lu
& des fleches
lui faisait une
que des élog
tations à la v
lièrement la
gion, & lui r
d'un os de ri
c'est-à-dire
sente la prem
temps qu'il
rieuses blessur
ses actions la
tigre. Enfin
nouveau nom
Qui croirait qu
n'était autre c

gures aussi favorables qu'il était entré; & lorsqu'il croyait avoir fait un bon choix, il en faisait avvertir ses amis, qui venaient le prendre à la pointe du jour. On le lavait, on le nettoyait soigneusement. On le remenait, au milieu des instrumens & des cris de joie, au premier Temple, qui était celui de l'idole Camaté. Là, ses amis le dépouillaient de l'habit grossier qu'il avait porté si long-temps & lui en faisaient prendre un très-riche. Ils lui liaient les cheveux d'un ruban rouge, & le couronnaient des plus belles plumes. On lui mertait un arc dans la main gauche, & des fleches dans la droite. Le Grand-Prêtre lui faisait une longue harangue, qui ne contenait que des éloges de son courage, & des exhortations à la vertu. Ils lui recommandait particulièrement la défense de sa Patrie & de sa Religion, & lui rappelant qu'il avait eu le nez percé d'un os de tigre & d'une griffe d'aigle, le nez, c'est-à-dire, la partie de l'homme qui se présente la première, il l'avertissait qu'aussi long-temps qu'il porterait les cicatrices de ces glorieuses blessures, il devait faire éclater dans toutes ses actions la noblesse de l'aigle, & l'audace du tigre. Enfin le Grand-Prêtre lui donnait un nouveau nom, & le congédiait en le bénissant. Qui croirait que le seul prix de tant de souffrances n'était autre chose que le droit de préséance dans

 Mexique.

les Assemblées & le privilège de faire porter un
 Mexique. siége à leur suite pour s'asseoir lorsqu'ils le desi-
 reraient ? Si les Ordres de l'Europe n'avaient pas
 d'autres prérogatives, il est probable qu'ils seraient
 moins recherchés.



CHA

Religion, I
Sacrifices

SOLIS préte
 Dieux du Mex
 font monter j
 pas de recon
 l'Empire, une
 on attribuait l
 mais que cert
 existe était, p
 nom, parce c
 langue, de re
 seulement com
 regardant le t
 servit peu à l
 toujours très-
 même pouvoi
 pable de le gou
 oisif dans le C
 dans leurs opi
 qu'ils adoraie
 cerent à les co



CHAPITRE III.

Religion , Divinités , Temples , Prêtres , Sacrifices & Fêtes des Mexicains.

SOLIS prétend que , malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premières Relations Mexique. font monter jusqu'à deux mille , on ne laissait pas de reconnaître , dans toutes les parties de l'Empire , une Divinité supérieure , à laquelle on attribuait la création du Ciel & de la Terre ; mais que cette première cause de tout ce qui existe était , pour les Mexicains , un Dieu sans nom , parce qu'ils n'avaient point , dans leur langue , de terme pour l'exprimer. Ils faisaient seulement comprendre qu'ils la connaissaient , en regardant le Ciel avec vénération. Cette idée servit peu à les désabuser de l'Idolâtrie. Il fut toujours très-difficile de leur persuader que le même pouvoir qui avait créé le monde fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croyaient assis dans le Ciel. Ce qui paraît de plus clair dans leurs opinions , sur l'origine des Divinités qu'ils adoraient , c'est que les hommes commencèrent à les connaître à mesure qu'ils devinrent

misérables , & que leurs besoins se multiplient ;
Mexique. Ils les regardaient comme des génies bienfaisans ,
dont ils ignoraient la nature , & qui se produisaient lorsque les mortels avaient besoin de leur assistance.

Ils ne laissaient pas de reconnaître l'immortalité de ces âmes , & de les croire destinées à des punitions ou à des récompenses. Toute leur Religion était fondée sur ce principe. Ils distinguaient divers lieux où l'âme pouvait passer en sortant du corps. Ils en mettaient un près du Soleil , qu'ils nommaient la maison du Soleil même , & qui était le partage des gens de bien , de ceux qui étaient morts aux combats , & de ceux qui avaient été sacrifiés par leurs ennemis. Les méchans étaient relégués dans des lieux souterrains. Leurs enfans , & ceux qui naissaient sans vie , avaient leur demeure marquée. Ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie en avaient une autre. Ceux qui s'étaient noyés , ceux qui étaient punis de mort pour le vol ou l'adultère , ceux qui avaient tué leur père , leur femme ou leurs enfans , leur Seigneur ou un Prêtre , enfin tous avaient leur demeure dans des lieux séparés , qui convenaient à leur âge , à la conduite de leur vie & au genre de leur mort.

La principale idole des Mexicains , qu'ils traitaient de Tout-puissant Seigneur du monde , était adorée

L E

multiplierent.
enfans,
si se pro-
besoin de

immorta-
ées à des
leur Reli-
tinguaient
en sortant
leil, qu'ils
e, & qui
ceux qui
qui avaient
ans étaient
urs enfans,
t leur de-
e vieillesse

Ceux qui
s de mort
qui avaient
s enfans,
ous avaient
qui conve-
leur vie &

qu'ils trait-
onde, était
adoré



Bernard Vivant.

D E

adorée sous le
statue de bois
sur une boule
d'or, de chaq
de bois. Elle
a nez une bar
ait d'une oreil
de grandes plu
elle portait d
blanche, avec
disposées en c
mier d'or ac
es Mexicains
a main droite
iliputzi était
qui paraît av
Dieu de la pé
lui pour ob
Cette idole ét
d'un marbre
elle avait, à l
d'argent, av
portoit une plu
uefois pour u
qui lui servait
out de cette
eu souillée d

Tome XI.

adorée sous le nom de *Witziliputzli*. C'était une statue de bois, taillée en forme humaine, assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un brandard, de chaque coin duquel sortait un serpent de bois. Elle avait le front azuré, & par-dessus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendait d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couronnée de grandes plumes dont les pointes étoient dorées. Elle portait dans la main gauche une rondache blanche, avec cinq figures de pomme de pin disposées en croix, & au sommet une sorte de cimier d'or accompagné de quatre fleches, que les Mexicains croyoient envoyées du Ciel. Dans la main droite, elle avait un serpent azuré. *Witziliputzli* étoit le Dieu de la guerre. *Tescatilputza*, qui paroît avoir tenu le second rang, étoit le Dieu de la pénitence; les Mexicains s'adressoient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette idole étoit de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli, vêtue & parée de rubans. Elle avait, à la lèvre d'en-bas, des anneaux d'or & d'argent, avec un petit tuyau de crystal, d'où sortoit une plume verte, qu'on changeoit quelquefois pour une bleue; la tresse de ses cheveux, qui lui servoit de bande, étoit d'or bruni, & du bout de cette tresse pendait une oreille d'or, un peu souillée d'une espèce de fumée, qui repré-

Mexique.

Mexique.

sentait les prières des pécheurs & des affligés. Entre cette oreille & l'autre on voyait sortir des aigrettes ; & la statue avait au cou un lingot d'or qui descendait assez pour lui couvrir tout le sein. Ses bras étaient ornés de chaînes d'or. Une pierre verte, fort précieuse, lui tenait lieu de nombril. Elle portait, dans la main gauche, un chasse-mouche de plumes vertes, bleues & jaunes, qui sortaient d'une plaque d'or si bien brunie, qu'elle faisait l'effet d'un miroir ; ce qui signifiait que d'un seul coup-d'œil, l'idole voyait tout ce qui se passait dans l'univers. Elle tenait dans la main droite quatre dards, qui marquaient le châtement dont les pécheurs étaient menacés. Tescatilpurza était le Dieu le plus redouté des Mexicains, parce qu'ils appréhendaient qu'il ne révélât leurs crimes ; & sa fête, qu'on célébrait de quatre en quatre ans, était une espèce de jubilé qui apportait un pardon général. Il passait aussi pour le Dieu de la stérilité & du deuil. Dans les temples où il était honoré à ce titre, il était assis dans un fauteuil avec beaucoup de majesté, entouré d'un rideau rouge, sur lequel étaient peints des cadavres & des os de morts. On le représentait aussi tenant de la main-gauche un bouclier, avec cinq pommes de pin, & de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortaient du

bouclier. Sous menaçant, le co plumes de caille Il paraît d'ai te qu'il croyait eu, l'eau, la r l'égard des T une magnifique e donner urle i e renvoyer le éfente le princ description d'l à l'on moitait eulement quanti x les statues de chapelles, qui s eigneurs ; com ns du Temple d A chacune de n trouvait une rutes & basses es : car les T eux de pierres e ndant la guer ur la défense d tes aboutiffaien os, & servaien oles. On y voya

oulier. Sous toutes ces formes, il avait l'air ~~de~~ Mexique.
 menaçant, le corps noir, & la tête couronnée de plumes de caille.

Il paraît d'ailleurs que le Peuple adorait tout ce qu'il croyait utile ou nuisible aux hommes, le feu, l'eau, la terre, les météores, les animaux. À l'égard des Temples, leur architecture était d'une magnificence bizarre dont il serait difficile de donner une idée. On ne peut mieux faire que de renvoyer le Lecteur au dessin gravé qui représente le principal Temple de Mexico, d'après la description d'Herrera. Ils avaient tous des tours, à l'on montait par degrés. On y voyait, non-seulement quantité d'autels qui offraient les images des statues des Dieux, mais plusieurs rangs de chapelles, qui servaient de sépultures pour les seigneurs; comme les cours & les espaces voisins du Temple étaient le cimetière du Peuple.

À chacune des quatre portes du grand temple on trouvait une vaste salle, & des chambres hautes & basses, qui servaient de magasins d'armes: car les Temples étaient tout-à-la-fois des lieux de pierres & des forteresses où l'on portait, pendant la guerre, toutes sortes de munitions pour la défense de la Ville. Quantité d'autres édifices aboutissaient de toutes parts aux murs d'enceintes; & servaient de logement aux Ministres des Rois. On y voyait de grandes cours, des jardins,

Mexique.

des étangs, & toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes, qu'on y entretenait pour le service de la Religion. Ils jouissaient du revenu de plusieurs Villages, qui les mettaient dans une abondance réservée, dans toutes les Nations, pour les Chefs du Clergé.

Quoique Vitziliputzli fut le principal Dieu des Mexicains, on conservait; dans un des étages qui étaient au-dessus des deux autels du grand Temple, une idole plus chère encore à la Nation, mais dont le culte était moins régulier, & n'avait que des jours solennels, où la dévotion du Peuple éclatait avec beaucoup d'ardeur. Elle était composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des hommes, moulues & pétries ensemble avec du sang des jeunes enfans, des veuves & des vierges sacrifiées. Les Prêtres la faisaient sécher soigneusement, & toute grande qu'elle était, elle pesait peu. Le jour de la consécration, non-seulement tous les habitans de Mexico, mais ceux de toutes les Villes voisines, assistaient à cette fête avec des réjouissances extraordinaires. Les plus dévots approchaient de l'idole, la touchaient avec la main, appliquaient à ses principales parties divers bijoux, qu'ils croyaient sanctifiés par sa vertu, & les regardaient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie, l'idole était renfer-

D

mée dans un
 dite aux sé
 Prêtres. On
 grandes céré
 garçait dans
 que deux us
 l'Empereur,
 des armées. C
 faisait boire
 ière que le
 on la renou
 formalités. A
 qu'on distrib
 entre les pre
 aux Officiers
 grand Temple
 idole dont la
 es Prêtres de
 mens à ceux
 ne espèce de
 parait par des
 l'Empereur r
 ne partie de
 Quoiqu'une
 sacrifiée dans
 ains eussent l
 s réservaient
 qui faisait hor

nécessaire
 on y entre-
 ils jouissaient
 i les mettait
 s toutes les
 pal Dieu des
 es étages qui
 and Temple.
 Nation, mais
 & n'avait que
 n du Peuple
 le était com-
 es qui servent
 nes & pètries
 enfans, des
 es Prêtres la
 toute grande
 ur de la con-
 habitans de
 illes voisines,
 uiffances ex-
 rochèrent de
 appliquaient
 joux, qu'ils
 s regardaient
 es sortes de
 e était renfer-

mée dans un sanctuaire, dont l'entrée était inter-
 dite aux séculiers, & même au commun des
 Prêtres. On bénissait en même temps, avec des
 grandes cérémonies, un vase plein d'eau qu'on
 gardait dans le même lieu. Cette eau sacrée n'avait
 que deux usages, l'un pour le couronnement de
 l'Empereur, & l'autre pour l'élection du Général
 des armées. On en arrosait les Soldats, & l'on en
 faisait boire au Général. L'idole étant d'une ma-
 tière que le temps ne manquait point d'altérer,
 on la renouvelait quelquefois avec les mêmes
 formalités. Alors la vieille était mise en pièces,
 qu'on distribuait comme de précieuses reliques
 entre les premiers Seigneurs de l'Empire, sur-tout
 aux Officiers militaires. On faisait aussi dans le
 grand Temple, à certains jours de l'année, une
 idole dont la matière pouvait se manger, & que
 les Prêtres dépeçaient, pour en donner les frag-
 mens à ceux qui venaient les recevoir. C'était
 une espèce de communion, à laquelle on se pré-
 parait par des prières & des purifications établies.
 L'Empereur même assistait à cette cérémonie avec
 une partie de sa Cour.

Quoiqu'une partie des victimes humaines fût
 sacrifiée dans le grand Temple, & que les Mexi-
 cains eussent l'horrible usage d'en manger la chair,
 ils réservaient les têtes, soit comme un trophée
 qui faisait honneur à leurs victoires, soit pour se

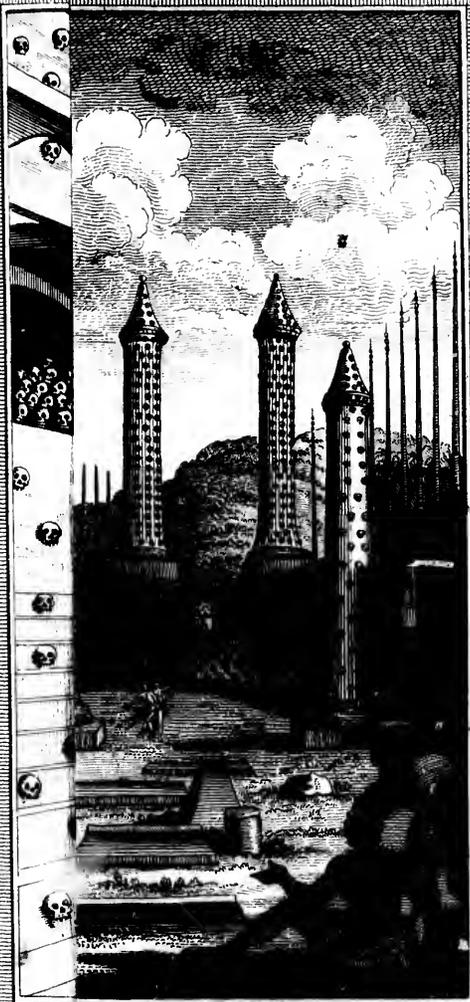
 Mexique.

Mexique.

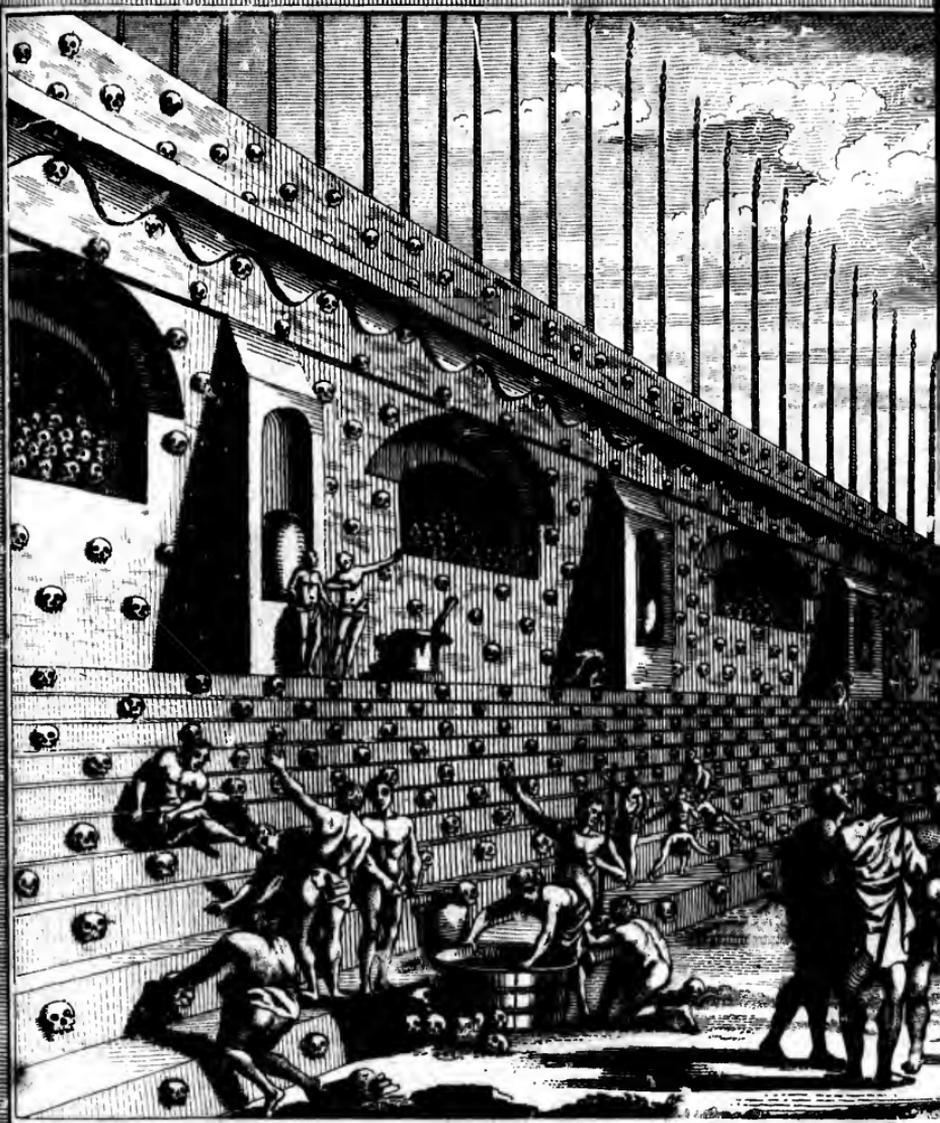
familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu, qui contenait cet affreux dépôt, était devant la principale porte du Temple, à la distance d'un jet de pierre. C'était une espèce de théâtre, de forme longue, bâti de pierre, à chaux & à ciment. Les degrés, par lesquels on y montait, étaient aussi de pierres, mais entremêlées de têtes d'hommes dont les dents s'offraient en-dehors. Aux côtés du théâtre, il y avait quelques tours qui n'étaient fabriquées que de têtes & de chaux. Les murailles étaient revêtues d'ailleurs de cordons de têtes en plusieurs compartimens; & de quelque côté qu'on y jettât les yeux, on n'y voyait que des images de mort. Sur le théâtre même, plus de soixante poutres, éloignées de quatre à cinq palmes les unes des autres, & liées entre elles par de petites solives qui les traversaient, offraient une infinité d'autres têtes enfilées successivement par les temps. Le nombre en était si grand, que les Espagnols en comptèrent plus de cent trente mille, sans y comprendre celles dont les tours étaient composées. La Ville entretenait plusieurs personnes, qui n'avaient point d'autre fonction que de remplacer les têtes qui tombaient, d'en remettre de nouvelles, & de conserver l'ordre établi dans ce abominable lieu.

Après avoir parlé tant de fois des sacrifices du Mexique & des victimes humaines, on doit au

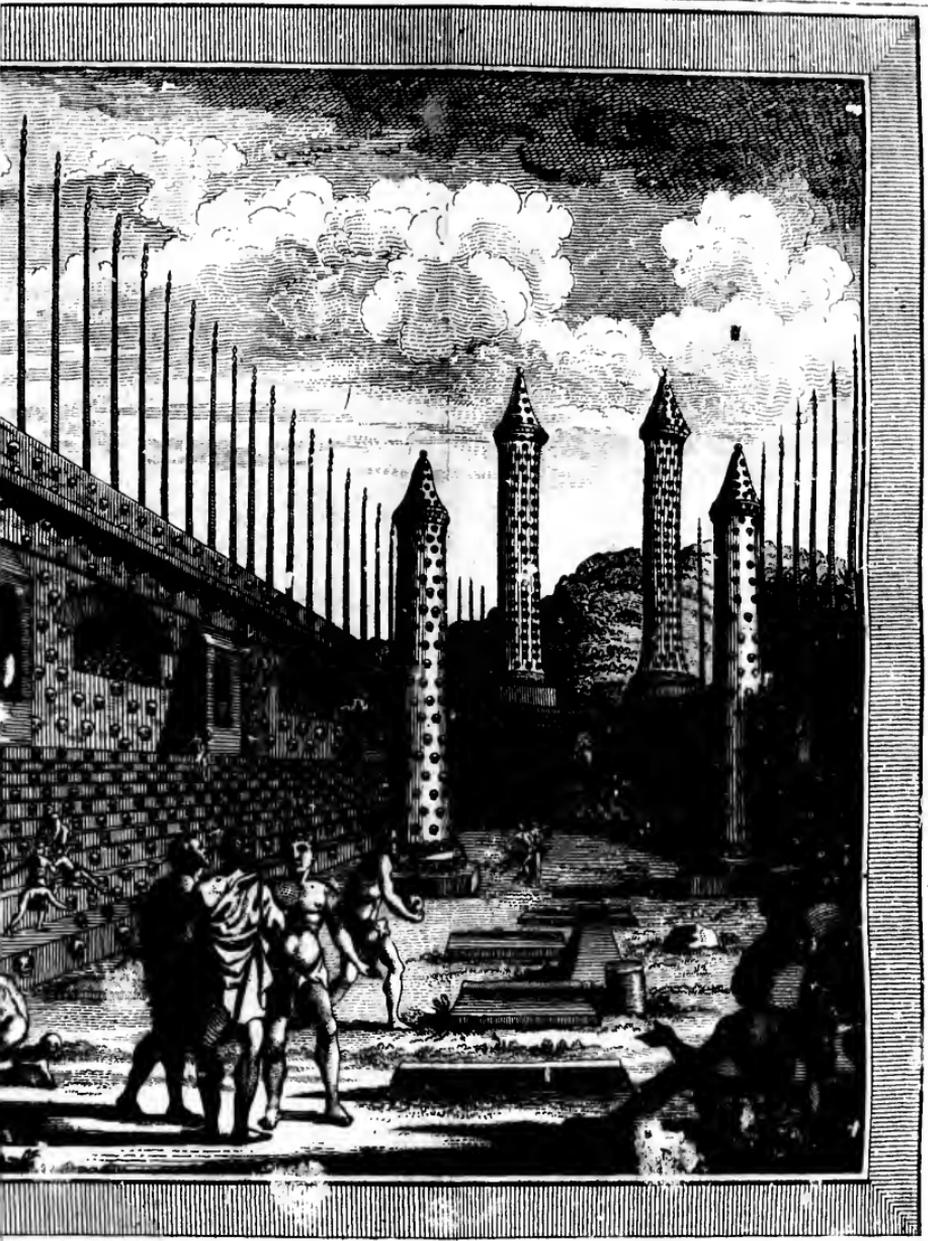




Benard Vivant.



CIMETIERRE DES SACRIF



LE DES SACRIFICES .

Bonin. Scizil.

Lecteur

Tous les

trouve p

manière,

que se de

moler pa

que les M

ennemis p

de faire u

Motézuma

tez, que

quérir la. L

gloire po

assurer de

que le p

leur élect

les présen

Herrera

faisait, une

d'une mul

du Temple

le bas de g

bras une i

de miel, E

jaunes. Le

avec beau

grande pie

plate-form

Lecteur une peinture de ces épouvantables fêtes. Mexico
 Tous les Historiens conviennent qu'il ne s'en
 trouve point d'exemple aussi révoltant pour l'hu-
 manité, dans les plus barbares Nations de l'Afri-
 que & des deux Indes. C'était dans la vue d'im-
 moler paisiblement des hommes à leurs Dieux,
 que les Mexicains épargnaient le sang de leurs
 ennemis pendant la guerre, & qu'ils s'efforçaient
 de faire un grand nombre de prisonniers vivans.
 Motézuma ne fit pas difficulté d'avouer à Cor-
 tez, que, malgré le pouvoir qu'il avait de con-
 quérir la Province de Tlascala, il se refusait cette
 gloire pour ne pas manquer d'ennemis & pour
 assurer des victimes à ses Temples; & l'on a vu
 que le premier devoir des Empereurs, après
 leur élection, était d'enlever des captifs & de
 les présenter au couteau des Prêtres.

Herrera décrit les cérémonies du sacrifice. On
 faisait une longue file des victimes, environnée
 d'une multitude de gardes. Un Prêtre descendait
 du Temple, vêtu d'une robe blanche, bordée par
 le bas de gros flocons de fil, & portant dans ses
 bras une idole composée de farine de maïs &
 de miel. Elle avait les yeux verts & les dents
 jaunes. Le Prêtre descendait les degrés du Temple
 avec beaucoup de précipitation. Il montait sur une
 grande pierre, qui se voit comme attachée à une
 plate-forme fort haute, au milieu de la cour.

Mexique.

& qui se nommait *quahtix'cali*. Il passait sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre les bras, & se tournant vers les captifs, il la montrait à chacun, l'un après l'autre, en leur disant: c'est ici votre Dieu. Ensuite, descendant de la pierre par un second escalier opposé à l'autre, il se mettait à leur tête pour se rendre, par une marche solennelle, au lieu de l'exécution, où ils étaient attendus par les Ministres du sacrifice. Le grand Temple en avait six, qui étaient revêtus de cette dignité; quatre pour tenir les pieds & les mains de la victime, le cinquième pour la gorge, & le sixième pour ouvrir le corps. Ces offices étaient héréditaires, & passaient aux fils aînés de ceux qui les possédaient. Celui qui ouvrait le sein des victimes tenait le premier rang, & portait le titre suprême de *Topilzin*. Sa robe était une sorte de tunique rouge & bordée de flocons. Il avait, sur la tête, une couronne de plumes vertes & jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, & sur la lèvre inférieure, un petit tuyau de pierre de couleur bleu-céleste. Son visage était peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avaient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue, & renversée par des bandes de cuir qui leur ceignaient le milieu du front. Ces bandes soutenaient de petits boucliers

de papier, peints de couleurs
passaient pas
tuniques blanc
zin avait la m
caillou, fort l
portait un coll
pent replié en
Aussi-tôt qu
phithéâtre des
l'un après l'au
les mains libre
que victime
gorge lui met
la tenaient par
Topilzin appuy
mach, & lui o
il en arrachait
pour lui offrir
lait; après qu
avait quittée p
rait la face avec
Les autres Prê
bas de l'escalier
les pieds; &
était précipité
destinés au sac
ment jusqu'au

de papier, peints de différentes couleurs, qui ne passaient pas les yeux. Leurs robes étaient des tunique^s blanches, entremêlées de noir. Le Topilzin avait la main-droite armée d'un couteau de caillou, fort large & fort aigu. Un autre Prêtre portait un collier de bois, de la forme d'un serpent replié en cercle. Mexico.

Aussi-tôt que les captifs étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter, l'un après l'autre, par un petit escalier, nus & les mains libres. On étendait successivement chaque victime sur une pierre. Le Prêtre de la gorge lui mettait le collier, & les quatre autres la tenaient par les pieds & les mains. Alors le Topilzin appuyait le bras gauche sur son estomach, & lui ouvrant le sein de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il présentait au Soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhale; après quoi, se tournant vers l'idole, qu'il avait quittée pendant l'opération, il lui en frottait la face avec quelques invocations mystérieuses. Les autres Prêtres jetaient le corps du haut en bas de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds; & les degrés étaient si roides, qu'il était précipité dans un instant. Tous les captifs, destinés au sacrifice, recevaient le même traitement jusqu'au dernier. Ensuite, ceux qui les

Mexique.

avaient livrés aux Prêtres, enlevaient les corps pour les distribuer entre leurs amis, qui les mangeaient avec contentement. Dans toutes les Provinces de l'Empire, ce cruel usage était exercé avec la même ardeur. On voyait des fêtes, où le nombre des victimes était de cinq mille, rassemblées soigneusement pour un si grand jour. Il se faisait des sacrifices à Mexico, qui coûtaient la vie à plus de vingt mille captifs. Si l'on mettait trop d'intervalle entre les guerres, le Topilzin portait les plaintes des Dieux à l'Empereur, & lui représentait qu'ils mouraient de faim. Aussi-tôt on donnait des avis à tous les Caciques, que les Dieux demandaient à manger. Toute la Nation prenait les armes; &, sous quelque vain prétexte, les Peuples de chaque Province commençaient à faire des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques Historiens prétendent que la plupart des Mexicains étaient las de cette barbarie, & que, s'ils n'osaient témoigner leur dégoût, dans la crainte d'offenser les Prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du Christianisme.

Il y avait d'autres sacrifices, qui ne se faisaient qu'à certaines fêtes, & qui se nommaient *tacaxipavelitzi*, c'est-à-dire, écorchement d'hommes. On prenait plusieurs captifs, que les Prêtres écor-

chaient récl
autant de
buaient da
en chantan
Chacun dev
ceux qui ne
visage d'un
quelques tra
finaissait que
rompre, do
de grandes
on faisait un
time. Le cap
grande roue
& d'une ronc
fiet paraissait
s'engageant à
meurait vain
pait au sacrifi
honneurs qu
plus fameux
victime.

La principa
lipuztli, était
Mai. Quelque
filles, consac
faient, avec d

chaient réellement ; & de leur peau ils revêtaient autant de Ministres subalternes , qui se distribuèrent dans tous les quartiers de la Ville , en chantant & dansant à la porte des maisons. Chacun devait leur faire quelque libéralité ; & ceux qui ne leur offraient rien , étaient frappés au visage d'un coin de la peau , qui leur laissait quelques traces de sang. Cette cérémonie , qui ne finissait que lorsque le cuir commençait à se corrompre , donnait le temps aux Prêtres d'amasser de grandes richesses. Dans quelques autres fêtes , on faisait un défi entre le Sacrificateur & la victime. Le captif était attaché , par un pied , à une grande roue de pierre. On l'armait d'une épée & d'une rondache , celui qui s'offrait pour le sacrifier paraissait avec les mêmes armes ; & le combat s'engageait à la vue du Peuple. Si le captif demeurait vainqueur , non-seulement il échappait au sacrifice , mais il recevait le titre & les honneurs que les loix du pays accordaient aux plus fameux guerriers , & le vaincu servait de victime.

Mexique.

La principale Fête à l'honneur du Dieu Vitzlipuzli , était célébrée régulièrement au mois de Mai. Quelques jours auparavant , deux jeunes filles , consacrées au service du Temple , pétrifiaient , avec du miel , de la farine de maïs , dont

Mexique. On faisait une grande Idole. Tous les Seigneurs assistaient à la composition. On faisait ensuite de morceaux de la même pâte, pétris en forme d'os, qu'on nommait la chair de *Vitzilipuztli*. Les Prêtres les coupaient en pièces & les distribuaient au Peuple, sans distinction d'âge ni de sexe : chacun recevait le sien avec des apparences de piété qui allaient jusqu'aux larmes, le mangeait avec la même dévotion, & croyait avoir mangé la chair de son Dieu. On en portait même aux malades : c'était un péché du premier ordre, de prendre quelqu'autre nourriture avant midi. Tout le monde était averti de s'en garder, & chacun prenait soin de cacher jusqu'à l'eau, pour en priver les enfans. La solennité finissait par un Sermon du Grand-Prêtre, qui recommandait l'observation des loix & des cérémonies (a).

(a) On aurait eu peine à rapporter cette espèce d'imitation du plus saint des Sacremens du Christianisme, sur tout autre témoignage que celui du P. Acofta. Mais il insiste sur ces récits, avec d'autant plus de force, qu'il croit trouver une preuve de la sainteté même de nos Institutions, dans la malice du diable qui les contrefait. « Par cela seul, dit-il, on voit, » clairement vérifié, que satan s'efforce, autant qu'il

De quatre en braient une Fête commençait le neuf jours. Un P & se tournait sur ties du monde ; il prenait de la t faisait la même pardon de ses pé pas découverts. roire dans leurs g lever un grand pussent offrir aux pendant huit jo des larmes. Le ment celui de l la cour du gran objet de la dév

peut, d'usurper l' » à Dieu seul, qu »és & ses ordures. » coup plus loin, lo » diverses pratiques d »remens de la Pén » la confession auricu » Trinité, & la plu » tienne.

De quatre en quatre ans, les Mexicains célébraient une Fête, qu'Acofta nomme *Jubilé*. Elle commençait le 10 de Mai, & sa durée était de neuf jours. Un Prêtre sortait, jouant d'une flûte, & se tournait successivement vers les quatre parties du monde; ensuite, s'inclinant vers l'Idole, il prenait de la terre & la mangeait; le Peuple faisait la même chose après lui, en demandant pardon de ses péchés, & priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats demandaient la victoire dans leurs guerres, & des forces pour enlever un grand nombre de prisonniers, qu'ils pussent offrir aux Dieux. Ces prières se faisaient pendant huit jours, avec des gémissemens & des larmes. Le neuvième, qui était proprement celui de la Fête, on s'assemblait dans la cour du grand Temple, & le principal objet de la dévotion publique, était de de-

Mexique.

« peut, d'usurper l'honneur & le service qui est dû à Dieu seul, quoiqu'il y mêle toujours ses cruautés & ses ordures. » Il poussé cette idée beaucoup plus loin, lorsqu'il prétend reconnaître, dans diverses pratiques de l'Idolâtrie Mexicaine, les Sacremens de la Pénitence & de l'Extrême-Onction, la confession auriculaire, le Mystère de la Sainte-Trinité, & la plupart des objets de la Foi Chrétienne.

Mexique:

mander de l'eau ; ce qui faisait donner à cette Fête le nom de *Toxcoatl*, qui signifie sécheresse. Cette Fête finissait par des sacrifices humains, comme celle des Marchands, en l'honneur de *Quatzalcoatl*, Dieu des marchandises. Quarante jours avant la célébration, ils achèraient un captif de belle taille ; ils le paraient des habits de l'Idole, &, dans cet intervalle, ils s'attachaient soigneusement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'étang du Temple. Il était traité avec toutes sortes d'honneurs & bien nourri. La nuit on le tenait enfermé dans une cage, &, pendant le jour, on le conduisait par la Ville, au milieu des chants & des danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux Prêtres venaient lui annoncer son sort. Il devait répondre qu'il l'acceptait avec soumission : s'il s'en affligeait, son chagrin passait pour un mauvais augure, & les Prêtres faisaient diverses cérémonies par lesquelles on supposait qu'ils avaient changé ses dispositions. Le sacrifice se faisait à minuit, & son cœur était offert à la Lune. On portait le corps chez le principal Marchand ; il y était rôti ; & préparé avec divers assaisonnemens. Les convives dansaient en attendant le festin. Après avoir mangé leur part de cette horrible mets, ils allaient saluer l'Idole au lever du Soleil.

Outre les sacrifices dont la succession & chaque jour étaient appellés, on s'y consacrait un particulier. Les Prêtres ser les Idoles. Ils venoient trois fois le jour, à midi, au Soleil, de ces heures, pour son des trompeurs, qui faisoient c'était le signal de la semaine, se mettoient blanche, avec son feu dans un lieu nouvellement deviné, tenait un vaisseau, se tenait seul, qu'il les Collègues : en fait dont il frottait l'Idole, cérémonie, ils alloient à l'exterieur, où ils faisoient telle que de se tenir dans l'étang de quelque lieu, où s'observoit l'usage de ses revenus.

Outre les six Sacrificateurs du grand Temple, dont la succession était héréditaire, chaque Quartier & chaque Temple avaient leurs Prêtres, qui étaient appelés à cet office par élection, ou qui s'y consacraient dans leur jeunesse par un vœu particulier. Leur fonction ordinaire était d'encenser les Idoles. Ils renouvelaient cet exercice quatre fois le jour, c'est-à-dire, au lever du Soleil, à midi, au Soleil couchant & à minuit. A chacune de ces heures, on entendait dans les Temples le son des trompettes, des tambours & d'autres instrumens, qui formaient un bruit fort lugubre : c'était le signal auquel le Prêtre désigné pour la semaine, se mettait en marche, vêtu d'une robe blanche, avec son encensoir à la main. Il prenoit du feu dans un grand brasier, qui brûlait continuellement devant l'autel, & de l'autre main, il tenait un vaisseau dans lequel était l'encens. Il encensait seul, quoiqu'il fût accompagné de tous ses Collègues : ensuite on lui présentait un linge, dont il frottait l'autel & les rideaux. Après cette cérémonie, ils allaient ensemble dans un lieu secret, où ils faisaient quelque rude pénitence, telle que de se meurtrir la chair & de se tirer du sang de quelque partie du corps. L'Office de la nuit s'observait scrupuleusement : chaque Temple avait ses revenus, & les Prêtres étaient bien payés

 Mexique.

pour les rigueurs qu'ils exerçaient sur eux-mêmes ;
 Mexique. d'ailleurs on a déjà remarqué qu'une partie com-
 mune de la piété des Mexicains consistait à se tirer
 du sang.

L'usage des Prêtres était de s'oindre, depuis les
 pieds jusqu'à la tête, & les cheveux mêmes, d'une
 graisse claire & liquide, qui leur faisait croître
 le poil dans toutes les parties du corps, & qui le
 faisait dresser comme le crin des chevaux. Ils en
 étaient d'autant plus incommodés, qu'il ne leur
 était pas permis de le couper jusqu'à la mort,
 ou du moins jusqu'à leur dernière vieillesse, tems
 auquel ceux qui voulaient quitter leur profes-
 sion, étaient exempts de toute sorte de travail,
 & jouissaient d'une distinction proportionnée à
 l'opinion qu'on avait de leur vertu. Ils tressaient
 leurs cheveux avec des bandes de coton, larges
 de six doigts. L'encens qu'ils employaient ordi-
 nairement, n'étant que de la résine, leur teint,
 naturellement basané, en devenait presque noir.
 Lorsqu'ils allaient rendre hommage aux Idoles,
 qu'ils tenaient dans des caves, dans des bois touf-
 fus, ou sur des montagnes, ils s'y disposaient par
 une autre onction, composée de la cendre de plu-
 sieurs bêtes venimeuses, de tabac & de suie, pé-
 tris ensemble. Le Peuple était persuadé que cette
 préparation les élevait au-dessus du commun

des hommes,
 avec les Dieux.
 de la même id
 sorte de crainte
 toute la Natur
 au milieu des b
 confiance que l
 ne pouvaient l
 & d'horreurs !
 main est souven

L'enceinte du
 tenait deux Mon
 traite, l'une de j
 ans, & l'autre de
 blissemens qui re
 étaient vis-à-vis l
 communication.
 même sexe. L'em
 manger pour les
 Prêtres, auxquels
 qui n'eût été prése
 ces alimens étaient
 & de miel. Ces
 es cheveux en en
 uite on leur perm
 e levaient la nuit
 ang, dont elles é
 des
 oues ; mais elies se

des hommes, & les mettait en commerce avec les Dieux. Leur imagination se remplissait de la même idée; car ils perdaient alors toute sorte de crainte; &, se croyant respectés de toute la Nature, ils se hasardaient la nuit au milieu des bois les plus sauvages, dans la confiance que les tigres, les ours & les lions ne pouvaient leur nuire. Que d'extravagances & d'horreurs! & que l'Histoire de l'esprit humain est souvent humiliante!

L'enceinte du grand Temple de Mexico contenait deux Monasteres ou deux Maisons de retraite, l'une de jeunes filles entre douze & treize ans, & l'autre de jeunes garçons. Ces deux établissemens qui regardaient le service du Temple, étaient vis-à-vis l'un de l'autre, mais sans aucune communication. Ils avaient leurs Supérieurs du même sexe. L'emploi des filles était d'apprêter à manger pour les Idoles, c'est-à-dire, pour les Prêtres, auxquels il n'était permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'autel. La plupart de ces alimens étaient une espèce de pâtisserie de maïs & de miel. Ces jeunes filles se faisaient couper les cheveux en entrant au service des Idoles; ensuite on leur permettait de les laisser croître. Elles se levaient la nuit pour prier, & pour se tirer du sang, dont elles étaient obligées de se frotter les joues; mais elles se lavaient aussi-tôt avec de l'eau

Mexique.

consacrée par les Prêtres. Leur habillement étoit une robe blanche. On les occupait à faire de la toile pour le Temple; elles étoient élevées d'ailleurs dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étoient punies avec la dernière rigueur, & la mort étoit infailible pour celles qui manquoient à l'honneur. S'il se trouvait, dans le Temple, quelque chose de rongé par un rat ou une souris, c'étoit un signe de la colere du Ciel, qui faisoit juger qu'il étoit arrivé quelque désordre parmi les jeunes Religieuses. On recherchait les coupables, & malheur, dans ces circonstances, à celles qui étoient soupçonnées de quelque dérèglement. On ne recevait, dans ce Monastere, que des filles de Mexico: leur clôture duroit un an, au bout duquel elles sortaient pour se marier.

Les jeunes garçons devoient être âgés de dix-huit à vingt ans. Ils avoient les cheveux coupés en couronne, & ne les laissoient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille, mais plus long sur la nuque du col, jusqu'à les pouvoir mettre en tresse. Leur nombre étoit de cinquante, & leur clôture ne durait qu'un an, comme celle des filles; mais ils étoient assujettis, dans cet espace, aux plus rigoureuses loix de la chasteté, de l'obéissance & de la pauvreté. Leur office particulier étoit de servir les Prêtres dans tout ce qui concernait le

D E

culte. Ils balayoient de bois devant la grande commandée si nécessaire pour eux de l'air. On les employoit dans les maisons de la ville ensemble d'un autre d'entre eux, s'ils n'obtenoient qu'ils avoient droit de se retirer dans un cellaire pour se faire de la pauvreté, ou de se presser. On savoit qu'il étoit continuellement la nuit pour faire d'autres instrumens autour de l'Idole. Il ne s'éteignoit point des Prêtres, mais aussi dans un lieu où l'on y tiroit du sang, on s'en frottoit les yeux. Leur habillement étoit fort rude. A certaines Fêtes, on alloit au Grand Temple & on y faisoit un sacrifice, s'il étoit nécessaire.

culte. Ils balayaient les lieux saints ; ils fournif-
 faient de bois le brasier qui brûlait sans cesse de-
 vant la grande Idole. La modestie leur était re-
 commandée si soigneusement , que c'était un crime
 pour eux de lever les yeux devant une femme.
 On les employait à demander l'aumône dans les
 maisons de la Ville. Ils marchaient quatre ou six
 ensemble d'un air humble & mortifié ; cepen-
 dant s'ils n'obtenaient rien de la charité d'autrui ,
 ils avaient droit de prendre ce qui leur était né-
 cessaire pour se nourrir ; parce qu'ayant fait vœu
 de pauvreté , on supposait leurs besoins toujours
 pressans. On savait d'ailleurs que leur pénitence
 était continuelle : ils étaient chargés de se lever
 la nuit pour faire retentir les trompettes & les
 autres instrumens. Ils veillaient successivement
 autour de l'Idole , dans la crainte que le bra-
 sier ne s'éteignît ; ils assistaient à l'encense-
 ment des Prêtres , après lequel ils entraient
 aussi dans un lieu qui leur était destiné , pour
 y tirer du sang avec des pointes aiguës , &
 s'en frotter les tempes jusqu'au bas des oreil-
 les. Leur habit était un cilice blanc , mais
 fort rude.

A certaines Fêtes de l'année , les Prêtres du
 grand Temple & tous les jeunes Religieux du
 Temple , s'assembloient dans un lieu environné

de sièges, armés de cailloux pointus & d'autres
 lancettes, avec lesquelles ils se tiraient, depuis
 l'os de la jambe jusqu'au mollet, quantité de sang
 dont ils devaient, non-seulement se frotter les
 tempes, mais aussi teindre les lancettes; ils les
 fichaient ensuite dans des boules de paille, entre
 les créneaux de la cour, afin que le peuple jugéât
 de leur ardeur pour la pénitence. Le lieu où ils
 se baignaient, après cette opération, portait le
 nom d'*Ezapan*, qui signifie eau de sang. Une
 même lancette ne servait jamais deux fois, ils en
 avaient un grand nombre en réserve. Avant les
 mêmes Fêtes, ils jeûnaient rigoureusement cinq
 ou six jours; ils se réduisaient à l'eau, ils dor-
 maient peu, ils se mortifiaient le corps par des
 fréquentes disciplines. Le Peuple avait aussi cet
 usage aux Processions solennelles, sur-tout pen-
 dant la Fête du *Toxcoatl*, ou du Jubilé. Leurs
 disciplines étaient composées de fil de *ma-
 guey*, toutes neuves, longues d'une brasse
 & terminées par des nœuds, dont ils se don-
 naient de grands coups sur les épaules. Quoique
 les Prêtres ne fussent obligés, par aucune
 loi, de se priver du commerce des femmes, ils
 y renonçaient dans ces grandes occasions
 & quelques-uns y formaient des obstacles
 invincibles par des blessures volontaires, qu'ils

leur ôtaient,
 goût du plaisir.
 Le soin de
 Prêtres; mais
 forme, & de
 nière volonté
 enterrés dans
 de leurs maïso
 les montagnes
 avaient leurs
 peque; d'autre
 sent brûlés, &
 dans les Temp
 avaient de plu
 tain avait ren
 de son quartie
 propres mains
 revêtu de ses
 posture, ses pa
 & lui faire des
 quelqu'autre S
 qui étaient fac
 pagner dans un
 ayant une espè
 dans les cérém
 Prêtre domesti
 avaient servi d

leur ôtaient, pour quelque temps, l'usage & le goût du plaisir.

Mexique.

Le soin des funérailles appartenait aussi aux Prêtres ; mais leur méthode n'avait rien d'uniforme, & dépendait presque toujours de la dernière volonté des mourans. Les uns voulaient être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maisons ; d'autres se faisaient porter dans les montagnes, à l'imitation des Empereurs, qui avaient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque ; d'autres ordonnaient que leurs corps fussent brûlés, & que les cendres fussent enterrées dans les Temples, avec leurs habits & ce qu'ils avaient de plus précieux. Aussi-tôt qu'un Mexicain avait rendu l'ame, on appelait les Prêtres de son quartier, qui le mettaient à terre de leurs propres mains, assis à la manière du pays, & revêtu de ses meilleurs habillemens. Dans cette posture, ses parens & ses amis venaient le saluer & lui faire des présens ; si c'était un Cacique, ou quelque autre Seigneur, on lui offrait des esclaves, qui étaient sacrifiés sur-le-champ, pour l'accompagner dans un autre monde. Chaque Seigneur ayant une espèce de Chapelain, pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on tuait aussi le Prêtre domestique & les principaux Officiers qui avaient servi dans la même maison ; les uns pour

à leur Maî-
 rége & c'é-
 richesses du
 ait un Ca-
 mas d'armes
 t dix jours,
 leurs & de
 rte d'Office
 tantôt en
 corps avec
 faisaient de
 airs lugubres
 enait le pre-
 l'Idole que
 erement ho-
 l'image vi-
 t une Idole;
 que le Peu-
 on brûlait le
 eusement ses
 terrible, il
 t d'un bâton,
 dans toute

atteint d'une
 masques sur la
 e cérémonie.

durait jusqu'à sa mort ou sa guérison : s'il mou-
 rait, on en donnait avis aussi-tôt à toutes les
 Provinces de l'Empire, non-seulement pour ren-
 dre le deuil public, mais pour convoquer tous
 les Seigneurs à la cérémonie des funérailles. Ceux
 qui n'étaient éloignés que de quatre journées du
 lieu de sa mort, devaient s'y rendre les pre-
 miers : c'était en leur présence, qu'après avoir
 lavé le corps & l'avoir parfumé, pour le garan-
 tir de toute pourriture, on le plaçait assis sur
 une natte, où il était veillé, pendant quatre nuits,
 avec beaucoup de pleurs & de gémissemens. On
 coupait une poignée de ses cheveux, qui se con-
 servait sous une garde, pour l'usage qu'on en de-
 vait faire; on lui mettait dans la bouche une
 grosse émeraude, &, dans la posture où il était,
 on lui couvrait les genoux de dix-sept couvertu-
 res fort riches, dont chacune avait son allusion.
 Par-dessus on attachait la devise de l'Idole, qui
 était l'objet particulier de son culte, ou dont il
 avait été l'image. On lui couvrait le visage d'un
 masque, enrichi de perles & de pierres pré-
 cieuses. Ensuite on tuait, pour première victime,
 l'Officier qui avait eu l'emploi d'entretenir les
 lampes & les parfums du Palais, afin que le
 Voyage du Monarque, dans un autre monde, ne
 se fit point dans les ténèbres, ni sur une route

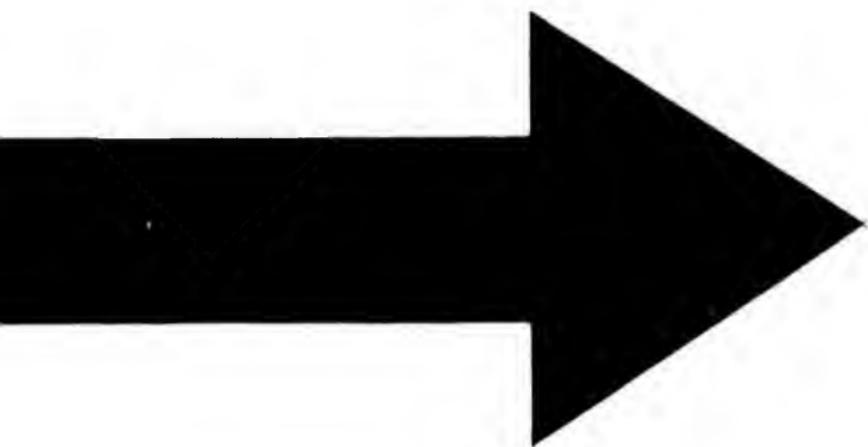
 Mexique.

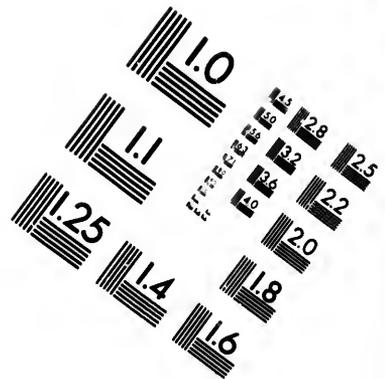
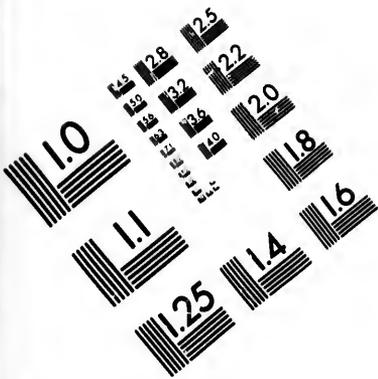
portait le
 x qui com-
 donner des
 ar des cris
 igneurs &
 ous les do-
 masses, des
 vait dans la
 t un grand
 ent le feu,
 pandait, le
 voix plain-
 ous. Enfin,
 on y jetait
 dont il était
 ent, chacun
 nseignes &
 ns le con-
 our annon-
 de l'Empe-
 s il devait
 es commen-
 e le nombre
 ux cens. On
 arracher le
 s le feu, &
 arniers, sans

qu'il fût permis d'en manger la chair. Ceux qui
 avaient l'honneur d'être sacrifiés étaient non-
 seulement des esclaves, mais des Officiers du
 Palais, entre lesquels il y avait aussi plu-
 sieurs femmes. Le lendemain, on se rassem-
 blait, après avoir fait garder le bûche
 pendant toute la nuit. On ramassait la cendre
 du corps, sur-tout les dents, qui ne se con-
 somment point par le feu, & l'émeraude qu'on
 avait enfoncée dans la bouche. Les Prêtres
 mettaient ces respectables dépouilles dans un
 vase, qu'ils portaient solennellement à la mon-
 tagne de Chapultepeque. Ils les y renfermaient ;
 avec la poignée de cheveux qu'on avait coupés
 à l'Empereur le jour de son couronnement, &
 qu'on gardait toujours pour cette dernière céré-
 monie, sous une petite voûte, dont l'intérieur
 était revêtu de peintures bizarres. Ils en bou-
 chaient soigneusement l'entrée ; & par-dessus
 ils plaçaient une statue de bois, qui re-
 présentait assez naturellement la figure du
 mort. Les solemnités continuaient l'espace de
 quatre jours, pendant lesquels les femmes,
 les filles & les plus fidèles Sujets venaient
 faire de grandes offrandes, qu'ils mettaient
 devant la voûte, sous les yeux de la statue.
 Le cinquième jour, les Prêtres faisaient un

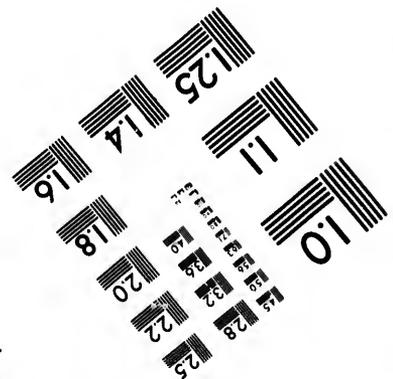
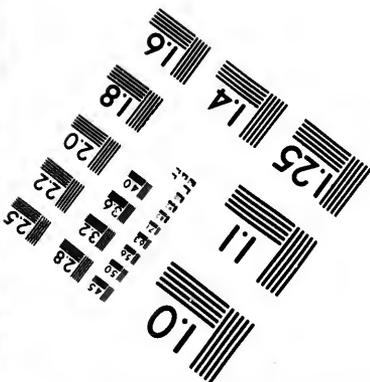
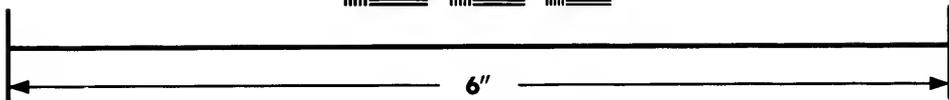
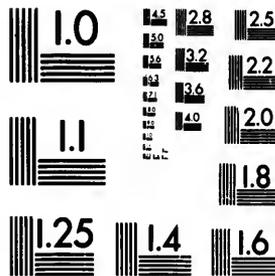
Mexique.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
18
20
22
25
28
32
36
40
45

10
15
20
25
30
35
40
45

sacrifice de quinze esclaves. Le vingtième, ils
 Mexique. en sacrifiaient cinq, trois le soixantième; & neuf
 vingt jours après, pour terminer la cérémonie.
 Tous ces usages ont fait place, par degrés,
 aux instructions du Christianisme.



*Figure ,
 Usages
 des M*

QUOIQUE l'on
 pu mettre b
 qualités natur
 & le commer
 tierement cha
 prenant qu'un
 habitudes mo
 sur le fond de
 même, qui
 hommes, des
 dans lesquels
 peintures des
 sèrent-elles
 temps. On lit
 les hommes d
 diocre, & pl
 de leur teint
 avaient les ye
 fort ouvertes


 CHAPITRE IV.

*Figure , Habillement , Caractere ,
Usages , Mœurs , Arts & Langues
des Mexicains.*

QUOIQUE l'espace d'environ deux siècles n'ait pu mettre beaucoup de changement dans les qualités naturelles des Mexicains; la domination & le commerce de l'Espagne ayant presque-entièrement changé leurs usages, il n'est pas surprenant qu'une si grande révolution, dans leurs habitudes morales, ait eu quelque influence sur le fond de leur caractère, & sur leur figure même, qui dépendent assez souvent, dans les hommes, des occupations & du genre de vie dans lesquels ils se trouvent engagés. Aussi les peintures des Historiens & des Voyageurs diffèrent-elles beaucoup, suivant la différence des temps. On lit, dans les premières Relations, que les hommes du Mexique étaient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres; que la couleur de leur teint tirait sur celle du poil de lion; qu'ils avaient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats & diver-

 Mexique.

Mezique.

fement coupés ; qu'ils étaient sans barbe , ou qu'ils en avaient fort peu , parce qu'ils se l'attachaient , ou qu'ils s'oignaient la peau d'un onguent qui l'empêchait de sortir. Il s'en trouvait peu d'aussi blancs que les Européens. Leur usage commun était de se peindre le corps , & de se couvrir la tête , les bras & les jambes , de plumes d'oiseaux , ou d'écaillés de poisson , ou de poils de tigres , ou d'autres animaux. Ils se perçaient les oreilles , le nez , & le menton même , pour y porter , dans de grandes ouvertures , des pierreries , ou de l'or , ou quelques ossemens. On y voyait aux uns , les ongles & le bec d'un aigle ; aux autres , les dents mâchelières de quelqu'animal , ou des arêtes de divers poissons. Les Seigneurs y portaient des pierres très-fines , & de petits ouvrages d'or d'un travail fort recherché.

La taille & la couleur des femmes étaient peu différentes de celles des hommes ; mais elles entretenaient leurs cheveux dans toute leur longueur , avec un soin extrême de les noircir , par diverses sortes de poudre & d'onguent. Les femmes mariées se les liaient autour de la tête , & s'en faisaient un nœud sur le front. L'usage des filles était de les porter flottans , sur le sein & sur les épaules. A peine étaient-elles devenues mères , que leurs mammelles croissaient , jusqu'à pouvoir en nourrir les enfans qu'elles portaient sur le

D
dos. Elles
la petitesse
nouvelles , ell
ques sur le
propreté. L
habitude é
chaud , elle
froid , pou
grains & d
embellir qu
de la piquu
Le com
les pieds n
pour se ren
la peau ent
étaient mêm
avec un co
d'hommes é
qu'ils y por
de férocité.
ne se couv
composée d
sur l'épaule
des sandale
Espagnols n
ne portaient
cordons qu
du Peuple é

ALE

be, ou qu'ils
l'attachaient,
ent qui l'em-
d'aussi blancs
ommun était
se couvrir la
es d'oiseaux,
ils de tigres
les oreilles,
r y porter,
errieres, ou
y voyait aux
aux autres,
mal, ou des
Seigneurs y
& de petits
herché.
s étaient peu
mais elles en-
e leur lon-
noircir, par
nt. Les fem-
e la tête, &
L'usage des
le sein & sur
enues meres,
qu'à pouvoit
aient sur le

dos. Elles mettaient leur principale beauté dans la petitesse du front ; & , par des onctions continues, elles faisaient croître leurs cheveux jusques sur les tempes. Il ne manquait rien à leur propreté. Elles se baignaient souvent ; & cette habitude était si forte, qu'en sortant du bain chaud, elles entraient sans danger dans un bain froid, pour se farder ensuite avec un lait de grains & de semences, qui servait moins à les embellir qu'à les garantir, par son amertume, de la piquure des mouches, & d'autres insectes.

Le commun des Mexicains avait le corps & les pieds nus, à l'exception des Soldats, qui, pour se rendre plus terribles, se couvraient de la peau entiere de quelqu'animal, dont ils ajustaient même la tête sur la leur. Cette parure, avec un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes en bandouliere, terminée par une tête qu'ils y portaient suspendue, leur donnait un air de férocité. Les Empereurs mêmes & les Seigneurs ne se couvraient que d'une sorte de manteau, composée d'une pièce de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Ils avaient, pour chaussure, des sandales, assez semblables à celles que les Espagnols nomment *apostoliques*. Sur la tête, ils ne portaient que des plumes, & quelques légers cordons qui servaient à les soutenir. Les femmes du Peuple étaient aussi presque nues. Elles avaient

 Mexique.

Mexique. une espèce de chemise, à demi-manches, qui leur tombait sur les genoux, mais ouverte sur la poitrine, & si mince, qu'étant ajustée sur la peau, à peine en paraissait-elle distinguée. Elles ne portaient pas d'autres coëffures que leurs cheveux, sur quoi les Espagnols observerent qu'elles avaient la tête plus forte & le crâne plus endurci que les hommes.

Si l'on consulte des relations plus modernes, tous les Mexicains, hommes & femmes, sont naturellement d'une couleur brune. La plupart sont d'assez haute taille, sur-tout dans les Provinces qui regardent le Nord. Ils se garantissent les joues du froid & de la piquure des mouches en se frottant avec des herbes pilées. Ils se barbouillent aussi d'une terre liquide, pour se rafraîchir la tête, & se rendre les cheveux noirs & doux. « Leur habillement consiste aujourd'hui dans un pourpoint court, & des haut-de-chausses fort larges. Ils portent sur les épaules un manteau de diverses couleurs, qu'ils appellent *tilma*, & qui, passant sous le bras droit, se lie sur l'épaule gauche par les extrémités. Ils sont chauffés; mais ils se servent de focs, au lieu de fourneaux. Jamais ils ne quittent leurs cheveux, quand la pauvreté les obligerait d'être nus, ou de se couvrir de haillons. Les femmes portent le *guaipil*, qui est une espèce de sac sous la *colixa*,

D
 • fine étoffe
 • une autre
 • en public.
 • jusqu'à s'
 • étroites, e
 • ou de fle
 • endroits,
 • femmes de
 • qui sont
 • prendre l'
 • des Amér
 • de porte
 • sur les épa
 • leurs enf
 • degrés, à
 • les usages
 • emploi, il
 • Capitaine.
 Un des pr
 Mexicaines
 figure & la
 manquer de
 elles se méc
 avec différen
 mauvais effet
 portaient da
 commençaien
 efforçaient

fine étoffe de coton, à laquelle elles en ajoutent
 une autre sur les épaules, lorsqu'elles paraissent Mexique.
 en public. A l'Eglise, elles relevent la dernière
 jusqu'à s'en couvrir la tête. Leurs jupes sont
 étroites, ornées de figures de lions, d'oiseaux,
 ou de fleurs, & comme tapissées, en plusieurs
 endroits, de belles plumes de canards. Les
 femmes des Méris, des Noirs & des Mulâtres,
 qui sont en fort grand nombre, ne pouvant
 prendre l'habit Espagnol, & dédaignant celui
 des Américains, ont inventé le ridicule usage
 de porter une espèce de jupe en travers,
 sur les épaules & sur la tête. Mais leurs maris, &
 leurs enfans du même sexe, sont parvenus, par
 degrés, à s'attribuer le droit de suivre tous
 les usages d'Espagne, &, sans posséder aucun
 emploi, ils s'honorent entre eux du titre de
 Capitaine. »

Un des premiers Historiens attribue aux femmes
 Mexicaines deux pernicieuses pratiques, dont la
 figure & la santé de leurs enfans ne pouvaient
 manquer de se ressentir. Pendant leur grossesse,
 elles se médicamentaient les unes & les autres
 avec différentes herbes, qui produisaient d'aussi
 mauvais effets sur les meres que sur le fruit qu'elles
 portaient dans leur sein; &, lorsque les enfans
 commençaient à voir le jour, non-seulement elles
 efforçaient de leur raccourcir la nuque du cou,

Mexique. en la comprimant vers les épaules, mais elles la haient dans le berceau d'une manière qui l'empêchait de croître. On n'en rapporte pas d'autre raison qu'un préjugé naturel, qui leur faisait attacher des grâces à cette difformité. A peine les garçons étaient nés, qu'on appelait un Prêtre pour leur faire, aux oreilles & aux parties viriles, une petite incision de laquelle il devait couler quelques gouttes de sang. Après les avoir lavés lui-même, le Prêtre mettait à ceux des Nobles & des guerriers une petite épée dans la main droite, & un petit bouclier dans la gauche. Aux enfans du commun, il mettait les outils de la profession de leur pere. Toutes les filles recevaient des instrumens pour filer, pour coudre & pour d'autres occupations de leur sexe. C'était la mere qui devait les nourrir de son lait. Mais si quelque accident la forçait d'employer une nourrice, elle faisait tomber sur son ongle quelques gouttes du lait étranger; & si son épaisseur l'empêchait de couler, la nourrice était reçue sans objection. Une femme, qui nourrissait un enfant, devait toujours manger des mêmes viandes jusqu'à ce qu'il fût sevré; & ce temps était de quatre années entières, pendant lesquelles Herrera fait admirer l'amour maternel, qui faisait éviter aux femmes toute sorte de commerce avec leurs maris, dans la crainte d'une nouvelle grossesse.

Il ajoute

Il ajoute qu'
cet intervalle
rier. Tous les
mandés à la
des offrandes
leur fortune
cou des bill
tenaient des
mystérieux.

Chaque Te
garçons du q
tions des Prê
ment la relig
sices qui pou
que la danse,
de lancer le c
épée & du b
ouvent sur la
beaucoup. Il y
es enfans Nob
de leur maison
ur d'anciens
es plus rudés
çons de gran
on les envoya
ilieu des arm
soldats. Cet e
prendre qu
Tome X

Il ajoute que celles qui devenaient veuves dans cet intervalle, n'avaient pas la liberté de se remarier. Tous les enfans étaient soigneusement recommandés à la protection des Dieux. On faisait des offrandes, des vœux & des sacrifices, pour leur fortune & leur santé. On leur mettait au cou des billets & d'autres amulettes, qui contenaient des figures d'Idoles & des caractères mystérieux.

Chaque Temple avait une école, où les jeunes garçons du quartier allaient recevoir les instructions des Prêtres. On leur apprenait, non-seulement la religion & les loix, mais tous les exercices qui pouvaient être utiles à la Nation, tels que la danse, le chant, l'art de tirer des fleches, de lancer le dard & la zagaye, de se servir de l'épée & du bouclier, &c. On les faisait coucher souvent sur la dure, manger peu, & se remuer beaucoup. Il y avait un Séminaire particulier pour les enfans Nobles, où leur nourriture était portée de leur maison. Ils y étaient instruits & gouvernés par d'anciens Chevaliers, qui les élevaient dans les plus rudés travaux, & qui joignaient à leurs leçons de grands exemples de toutes les vertus. On les envoyait, dès leur première jeunesse, au milieu des armées, pour y porter des vivres aux soldats. Cet emploi, qui leur donnait occasion de prendre quelque idée des exercices & des pé-

 Mexique.

rils militaires , servait aussi à faire connaître leur
 Mexique. vigueur , leur courage & leurs inclinations. Ils
 trouvaient souvent , dans ces essais , le moyen de
 se distinguer par des actions d'éclat ; & celui qui
 était parti sous un vil fardeau , revenait quelque
 fois avec le titre de Capitaine. Après le cours
 des instructions , ceux qui marquaient du pen-
 chant pour le service du Temple , entraient dans
 le monastere de leur sexe ; & , s'ils se destinaient
 au sacerdoce , ils avaient des maîtres particuliers
 qui leur apprenaient les secrets & les cérémonies
 de la religion. Mais , lorsqu'ils s'étaient consacré
 à cette profession , ils devaient y persévérer jus-
 qu'à la vieillesse.

Les filles n'étaient pas élevées avec moins d'hon-
 neur & de retenue. Dès l'âge de quatre ans , on
 les formait , dans la solitude , aux travaux de leur
 sexe , à la pratique de la vertu ; & la plupart n'en
 sortaient point de la maison de leur pere jus-
 qu'au temps du mariage. On les menait rarement
 aux Temples. Ce n'était que pour accomplir les
 vœux de leurs meres , ou pour implorer le secours
 des Dieux dans leurs maladies. Elles y étaient
 accompagnées de plusieurs vieilles femmes , qui
 ne leur permettaient point de lever les yeux ,
 d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles & les
 garçons ne mangeaient ensemble , avant que
 se marier. Les Seigneurs observaient cette

usques au sc
 grandes, ils y
 l'appartemen
 édifices. Celles
 enceinte étaien
 promenades m
 à passer les yeux
 elles étaient pu
 vil sans permis
 mensonge comm
 me faute de cer
 levré.
 L'âge de se r
 vingt ans , & qui
 cérémonie se fai
 qui prenait les c
 leur demandant
 réponse du je
 de la robe dont
 te , & le bout d
 ir aussi dans cert
 , conduisant les
 obiter , il les fai
 urneau. Rien n
 mais ils devaient
 urs peres & cel
 leurs peres éta

quelques au scrupule. Leurs maisons étant fort grandes, ils y avaient des jardins & des vergers, l'appartement des femmes était séparé des autres édifices. Celles qui faisaient un pas hors de leur enceinte étaient châtiées sévèrement. Dans leurs promenades mêmes, elles ne devaient jamais hausser les yeux, ni tourner la tête en arrière. Elles étaient punies lorsqu'elles quittaient le travail sans permission. On leur faisait regarder le mensonge comme un si grand vice, que, pour une faute de cette nature, on leur fendait un peu la lèvre.

L'âge de se marier, pour les hommes, était vingt ans, & quinze pour les jeunes filles. Cette cérémonie se faisait par le ministère d'un Prêtre, qui prenait les deux parties par les mains, en leur demandant quelle était leur intention ? Sur la réponse du jeune-homme, il prenait le bord de la robe dont il devait être revêtu pour la cérémonie, & le bout d'un voile que la jeune fille portait aussi dans cette occasion, il liait l'un à l'autre ; conduisant les mariés à la maison qu'ils devaient habiter, il les faisait tourner sept fois autour d'un feu. Rien ne manquait alors à leur union : mais ils devaient avoir obtenu la permission de leurs peres & celle du Capitaine de leur quartier. Si leurs peres étaient pauvres, ils s'engageaient,

Mexique.

en les quittant, à leur faire part du bien qu'ils pourraient acquérir; comme les peres, qui étaient riches, joignaient au bien, qu'ils leur donnaient la promesse de ne les jamais laisser tomber dans la misere. Un homme avait la liberté de prendre plusieurs femmes; &, quoique la plupart n'en eussent qu'une, on ne s'étonnait point d'en voir quelques-uns qui n'en avaient pas moins de cent cinquante. Les degrés de mere & de sœurs étaient les seuls défendus. On n'a point connu d'hommes plus délicats sur la virginité. Une femme suspectée était renvoyée à ses parens le lendemain de ses noces; & celle dont le mari était satisfait, recevait, à ce titre, des présens & des honneurs extraordinaires. Aussi la crainte d'y être trompé faisait-elle tenir aux hommes un compte exact de tout ce qu'ils donnaient dans l'engagement pour se faire restituer, jusqu'aux moindres bijoux; si la sagesse de leurs femmes ne répondait point à leurs espérances. Après le divorce, il leur était défendu de se rejoindre sous peine de mort; mais les femmes avaient la liberté de se remarier lorsqu'elles en trouvaient l'occasion, & ceux dont la délicatesse allait si loin pour les filles, prenaient sans peine une veuve, ou la femme qu'un autre avait répudiée. Une mere, en mariant sa fille, lui recommandait particulièrement la propriété

le culte des Dieux
maison. Un p
avec leurs fem
voisins, & sur
il y avait des
peres & les m
duite pour les
les familles;
point la maison
changer d'état,
les caracteres qu
Acosta ne pa
part avec leque
dans les ténèbres
avait trouvé le
lettres. Il y avait
par lesquels on
moite des ancien
es loix & les cé
dans la Province
habileté de ses
es pinceaux. O
villes des bibliot
e calendriers, &
sur les animaux
quarries, pliées
nols, qu'Acosta tr
elles contenai

le culte des Dieux, & les soins intérieurs de sa maison. Un pere exhortait ses fils à bien vivre avec leurs femmes, à se rendre aimables à leurs voisins, & sur-tout à respecter leurs Supérieurs. Il y avait des formules d'exhortations pour les peres & les meres, comme des règles de conduite pour les enfans. Elles se conservaient dans les familles ; & les jeunes gens ne quittaient point la maison paternelle, pour s'établir ou pour changer d'état, sans en prendre une copie dans les caracteres qui servaient d'écriture à la Nation.

Mexique.

Acosta ne parle jamais, sans étonnement, de l'art avec lequel un Peuple, enseveli d'ailleurs dans les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie, avait trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avait au Mexique une sorte de livres, par lesquels on perpétuait non-seulement la mémoire des anciens temps, mais encore les usages, les loix & les cérémonies. La Ville d'Amatitlan, dans la Province de Guatimala, était célèbre par l'habileté de ses habitans à composer le papier & les pinceaux. On trouvait dans plusieurs autres Villes des bibliothèques, ou des amas d'histoires, de calendriers, & de remarques sur les planetes & sur les animaux. C'étaient des feuilles d'arbres, quarries, pliées & rassemblées. Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de *pédans*, prirent les figures qu'elles contenaient pour des caracteres magi-

Mexique.

ques, & livrerent au feu tout ce qu'ils en purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zèle, en déplorerent beaucoup les effets. Un Jésuite, dont on ne rapporte point le nom, assembla, dans la Province de Mexique les Anciens des principales Villes, & se fit expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans un petit nombre de livres qui leur restaient. Il y vit plusieurs de ces roues qui représentaient leurs siècles, & dont on a donné un exemple d'après Carréri. Il y admira d'ingénieux hyéroglyphes qui représentaient tout ce qui peut être conçu. Les choses qui ont une forme, paraissoient sous leurs propres images; & celles qui n'en ont point étaient représentées par des caracteres, qui les signifiaient. C'est ainsi qu'ils avaient marqué l'année où les Espagnols étaient entrés dans leur pays, en peignant un homme avec un chapeau & un habit rouge au signe de la roue qui courait alors. Mais ces caracteres ne suffisant point pour exprimer toutes les paroles, ils ne rendaient que la substance des idées. Cependant, comme les Mexicains aimaient à faire des récits & à conserver la mémoire des événemens, leurs Orateurs & leurs Poètes avaient composé des discours, des poèmes & des dialogues, qu'on faisait apprendre par cœur aux enfans. C'était une partie de l'éducation qu'ils recevaient dans les Colléges, & toutes

les traditions se
que les Espagn
s'y furent établi
des lettres de
qu'ils avaient
toute l'exacritu
ils n'ont pas lais
anciens caracte
éloignées de la
Il était défe
d'élever leurs m
& d'y avoir d
part n'étant con
de planches qu
forme à laquel
nom de terrasse
n'y était pas plu
plus pauvres né
nattes de feuilles
abondance au
s'éclairer, que
lis étaient de
des couvertures
quelque billor
siéges ordinaire
feuilles de pal
mais fort bas,
grosses feuilles

les traditions se conservaient par cette voie. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique, & s'y furent établis, ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avaient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos livres. Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caractères, sur-tout dans les Provinces éloignées de la Capitale.

Il était défendu au commun des Mexicains d'élever leurs maisons au-dessus du rez-de-chaussée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. La plupart n'étant composées que de terre, & couvertes de planches qui formaient une espèce de plateforme à laquelle tous les Historiens donnent le nom de terrasse, on conçoit que la commodité n'y était pas plus connue que l'élégance; dans les plus pauvres néanmoins, l'intérieur était revêtu de nattes de feuilles. Quoique la cire & l'huile fussent en abondance au Mexique, on n'y employait, pour s'éclairer, que des torches de bois de sapin. Les lits étaient de nattes ou de simple paille, avec des couvertures de coton. Une grosse pierre, ou quelque billot de bois, tenait lieu de chevet. Les sièges ordinaires étaient de petits sacs, pleins de feuilles de palmier. Il y en avait aussi de bois, mais fort bas, avec un dossier d'un tissu des plus grosses feuilles; ce qui n'empêchait point que

Mexique.

office public, il en était dépouillé, & l'interdiction durait jusqu'à sa mort. Cette loi s'étant affaiblie depuis la conquête, on observe que les Mexicains sont aujourd'hui les plus grands ivrognes de l'Amérique.

Mexique.

Leur ancienne sobriété n'empêchait point qu'ils ne fussent passionnés pour la danse, pour diverses sortes de jeux & pour les tours d'adresse & d'agilité, que l'Empereur honorait souvent de sa présence, & pour lesquels on distribuait des prix.

Chaque Province du Mexique ayant été réunie successivement au corps de l'Empire, il n'est pas surprenant qu'il y restât des différences considérables dans les loix & les usages. La Religion était l'unique point sur lequel il paraît que la politique des Empereurs, plutôt que le penchant des Peuples ou la persuasion, était parvenue à faire régner l'uniformité. A l'égard des successions, par exemple, dans la Capitale & tout le reste de son ressort, elles suivaient les degrés du sang. Le fils aîné entraînait dans tous les droits de son pere, lorsqu'il était capable de les maintenir. Autrement le second fils prenait sa place, & s'il n'y avait point d'autre mâle, c'étaient les neveux qui se voyaient appelés à l'héritage. Au défaut de neveux, on appelait les freres du pere. S'il n'en restait point, sur-tout entre les Seigneurs qui jouissaient de quelque Gouvernement par le

Mexique. droit de leur naissance , tous les vassaux avaient recours à la voix de l'élection, pour faire tomber leur choix sur le plus digne , dans l'opinion que l'intérêt public devait l'emporter sur les droits d'une parenté fort éloignée. Dans le pays de Tlascala , de Guacoxingo & de Cholula, on suivait la même règle , avec cette différence , que celui qu'on substituait au véritable sang , était soumis à de rigoureuses épreuves.

Le Mexique avait une sorte de Seigneurs , qu'Herréra compare aux Commandeurs de Castille, c'est-à-dire , qui recevaient de la faveur du Souverain , ou pour récompense de leurs services des terres dont ils n'avaient la propriété que pendant leur vie. Il y avait un autre Ordre, qui se nommait , en langage du Pays , *les grandes Parentés* , & qui était composé des cadets du premier ordre. Il était subdivisé en quatre autres classes , qui répondaient aux quatre premiers degrés de parenté , & qui tiraient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ceux qui descendaient le plus loin , étaient compris dans la quatrième classe. Outre le droit de pouvoir succéder aux Chefs de leur race, lorsqu'ils y étaient appelés , leur Noblesse les exemptait de tributs. La plupart étaient employés dans les armées ; & c'était parmi eux qu'on choisissait les Ambassadeurs , les Officiers des Tri-

D
bunaux de J
Les Chefs de
le logement
Tous les
Souveraineté
tiraient un
excepter cet
biens ne se t
qui n'en jou
pereur. Les C
leurs Offices
commerce. M
tres services
labourage po
tissement qu
avaient mêm
choisi dans
affaires avec
nuellement le
ordre des tri
qui tenaient l
Mayeques. To
des terres en
n'était permis
rente. Ils ne
prendre une
qu'ils laboura
en nature , p

bunaux de Justice , & tous les Ministres publics.
 Les Chefs de races étaient obligés de leur fournir Mexique.
 le logement & la subsistance.

Tous les Caciques jouissaient du droit de la Souveraineté dans l'étendue de leur Domaine. Ils tiraient un tribut de tous leurs Vassaux, sans en excepter cette espèce de Seigneurs, dont les biens ne se transmettaient pas par succession, & qui n'en jouissaient que par la donation de l'Empereur. Les Officiers mêmes payaient le tribut de leurs Offices, comme les Marchands celui de leur commerce. Mais ils n'étaient pas obligés à d'autres services, tels que les ouvrages publics, le labourage pour les Seigneurs, & divers assujétissemens qui étaient le partage du Peuple. Ils avaient même entr'eux une espèce de Syndic, choisi dans leurs corps, pour traiter de leurs affaires avec les Seigneurs, & pour régler annuellement leurs comptes. Le plus malheureux ordre des tributaires était celui des laboureurs, qui tenaient les terres d'autrui. Ils se nommaient *Mayeques*. Tous les autres Vassaux pouvaient avoir des terres en propre ou en commun; mais il n'était permis aux *Mayeques* que de les tenir en rente. Ils ne pouvaient quitter une terre pour en prendre une autre, ni jamais abandonner celles qu'ils labouraient, & dont ils payaient la rente en nature, par d'anciennes conventions, dont

Mexique.

l'origine était inconnue. Leurs Seigneurs avaient sur eux la juridiction civile & criminelle. Ils servaient à la guerre, parce que personne n'en était exempt; mais on apportait beaucoup d'attention à ne pas trop diminuer leur nombre, & le besoin de troupes devait être fort pressant, pour faire oublier que les Mayeques étaient nécessaires à l'agriculture.

L'exemption du tribut n'était accordée qu'aux enfans qui étaient sous le pouvoir de leurs peres, aux orphelins, aux vieillards décrépits, aux veuves & aux blessés. Il se levait avec beaucoup d'ordre, dans les villages comme dans les Villes. Le plus commun était celui de maïs, de fazeoles & de coton. Les Marchands & les Ouvriers le payaient de la matiere ordinaire de leur commerce ou de leur travail. On ne l'imposait point par tête, mais chaque Communauté avait sa taxe, qui se divisait entre ses membres; & tous les particuliers faisaient leur premier devoir de payer leur portion. Les tributs des grains étaient recueillis au temps de la récolte. Ceux des Marchands & des Ouvriers se délivraient de vingt en vingt jours, c'est-à-dire, de mois en mois. Ainsi, l'on portait des tributs pendant toute l'année. La même règle s'observait pour les fruits, le poisson, les oiseaux, les plumes & la vaisselle de terre, les maisons des Seigneurs se trouvaient fournies

sans embarras & stériles & dans seulement on d'un Cacique fournissait, de pauvres, & d Le service pe bâtir pour leu porter chaque nier office éta quartiers; de venait pas souv ils s'y employa de zèle. Homm geaient à des servé qu'ils for plique seuls au cupés séparém qu'un Espagnol forces semblen Cependant, lo faire travailler différent de l instant. Leur Caciques & p pas leurs peine & des Palais. C au lever du S

sans embarras & sans interruption. Dans les années stériles & dans les maladies contagieuses, non-Mexique. seulement on ne levait rien; mais si les Vassaux d'un Cacique avaient besoin d'être secourus, il fournissait, de ses magasins, des alimens aux plus pauvres, & des graines aux autres pour semer. Le service personnel des Mayeques consistait à bâtir pour leurs Seigneurs, & sur-tout à leur porter chaque jour de l'eau & du bois. Ce dernier office était réparti entre les villages & les quartiers; de sorte que le tour de chacun ne revenait pas souvent. S'il était question d'un édifice, ils s'y employaient avec autant de satisfaction que de zèle. Hommes, femmes & enfans, ils man- geaient à des heures réglées. On a souvent ob- servé qu'ils sont peu laborieux, lorsqu'on les ap- plique seuls au travail, & que six Mexicains, oc- cupés séparément, avancent beaucoup moins qu'un Espagnol. Comme ils mangent peu, leurs forces semblent proportionnées à leur nourriture. Cependant, lorsqu'on trouve le moyen de les faire travailler ensemble, & par quelque intérêt différent de la crainte, ils ne perdent pas un instant. Leur respect étant presque égal pour leurs Caciques & pour leurs Dieux, ils n'épargnaient pas leurs peines dans la construction des Temples & des Palais. On les voyait sortir de leurs villages au lever du Soleil. Après avoir laissé passer le

Mexique. froid du matin , ils mangeaient sobrement quelques provisions qu'ils portaient avec eux. Ensuite chacun mettait la main à l'ouvrage , sans attendre qu'il fût pressé par l'ordre ou les menaces des Chefs , & le travail continuait jusqu'à la première fraîcheur de la nuit. La moindre pluie leur faisait chercher à se mettre à couvert ; parce qu'étant nus , & connaissant le dangereux effet de leurs pluies , ils craignaient d'y être long-temps exposés. Mais ils revenaient gaiement , aussi-tôt qu'ils voyaient le temps s'éclaircir ; & le soir , retournant sans impatience à leurs maisons , où leurs femmes leur faisaient du feu , & leur apprêtaient à souper , ils s'y amusaient innocemment au milieu de leur famille.

Leurs idées sur l'origine des choses , avaient des rapports singuliers avec les Livres de Moïse. Ils racontaient que Dieu avait créé de terre un homme & une femme ; que ces deux modèles de la race humaine s'étant allés baigner , avaient perdu leur forme dans l'eau ; mais que leur Auteur la leur avait rendue , avec un mélange de certains métaux , & que le monde était descendu d'eux ; que les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs & de leur origine , ils avaient été punis par un déluge universel , à l'exception d'un Prêtre Américain , nommé *Tezpi* , qui s'était mis avec sa femme & ses enfans , dans un grand coffre

de bois , où d'animaux & de baïssement des nommé *aura* , vement plusieurs recevoir ; mais que Mexicains estimoient couleurs , avaient d'arbre dans le portaient des Romaine.

Les Peuples treize langages variétés à la disposition de montagnes fort difficile d'y ont trouvé plus d'une lieu places , & des partie des mont *Saint-Antoine* des antres de tence , qu'ils par long travail , c marque deux dinaire , qui se par le pied ,

de bois , où il avait rassemblé aussi quantité d'animaux & d'excellentes semences ; qu'après l'abaissement des eaux , il avait lâché un oiseau nommé *aura* , qui n'était pas revenu , & successivement plusieurs autres , qui ne s'étaient pas fait revoir ; mais que le plus petit , & celui que les Mexicains estiment le plus pour la variété de ses couleurs , avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les Prêtres de Méchoacan portaient des tonsures , comme ceux de l'Eglise Romaine.

Les Peuples de la Province de *Mistèque* avaient treize langages différens. On attribue cette étrange variété à la disposition du pays , qui , étant rempli de montagnes fort hautes , rendait le commerce fort difficile d'un canton à l'autre. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes & des labyrinthes de plus d'une lieue de longueur , avec de grandes places , & des fontaines d'excellente eau. Dans la partie des montagnes , qui se nomment aujourd'hui *Saint-Antoine* , les Américains n'habitaient que des antres de dix ou vingt pieds de circonférence , qu'ils paraissaient avoir creusés , par un long travail , dans les plus durs rochers. On remarque deux montagnes d'une hauteur extraordinaire , qui sont fort éloignées l'une de l'autre par le pied , mais dont les sommets s'appro-

Mexique.

chent si fort , que les jardins sautent d'un côté
 Mexique. à l'autre.

Les Tlascalans , dont on a vanté le courage & la fidélité , n'avaient pris des Mexicains que l'horrible usage de sacrifier leurs ennemis , & d'en manger la chair. Il paraît même qu'ils ne s'y étaient accoutumés que par représailles , pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils ne cessaient pas d'en recevoir. On a vu que l'amour de la liberté avait donné naissance à leur République , & que la valeur & la justice en étaient comme le soutien. Les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur leur caractère. Ils mangeaient peu , & leurs alimens étaient très-légers. La plupart étaient industrieux , & capables d'apprendre & d'imiter tout ce qu'on leur montrait. Ils punissaient de mort le mensonge , dans un Sujet de la République ; mais ils le pardonnaient aux étrangers , comme s'ils ne les eussent pas crus capables de la même perfection qu'un Tlascalan. Aussi tous leurs Traités publics s'exécutaient-ils de bonne-foi. La franchise ne régnait pas moins dans leur commerce. C'était un sujet d'opprobre entre leurs Marchands , que d'emprunter de l'argent ou des marchandises , parce que l'emprunt expose toujours à l'impuissance de rendre. Ils châtaient les vieillards. Ils châtaient rigoureusement

ment l'adultère
 qui manquaient
 leurs peres , éta
 du Sénat , con
 pouvaient deve
 seraient appelé
 étaient au Public
 méritait pas la
 raires , avec dé
 du pays ; & c'é
 républicains , pat
 on craignait la co
 es traîtres , tou
 égéré , dans l'id
 ait venir à l'es
 porté par l'inclina
 qui blessent la
 ort , comme de
 citoyens , dans
 que faisait con
 le sujets de ha
 x Mexicains d'
 respectable vice. L
 ment défendue
 liqueurs fortes
 aisé leurs forces
 territoire de
 nt de sel ; ni

ment l'adultere & le larcin. Les jeunes Seigneurs,
 qui manquaient de respect & de soumission pour Mexique.
 leurs peres, étaient étranglés par un ordre secret
 du Sénat, comme des monstres naissans, qui
 pouvaient devenir pernicieux à l'Etat, lorsqu'ils
 seraient appellés à le gouverner. Ceux qui nui-
 sient au Public, par quelque désordre qui ne
 méritait pas la mort, étaient relégués aux fron-
 tières, avec défense de rentrer dans l'intérieur
 du pays; & c'était le plus honteux de tous les
 châtimens, parce qu'il supposait des vices dont
 on craignait la contagion. On faisait mourir, avec
 les traîtres, tous leurs parens jusqu'au septieme
 degré, dans l'idée qu'un crime si noir ne pou-
 vait venir à l'esprit de personne, s'il n'y était
 porté par l'inclination du sang. Les débauches
 qui blessent la Nature, étaient punies de
 mort, comme des obstacles à la propagation des
 citoyens, dans le nombre desquels la Répu-
 blique faisait consister toutes ses forces. Entre
 les sujets de haine, les Tlascalans reprochaient
 aux Mexicains d'avoir infecté leur Nation de ce
 respectable vice. L'ivrognerie était si rigoureu-
 sement défendue, qu'il n'était permis de boire
 des liqueurs fortes, qu'aux vieillards qui avaient
 usé leurs forces dans la profession des armes.
 Le territoire de la République ne produisant
 ni de sel; ni de coton, ni de cacao, ni

Mexique.

d'or, ni d'argent, il n'y avait point d'excès ou de luxe à craindre dans la bonne-chien & dans les habits. Cependant les loix y avaient pourvu, en défendant de porter des étoffes de coton, de boire du cacao, & d'employer de l'or & du fel, si ces richesses n'avaient été gagnées par les armes. Les Tlascalans n'étaient nus. Ils portaient une camisole fort étroite, à collet & sans manches, avec une ouverture pour y passer la tête. Elle descendait jusqu'aux genoux; &, pardessus, ils avaient une sorte de soutane d'un tissu de fil.

La liberté qui régnait à Tlascala, & les avantages d'un bon Gouvernement, y attirant de toutes parts, quantité d'étrangers qui cherchaient à se garantir de la tyrannie de les Caciques, ils y étaient reçus, à la seule condition de s'y conformer aux loix. On y comptait parmi la Noblesse, environ soixante Seigneurs qui s'étaient mis volontairement sous la protection de la République, en qualité de vassaux. Elle avait des Chevaliers, qui avaient mérité ce titre par des actions héroïques ou des conseils salutaires, & qui en avaient été revêtus dans le Temple avec beaucoup de cérémonie. Les riches Marchands obtenaient aussi des distinctions, qui les élevaient par degrés à la Noblesse. Mais quelque pauvre que fût le Noble

D
ne pouvaient
seuls degrés
ceux de m
mere. L'hé
mais aux f
pouvaient
seur. Non
la pluralité
étaient ceux
Xicotencal
n'y en avait
d'épouse. El
autres, & le
une concubin
fant était plu
de sa naissance
dès qu'elles éta
vention qu'on
modestie & la
Entre les
marquois, ils
es deux Fond
d'abord une;
ennemi, c'éta
du premier co
mais chacun s
prendre sa pre
tribuaient souve

ne pouvait exercer aucun office mécanique. Les seuls degrés défendus pour le mariage, étaient ceux de mere, de sœur, de tante & de belle-mere. L'héritage ne passait point aux enfans, mais aux freres du pere, & plusieurs freres pouvaient épouser successivement leur belle-sœur. Non-seulement les loix permettaient la pluralité des femmes, mais elles y exhortaient ceux qui pouvaient en nourrir plus d'une. Xicotencal en avait cinq cens. Cependant il n'y en avait que deux, qui portaient le titre d'épouse. Elles étaient respectées de toutes les autres, & leur mari ne devait pas coucher avec une concubine, sans les avoir averties. Un enfant était plongé dans l'eau froide au moment de sa naissance & les femmes s'y lavaient aussi dès qu'elles étaient délivrées. Rien n'est égal à l'attention qu'on apportait à les faire vivre dans la modestie & la propreté.

Entre les fleches qu'ils portaient dans leur carquois, ils en avaient deux, qui représentaient les deux Fondateurs de leur Ville. Ils en tiraient d'abord une; & s'ils tuaient ou blessaient quelque ennemi, c'était un heureux présage. L'inutilité du premier coup passait pour un mauvais augure; mais chacun se faisait une loi d'honneur de reprendre sa premiere fleche, & ce préjugé contribuait souvent à la victoire.

 Mexique.

Les extravagances de leur polythéisme ne les empêchaient pas de reconnaître un Dieu supérieur, mais sans le désigner par aucun nom. Ils admettaient des récompenses & des peines, dans une autre vie, des esprits qui parcouraient l'air, neuf cieux, pour leur demeure, & pour celle des hommes vertueux après leur mort. Ils croyaient la terre plate; & n'ayant aucune idée de la révolution des corps célestes, ils étaient persuadés que le Soleil & la Lune dormaient tous les jours, à la fin de leur course. C'étaient, pour eux, le Roi & la Reine des étoiles. Ils regardaient le feu comme le Dieu de la vieillesse, parce qu'il n'y a point de corps qu'il ne consume. Le monde était éternel, dans leurs idées; mais ils croyaient, sur d'anciennes Traditions, qu'il avait changé deux fois de forme; l'une par un déluge, & l'autre par la force du vent & des tempêtes. Quelques hommes, qui s'étaient mis à couvert dans les montagnes, y avaient été convertis en singes; mais, par degrés, ils avaient repris la figure humaine, la parole & la raison. La terre devait finir par le feu, & demeurer réduite en cendres, jusqu'à de nouvelles révolutions qu'ils faisaient profession d'ignorer.

Les *Otomies*, que leur haine pour les Mexicains, le séjour de leurs montagnes & leur ancienne simplicité, semblaient devoir préserver

D
 du barbare
 nes, sont ce
 après l'avoir
 haient, à la v
 dans leurs gu
 es, qui se ve
 cheries public
 gnols, qui s'e
 pour les instrui
 succès de leur
 contagieuse, c
 furent surpris c
 sur une haute
 une jeune fille
 Missionnaires s
 on leur répond
 culte, l'ancien
 jeune fille eut
 e sacrifice, tou
 ement à l'instru
 coutumes, était
 s vivaient libr
 usqu'au jour qu
 mais, lorsqu'ils é
 onjugal, ils pe
 ont ils voulaien
 pouvaient quelq

du barbare usage d'immoler des victimes humaines, sont ceux qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne sacrifiaient, à la vérité, que les captifs qu'ils faisaient dans leurs guerres; mais ils les hachaient en pièces, qui se vendaient toutes cuites dans les Boucheries publiques. Quelques Missionnaires Espagnols, qui s'étaient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, commençaient à s'applaudir du succès de leur zèle, lorsque, dans une maladie contagieuse, qui faisait beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la Nation rassemblée sur une haute montagne: c'était pour y sacrifier une jeune fille à leurs anciennes Divinités. Les Missionnaires s'efforcèrent en vain de les arrêter; on leur répondit, qu'en embrassant un nouveau culte, l'ancien ne devait pas être oublié; & la jeune fille eut le sein ouvert à leurs yeux. Après le sacrifice, tous les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction. La plus singulière de leurs coutumes, était celle qui regardait les mariages: ils vivaient librement avec toutes les femmes, jusqu'au jour qu'ils choisissaient pour se marier; mais, lorsqu'ils étaient déterminés à l'engagement conjugal, ils passaient une nuit avec la femme dont ils voulaient faire leur épouse; & s'ils lui trouvaient quelque défaut, ils étaient libres de la

Mexique.

renvoyer : au contraire, s'ils déclaraient le lendemain, qu'ils en fussent contents, il ne leur était plus permis d'en prendre une autre; alors ils commençaient à faire pénitence de tous les péchés de leur vie, sur-tout des libertés qu'ils avaient prises avec d'autres femmes. Elle consistait à se priver, pendant vingt ou trente jours, de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, & à se tirer du sang des oreilles & des bras. La femme exerçait aussi toutes ces rigueurs sur elle-même; ensuite ils se rejoignaient pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il paraît néanmoins que cette loi ne regardait que le Peuple, car les Chefs de la Nation avaient plusieurs femmes.

Carréri observe que l'industrie des Mexicains d'aujourd'hui, diffère beaucoup de celle des anciens, qui cultivaient les Arts avec autant de succès que de goût. Ils sont plongés à-présent dans l'oisiveté; cependant le petit nombre de ceux qui s'attachent au travail, prouve encore qu'ils ne sont pas sans talens; les uns composent plusieurs sortes de figures, avec des plumes de différentes couleurs, sur-tout avec celles d'un oiseau, que les Espagnols nomment *Chupastore* ou *Suce fleur*. D'autres travaillent fort délicatement en bois, mais la plupart ne sont propres qu'aux plus vilstravaux, où les Espagnols ne cessent point de les employer.

A l'égard d
 que, on ne
 antique que c
 plus zélés que
 Peuples, dit-i
 esclaves fort s
 qu'à présent la
 manqué; mais
 pes bien discip
 le pays, sur -
 Américains, &
Indios de Guer
 suivant la côte
 exciterait tout-
 lement les anci
 & les Métis, m
 Il suffirait de le
 dite, du plomb
 abuceur & de c
 prévention dans
 que les Europ
 chesses. L'imp
 est devenue si
 voit passer un
 terres & dans c
 ils ne sortent pl
 Espagnols.
 L'autorité ro

À l'égard de l'état actuel des Espagnols au Mexique, on ne peut citer un témoignage plus authentique que celui de Corréal, l'un des Sujets les plus zélés que l'Espagne ait jamais eus. Tous ces Peuples, dit-il, que nous regardions comme des esclaves fort soumis, conspirent notre perte. Jusqu'à présent la hardiesse & les forces leur ont manqué; mais je suis sûr qu'avec quelques troupes bien disciplinées, qu'on ferait entrer dans le pays, sur-tout par *Costa-Ricca*, où sont les Américains, que nous nommons *Bravos* ou *Indios de Guerra*, & du côté de *Guatimala*, en suivant la côte de l'une ou de l'autre mer, on exciterait tout-d'un-coup à la révolte, non-seulement les anciens Naturels, les esclaves Nègres & les Métis, mais une partie même des Créoles. Il suffirait de leur fournir des armes, de la poudre, du plomb, & de les traiter avec assez de douceur & de désintéressement, pour leur ôter la prévention dans laquelle ils sont tous aujourd'hui, que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive, que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'intérieur des terres & dans des montagnes inaccessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les voyageurs Espagnols.

L'autorité royale est comme anéantie, par l'in-

Mexiqu.

insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. Dans l'éloignement où les Officiers Royaux se voient du Prince, ils ne consultent que leur intérêt pour l'interprétation des Loix. Les Vice-Rois font d'intelligence avec les Ministres subalternes. Ils épuisent les Peuples par leurs exactions; ils vendent la justice; ils ferment les yeux & les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts une infinité de misérables que l'indigence réduit au désespoir, & qui font retentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance est égale à l'injustice & à la cruauté. « J'ai vu porter, dans » le même Tribunal & presque à la même heure, » une même Sentence sur deux cas directement » opposés. Envain s'efforça-t-on d'en faire com- » prendre la différence aux Juges. Cependant le » Chef, sortant enfin des ténèbres, se leva sur » son siège, retroussa sa moustache, & jura par la » sainte Vierge, & par tous les Saints, que les » *Luthériens* Anglais lui avaient enlevé, parmi les » livres, ceux du *Pape Justinien*, dont il se servait » pour juger les causes équivoques; mais que si ces » chiens reparaisaient dans la Nouvelle-Espagne, » il les ferait brûler tous. »

D'une si mauvaise administration, il résulte, que les places importantes sont mal munies, presque sans soldats, sans armes & sans magasins. Les troupes n'ont point de paie réglée; leur ressource

et de piller les
à l'exercice des
aussi les prendr
pour des mend
tions sont abso
Nouvelle - Espa
est pas mieux
ges militaires, &
mans. On n'y tr
son instrument
qui regardent les
y est pas moi
y consiste que
à point de régl
anciennes, elle
de l'argent, q
loi, est continu
ne revient poi
les Gouverneur
Négocians, se pr
Ordonnances Ro
ans l'oubli. De
que les Français &
mens Espagnols p
lupart des enrég
Espagnols; un p
it passer toutes

est de piller les habitans ; jamais on ne les forme
 à l'exercice des armes, à peine sont-elles vêtues ;
 aussi les prendrait-on moins pour des soldats que
 pour des mendiens ou des voleurs. Les fortifica-
 tions sont absolument négligées, parce que la
 Nouvelle - Espagne n'a point d'Ingénieurs ; elle
 n'est pas mieux fournie d'Artisans pour les ouvra-
 ges militaires, & pour les besoins les plus com-
 muns. On n'y trouve personne qui sache faire un
 bon instrument de Chirurgie. La fabrique de ceux
 qui regardent les Mathématiques & la Navigation,
 n'y est pas moins ignorée ; le commerce même
 n'y consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il
 n'a point de règles bien établies, ou, s'il en reste
 d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or
 & de l'argent, qui doit entrer dans les coffres du
 Roi, est continuellement diminué par la fraude ;
 on ne revient point au trésor un quart de ses droits.
 Les Gouverneurs, leurs Officiers & les riches
 Négocians, se prêtent la main pour supprimer les
 Ordonnances Royales, ou pour les faire tomber
 dans l'oubli. De-là viennent tous les avantages
 que les Français & les Anglais tirent des établisse-
 mens Espagnols pour leurs propres Colonies. La
 plupart des enrégistremens sont faux dans les Ports
 Espagnols : un passe-port des Officiers Royaux
 fait passer toutes sortes de marchandises à la vue

Mexique.

Mexique.

de ceux qui n'ignorent pas l'imposture. Les Curés & les Religieux se mêlent aussi de commerce, avec d'autant plus de licence & d'impunité, qu'ils se font redouter par la sainteté de leur ministère, & par l'abus des armes Ecclésiastiques. Ils arrachent d'ailleurs des Américains tout ce que ces malheureux gagnent par leur travail. Rien n'est égal à leur avidité, que leur luxe, leur passion portée pour le plaisir, & leur profonde ignorance: aussi tous les Mexicains qu'ils paraissent convertir, n'en demeurent-ils pas moins Idolâtres. Les Créoles ne sont pas mieux instruits; mais ils sont ignorans, sans honte, & les idées qu'ils ont des choses divines, & humaines, sont également ridicules. Si l'on y joint l'ardeur du climat, qui leur brûle souvent le cerveau, dit Corréal, on dira d'eux, sans injustice, qu'ils n'ont presque pas le sens commun. Il leur est défendu d'avoir des livres, & dans toute la Nouvelle-Espagne, on en voit très-peu d'autres que des Heures, des Missels & des Breviaires (a). Un Créole qui meurt, croit

(a) Le hasard, dit Corréal, fit tomber, un jour, les Métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce Livre à un Religieux, qui ne l'entendait pas mieux, & qui fit croire aux habitans

son ame en sûreté, les hommes à l'Eglise, souvent oubliés, appelle toujours: est si général, & l'avarice & la force depuis de des hommes n'y la nature même espérer du Ciel res des Espagnols leurs établissemens ruine.

Entre les rais il faut aussi con long-temps entr & les Créoles. E qu'ils ont de se plois. Il est in Gouverneurs & des Cortez, des mans, c'est-à-di tendues de tou

de la Ville que était les figures d montrait en disa le diable qui les

son ame en sûreté , lorsqu'il a laissé de grosses
 hommes à l'Eglise. Ses créanciers & ses parens sont
 souvent oubliés , & la plus grande partie des biens
 passe toujours aux Couvens. Enfin le désordre
 est si général , & ses racines , qui sont la sensua-
 lité , l'avarice & l'ignorance , ont acquis tant de
 force depuis deux siècles , que tout le pouvoir
 des hommes n'y pouvant apporter de remède , &
 la nature même du mal ne permettant point d'en
 espérer du Ciel , il ne faut pas douter que les affai-
 res des Espagnols , dans cette grande partie de
 leurs établissemens , ne soient menacées de leur
 ruine.

 Mexique,

Entre les raisons de cette extrême décadence ,
 il faut aussi compter la haine qui subsiste depuis
 long-temps entre les Espagnols venus de l'Europe
 & les Créoles. Elle vient , dans ceux-ci , du chagrin
 qu'ils ont de se voir exclus de toutes sortes d'em-
 plois. Il est inoui qu'on prenne parmi eux des
 Gouverneurs & des Juges. Quoiqu'il s'y trouve
 des Cortez , des Gironnes , des Alvarado , des Guz-
 mans , c'est-à-dire , des familles réellement des-
 cendues de tous ces grands Capitaines , ils sont

de la Ville que c'était une Bible Anglaise. Sa preuve
 était les figures de chaque Métamorphose , qu'il leur
 montrait en disant ; *voilà comme ces chiens adorent
 le diable qui les change en bêtes.*

Mexique.

regardés, des Espagnols Européens, comme à demi-barbares, & incapables des soins du Gouvernement. D'un autre côté, ceux qui arrivent d'Espagne, ne reconnaissant point leurs usages & leurs goûts dans les Créoles, s'attachent de plus-en-plus à cette opinion, & persistent non-seulement à les éloigner de toutes les charges publiques, mais à redouter leur nombre, qui peut faire appréhender qu'avec de justes sujets de ressentiment, ils ne tentent un jour de secouer le joug. Gage est persuadé que tôt ou tard cette seule division fera perdre une si belle conquête à l'Espagne. Il est aussi aisé, dit-il, de soulever les Créoles que les Américains. Il leur a souvent entendu dire qu'ils aimeraient mieux se voir soumis à tout autre pouvoir, qu'à celui de l'Espagne.

Ce mépris de tout ce qui n'est pas venu d'Espagne s'est répandu jusqu'à l'Eglise : rarement un Créole est pourvu d'un Canoniat, & bien moins d'un Evêché. Dans les Couvens mêmes, on s'est long-temps efforcé d'abaïsser les Créoles qu'on y avait reçus, de peur que par le mérite ou le nombre, ils ne l'emportassent sur les Espagnols. Quoiqu'on ne pût se dispenser d'en admettre quelques-uns, tous les Supérieurs étaient envoyés d'Espagne. Cependant, peu d'années avant les observations de Gage, les Créoles avaient pris l'ascendant dans plusieurs

Provinces, & s'
 avaient refusé
 venaient de l'
 que, qui a des
 deliers, des C
 des Jésuites, i
 Carmes qui euf
 péens, en fais
 deux ou trois r
 que Gage vit
 Merci, vécut e
 Créoles, qu'à l
 mun, ils en v
 nuer, si le Vice
 blée, & n'en eu
 nes. Les Créole
 pluralité des su
 rejeté tout ce
 prétexte que, n
 Nation, ils n'on
 On les laisse pa
 berté; parce qu
 e Pape, ils envo
 es Espagnols.
 En supposant
 encore en cor
 tendue de pay
 Espagnole, ce

Provinces, & s'étaient tellement multipliés, qu'ils auraient refusé de recevoir les Religieux qui venaient de l'Europe. Dans la Province de Mexique, qui a des Jacobins, des Augustins, des Cordeliers, des Carmes, des Peres de la Merci & des Jésuites, il n'y avait que les Jésuites & les Carmes qui eussent conservé la supériorité aux Européens, en faisant venir annuellement d'Espagne deux ou trois recrues de leur Ordre. La dernière que Gage vit arriver pour les Religieux de la Merci, vécut en si mauvaise intelligence avec les Créoles, qu'à l'élection de leur Provincial commun, ils en vinrent aux mains, prêts à s'entre-tuer, si le Vice-Roi ne se fût rendu à leur Assemblée, & n'en eût mis quelques-uns dans les chaînes. Les Créoles l'emportèrent à la fin, par la pluralité des suffrages, & jusqu'à présent ils ont rejeté tout ce qui leur est venu d'Espagne, sous prétexte que, ne manquant point de sujets de leur Nation, ils n'ont pas besoin de secours étrangers. On les laisse paisibles dans la possession de cette liberté; parce qu'avec beaucoup de soumission pour le Pape, ils envoient à Rome autant de présens que les Espagnols.

En supposant ces récits exagérés, on peut encore en conclure que, dans une si grande étendue de pays, qui reconnaît la domination Espagnole, cette Couronne n'a de véritables

Mexique. Sujets que ceux qu'elle y fait passer , pour
retenir les autres sous le joug ; & qu'une auto-
rité si faible, diminuant tous les jours, il ne
serait pas surprenant qu'elle éprouvât une ré-
volution.



C H

Climat ,

ON N'ENTR
toutes les vari
on donne plus
de l'Est à l'O
Nord au Sud
règle moyenn
est située ent
latitude Septe
péré, que , s
on y a presqu
même - temps
qu'on s'exposé
n'est excessif d
puis le mois
la mollesse de
au froid , le
leur trop vive
Juillet, des pl
comme dans le
la situation e



CHAPITRE V.

*Climat , Vents , Arbres , Plantes ,
Fruits & Fleurs.*

ON N'ENTREPRENDRA POINT de représenter
toutes les variétés du climat, dans un pays auquel Mexique,
on donne plus de quatre cens lieues de longueur
de l'Est à l'Ouest, & deux cens de largeur du
Nord au Sud; mais, en prenant le centre pour
règle moyenne, la Province du Mexique, qui
est située entre dix-neuf & vingt degrés de
latitude Septentrionale, jouit d'un air si tem-
péré, que, suivant l'expression d'un Voyageur,
on y a presque toujours froid & chaud dans le
même-temps; froid à l'ombre, & chaud lors-
qu'on s'expose au Soleil. Ainsi, ni l'un ni l'autre
n'est excessif dans aucune saison. Cependant, de-
puis le mois de Mars, jusqu'à celui de Juillet;
la mollesse des habitans les rend plus sensibles
au froid, le matin, & leur fait trouver la cha-
leur trop vive, pendant le jour. Après le mois de
Juillet, des pluies abondantes rafraîchissent l'air;
comme dans les parties des Indes Orientales dont
la situation est la même. Depuis le mois de

Mexique.

Septembre jusqu'au mois de Mars, elles deviennent tout-à-la-fois plus rares & moins fortes. Les Américains donnent le nom d'hiver ou de saison froide, aux douces nuits qui commencent en Novembre, & qui durent jusqu'au mois de Février; mais c'est la saison dont les Européens s'accoutument le mieux. En général, ils se trouvent bien d'un climat, qui n'est jamais incommodé par l'excès ni du chaud, ni du froid; d'autant plus, ajoute le même Ecrivain, que l'eau qu'on y boit n'y est jamais plus froide que l'air. Il n'y a point d'année où la terre n'y donne trois récoltes. La première, qui se fait au mois de Juin, des grains semés en Octobre, se nomme *Moisson de Riéjo*, ou d'eau. La seconde, nommée, *del Temporale*, ou de saison, se fait en Octobre de ce qu'on a semé au mois de Juin. Pour la troisième, qu'on appelle *Aventurera*, ou accidentelle, parce qu'elle est moins certaine, on sème en Novembre sur la pente des montagnes fraîches, & le temps de la récolte dépend des qualités de l'air. Une expérience constante a fait reconnaître que le maïs, qui est la principale nourriture des habitans, rapporte beaucoup plus lorsqu'il est semé entre les mois de Mars & de Mai. C'est alors que les volcans, qui sont en si grand nombre dans la Nouvelle-Espagne, font leurs plus grandes irruptions;

d'où

d'où l'on conclut dans une agitation de grain.

On distingue, sortes de tempêtes de Suds & d'Ouests dans les mers, une circulation commune de vents auparavant.

Les Nords soufflent même, qui soufflent entre le mois d'Octobre et alors vers mais les plus violentes en Novembre & de Janvier. On voit que le Goëland, les Portugais, & qu'ils sont sauvages.

Les Anglais ont le plus grand usage des Nords. On s'empêche à la Jamaïque quelquefois fort de ne jamais perdre mais les Espagnols souffrent, en souffrent une année sans que leurs meilleurs bâtimens.

Les Suds sont au

d'où l'on conclut que les souffres de la terre sont dans une agitation favorable à cette espèce de grain. Mexico.

On distingue, dans le Golfe du Mexique, trois sortes de tempêtes, sous les noms de *Nords*, de *Suds* & d'*Ouragans*. Elles reviennent à-peu-près dans les mêmes saisons; & , suivant l'observation commune, elles sont annoncées, quelques heures auparavant, par divers présages.

Les Nords sont des vents d'une violence extrême, qui soufflent fréquemment dans le Golfe; entre le mois d'Octobre & celui de Mars. On s'y attend alors vers la pleine ou la nouvelle Lune; mais les plus violens arrivent aux mois de Décembre & de Janvier. Quoiqu'ils s'étendent plus loin que le Golfe, c'est-là qu'ils sont plus fréquens, & qu'ils causent leurs plus grands ravages.

Les Anglais ont trouvé l'art de se servir heureusement des Nords pour revenir chargés de Campêche à la Jamaïque; & , quoiqu'ils arrivent quelquefois fort maltraités, ils se vantent de n'avoir jamais perdu de vaisseau dans les tempêtes; mais les Espagnols, dont la manœuvre est différente, en souffrent beaucoup, & passent rarement une année sans perdre quelques-uns de leurs meilleurs bâtimens.

Les Suds sont aussi fort violens. Leur saison est

Mexique. dans le cours de Juin, Juillet & Août, temps où les Nords ne soufflent jamais. Comme leur plus grande vioence est au Sud, il y a beaucoup d'apparence que c'est de-là qu'ils tirent leur nom.

Les Ouragans sont les plus terribles tempêtes qui menacent le Golfe du Mexique & toutes les Antilles. Elles arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre, toujours annoncées, comme les Nords & les Suds, par des signes qui leur sont propres.

Les effets des Ouragans sont trop connus pour en répéter ici la peinture. Dampierre est persuadé que l'Ouragan des Indes Occidentales, & le Typhon des grandes Indes, sont la même tempête, sous des noms différens.

La situation des principales Provinces de la Nouvelle-Espagne, & les qualités du climat, ne doivent laisser aucune défiance des Voyageurs lorsqu'ils nous représentent cette grande région comme une des plus agréables & des plus fertiles du globe terrestre. Outre ses productions naturelles, on se persuade aisément que, depuis la conquête des Espagnols, elle est enrichie de la plupart des plantes de l'Europe, qui ont dû prospérer sous un si beau Ciel; mais cet article contiendra que les productions particulières de ce pays, & celles qui se font distinguer par les

excellence ;
à l'Article
l'Amérique.
Donnons
lire proprement
il en fait
nous donne
niere dont
les grains de
humide, l'œi
Les arbriffeau
mais ils sont
trois palmes.
achant avec
sines. On les
palmes l'un de
pour les suppo
arbres fruitiers
de l'ombre. O
ous qui les em
terrain de to
l'on s'attache
roid, de l'exo
es rongent. De
iennent hautes
poing. C'est a
fruit. Leurs
bataignier, ma

excellence ; toutes les autres sont renvoyées à l'Article général de l'Histoire Naturelle de Mexique. l'Amérique.

Donnons le premier rang au cacaoier ; qui tire proprement son origine du Mexique , comme il en fait une des principales richesses. On nous donné non-seulement la figure , mais la manière dont les Mexicains le cultivent. On sème les grains de cacao dans une terre chaude & humide , l'œil en haut & bien couvert de terre. Les arbrisseaux paraissent vers le quinzième jour ; mais ils sont deux ans à croître de la hauteur de trois palmes. On les transpose alors , en les arrachant avec toute la terre qui couvre leurs racines. On les met en alignement , à dix-huit palmes l'un de l'autre ; avec un échelas à chacun pour les supporter , & des platanes ou d'autres arbres fruitiers à l'entour , parce qu'ils demandent de l'ombre. On retranche du pied tous les rejetons qui les empêcheraient de s'élever. On nettoie le terrain de toutes sortes de mauvaises herbes ; & l'on s'attache sur-tout à garantir les plantes du froid , de l'excès d'eau , & de certains vers qui les rongent. Dans l'espace de cinq ans , elles deviennent hautes de sept palmes , & grosses comme un poing. C'est alors qu'elles commencent à porter du fruit. Leurs feuilles ressemblent à celles du châtaignier , mais elles sont un peu plus étroites.

Mexique.

La fleur croît, comme aux jasmins, sur le tronc & sur les branches, mais à peine reste-t-il un quart du nombre. Il s'en forme une gouffe, de la forme de l'épi du bled d'Inde, verdâtre avant sa maturité, ordinairement brune lorsqu'elle est mûre, mais quelquefois jaune, blanche & bleue. Cette gouffe contient les grains, ou les amandes du cacao, couverts d'une substance mucilagineuse dont ils tirent leur nourriture. La récolte s'en fait un peu avant la nouvelle lune. On ouvre les gouffes avec un couteau, on en tire le fruit, qu'on fait sécher à l'ombre pendant trois jours, & pendant trois jours au Soleil; & cette opération se renouvelle alternativement, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait sec. On remarque que les cacaotiers ne rendent pas l'air fort sain.

La vanille est une canne d'Inde de la grosseur du doigt, que les Espagnols nomment *vexuco* ou *banilla*, & qui s'entortille, comme le lierre, autour des orangers. Elle produit des gouffes vertes quand on les prend sur l'arbre, mais qui, étant séchées au Soleil, avec le soin de les étendre pour les empêcher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures & noires. Les Espagnols jettent dessus, par intervalles, du vin fort, après y avoir fait bouillir une des gouffes, coupées en plusieurs pièces. La vanille croît particulièrement sur la côte Méridionale de la Nouvelle-Espagne.

L'achiote
 des gouffes ro
 qu'on réduit p
 l'avoir fait séch
 des gâteaux ou
 C'est partici
 dentes que les
 liqueur à laqu
 Espagnols ont
 même usage, c
 l'Europe. On l
 atte, qui signi
 que l'eau rend
 chocolat lorsqu
 la faire bouillon
 dient est le cac
 Ce fruit, s'il
 composé, com
 eulement mang
 icaines, cause
 teint fort pâle
 ne produisant
 préparé, il doi
 ange dont les M
 qui le porte est
 on lui fait pren
 chaud, que, po
 on y plante d'a

L'achiote croît aussi sur un arbrisseau, dans des gouffes rondes & remplies de grains rouges, Mexiques qu'on réduit premièrement en pâte; ensuite, après l'avoir fait sécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux ou de petites briques.

C'est particulièrement des trois graines précédentes que les Mexicains composaient la fameuse liqueur à laquelle ils donnaient le nom que les Espagnols ont emprunté d'eux, en adoptant le même usage, & qu'ils ont communiqué à toute l'Europe. On le croit formé du mot Indien *atl* ou *atte*, qui signifie de l'eau, & du bruit ou du son que l'eau rend dans le vaisseau où l'on met le chocolat lorsqu'on la remue avec un moulinet pour la faire bouillonner en écume. Le principal ingrédient est le cacao.

Ce fruit, s'il n'est ni moulu, ni remué, ni composé, comme il est dans le chocolat, mais seulement mangé suivant l'usage des femmes Américaines, cause des obstructions qui rendent le teint fort pâle; d'où l'on peut conclure que, ne produisant point le même effet lorsqu'il est préparé, il doit une partie de ses vertus au mélange dont les Mexicains ont l'ancien usage. L'arbre qui le porte est si tendre, & le terroir dans lequel on lui fait prendre naissance, est ordinairement si chaud, que, pour le garantir des ardeurs du Soleil, on y plante d'autres arbres, qui s'appellent *meres*

Mexique.

du cacao. On attend même, pour semer les cacaotiers, que ces autres arbres soient d'une hauteur dont ils puissent recevoir de l'ombrage. Le fruit ne vient pas nu. Il est enveloppé, comme dans une grande gouffe, & chaque amande est revêtue d'une peau blanche, pleine de jus, que les femmes sucent avec délices, parce qu'il fond dans la bouche & répand une charmante fraîcheur.

Les Mexicains sont partagés sur les ingrédients qui doivent entrer dans la composition du chocolat. Quelques-uns y mettent du poivre noir, que d'autres n'approuvent point, parce qu'il est chaud & sec, ou qu'ils ne donnent qu'à ceux qui ont besoin de secours pour la chaleur naturelle. Au lieu de ce poivre, ils y mettent ordinairement du poivre rouge & long, qu'on nomme piment dans lequel ils croient avoir reconnu des qualités froides & humides, quoiqu'il ait une vive chaleur dans la bouche. Ils y font entrer aussi du sucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes communes, des noisettes, de l'*orejevala* de la vanille, du sapoyal, de l'eau de fleur d'orange du musc, & ce qu'il faut d'achiote pour lui donner la couleur d'une brique rouge. Mais la dose de ces ingrédients est proportionnée au tempérament de ceux qui doivent en user.

Chacun consulte aujourd'hui son goût & son tempérament pour faire entrer plus ou moins de

ous ces ingréd
colat ; mais l
que du cacao
peu de piment
pour le reste su
métal, & qu
Mais, avant ce
sur le feu, à l'
incessamment l
ne se brûle o
séchée, elle de
canelle, le pim
avant qu'on les
recommence à p
extrême, de le
achiote y est mis
sans avoir été fé
plus aisément la
un vaisseau de
grosse quantité d'
seconde opérati
ter. Lorsque to
connaissent à l
courte, ils en
mieux la mettre
en refroidissant.

La maniere
même parmi to

ces ingrédiens dans la composition du cho-
 colat ; mais les Américains n'y mettent encore
 que du cacao , de l'achiote , du maïs , avec un
 peu de piment & d'anis. Ils broient le cacao &
 tout le reste sur une large pierre , qu'ils appellent
 métal , & qui ne sert point à d'autre usage.
 Mais , avant cette opération , ils font sécher tout
 sur le feu , à l'exception de l'achiote , en remuant
 incessamment la matiere , dans la crainte qu'elle
 se brûle ou se noircisse : car , trop des-
 séchée , elle devient amere & perd sa force. La
 canelle , le piment & l'anis , sont broyés à part
 avant qu'on les mêle avec le cacao. Ensuite on
 recommence à piler tout ensemble , avec un soin
 extrême , de le réduire en poudre très-fine. L'a-
 chiote y est mis par intervalles , broyé aussi , mais
 sans avoir été séché , afin que la matiere en prenne
 plus aisément la couleur. Ils la mettent alors dans
 un vaisseau de terre , pour la brasser avec une
 juste quantité d'eau , sur un fort petit feu ; & cette
 seconde opération se fait avec une espèce de cuil-
 ler. Lorsque tout est bien incorporé , ce qu'ils
 connaissent à la qualité de la pâte , qui devient
 courte , ils en font des tablettes ; s'ils n'aiment
 mieux la mettre dans des boîtes , où elle durcit
 en refroidissant.

 Mexique.

La maniere de boire le chocolat n'est pas la
 même parmi tous les Américains de la Nouvelle-

 Mexique.

Espagne. La plus commune est de faire chauffer l'eau & d'en remplir la moitié d'une coupe ; d'y faire dissoudre une tablette, ou plus, jusqu'à ce que l'eau soit bien épaissie ; de remuer & de battre le tout, pour faire naître l'écume, & d'y remettre alors de l'eau pour achever de remplir la coupe. Gage, de qui l'on emprunte ce détail, proteste qu'ayant employé, pendant douze ans, cette préparation, il a joui d'une parfaite santé dans la Nouvelle-Espagne. Son usage était de prendre un verre de chocolat le matin, un autre deux heures avant le dîné, un autre encore deux heures après, & un quatrième vers le soir. S'il avait dessein de donner toute la soirée à l'étude, il en prenait encore un verre sur les sept ou huit heures ; après quoi, il bravait le sommeil & toute sorte d'appesantissement jusqu'à minuit. Au contraire, lorsqu'il manquait à prendre cette liqueur favorite, aux mêmes heures, il sentait des faiblesses d'estomac, des maux & des défaillances de cœur.

Il y a quelque différence, dans le récit des Voyageurs, sur une des meilleures plantes du Mexique, que les uns confondent avec le *maghey* de l'Isle Espagnole, & que d'autres nomment *metl*, en prétendant que sa ressemblance avec le *maghey*, par un grand nombre de propriétés communes, n'empêchait point qu'elle n'en différât essentiellement. Gage, qui connaissait le pays par un

si long séjour que *metl*, & de la Nouvelle qu'il croit mieux qu'ailleurs excellent arbre comme les rante feuilles qui servent nelle, on en la fasse, de des ceintures & de l'eau-c d'épines, si une espèce de brûlée guérit fort des branches toute sorte de leau pour le m aussi douce que plante. En p de l'hydromel maladies. Les qui la fait bo Aussi est-elle nomme *pouler* forte ; & ce la plante, vig

si long séjour, ne lui donne point d'autre nom Mexico.
 que *metl*, & laisse douter s'il le croit connu hors
 de la Nouvelle-Espagne, lorsqu'il dit simplement
 qu'il croît aux environs de Mexico beaucoup
 mieux qu'ailleurs. Suivant sa description, c'est un
 excellent arbrisseau qu'on plante & qu'on cultive
 comme les vignes en Europe. Il a près de qua-
 rante feuilles, différentes les unes des autres;
 qui servent à quantité d'usages. Dans leur jeu-
 nesse, on en fait des confitures, du papier, de
 la filasse, des mantes, des nattes, des souliers;
 des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre
 & de l'eau-de-vie. Elles sont armées d'une sorte
 d'épines, si fortes & si aigues, qu'on en fait
 une espèce de scie, pour scier du bois. L'écorce
 brûlée guérit les blessures; & la gomme, qui
 sort des branches, est un excellent antidote contre
 toute sorte de poison. Carréri prend cet arbris-
 seau pour le *maghey*. La liqueur qu'on en tire, est
 aussi douce que le miel, lorsqu'elle sort de la
 plante. En peu de temps, elle prend la force
 de l'hydromel & devient excellente pour diverses
 maladies. Les Américains y mettent une racine,
 qui la fait bouillir & fermenter comme le vin.
 Aussi est-elle alors capable d'enivrer. Elle se
 nomme *poulcré*. On en fait une eau-de-vie très-
 forte; & ce n'est pas sans raison qu'on nomme
 la plante, vigne de l'Amérique.

Mexique.

L'atolle , qui se nomme aussi *anate* , est une fleur rouge , qui croît sur un arbrisseau de même nom , & qui sert non-seulement au chocolat des Mexicains , mais à la composition d'une autre liqueur , & à la teinture. Elle croît particulièrement dans la Nouvelle-Espagne , sur-tout aux environs de Guatimala , d'où elle s'est répandue dans la terre ferme & dans les Isles. L'arbrisseau s'éleve de sept ou huit pieds. On jette la fleur , comme l'indigo , dans une citerne remplie d'eau , avec cette différence , qu'elle est sans tige & sans tête , parce qu'elle se détache elle-même du bouton. On la laisse pourrir dans l'eau , où par le soin qu'on prend de l'agiter , elle se réduit en substance liquide , comme l'indigo. Lorsqu'elle est raffinée , & qu'on en a tiré l'eau , on en fait des tourteaux & des briques , qu'on laisse sécher au Soleil. Dampierre , de qui l'on emprunte cette description , avait vu tenter inutilement d'élever des atolles dans quelques plantations Anglaises , & ne connaissait cette teinture que dans la Nouvelle-Espagne , d'où sortant par le commerce , elle se vendait cinq schellings à la Jamaïque.

Le *silvestre* est la graine d'un autre arbre du Mexique , qui ressemble beaucoup au cochenillier. Sa fleur est jaune & son fruit rouge. Le fruit s'ouvre dans sa maturité ; & comme il est plein de cette graine , qui n'est pas moins rouge

que lui , la m
romber. Les
plats sous l'arb
ces fruits ne
graine. La tei
en beauté à
semble assez
pendant elle
Espagnols ont
naissance du
jusqu'au temp
été bien inst
donne ici su
Espagnol , de
bonne-foi , &
les lieux où c
Quoique la
connue , on r
gloire de son
Dampierre ap
ignorait avant
secte , qui s'o
L'arbrisseau q
d'environ cinc
poirier , si ses
fruit plus gro
sommel. Dans
versent sur le

que lui, la moindre agitation suffit pour la faire tomber. Les Indiens tendent une toile ou des plats sous l'arbre, & le secouent. Huit ou dix de ces fruits ne produisent pas plus d'une once de graine. La teinture du silvestre est presque égale en beauté à celle de la cochenille, & lui ressemble assez pour être une source d'erreur; cependant elle est beaucoup moins estimée. Les Espagnols ont affecté si long-temps de cacher la naissance du silvestre & de la cochenille, que, jusqu'au temps de Dampierre, personne n'en avait été bien instruit. Il reçut les lumières qu'on donne ici sur le silvestre d'un Gentilhomme Espagnol, dont il eut occasion de connaître la bonne-foi, & qui avait passé plusieurs années dans les lieux où cet arbre croît.

Quoique la cochenille soit aujourd'hui mieux connue, on ne doit pas dérober au Mexique, la gloire de son origine & de son premier usage. Dampierre apprit du même Espagnol, ce qu'on ignorait avant lui; c'est-à-dire, que c'est un insecte, qui s'engendre dans une espèce de fruit. L'arbrisseau qui le porte, est armé d'épines, & d'environ cinq pieds de haut. Il ressemblerait au poirier, si ses feuilles étaient plus larges, & son fruit plus gros. Il porte des fleurs rouges au sommet. Dans leur maturité, ces fleurs se renversent sur le fruit, qui commence alors à s'ou-

 Mexique.

vrir , & le couvrent si parfaitement , que , ni la
 pluuie , ni la rosée ne peuvent mouiller l'intérieur.
 Le lendemain , ou deux jours après que la fleur
 est tombée , ce qui la fait rôtir aussi-tôt par les
 ardeurs du Soleil , le fruit s'ouvre de la largeur
 d'environ deux pouces , & tout y est plein de
 petits insectes rouges , dont les ailes sont d'une
 petiteesse curieuse. Comme ils y sont nés , ils y
 mourraient faute de nourriture , ayant déjà dévoré
 le fruit qui leur a donné la vie , & bientôt ils
 pourraient dans leurs enveloppes , si les Me-
 xicains , qui font de grandes plantations de ces
 arbres , n'avaient soin de les en tirer lorsqu'ils
 voient le fruit ouvert. Ils étendent , sous l'arbre ,
 un grand drap ; ensuite , agitant les branches
 avec des bâtons , ils forcent l'insecte de sortir &
 de voltiger autour de son arbre. L'ardeur du Soleil
 fait tomber presqu'aussi-tôt ces petits animaux ;
 sur le drap qu'on a tendu pour les recevoir. Ils
 y meurent , & les Mexicains les y laissent sécher
 deux ou trois jours. De rouges qu'ils étaient en
 volant , ils deviennent noirs lorsqu'ils sont tom-
 bés ; & peu après , ils blanchissent en séchant ,
 quoiqu'ils prennent ensuite une autre couleur.
 C'est cet insecte qui fait l'écarlate. Les Espagnols
 donnent le nom de *tuna* au cochenillier. On en
 voit de vastes plantations dans les Provinces de
 Guatimala , de Chiapa & de Guaxaca.

Un arbre d'Espagne , & dans les Isles qu'on a pris sc
 ou l'avorat. I plus touffu. L même nom , celle d'un limon verte & blanc dans le centr y joignant un huileux. D'aut limon , & du conviennent q Europe n'a r Le *sapotier* Son fruit se r quatre sortes , dont l'arbre e noyer ; mais s vertes. Le fruit verte très-fine. de la casse , av maturité , il en est mûr , on e seconde espèce croît sur une es de l'autre , qu

Un arbre des plus particuliers à la Nouvelle-Espagne, & qu'on ne voit aux Philippines & dans les Isles de la mer du Nord, que parce qu'on a pris soin de l'y transplanter, est l'*aguacate* ou l'*avorat*. Il ressemble au noyer, mais il est plus touffu. La figure de son fruit, qui porte le même nom, est celle d'une poire, & quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en-dehors, verte & blanche en-dedans, avec un gros noyau dans le centre. On le mange cuit ou crud, en y joignant un peu de sel, parce qu'il est doux & huileux. D'autres y mêlent du sucre, du jus de limon, & du plantain rôti. Tous les Voyageurs conviennent que le goût en est délicieux, & que l'Europe n'a rien qu'on lui puisse comparer.

Mexique.

Le *sapotier* tient le second rang pour le goût. Son fruit se nomme *sapotille*. On en distingue quatre sortes, l'une qu'on appelle *sapotille noire*, dont l'arbre est touffu & de la grandeur d'un noyer; mais ses feuilles sont plus petites & plus vertes. Le fruit est rond, & revêtu d'une écorce verte très-fine. Sa poulpe a la couleur & le goût de la casse, avec quatre petits noyaux. Avant sa maturité, il empoisonne le poisson; & lorsqu'il est mûr, on en fait prendre aux malades. La seconde espèce, est la *sapotille blanche*, qui croît sur une espèce de poirier, & qui ne diffère de l'autre, que par la blancheur de sa poulpe.

Mexique. On lui attribue la qualité de provoquer le sommeil. La troisième, qui se nomme *sapotille ivrogne*, est le fruit d'un arbre qui ressemble au précédent, mais dont les branches sont beaucoup plus belles. Son goût, qui tire un peu sur l'aigre, est extrêmement agréable. Son écorce est jaune & verte, sa pulpe est blanchâtre & n'a que deux petits noyaux. La quatrième est la petite espèce, qu'on appelle simplement *sapotille*. Son arbre est grand & plus touffu que les trois autres. Le fruit est purpurin en-dehors, & d'un pourpre encore plus vif en-dedans. Il a quatre petits noyaux, placés chacun dans une sorte de niche. Carréri lui donne la préférence, pour le goût, sur tous les fruits des régions chaudes. On en fait une composition fort agréable, que les Dames prennent plaisir à mâcher, & qui leur tient les dents nettes.

Le fruit que les Espagnols ont nommé *granadille*, croît dans la Nouvelle-Espagne, sur une plante semblable au lierre, qui s'entortillant autour d'un arbre, le couvre tout-à-fait de ses feuilles. Il est de la grosseur d'un œuf, aussi uni, jaune & verd en-dehors, blanchâtre en-dedans, avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint à la douceur de son goût, une charmante acidité, qui le fait aimer beaucoup des femmes. On croit distinguer, dans la fleur, tous les

D E
strumens de
grenadille chi
Le fruit qu
on croit que
est aujour
rique; mais i
Espagne, ou d
leur que dans
de figue, don
grains, mais p
couronné com
sieurs espèces,
différens que l
hors, d'autres
quoiqu'ils soient
au blanc qu'on
le goût de la p
tems. Sa princ
coup; ce qui l
dans l'été. Le
les terres labo
rouge, qu'il ne
mais dont on fa
de couleur de f
Ces effets dont
Espagnols. Ils a
arrêter le sang
qu'ils e

instrumens de la Passion, comme dans celle de la
genadille chinoise.

Mexique.

Le fruit qui porte le nom de *nuchtli*, & dont on croit que Mexico avait tiré celui de *tenuchtilan*, est aujourd'hui répandue dans toute l'Amérique; mais il paraît originaire de la Nouvelle-Espagne, ou du moins il y est plus commun & meilleur que dans toute autre contrée. C'est une sorte de figue, dont la poulpe est mêlée de plusieurs grains, mais plus gros que ceux des figues. Il est couronné comme la nesse. On en distingue plusieurs espèces, dont les noms ne sont pas moins différens que la couleur. Les uns sont verts en-dehors, d'autres jaunes, d'autres tachetés; mais quoiqu'ils soient tous d'un goût excellent, c'est le blanc qu'on donne la préférence. On lui trouve le goût de la poire & du raisin. Il se conserve longtemps. Sa principale qualité est de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'été. Le meilleur est celui qui croît dans les terres labourées. Gage parle d'une espèce rouge, qu'il ne trouve pas d'un mauvais goût, mais dont on fait peu d'usage, parce qu'elle teint, de couleur de sang, la bouche, le linge & l'urine. Ces effets donnerent de l'inquiétude aux premiers Espagnols. Ils avaient recours aux Médecins, pour arrêter le sang qu'ils croyaient perdre, & les remèdes qu'ils employaient à la guérison d'un mal

Mexique.

imaginaires, leur causaient de véritables maladies. La peau extérieure de la nuchli est épaisse & remplie de petites pointes; mais, en l'ouvrant jusqu'aux grains, on en tire aisément le fruit sans la rompre. Aujourd'hui les Espagnols se font un jeu de ce qui les a jettés long-temps dans une vive alarme. Il n'arrive point d'Etranger auquel ils ne prennent plaisir à présenter des nuchli rouges. Ils agitent aussi le fruit entier dans une serviette. Les petites pointes, qui sont presque imperceptibles, s'y attachent sans être aperçues & ceux qui emploient la serviette à s'essuyer la bouche, se trouvent tout d'un coup les lèvres collées & comme cousues, jusqu'à perdre le pouvoir de parler. Ils n'en ressentent aucune douleur; mais ce n'est qu'après s'être lavés & frottés long-temps, qu'ils se délivrent de cet embarras.

La vigne de la Nouvelle - Espagne, ou du moins l'arbre qui porte une espèce de raisin, a deux ou trois pieds de circonférence. Il s'éleve de sept ou huit pieds; & de cette hauteur il pousse quantité de branches, dont les rameaux sont gros & épais. Ses feuilles ressemblent assez à celles du lierre; mais elles sont plus larges & plus fermes. Le fruit est de la grosseur ordinaire du raisin, & croît en grappes sur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en mûrissant, quoiqu'intérieurement rougeâtre. Un noyau fort gros lui laisse peu de sub-

stance

ance; mais elle
Les branches fo
Les pins de
hauteur médio
qu'une espèce
sur les bosses,
tes de l'arbre.
comme envelop
qu'à ce qu'elles
sont d'une bon
douze pouces,
eau de pluie. C
admirable resso
de la soif. Un
feuilles, en fait
dans son chapea
Les Provinces r
ance, une sorte
onnet du moi
eu à ceux du
que c'est le mè
ans les Isles du V
ngues & étroi
au pêcher. Elles
leur est un ve
es, frisées ver
nisse dans la m
cheuse, d'une

Tome XI.

ance; mais elle est agréable & saine. Le tronc & les branches font un bon bois de chauffage.

Mexique,

Les pins de la Nouvelle-Espagne sont d'une hauteur médiocre, & ne portent, pour pignons, qu'une espèce de pommes vides, qui croissent sur les bosses, les nœuds, & les autres excrescences de l'arbre. Les feuilles de ce fruit en sortent comme enveloppées les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont d'une bonne épaisseur, longues de dix à douze pouces, & si serrées, qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déjà remarqué que c'est une admirable ressource pour ceux qui sont pressés de la soif. Un couteau qu'on enfonce dans les feuilles, en fait sortir l'eau de pluie, qu'on reçoit dans son chapeau pour la boire.

Les Provinces méridionales produisent, en abondance, une sorte de cèdre, auquel les Espagnols donnent du moins ce nom, quoiqu'il ressemble peu à ceux du Mont-Liban. Labat est persuadé que c'est le même arbre qu'on appelle *acajou* dans les Isles du Ventr. Les feuilles en sont petites, longues & étroites, à-peu-près comme celles du pêcher. Elles croissent par bouquets. Leur couleur est un verd pâle. Elles sont minces, sèches, frisées vers la pointe; & lorsqu'on les presse dans la main, elles rendent une liqueur douce, d'une odeur aromatique. L'écorce de

Mexique.

L'arbre est épaisse, rude, tailliadée, grise, assez adhérente. On prétend qu'il est mâle & femelle, & que le mâle est non-seulement plus rouge, mais plus compact, ce qui le rend plus facile à travailler que l'autre, qui est quelquefois un peu corionneux. Il devient très-grand, sur-tout dans les terres arides, qu'il paraît aimer plus que les bonnes; & peut-être fert-il beaucoup à leur sécheresse en attirant toute la substance par ses racines, qui s'étend fort loin du tronc. On le vante pour toutes sortes d'usages. Les Espagnols en font des poutres, des chevrons, des planches de cloisons & des meubles. Les Américains ne connaissent pas de meilleur pour en faire des canots & des pirogues de toute sorte de grandeurs, capables de porter beaucoup de monde & de faire de longs trajets; outre qu'étant léger & flottant sur l'eau, il est comme à l'épreuve du naufrage. On ne lui trouve pas d'autre défaut que de se fendre aisément; mais on a un remède, en garnissant l'intérieur des canots & serrant les deux extrémités avec quelques barres de fer. Son odeur, qui lui a fait donner le nom de *cèdre*, est extrêmement agréable. Il passe pour incorruptible, ou du moins d'une très-longue durée; & l'on croit en trouver la cause dans une humeur gommeuse, très-âcre, & très-amère, qui en éloigne les vers & les poux de bois.

qui commu
 reus qu'on fai
 regard de son
 rqu'il est bien
 lucie, il en jett
 agréable, jusq
 idité. Le tron
 de la Nouvelle
 es grumeaux
 arente, qui du
 mêmes usages q
 m tirerait-on b
 On vante un
 acan, nommé
 qui pousse une lo
 le au-dehors, &
 ent quantité de
 eur, tirant sur
 rent de feuille
 de l'oranger, &
 en forme d'étoile
 Américains font
 & la préfèrent à
 du mal vénérien
 ocction, avec
 Non-seulement
 & les autres effe
 dysenterie, ell

qui communique de l'amertume jusqu'aux ali-
mens qu'on fait cuire sur un feu de son bois. A
égard de son odeur, elle ne se fait sentir que
lorsqu'il est bien sec; &, comme le bois de Sainte-
Lucie, il en jette une fort mauvaise & fort désa-
gréable, jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son hu-
midité. Le tronc & les grosses branches du cèdre
de la Nouvelle-Espagne jettent, par intervalle,
des grumeaux d'une gomme claire, nette & trans-
parente, qui durcit à l'air, & qu'on emploie aux
mêmes usages que la gomme Arabique. Peut-être
en tirerait-on beaucoup plus par incision.

Mexique.

On vante un arbuſte de la Province de Mé-
xacan, nommé *chupiri*, & par d'autres *charapeti*,
qui pousse une longue & grosse racine, d'un blanc
bleu au-dehors, & rougeâtre en-dedans, d'où sor-
tent quantité de petits rameaux d'un verd ob-
scur, tirant sur le bleu, ronds, unis, qui se cou-
vrent de feuilles à-peu-près semblables à celles
de l'oranger, & qui portent des fleurs blanchâtres
en forme d'étoiles, mais sans goût & sans odeur. Les
Américains font un cas extrême de cette plante;
& la préfèrent à toutes les autres pour les accidens
du mal vénérien. Ils emploient sa racine en dé-
coction, avec un régime convenable au pays.
Non-seulement elle guérit les tumeurs, les plaies,
& les autres effets de ce mal; mais elle arrête la
dysenterie, elle rétablit les forces, elle excite l'ap-

périt, elle chasse la galle & les maladies les plus
 Mexique. obstinées de la peau.

Quoiqu'il la Province de Guaxaca soit fort montagneuse, à l'exception du Marquisat del Valle elle est fertile en fruits, & sur-tout en plantes salutaires, entre lesquelles il s'en trouve aussi de fort venimeuses. La vallée en produit une dont on croit la propriété sans exemple. Sa force pour empoisonner, dépend du temps qui s'est écoulé depuis qu'elle est cueillie, c'est-à-dire, que, pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle ait été cueillie depuis un an, ou depuis six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme. On l'emploie fraîche pour ceux dont on veut se défaire sur-le-champ.

Le *savonnier*, ou l'arbre qui produit une sorte de petites avelines, dont l'écume est un excellent savon pour nettoyer les habits, croit abondamment dans les Misseques, & les Zapotèques. Les coques exposées au Soleil, prennent un très-beau noir, & ne se fendent jamais. On les fait polir & percer, pour en faire des grains de chapelets.

Les Provinces que les Espagnols comprennent sous le nom de Nouvelle-Galice, & qui touchent à la mer de Californie & au Nouveau Mexique, produisent plus heureusement que les autres toutes les espèces de fruits qu'on y a portées de l'Europe. On y trouve des arbres d'une

D I
 grandeur surp
 Provinces dor
 ant les seuls
 uissent point
 porte les four
 Tous les cha
 espèce de tru
astavelam, &
 es bestiaux. L
 uits & pour le
 ince des fourm
 croyable de p
 noineaux, qui
 en puisse les
 beilles, dont le
 ans aiguillon, &
 bres.
 La Province
 une si singulier
 ent pieds de ha
 outre elles peu
 onnant une a
 en servent-ils p
 On doit comp
 lle-Espagne, c
 couverte, pou
 Province d'Y

grandeur surprenante. Tous les tunas des mêmes Provinces donnent d'excellens fruits. Les oliviers sont les seuls arbres de l'Europe qui n'y en produisent point: ce qu'on attribue à l'instinct qui porte les fourmis à se nicher sous leurs racines. Tous les champs produisent, sous terre, une espèce de truffes, que les Espagnols nomment *spanvelam*, & qui engraisent merveilleusement les bestiaux. La peste de ces Provinces, pour les fruits & pour les grains, est non-seulement l'abondance des fourmis, mais encore plus une multitude incroyable de petites pies, de la grosseur de nos moineaux, qui ravagent les moissons, sans que l'on puisse les éloigner. En récompense, les abeilles, dont le nombre est prodigieux, y font des aiguillons, & font leur miel dans le tronc des arbres.

La Province de Vera-Paz produit des cannes d'une si singuliere grandeur, qu'il s'en trouve de cent pieds de haut, & si grosses, que d'un nœud à quatre elles peuvent contenir ce que les Espagnols nomment *une arobe d'eau*; aussi les Américains en servent-ils pour leurs édifices.

On doit compter entre les plantes de la Nouvelle-Espagne, celle du tabac, qui paraît avoir été découverte, pour la première fois, en 1520, dans la Province d'Yucatan, & que les Espagnols y

 Mexique.

Mexique.

cultivent encore avec tant de succès, qu'ils en tirent une partie de celui qu'on nomme de *Havane*.

Avant l'arrivée des Espagnols, les Mexicains n'avaient point de jardins-potagers. L'Empereur même & les Caciques, qui faisaient cultiver si fréquemment des fleurs & des simples, dans les grands jardins dont on a donné la description, n'y entretenaient aucune sorte de légumes & de racines pour l'usage de leur table. Ils recevaient de leurs Vassaux une partie de ces secours, qui était comprise dans le tribut, & le reste leur vendait sur des marchés publics. Mais après le maïs, qui faisait la principale nourriture du Pays, c'étaient les racines & les légumes, dont la culture était la plus commune en plein champ; sans compter ce que la Nature offrait d'elle-même, dans le terrain où l'union continuelle de la chaleur & l'humidité était extrêmement favorable à toutes ces productions. Acosta s'est contenté d'en nommer un grand nombre, sans se croire obligé de les décrire. Mais il ne cesse point de répéter que dans tous les climats du monde, il n'y en a point de plus riche en plantes, ni dans lequel toutes celles de l'Europe aient fructifié avec plus de perfection & d'abondance.

Peu de Nations ont autant de goût que

Mexicains pour les
quets fort gal
lent *Suchiles*.
Empereur *Motézu*
humaines, art
& de fleurs. C
Espagnols, sur
halteres de tou
miration des
trouva répandu
gne, où les Re
des Philippines
mois, pour se
fatigues de leur
approcher de l
des Carmes, qu
Nord-Ouest. C
d'autant plus é
montagne au-m
Carmes, qui s
vent, ont fait f
tronnent l'édific
forme de petite
ment à leurs He
nées de statues
plines de fil-de
aies de pointes

Mexicains pour les fleurs. Ils en font des bouquets fort galans & des couronnes, qu'ils appellent *Suchiles*. On a vu que les jardins de l'Empereur Motézuma offraient plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles & de fleurs. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, sur-tout dans les Couvens & les Monastères de tous les Ordres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature, qu'il trouva répandus dans plusieurs maisons de campagne, où les Religieux qui se destinent à la Mission des Philippines, font un séjour de quelques mois, pour se disposer, par une vie douce, aux fatigues de leur entreprise. Mais rien ne paraît approcher de la description qu'il fait du désert des Carmes, qui est à trois lieues de Mexico, au Nord-Ouest. Ce lieu, dit-il, est d'une beauté d'autant plus étonnante, qu'il est situé sur une montagne au-milieu d'une chaîne de rochers. Les Carmes, qui s'y sont bâtis un magnifique Couvent, ont fait faire, entre les rochers qui environnent l'édifice, des caves ou des grottes, en forme de petites chambres, qui servent de logement à leurs Hermites, & plusieurs Chapelles, ornées de statues & de peintures, avec des disciplines de fil-de-fer, des haïres, des ceintures garnies de pointes, & d'autres instrumens de mort

 Mexique

Les Espagnols ont donné le nom de *Flor de la Oreja*, à la fleur d'un autre arbre, que les Mexicains nomment *Xuchinacaztli*, parce qu'elle représente en effet l'oreille humaine. Les pétales sont d'un beau pourpre en-d-dans & verts en-dehors. L'odeur en est extrêmement agréable.

Mexique.

Entre les arbres transplantés, ceux qui ont fructifié avec le plus d'abondance, sont les orangers, les limonniers & les citronniers. On en vit bientôt des forêts. Acosta, étant au Mexique, demanda d'où venaient tant d'orangers? on lui répondit, que c'était l'effet du hasard, & que les oranges étant tombées à terre où elles s'étaient pourries, leurs semences dispersées par les eaux & le vent, avaient germé d'elles-mêmes. Il ne visita aucune partie de la Nouvelle-Espagne, où les deux-qualités dominantes du pays, qui sont la chaleur & l'humidité, n'aient multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même succès: cependant ils ne croissent pas facilement dans les montagnes. On les y transplante des vallées & des côtes maritimes.

Les figues, les pêches, les presses, les abricots & les grenades mêmes, ne se sont pas ressentis moins avantageusement de la faveur du climat: mais il n'en est pas de même des pommes & des

poires , des prunes & des cerises ; soit que
 Mexique. leur culture ait été négligée , ou que , dans
 une grande région , dont la température est
 inégale , on n'ait pas assez distingué celle qui leur
 convient.



LE PRINCIPAL
 consistant dans
 non-seulement
 des tableaux
 on ne regard
 dans les Voy
 cellence &
 Nouvelle - E
 n'a rien qui
 le reste de
 comparer.

On donne
 oiseau joint
 ble, qu'on n
 ter que par
 est un peu m
 dré très - lui
 régulières au

On n'adm
 la couleur d
 ramage , sur
 d'un moine



CHAPITRE VI.

Animaux & Raretés.

LE PRINCIPAL ORNEMENT des Mexicains Mexico.
 consistant dans les belles plumes, qu'ils emploient
 non-seulement à se parer, mais à faire des étoffes &
 des tableaux, dont on a vanté mille fois la beauté,
 on ne regardera point comme une exagération,
 dans les Voyages, ce qu'ils racontent de l'ex-
 cellence & de la variété des oiseaux de la
 Nouvelle - Espagne. Acofta déclare que l'Europe
 n'a rien qui en approche. Carréri prononce que
 le reste de l'Univers n'a rien qu'on puisse leur
 comparer.

On donne le premier rang au *Sensoulté*. Cet
 oiseau joint à l'éclat du plumage un chant si agréa-
 ble, qu'on n'a pas cru pouvoir mieux le représen-
 ter que par son nom, qui signifie *cing cens voix*. Il
 est un peu moins gros que la grive, & d'un cen-
 dré très-luisant, avec des taches blanches fort
 régulières aux aîles & à la queue.

On n'admire pas moins le beau noir qui fait
 la couleur du *Gorion*, que les agrémens de son
 ramage, sur-tout du mâle, qui est de la grosseur
 d'un moineau.

Mexique. Le *Cardinal* chante bien aussi, mais il est moins distingué par cette qualité que par sa figure. Il est de la grandeur d'une allouette de bois. Son plumage & son bec sont du plus beau rouge, & sa tête est ornée d'une très-belle hupe de la même couleur. On le prend dans les parties tempérées de la Nouvelle - Espagne & de la Floride. Les Espagnols achètent cet oiseau jusqu'à dix ou douze piastras, pour le transporter en Europe. On en distingue un plus petit, qui est de la même couleur, mais qui ne chante jamais.

Le chant du *Tigrillo* est estimé, & sa couleur, qui est un véritable tigré, ne l'est pas moins. Il est de la grosseur d'une grive.

Le *Cuiracoche* a les ailes brunes & les yeux rouges. Il est aussi grand que le *Senfoulé*, mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en cage, on est obligé d'y mettre une pierre de ponce, afin qu'il puisse y limer son bec, dont la longueur l'empêcherait de manger.

Entre les *Allouettes* de bois, il s'en trouve de jaunes & noires, qui font leurs nids à certaines plantes, en les y suspendant avec des crins tissus en forme de bourse. Elles chantent bien.

On distingue plusieurs belles espèces de *Perroquets*. Les *Caterinillas* ont le plumage entièrement verd. Les *Loros* l'ont verd aussi, à l'exception de la tête & de l'extrémité de ailes, qui sont

d'un beau jaune
couleur & n'ont
Guavamayas d'une
parfaite beauté
plumes incarnates
belle queue de
mais ils n'appro-

On voit, au
l'une, qui se
les ailes noires
tre, nommée
relevée par une
tête.

L'oiseau, qui
paraît peu disti-
ont nommé *R*
cios au Pérou.

corps plus gr
& très-déli-
l'odeur des
se reposer. S

vet, mais va
tendent fort
ment beauco
l'estomac, qu

Vicicili meurt
d'Octobre, t

d'un beau jaune. Les *Periccos* sont de la même couleur & n'ont que la grosseur d'une grive. Les *Guayamayas* ont celle d'un pigeon, & sont d'une parfaite beauté. Leur couleur est un mélange de plumes incarnates, vertes & jaunes, avec une très-belle queue de la longueur de celle du faisan; mais ils n'apprennent point à parler.

Mexique.

On voit, au Mexique, deux espèces de Faisans; l'une, qui se nomme *Grittone*, a la queue & les ailes noires, & le reste du corps brun; l'autre, nommée *Réale*, est d'une couleur plus claire, relevée par une espèce de couronne qu'elle a sur la tête.

L'oiseau, que les Mexicains nomment *Vicicili*, paraît peu différent de celui que les Européens ont nommé *Réné* dans d'autres lieux, & *Tominicos* au Pérou. Gomara le décrit: « Il n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe. Son bec est long & très-délié. Il se nourrit de la rosée & de l'odeur des fleurs, en voltigeant sans jamais se reposer. Son plumage est une espèce de duvet, mais varié de différentes couleurs, qui le rendent fort agréable. Les Américains l'estiment beaucoup, sur-tout celui du col & de l'estomac, qu'ils mettent en œuvre avec l'or. Le *Vicicili* meurt ou plutôt s'endort au mois d'Octobre, sur quelque branche à laquelle il

Mexique. demeure attaché par les pieds, jusqu'au mois d'Avril ; principale saison des fleurs. Il se réveille alors, & de-là vient son nom qui signifie resuscité.

Le *Cozquauhli*, qui se nomme vulgairement *Aure*, est un grand oiseau, fort commun dans toute la Nouvelle - Espagne, & de la grosseur d'une poule-d'inde. Tout le plumage de son corps est noir, à l'exception du col & de la poitrine, où il tire sur le rouge. Ses ailes sont noires vers la jointure, & tout le reste est mêlé de couleur de cendre, de jaune & de pourpre. Il a les ongles fort crochus, le bec des perroquets, noir à l'extrémité, les narinnes fort épaisses, la prunelle des yeux jaune, les paupières rougeâtres, le front couleur de sang & sillonné de rides, qu'il ouvre & qu'il resserre à son gré, & sur lesquelles flottent quelques poils crépus. Sa queue, qui est celle de l'aigle, est moitié noire & moitié cendrée. Il se nourrit de serpens, de lézards & d'excrémens humains. Il vole presque continuellement, avec une force qui le fait résister au vent le plus impétueux. Sa chair ne peut être mangée, & jette une odeur fort puante.

Les bois & les campagnes du Mexique, sont remplis de *Coqs d'Inde sauvages*, qu'on tue facilement pendant le clair de lune, lorsqu'ils sont

D
sur les arb
tombe un, o
l'arme à feu f

On compr
noires, & si
maisons: d'au
tête & l'estor
être aussi fine

Le Mexiqu
grand que la
long que le c
noir, à l'except

Le *Guachic*
est un petit o
vement autou
On prétend, c
bec entre les
les Américain
plus beaux ou

L'oiseau qu
sans nous ap
plumage fort
jambes & les
grosseur est d
il ne bar poin
étendues, il
sans cesser ja

sur les arbres où ils passent la nuit. S'il en tombe un, on ne doit pas craindre que le bruit de l'arme à feu fasse partir les autres.

Mexique.

On compte diverses sortes de *Gryes*, les unes noires, & si familières, qu'elles entrent dans les maisons: d'autres ont les ailes rouges; d'autres, la tête & l'estomac jaunes. Leur chair se mange, sans être aussi fine que celle des nôtres.

Le Mexique a son *Pivert*, qui n'est pas plus grand que la Tourterelle, mais qui a le bec aussi long que le corps: son plumage est entièrement noir, à l'exception de la gorge où il est jaune.

Le *Guachichil*, dont le nom signifie *Suceffeur*; est un petit oiseau qu'on voit sans cesse en mouvement autour des fleurs & qui vit de leur suc. On prétend, que pour dormir, il se tient, par le bec entre les petites branches de quelque arbre; les Américains emploient ses plumes à leurs plus beaux ouvrages.

L'oiseau que Dampierre nomme *Bourdonnant*, sans nous apprendre son nom Mexicain, a le plumage fort joli, le bec noir & fort délié, les jambes & les pieds d'une extrême délicatesse. Sa grosseur est celle d'un hanneton. Dans son vol, il ne bat point des ailes, mais, les tenant toujours étendues, il se meut avec beaucoup de vitesse; sans cesser jamais de faire entendre une sorte de

Mexique.

bourdonnement. On ne le voit qu'au milieu des fleurs & des fruits, voltigeant à l'entour, & paraissant les examiner sous toutes leurs faces; quelquefois il y pose un pied ou tous les deux, il se retire tout-d'un-coup, il y revient avec la même légèreté, & chaque fleur l'arrête ainsi pendant cinq ou six minutes. On en distingue deux ou trois espèces, dont les unes sont plus grosses que les autres, & n'ont pas le même plumage; mais elles sont toutes fort petites: la plus grosse est noirâtre.

On nomme *Subtiles* une espèce de Corneilles; qui sont de la grosseur d'un pigeon. Leur plumage est noirâtre, mais le bout des ailes & le bec tirent sur le jaune. Elles ont une manière extraordinaire de bâtir leurs nids. Ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrémité des plus hautes & de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ce qu'ils ont d'étrange, c'est qu'on les voit toujours à deux ou trois pieds de la branche à laquelle ils sont suspendus, & qu'ils ont la figure d'un saladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à la branche, & le nid même, sont composés d'une herbe longue, fort adroitement entrelacée, & déliés proche de la branche, mais plus gros vers le nid. On apperçoit à côté du nid, un trou qui sert d'entrée à l'oiseau

feu; & le m
ou trente de
spectacle fort a

Les Corneilles

peu-près de la
ont la tête sans

rouge, qu'en l

on les prend po

du pays défend

peines, de tire

croient utiles à

charognes. Quo

couper du bois

voir beaucoup

laissent pas de

de superstition

d'un corneille

oiseau, qu'o

la grosseur de

reste du corps.

Le Faucon pe

la couleur, à no

bec & les serres.

ché sur le tronc

èches qui tomb

des Rivieres. Dè

il y vole à fleur

Tome XI.

seau ; & le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids suspendus, qui forment un spectacle fort agréable. Mexique.

Les *Corneilles carnassieres* sont noirâtres, à peu-près de la grosseur de nos corbeaux. Elles ont la tête sans plumes, & le col si chauve & si rouge, qu'en les voyant pour la première fois, on les prend pour des Coqs d'Inde. Les Espagnols du pays défendent aux habitans, sous de grosses peines, de tirer les corneilles, parce qu'ils les croient utiles à garantir l'air de l'infection des charognes. Quoique les Anglais, qui viennent couper du bois à Campêche, ne croient pas devoir beaucoup de soumission à cette loi, ils ne laissent pas de s'y assujétir par un sentiment de superstition, qui leur fait regarder la mort d'une corneille comme le présage de quelque malheur.

L'oiseau, qu'on nomme *Tout-bec*, tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps.

Le *Faucon pêcheur* ressemble, par la figure & la couleur, à nos plus petits Faucons. Il en a le bec & les serres. On le trouve ordinairement perché sur le tronc des arbres, ou sur les branches seches qui tombent sur l'eau, près de la Mer ou des Rivieres. Dès qu'il apperçoit quelque poisson, il y vole à fleur d'eau, il l'enfile avec ses griffes &

Mexique.

l'élève aussi-tôt en l'air, sans toucher l'eau de son bec. Il n'ave pas le poisson entier, comme d'autres oiseaux qui en vivent, mais il le déchire de son bec, pour le manger en morceaux.

La *Boubie* est un oiseau aquatique, un peu moins gros qu'une poule, & d'un gris clair. C'est un oiseau fort stupide, & qui s'écarte à peine du chemin par lequel il voit venir les hommes. Dans le côté de la Mer du Sud, il fait son nid à terre, & dans la Mer du Nord, il le fait sur des arbres. Sa chair est noire & plaît à ceux qui aiment le poisson parce qu'elle en a le goût.

Le *Guerrier*, autre oiseau aquatique, est de la grosseur d'un milan, auquel il ressemble aussi par la forme; mais il est noir, à l'exception du cou qu'il a rouge. Il vit de poisson. Dampierre rapporte des particularités singulieres des *Boubies* & des *Guerriers*. « Je remarquai, dit-il, que les *Guerriers* & les *Boubies* laissaient toujours des gardes près de leurs petits, sur-tout dans les temps où les vieux allaient faire leurs provisions sur Mer. On voyait un assez grand nombre de *Guerriers* malades ou estropiés, qui paraissaient hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir. J'en vis, un jour, plus de vingt sur une de ces Isles, qui faisaient de temps-en-temps des sorties en plate campagne, pour y chercher du bled; mais ils se retiraient presqu'aussi-tôt. Cela

D E
qui surprénait
donnait d'ab
dos, pour l
faissait à l'in
poisson ou de
le vieux Gue
Guerriers, qu
le même tour
vent sur Mer.
droit contre u
bec, lui fit re
valer. Le Gue
proie, qu'il s'
tombée dans l'
Ximenes décr
appelle *monstrue*
Coq d'Inde, &
plumage est blan
sèches noires. Il
plus aigu. Il vit
son pied gauche
ert à nager: du
celui du faucon,
dans les airs.
Acosta disting
Nouvelle-Espagn
eux de la même
eux qui sont pr

qui surprenait un jeune Boubie sans garde, lui donnait d'abord un grand coup de bec sur le dos, pour lui faire rendre gorge, ce qu'elle faisait à l'instant. Elle rendait quelquefois un poisson ou deux, de la grosseur du poignet, & le vieux Guerrier l'avalait encore plus vîte. Les Guerriers, qui sont dans l'âge de la force, jouent le même tour aux vieilles Boubies qu'ils trouvent sur Mer. J'en vis un moi-même, qui vola droit contre une Boubie, & qui, d'un coup de bec, lui fit rendre le poisson qu'elle venait d'avalier. Le Guerrier fondit si rapidement sur la proie, qu'il s'en saisit en l'air avant qu'elle fût tombée dans l'eau.»

Ximenes décrit un oiseau du Mexique, qu'il appelle *monstrueux*, de la grandeur du plus gros Coq d'Inde, & presque de la même forme. Son plumage est blanc, moucheté de quelques petites taches noires. Il a le bec d'un épervier, mais plus aigu. Il vit de proie sur mer & sur terre. Son pied gauche ressemble à celui de l'oie, & lui sert à nager : du pied droit, qui est semblable à celui du faucon, il tient sa proie dans l'eau comme dans les airs.

Acosta distingue trois sortes d'animaux dans la Nouvelle-Espagne, ceux qu'on y porte d'Europe, ceux de la même espèce, qu'on y a trouvés, & ceux qui sont propres au pays. Il met, dans la

première classe, les vaches, les brebis, les che-
 Mexique. vres, les porcs, les chevaux, les anes, les chiens
 & les chats. Rien ne cause tant d'admiration, que
 la facilité avec laquelle ils s'y sont multipliés. Le
 nombre des brebis est au-dessus de l'imagination.
 Il se trouve des particuliers qui en possèdent jus-
 qu'à cent mille, avec peu de difficulté pour les
 nourrir, dans le choix d'une infinité de pâturages
 communs, où chacun a la liberté de faire paître
 ses troupeaux. Les laines seraient une richesse
 pour l'Europe, si la qualité des herbes, qui sont
 fort hautes & souvent trop dures, ne rendait cet
 avantage presque inutile; on l'a même négligé
 long-temps, jusqu'à laisser périr toutes les laines
 qui paraissaient trop seches & trop grossieres pour
 être employées: mais, à la fin, quelques Espa-
 gnols ont trouvé l'art d'en faire des draps & de
 couvertures, qui ne servent néanmoins qu'aux Me-
 xicains, & qui n'empêchent point que les draps
 d'Espagne ne se vendent fort cher. Ainsi, la prin-
 cipale utilité qu'on tire de ces troupeaux innom-
 brables, est d'en avoir à vil prix la chair, le lait &
 le fromage.

Les vaches ne se sont pas moins multipliées
 dans la proportion de leur espèce, & rapportent
 plus d'avantages à la Nouvelle-Espagne. On dis-
 tingue les vaches domestiques, dont on tire
 le lait, la chair & les veaux, comme en Europe.

D
 dis qu'on e
 vaches sauv
 forêts, où,
 comptées au
 patriennent
 tuent. On l
 dans les can
 la guerre qu
 niere de les
 qui s'y plaise
 des chevaux
 ou reculent a
 valier n'a pas
 sont de la fig
 est fort aigu
 d'une corne à
 douille, au l
 quinze pieds
 sur la tête de
 après la bête.
 au-dessus du
 ligamens. Son
 che, pour év
 que point, lo
 ui de toute
 té tout-à-fait
 les rompre
 continue de c

dis qu'on emploie les bœufs au travail, & les vaches sauvages qui habitent les montagnes & les forêts, où, n'ayant point de maîtres, elles sont comptées au rang des bêtes de chasse, qui appartiennent à ceux qui les domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les campagnes, & les Espagnols ne leur font la guerre que pour enlever leurs peaux. La manière de les tuer mérite une description. Ceux qui s'y plaisent, ou qui s'en font un métier, ont des chevaux élevés à cette chasse, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le Cavalier n'a pas d'embarras à les conduire. Les armes sont de la figure d'un croissant, dont le tranchant est fort aigu, & qui a six ou sept pouces de large d'une corne à l'autre. Ce fer est enchassé par une douille, au bout d'une hampe de quatorze ou quinze pieds de long. Le Chasseur pose son épieu sur la tête de son cheval, le fer devant, & court après la bête. S'il la joint, il lui enfonce son fer au-dessus du jarret, dont il tâche de couper les ligamens. Son cheval fait aussitôt un tour à gauche, pour éviter l'animal furieux, qui ne manque point, lorsqu'il se sent blessé, de courir sur lui de toute sa force : si les ligamens n'ont pas été tout-à-fait coupés, il ne manque presque jamais de les rompre, à force d'agiter sa jambe, ou s'il continue de courir vers son ennemi, ce n'est plus

 Mexique.

Mexique.

qu'en boitant & sur trois pieds. Le Chasseur après s'être éloigné au grand galop, se rapproche à petit pas, & le frappe de son fer sur une des jambes de devant. Ce coup le renverse: il ne reste alors qu'à descendre, en tirant un grand couteau fort pointu, dont tous les Chasseurs sont armés, & dont ils se servent avec beaucoup d'adresse: un seul coup dans la nuque un peu au - dessous des cornes, lui abat la tête. C'est ce qui se nomme décapiter. Le vainqueur remonte ensuite à cheval & va chercher une autre proie, pendant que les écorcheurs, dont il est toujours suivi, dépouillent celle qu'il leur laisse. L'oreille droite du cheval, qui sert à cette chasse, est ordinairement abattue, ce qui vient de la pesanteur de l'épieu qu'on tient long-temps sur sa tête. C'est à cette marque qu'on connaît les chevaux bien exercés.

La guerre qu'on fait sans cesse à ces animaux les a rendus si féroces, qu'il y a du danger pour un homme seul, à les tirer dans les savanes. Les vieux taureaux, qui ont déjà reçu quelques blessures, n'attendent pas toujours qu'ils soient attaqués, pour se précipiter sur leurs ennemis. Lorsque qu'on approche d'un troupeau, toutes les bêtes qui le composent, se rangent comme en bataille & se tiennent sur la défensive. Les vieux taureaux sont à la tête, les vaches viennent ensuite & le jeune bétail est à la queue. Si l'on tourne

proie ou à ga
 rde, les tau
 er en même-t
 leurs. Aussi ne
 troupes. On les
 surprendre ceu
 Les cuirs qu'o
 des plus consta
 pagne.

Les chevres,
 bre, fournissen
 cabris, mais un
 d'usage que de
 préparation du

Le climat s'é
 qu'outre l'avan
 tion, la plupart
 race que l'Espa
 pour voyager,
 lets pour le t
 bagage.

Il se trouve
 la Nouvelle-Es
 que dans l'Isle
 rent que l'on e
 pes de cinq cens
 à quelque dista
 proche de la po

droite ou à gauche, pour donner sur l'arrière-
garde, les taureaux ne manquent point de tour-
ner en même-temps, & de faire face aux Chas-
seurs. Aussi ne les attaque-t-on presque jamais en
troupes. On les observe du bord d'un bois, pour
surprendre ceux qui s'écartent dans les savanes.
Les cuirs qu'on transporte en Europe, font une
des plus constantes richesses de la Nouvelle-Es-
pagne.

Mexique.

Les chevres, qui sont aussi en fort grand nom-
bre, fournissent, non-seulement du lait & des
caebris, mais un fort bon suif, dont on fait plus
d'usage que de l'huile, pour s'éclairer & pour la
préparation du maroquin dont on se chauffe.

Le climat s'est trouvé si propre aux chevaux ;
qu'outre l'avantage d'une nombreuse propaga-
tion, la plupart des Provinces en ont d'aussi bonne
race que l'Espagne. On s'en sert communément
pour voyager, & l'on n'emploie que des mu-
lets pour le transport des marchandises & du
bagage.

Il se trouve aussi des chevaux sauvages dans
la Nouvelle-Espagne, mais en moindre nombre
que dans l'Isle Espagnole, où les Relations assu-
rent que l'on en voit quelquefois courir des trou-
pes de cinq cens. Lorsqu'ils découvrent un homme
à quelque distance, un d'entr'eux se détache, ap-
proche de la personne qu'il a vue, se met à souf-

fler des naseaux, & prend ensuite une autre route
 Mexique, en courant de toute sa force : à l'instant tous les
 autres le suivent. Quoique ces animaux soient de
 la même race que les chevaux domestiques, ils ont
 dégénéré dans les forêts qu'ils habitent ; la plupart
 ont la tête fort grosse & les jambes raboteuses,
 les oreilles & le col longs. Ils sont d'ailleurs assez
 propres au travail, & s'appriivoisent facilement.
 Pour les prendre, on tend des lacs de cordes,
 sur les routes qu'ils fréquentent. Ils ne manquent
 point d'y donner ; mais ils s'étranglent quelque-
 fois lorsqu'ils sont arrêtés par le col. Aussi-tôt qu'on
 les a pris, on les attache au tronc d'un arbre pour
 les y laisser deux jours sans boire & sans manger.
 Dès le troisième, à la vue de la nourriture qu'on
 leur présente, ils deviennent aussi doux que s'ils
 avaient toujours vécu parmi les hommes. On ra-
 conte même que ceux qu'on a quelquefois lâchés,
 après les avoir nourris pendant plusieurs jours,
 font revenus ensuite dans les mêmes lieux, qu'ils
 ont reconnu leurs Maîtres, & que les venant flai-
 rer, ils se sont laissés reprendre.

On voit dans la Nouvelle-Espagne, comme au
 Pérou & dans l'Isle Espagnole, quantité de chiens
 sauvages, dont on attribue l'origine à ceux des
 premiers Castillans, qui peuvent avoir quitté leurs
 Maîtres & s'être égarés dans les bois. Ils marchent
 en troupes, & la plupart ressemblent à nos lé-

riers. Quoiqu'ils
 quent de ha
 les chevaux d
 veaux & les p
 peu.

On ne per
 premiers Co
 gne n'eût, av
 gres, des our
 renards.

Les lions M
 pas ces crins
 de notre Con
 loin d'être a
 que & d'Asie
 coups de pier
 d'hommes, o
 fermer. S'ils
 grimpent sur
 leur les abat
 quebuse.

Les tigres
 & ne sont pa
 & leur cruaur
 leur. On préte
 culiere aux N
 plusieurs Espa
 Américain po

Quoiqu'extrêmement voraces , ils man-
quent de hardiesse ou de force pour attaquer Mexique.
les chevaux & les vaches ; mais ils mangent les
veaux & les poulains. Un sanglier même les effraie
peu.

On ne peut douter , sur le témoignage des
premiers Conquérens , que la Nouvelle - Espa-
gne n'eût , avant leur arrivée , des lions , des ti-
gres , des ours , des sangliers , des cerfs & des
renards.

Les lions Mexicains ne sont pas roux. Ils n'ont
pas ces crins , avec lesquels on représente ceux
de notre Continent. Leur couleur est grise , &
loin d'être aussi furieux que les lions d'Afri-
que & d'Asie , ils se laissent prendre , ou tuer à
coups de pierres ou de bâtons , dans un cercle
d'hommes , où l'on n'a pas de peine à les ren-
fermer. S'ils sont poursuivis par des chiens , ils
grimpent sur les arbres , d'où le plus timide Chas-
seur les abat facilement à coups de lance & d'ar-
quebuse.

Les tigres ont la couleur de ceux d'Afrique ,
& ne sont pas moins dangereux par leur adresse
& leur cruauté ; mais ils n'ont pas la même gros-
seur. On prétend qu'ils portent une haine particu-
lière aux Naturels du pays , & qu'au milieu de
plusieurs Espagnols , ils choisissent toujours un
Américain pour le dévorer.

Mexique. Les ours ont la figure & la férocité des nôtres ; mais on en rencontre peu. Ils se terrissent, & ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Les sangliers que les Mexicains nomment *Sainos*, sont beaucoup moins gros qu'en Europe, & différent plus encore par une propriété fort étrange, qui est d'avoir le nombril sur le dos. Ils vont en troupes dans les bois. Leurs dents sont tranchantes, & les rendent d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent point qu'on les offense, pour attaquer les Chasseurs. Ceux qui leur font la guerre, sont obligés de monter sur des arbres, où ces furieuses bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre. Elles mordent le tronc lorsqu'elles ne peuvent nuire à l'homme. Mais on les tue facilement dans cette situation, & la vue de celles qui tombent, ou le bruit des armes à feu, éloigne enfin toutes les autres. Leur chair est excellente; mais si l'on ne prend soin de leur couper le nombril qu'ils ont sur l'épine du dos, elle se corrompt avant la fin du jour.

Les renards ne sont pas plus grands que nos chats. Ils ont le poil blanc & noir, & la queue très-belle. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils s'arrêtent, après avoir un peu couru, &, pour leur défense, ils rendent une urine si puante, qu'elle empoisonne l'air dans l'espace de cent pas. S'il en tombe sur un habit, on est forcé de l'ensevelir

long-temps sous terre, leur.

Les loups de la Nouvelle-France s'en rapportent à Gemelli leopard.

On trouve, dans la Province de Guatimala, un animal sauvage, qui n'est qu'un chat & qui a le poil noir, la queue courte, & des pieds presque de la même longueur, sans poil, ridée & comme les Nègres.

La Province de Guatimala est remplie de daims, qui ont reçu de la nature des qualités singulières, l'un pour la digestion, & l'autre qui sert de réceptacle, comme un réservoir, à diverses sortes de poisons, & qui puisse deviner le but de la poursuite, & la situation si singulière.

L'*Ours à fourmis*, est un animal à quatre pieds, de la grosseur d'un chat, & qui a le poil rude, & d'un noir, les jambes courtes, les yeux petits, la gueule aussi déliée qu'un ver de terre, & qui a des dents de six pouces de long. Cet animal se trouve en grande quantité, & ne se trouve guère que dans les montagnes millieres. Il couche sur le bord du sentier où les f

ng-temps sous terre , pour en dissiper la pau-
ur.

Mexique.

Les loups de la Nouvelle - Espagne , s'il faut
en rapporter à Gemelli Carréri , ressemblent au
opard.

On trouve , dans la Province de Véra-Paz , un
animal sauvage , qui n'est pas moins gros que l'ours ,
qui a le poil noir , la queue large , des mains &
des pieds presque de la forme humaine , la face
ronde , sans poil , ridée & le nez camus , à-peu-près
comme les Nègres.

La Province de Guatimala produit une espèce
de daims , qui ont reçu de la nature deux ventricu-
les , l'un pour la digestion des alimens , l'autre
qui sert de réceptacle , comme on l'a souvent ob-
servé , à diverses sortes de bois pourri , sans qu'on
puisse deviner le but de la nature dans une organi-
sation si singulière.

L'*Ours à fourmis* , est une autre bête à quatre
pieds , de la grosseur d'un chien de bonne taille.
Il a le poil rude , & d'un brun qui tire sur le
noir , les jambes courtes , le museau long , de
petits yeux , la gueule fort petite , & la langue
très déliée qu'un ver de terre de cinq ou six
doigts de long. Cet animal se nourrit de four-
mis , & ne se trouve guères qu'après des four-
milières. Il couche son museau à terre , sur le
bord du sentier où les fourmis passent. Il pousse

sa langue au travers du sentier. Les fourmis s'y arrêtent, & dans un instant elle en est couverte. Il la retire alors pour les avaler; ensuite il recommence le même exercice aussi long-temps qu'il est pressé de la faim. Ces animaux jettent une forte odeur.

Le *Chat-tigre*, qui est commun dans la Province de l'Yucatan, est un animal farouche, de la grosseur de nos mâtins. Il a les jambes courtes & le corps ramassé comme un mâtin; mais, par la tête, le poil, & la manière de chercher sa proie, il ressemble fort au tigre. Le nombre en est si grand dans la Baie de Campêche, qu'ils y seraient redoutables aux habitans, s'ils n'avaient, pour leur nourriture, les jeunes veaux sauvages qu'ils trouvent en abondance. Ils ont le regard si farouche, que les Voyageurs ne les rencontrent jamais sans frémir.

Outre les chevres communes, qui paraissent venues d'Espagne, on en trouve une espèce fort singulière, que les Espagnols ont nommé *Corneras de terra*, & dont quelques-uns rapportent l'origine à celles qui portent le même nom au Chili, d'où elles peuvent avoir été transportées. Watter nous en donne la description. Ces bêtes sont fort majestueuses, & n'ont pas moins de quatre pieds & demi de haut. Elles s'apprivoisent si facilement, que, se laissant brider, elles portent sur le

D
dos deux hon
le Cavalier et
le petit galop
lièvre; elles r
lèvres en brou
coup de celle
cornes torfes,
n'étant d'aucun
les lieux qu'ell
de l'âne: elles
meaux, & le
poitrine large
près semblable
fesses & leurs
celles du daim
la brebis, avec
leur du doigt
Ces éperons,
au-dessus de l'
vise, leur serv
se tenir ferme
poil qu'elles o
torze pouces
une espèce de
Ce sont des an
usage, & pr
Leur chair a l
en tua plusieurs

des deux hommes des plus robustes. Pendant que le Cavalier est dessus, leur pas est l'amble, ou Mexique. le petit galop. Leur museau ressemble à celui du lièvre; elles remuent même, comme lui, les deux lèvres en broutant, mais leur tête approche beaucoup de celle des gazelles. Elles sont armées de cornes torfes, qu'elles posent tous les ans, & qui, n'étant d'aucun usage, demeurent dispersées dans les lieux qu'elles habitent. Leurs oreilles sont celles de l'âne: elles ont le col délié, comme les chameaux, & le portent droit comme les cignes, la poitrine large, comme le cheval, le dos à-peu-près semblable à celui d'un beau lévrier. Leurs fesses & leurs queues ne ressemblent pas mal à celles du daim. Elles ont le pied fourchu, comme la brebis, avec un éperon en-dedans, de la grosseur du doigt, aussi pointu que ceux de l'aigle. Ces éperons, qui sont d'environ deux pouces au-dessus de l'endroit où la corne du pied se divise, leur servent à grimper sur les rochers, & à se tenir fermes dans toutes leurs situations. Le poil qu'elles ont sous le ventre, a douze ou quatorze pouces de long; mais elles ont sur le dos une espèce de laine plus courte, à demi-frisée. Ce sont des animaux fort innocens, d'un grand usage, & propres à toutes sortes de fatigues. Leur chair a le goût de celle du mouton. Waffer en tua plusieurs, &, dans l'estomac de l'une, il

Mexique. trouva treize pièces de befoard de différentes figures, dont quelques-uns ressembloient au corail. Quoiqu'elles fussent entièrement vertes lorsqu'il les découvrit, elles devinrent ensuite de couleur cendrée. Il apprit des Espagnols, qu'ils emploient fort utilement ces bêtes aux mines du Pérou. Elles leur servent à transporter le métal aux Villes tuées vers la Mer, par des précipices & des chemins si rompus, que les hommes & les autres animaux n'y peuvent passer. On les conduit chargées jusqu'à l'entrée de ces lieux inaccessibles, où les Maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un espace de seize lieues, tandis qu'ils sont obligés d'en faire plus de cinquante, par de longs détours, au bout desquels ils les retrouvent. Les mêmes Espagnols assuraient, que dans une Ville de la côte, qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de distance, on dresse ces chèvres à l'aller prendre sans guide, avec deux jarres sur le dos; qu'en arrivant à la rivière, elles s'y enfoncent assez pour remplir les jarres, & qu'elles les rapportent pleines chez leur maître. Ils ajoutaient, qu'elles refusent de travailler aussi-tôt que le jour a disparu, & que la force est inutile pour les y contraindre. Waffer eut la curiosité de vérifier une partie de ce récit. Il les trouva si rétives le soir, qu'il les frappait en vain pour les faire lever; les unes poussaient un cri, les autres un soupir, &

D
quoiqu'elles
tout le jour,
mouvement.
Les serper
que, & disti
que, pour év
dont il y a p
avec quelques
en quatre esp
nes, les vers,
quelques tach
font ordinaire
de la jambe hu
Ils sont lâche
ignent guères d
vivre de lézard
qui passent dan
les fait quelqu
surprendre les
s'y retirent. On
ils ont la force
che de l'arbre,
autour d'une br
se rendent maî
mineux, qu'on
Les serpens
du pouce, quoi
long. Leur dos

quoiqu'elles n'eussent rien fait de fatigant pendant tout le jour, il lui fut impossible de les mettre en mouvement. Mexique.

Les serpens sont en si grand nombre au Mexique, & distingués par tant de noms différens, que, pour éviter une multitude de mots barbares dont il y a peu d'utilité à recueillir, on prend, avec quelques Voyageurs, le parti de les diviser en quatre espèces principales, qui sont les jaunes, les vers, les bruns, & ceux qui sont mêlés de quelques taches blanches & jaunes. Les premiers sont ordinairement aussi gros que la partie inférieure de la jambe humaine, & longs de six ou sept pieds. Ils sont lâches & si paresseux, qu'ils ne s'éloignent guères du même lieu, lorsqu'ils peuvent y vivre de lézards, de guanos, & d'autres animaux qui passent dans leur retraite. Cependant la faim les fait quelquefois monter sur les arbres, pour surprendre les gros oiseaux & d'autres bêtes qui s'y retirent. On assure que, dans cette situation, ils ont la force d'arrêter une vache qui s'approche de l'arbre, & que s'entortillant tout-à-la-fois autour d'une branche & d'une des deux cornes, ils se rendent maîtres de leur proie. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair.

Les serpens verts n'ont qu'environ la grosseur du pouce, quoiqu'ils aient quatre ou cinq pieds de long. Leur dos est d'un verd fort vif; mais la cou-

leur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se lo-
 Mexique. gent entre les feuilles vertes des buissons, où ils
 vivent des petits oiseaux qui viennent s'y percher.
 Ils sont extrêmement venimeux.

Le serpent brun est un peu plus gros que le verd,
 mais il n'a pas plus d'un pied & demi, ou deux
 pieds de long. Il doit être peu dangereux, puis-
 qu'on ne s'étonne point de le voir entrer dans les
 maisons, & qu'on ne s'attache pas même à le tuer.
 Il fait la guerre aux souris, qu'il prend avec beau-
 coup d'adresse.

Il n'y a point de serpens tachetés de jaune, qui
 ne soient redoutables aux Mexicains. Celui qu'ils
 appellent *Caltete*, est une espèce de lézard. Il
 est long de près d'une aune, mais sa queue
 fait la plus grande partie de cette longueur. Il a
 la langue d'un rouge ardent, la peau fort dure,
 tachetée de jaune & de blanc. L'aspect en
 est effrayant : cependant ses morsures ne sont
 que douloureuses, ou ne deviennent mortelles
 que pour ceux qui négligent trop long-temps
 d'y remédier : d'ailleurs il ne blesse que ceux qui
 l'offensent.

Les *Galipegues* sont une espèce de lézards ta-
 chetés de brun ~~obscur~~ & de jaune, qui ont le
 grosseur du bras d'un homme, quatre jambes, &
 la queue fort courte. Ils ~~vivent~~ dans les troncs
 creux des vieux arbres, ~~sur-tout~~ dans les endroits

marécageux

marécageux ;
 mais sans pré-
 venimeux.

Un des plu-
 Espagne, est
 vipere, par la
 sent infaillibl-
 pourtant aux
 ordinaire est
 leur médiocre
 les côtés revêt-
 rayées, par in-
 tigré, avec d
 à l'épine. On
 ne différent q
 lentement entr
 & plus lentem
 que année lui
 espèce de sonn
 neau, à celle
 cèdent, comm
 & rendent un
 yeux sont noi
 Il a deux dent
 lesquels on cro
 de chaque côté
 aisément, lors
 sont mordus de

Tome X

marécageux ; & les Américains n'en approchent jamais sans précaution, parce qu'ils les croient fort venimeux. Mexique.

Un des plus terribles serpens de la Nouvelle-Espagne, est celui que les Espagnols appellent *vipere*, par la seule raison que ses morsures causent infailliblement la mort ; il ne ressemble pourtant aux viperes que par la tête. Sa longueur ordinaire est d'environ seize pouces ; sa grosseur médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre, les côtés revêtus d'une espèce d'écaillés blanches, rayées, par intervalles, de lignes noires ; le dos tigré, avec des lignes brunes, qui aboutissent à l'épine. On en distingue plusieurs espèces, qui ne different que par la couleur. Il se remue fort lentement entre les rochers, ou dans les masures, & plus lentement encore dans les lieux plats. Chaque année lui apporte, au bout de la queue, une espèce de sonnette, qui se joint, en forme d'anneau, à celles qui y sont déjà. Elles se succèdent, comme les nœuds de l'épine du dos, & rendent un son, lorsqu'il se renoue. Ses yeux sont noirs & d'une moyenne grandeur. Il a deux dents, à la mâchoire supérieure, par lesquels on croit qu'il jette son venin, & cinq, de chaque côté des mâchoires, qu'on apperçoit aisément, lorsque sa gueule s'ouvre. Ceux qui sont mordus de ce terrible animal, meurent dans

Mexique.

de cruels tourmens , avant l'espace de vingt quatre heures. Lorsqu'il est irrité, il secoue violemment ses sonnettes qui font alors beaucoup de bruit. On prétend que la Province de Panuco a les plus gros serpens de cette espèce , & que les Américains en mangent la chair , après en avoir ôté le poison.

Le canton d'Yzalcos, dans la Province de Guatimala, produit des scorpions de la grosseur d'un lapin, & des crapauds, qui n'étant gueres moins gros, sautent, comme des oiseaux, sur les branches des arbres, où ils font un étrange bruit dans les temps pluvieux. Il se trouve, dans le même canton, une espèce de grandes fourmis que les habitans mangent, & qui se vendent au marché.

Dans les montagnes des Mistèques, les Américains en montrent deux remplis de serpens, qui s'y tiennent renfermés, & dont aucun autre animal n'ose approcher.

On voit, dans plusieurs Provinces, une sorte d'araignées, dont le corps est de la grosseur du poing, & dont les jambes sont aussi déliées que celles des araignées de l'Europe. Elles ont deux dents, ou plutôt deux cornes, longues d'un pouce & demi, d'une grosseur proportionnée, noires, polies & fort pointues. On garde toujours ces dents, lorsqu'on tue les araignées. Quelques uns les portent dans leur sac à tabac, pour nettoyer

D
leurs pipes
dont on pr
Le dos de c
nâtre & fort
venimeux ou
Quoique l
qui regarden
exposées à l'
diverses forme
& les petites
piquure des g
aussi dangere
petites fourmi
tibles. Leur ai
sont en si gra
s'en trouve qu
ait apperçues;
être offensées.
est sur les gra
entre le tronc &
er, c'est à-d
trais, qu'elles
Espagnols font
pour nourrir le
elles se répand
arbres, & jama
Les hois sont
qui sont aussi

leurs pipes ; d'autres s'en nettoient les dents , dont on prétend qu'elles guérissent la douleur. Mexique.

Le dos de ces insectes est couvert d'un duvèt jaunâtre & fort doux. On n'a point constaté s'ils étaient venimeux ou non.

Quoique les parties de la Nouvelle-Espagne ; qui regardent la mer du Nord , soient souvent exposées à l'inondation , elles sont remplies de diverses sortes de fourmis. On distingue les grosses & les petites , les noires & les jaunes , &c. La piquure des grosses fourmis noires , est presque aussi dangereuse que celle des scorpions ; & les petites fourmis noires ne sont gueres moins nuisibles. Leur aiguillon perce comme le fer. Elles sont en si grand nombre sur les arbres , qu'on s'en trouve quelquefois couvert , avant qu'on les ait apperçues ; mais elles piquent rarement sans être offensées. Dans les Provinces Méridionales , c'est sur les grands arbres qu'elles font leurs nids , entre le tronc & les branches. Elles y passent l'hiver , c'est-à-dire la saison pluvieuse , avec leurs œufs , qu'elles conservent soigneusement. Les Espagnols font beaucoup de cas de ces œufs , pour nourrir leurs poules. Pendant la saison sèche , elles se répandent dans tous les lieux qui ont des arbres , & jamais on n'en voit dans les savanes. Les bois sont alors remplis de leurs sentiers , qui sont aussi battus que nos grands chemins ,

& larges de trois ou quatre pouces. Elles partent fort
 légères, mais elles reviennent chargées de pesans
 fardeaux, tous de la même matiere & d'une égale
 grosseur. On ne leur a jamais vu porter que des
 monceaux de feuilles vertes, si gros qu'à peine
 voit-on l'insecte par-dessous. Cependant elles
 marchent fort vite, dans une fort longue file,
 & comme empressées à se devancer mutuelle-
 ment.

On distingue une autre espèce de grosse
 fourmis noires, qui ont les jambes longues, &
 qui marchent en troupes. Elles paraissent occupées
 d'un objet commun, qu'elles cherchent avec
 les mêmes mouvemens & la même inquiétude
 ce qui ne les empêche point de suivre réguliè-
 rement leurs Chefs. Elles n'ont pas des sentiers
 battus, & leur marche est comme incertaine. Dans
 l'Yucatan, où elles sont en fort grand nombre
 on en voit quelquefois entrer des bandes entières
 dans les cabanes, où elles s'arrêtent à fureter &
 à piller jusqu'à la nuit. L'habitude où l'on est
 de les voir partir, avant la fin du jour, rend les
 habitans tranquilles, sans compter qu'il seroit
 difficile de les chasser. Dampierre en vit des bandes
 si nombreuses, que, malgré la vitesse de leur
 marche, elles employaient deux ou trois heures
 à passer.

Les abeilles ne s'écartent gueres des bois, où

D
 elles se nichent
 dans les An
 appriivoiser un
 d'arbres pour
 is l'un des b
 fort égalemen
 sortie des abe
 qu'ils couvren
 ressemblent au
 e, qu'elle
 & que leur ai
 percer la peau
 pas avec moins
 ent; mais leur
 dont il ne reste
 coup de miel, &
 des bois sont de
 & capables de
 grosseur de nos
 quantité d'Am
 miel qu'elles dé
 endent fort bien
 profession.
 Quoique l'at
 es Nations no
 la plus grande
 ance est si singu
 si l'on ne trouy

elles se nichent dans le creux des arbres. Cependant les Américains ont trouvé le moyen d'en apprivoiser une espèce, en leur creusant des troncs d'arbres pour servir de ruches. Ils posent sur un des bouts de ce tronc, après l'avoir scié fort également, & laissent, pour l'entrée & la sortie des abeilles, un trou sur le bout supérieur, qu'ils couvrent d'un autre ais. Ces abeilles privées ressemblent aux nôtres, avec cette seule différence, qu'elles sont d'une couleur plus brune, & que leur aiguillon n'est pas assez fort pour percer la peau d'un homme. Elles ne s'en jettent pas avec moins de furie sur ceux qui les inquiètent; mais leur piquure n'est qu'un chatouillement dont il ne reste aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel, & la couleur en est blanche. Celles des bois sont de deux sortes; les unes assez grosses, & capables de piquer fortement; les autres de la grosseur de nos mouches noires, mais plus longues. Quantité d'Américains s'occupent à chercher le miel qu'elles déposent dans les arbres creux, le trouvent fort bien, & vivent honnêtement de cette profession.

Quoique l'animal amphibie, que la plupart des Nations nomment *alligator*, soit commun dans la plus grande partie de l'Amérique, son abondance est si singulière dans la Nouvelle-Espagne, qu'on ne trouve point de baies, de rivières, de

 Mexique.

Mexique.

criques, de lacs & d'étangs, qui n'en soient peuplés, que c'est proprement ici l'occasion d'éclaircir un point, sur lequel plusieurs Naturalistes ont comme affecté de se partager. Il est question d'examiner s'il est vrai qu'il y ait, entre l'alligator & le crocodile, tant de ressemblance par la figure & le naturel, qu'on doive les prendre pour deux animaux de même espèce, & supposer que l'un est le mâle & l'autre la femelle. Un Voyageur fort célèbre en appelle aux observations suivantes.

De plusieurs milliers d'alligators qu'il avait vus dans ses courses, il n'en avait jamais trouvé un qui eût plus de seize ou dix-sept pieds de long, ni qui fût plus gros qu'un poulain de bonne taille. Cet animal a la figure du lézard. Sa couleur est d'un brun fort sombre. Il a la tête grosse, les mâchoires longues, de grosses & fortes dents, deux desquelles sont d'une longueur considérable, & placées au bout de la mâchoire inférieure, dans la partie la plus étroite, une de chaque côté. La mâchoire supérieure a deux trous, pour les recevoir, sans quoi la gueule ne pourrait se fermer. Il a quatre jambes courtes, de larges pattes & la queue longue. Son dos, de la tête jusqu'au bout de la queue, est couvert d'écaillés assés dures, & jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au-dessus des yeux, il a deux bosses dures

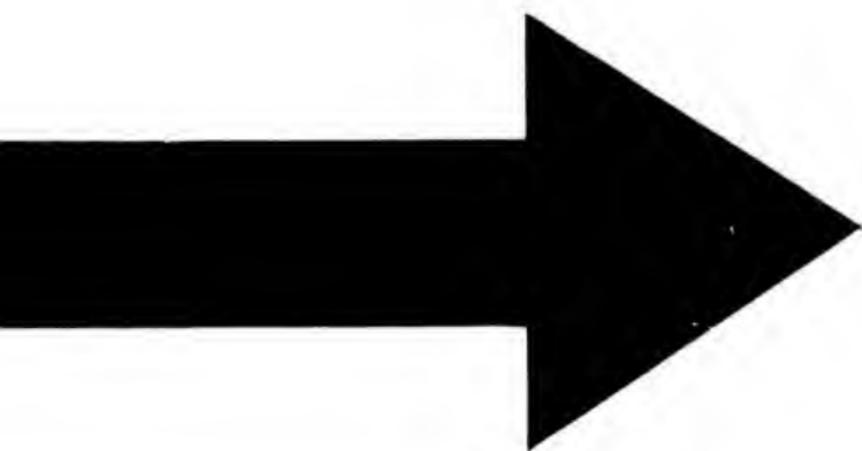
D
& couverte.
Depuis la tête
formée de c
pas comme
fortement un
tout, elles
couteau fort
vers le ventre
celui des gros
de ces écaille
massées. Aussi
tourner avec
dère la longu
la queue traîn
maux jette un
quatre glande
laine, près d
vers la poitri
Elles sont de l
On les porte
cette odeur ne
une extrême
Les crocod
& leur chair
Leur couleur
dents à la mâc
plus longues
courent, ils t

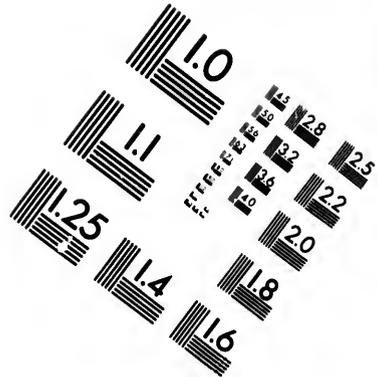
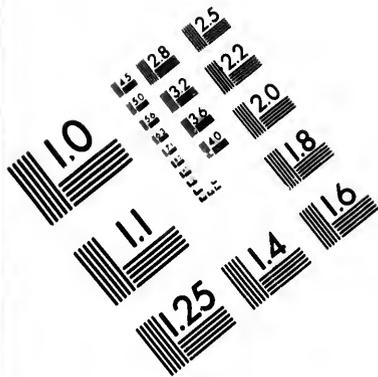
& couvertes d'écaïlles , de la grosseur du poing. Depuis la tête jusqu'à la queue , l'épine est comme formée de ces nœuds d'écaïlles , qui ne branlent pas comme celles des poissons , & qui sont si fortement unies à la peau , que ne faisant qu'un tout , elles ne peuvent être ôtées qu'avec un couteau fort tranchant. De l'épine par les côtes , & vers le ventre qui est d'un blanc obscur comme celui des grenouilles , il se tire aussi plusieurs de ces écaïlles , mais moins épaisses & moins ramassées. Aussi ne l'empêchent-elles point de se tourner avec une extrême vitesse , si l'on considère la longueur de son corps. Lorsqu'il marche , la queue traîne derrière lui. La chair de ces animaux jette une forte odeur de musc ; sur-tout quatre glandes , deux desquelles viennent dans l'aîne , près de chaque cuisse , & les deux autres vers la poitrine , sur chaque jambe de devant. Elles sont de la grosseur d'un œuf de jeune poule. On les porte comme un parfum. Mais la force de cette odeur ne permet de manger la chair que dans une extrême nécessité.

Les crocodiles n'ont aucune de ces glandes , & leur chair ne jette aucune odeur de musc. Leur couleur est jaune. Ils n'ont point de longues dents à la mâchoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues que celles de l'alligator. Lorsqu'ils courent , ils tiennent la queue retroussée , & ro-

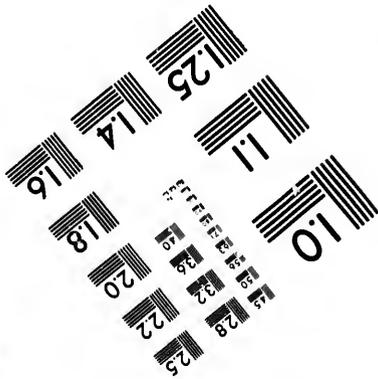
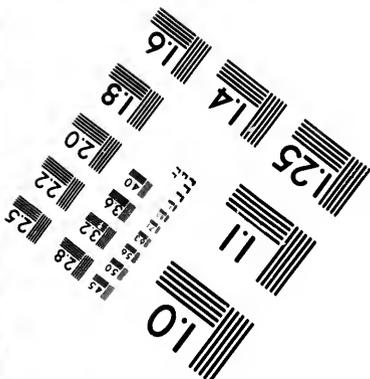
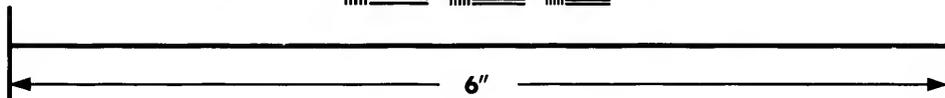
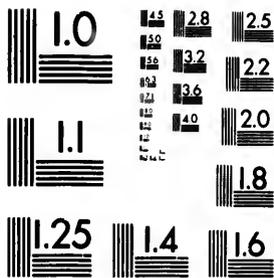
Mexique.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Mexique.

coquillée en forme d'arc par le bout. Les nœuds de leurs écailles, sur le dos, sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Dans la Baie de Campêche, par exemple, où le nombre des alligators est infini, on n'a jamais vu de crocodiles. Au contraire, il y a des crocodiles dans quelques endroits de la même mer, où l'on ne voit point d'alligators. Les Espagnols donnent aux uns & aux autres le nom de *caymans*, qu'ils ont emprunté des Américains; & c'est apparemment cette appellation commune qui a donné naissance à l'erreur.

D'un autre côté, Dampierre convient que les œufs des deux amphibies se ressemblent si parfaitement, qu'on ne peut les distinguer à la vue. Ils sont de la grosseur des œufs d'oie, mais beaucoup plus longs. Les uns & les autres sont un très-bon aliment, quoique ceux de l'alligator aient l'odeur du musc. Ces animaux vivent tous deux sur terre & dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau douce & l'eau salée. Ils aiment également la chair & le poisson. De tous les amphibies, on n'en connaît aucun qui s'accorde commodément de toute sorte de séjour & d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du chien. La plupart des Voyageurs observent que les chiens ne boivent

D
pas volontie
où les cro
tenir cachés
bord : ils a
d'en approc
de leur pro
nouveaux ab
la saison secl
que dans les
d'en faire
lorsqu'il éta
traverser u
voulaiet pa
porter.

Mais ce qu
regarder le
animaux d'es
est bien plus
fait qu'il pou
tes, au-lieu
que lorsqu'on

Quoiqu'on
nombre de r
trée, il n'y
liers que les p
arrofent, les
sent de les o

pas volontiers dans les grandes rivières & les anes;
 où les crocodiles & les alligators peuvent se Mexique.
 tenir cachés. Ils s'arrêtent à quelque distance du
 bord : ils aboient assez long-temps, avant que
 d'en approcher. Si la soif les force, la seule vue
 de leur propre ombre les fait reculer, avec de
 nouveaux aboiemens. Dampierre assure que, dans
 la saison sèche, où l'on ne trouve de l'eau douce
 que dans les étangs & les rivières, il était obligé
 d'en faire apporter à ses chiens. Souvent,
 lorsqu'il était à la chasse, & qu'il avait à
 traverser une crique, à gué, ses chiens ne
 voulaient pas le suivre, & l'obligeaient de les faire
 porter.

Mais ce qui détermine absolument Dampierre à
 regarder le crocodile & l'alligator, comme deux
 animaux d'espèce différente, c'est que le premier
 est bien plus féroce & plus hardi que l'autre. On
 fait qu'il poursuit également les hommes & les bê-
 tes, au-lieu que l'alligator ne cause jamais de mal
 que lorsqu'on l'offense.

Quoiqu'on ne puisse douter que, dans le grand
 nombre de rivières qui traversent une si vaste con-
 trée, il n'y ait quantité de poissons aussi singu-
 liers que les plantes & les animaux de terres qu'elles
 arrosent, les Espagnols ont négligé jusqu'à pré-
 sent de les observer. On n'en connaît pas de plus

Mexique.

remarquable que celui que les Mexicains nomment *axolotl*, & les Espagnols, *inguete de agua*. Il a la peau fort unie, mouchetée sous le ventre de petites taches, dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa longueur est d'environ six doigts, & son épaisseur de deux. Il a quatre jambes comme le lézard : sa queue est longue & fort menue par le bout ; ses pieds, qui lui servent à nager, sont divisés en quatre doigts, comme ceux de la grenouille. Il a la tête plus grosse qu'il ne convient à la grosseur du corps, la gueule noire & presque toujours ouverte. On prétend, sur de fréquentes observations, qu'il a un *uterus* & ses mois comme les femmes. Sa chair est fort bonne & d'un goût qui tire sur celui de l'anguille.

Les tortues de toute espèce sont en grande quantité au Mexique. Dampierre nous apprend qu'elles travaillent dans l'eau à la propagation de leur espèce, que le mâle est neuf jours sur la femelle, & qu'il ne l'abandonne pas aisément dans cette situation. « J'ai pris, dit-il, des mâles dans » cette posture. On perce facilement le mâle, » car il n'est pas sauvage. La femelle, à la vue d'un » canot, fait des efforts pour s'échapper ; mais il » la retient avec ses deux nageoires de devant. » Lorsqu'on les surprend accouplés, le plus sûr

est de dar
» mâle, »

Gage fait
du triomphe
soin à diffin
mystere des
en jour, ils
pendant que
toriens n'eu
rique se fit e
étouffée par l
fendre aux
parler public
que. Ainsi, l
l'or & l'argen
servées dans
ques traits de
étrangers.

La Provin
gne nommée
xolotitlan, à
dans laquelle
& d'argent,
différentes so
d'Antequerra
montagnes q
las, il s'en tr

est de darder la femelle, on est sûr alors du mâle. »

Mexique.

Gage fait observer que, dans la première ivresse du triomphe, les Espagnols apportèrent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystère des richesses qu'ils découvriraient de jour en jour, ils les publiaient avec ostentation; &, pendant quelques années, leurs plus célèbres Historiens n'eurent pas d'autre objet. Mais la politique se fit entendre, après avoir été long temps étouffée par la joie, & porta sa jalousie jusqu'à défendre aux Sujets de l'Espagne, d'écrire ou de parler publiquement de ce qui passait au Mexique. Ainsi, l'on n'a guères d'autres lumières sur l'or & l'argent du pays, que celles qui se sont conservées dans les anciennes histoires, joint à quelques traits dont on est redevable aux Voyageurs étrangers.

La Province de Guaxaca renferme une montagne nommée *Cocola*, proche du canton de Guaxolotlan, à dix-huit degrés de latitude du Nord, dans laquelle on a découvert plusieurs mines d'or & d'argent, du crystal de roche, du vitriol, & différentes sortes de pierres précieuses. A six lieues d'Antequerra, dans la même Province, entre les montagnes que les Espagnols ont nommées *Penolas*, il s'en trouve une qui a conservé le nom Me-

Mexique. xicain d'*Itzquitepeque*, où l'on ne fouille pas longtemps sans appercevoir des paillettes d'or, mais en moindre abondance que les veines de plomb, qui s'y offrent de toutes parts.

Léon, Ville de la même Province, à soixante lieues de Mexico, renferme dans son canton, un grand nombre de mines d'argent. *Guanaxati* & *Talpuiaga*, sont deux autres mines fort célèbres; la première à vingt-huit lieues de Valladolid, au Nord; l'autre à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux au Méchoacan.

Tout le canton de Colima, sur-tout vers *Acatlan*, est rempli de deux sortes de cuivre; l'un, si mol & si ductile, que les habitans en font de très-beaux vases; l'autre, si dur, qu'ils l'emploient au-lieu de fer, pour tous les instrumens de l'agriculture.

Toutes les recherches des Espagnols ne leur ont jamais fait trouver de mines d'aucun métal dans la Province d'Yucatan.

Dans la Province de *Guadalajara*, vers les *Zacateques*, la Nature a placé une montagne d'une lieue de hauteur, inaccessible de toutes parts aux voitures & même aux bêtes de charge, couverte de pins & de chênes d'une grandeur extraordinaire, & sans autres habitans qu'un prodigieux nombre de loups. Elle renferme quantité de

mines d'argent
beaucoup de p

La Province
qu'en 1554,
une des plus r
ses mines d'arg
des habitations
des Moulins
travail.

Les Zacate
petits cantons,
mun, la plu
Espagne. On
d'argent.

La Province
caie, & qui es
Sainte-Barbe;
l'une de l'autre
celle d'Ende. I
dinaire, & voi
qui sont d'une
de l'argent.

Tous les H
que la Provin
d'Idoles d'or,
lointainement

mines d'argent & de cuivre , qui sont mêlées de beaucoup de plomb.

Mexique.

La Province de *Xalisco* , qui ne fut conquise qu'en 1554 , par François de Ybarra , passe pour une des plus riches de la Nouvelle-Espagne , par ses mines d'argent , autour desquelles il s'est formé des habitations nombreuses , avec des Fonderies , des Moulins , & tout ce qui est nécessaire au travail.

Les Zacateques sont un grand nombre de petits cantons , qui forment , sous ce nom commun , la plus riche Province de la Nouvelle-Espagne. On y compte douze ou quinze mines d'argent.

La Province qui porte le nom de *Nouvelle-Biscaye* , & qui en comprend une autre nommée *Toppia* , offre les mines d'*Ende* , de *Saint-Jean* & de *Sainte-Barbe* ; les deux dernières , à trois lieues l'une de l'autre , & toutes deux à vingt lieues de celle d'*Ende*. Elles sont d'une abondance extraordinaire , & voisines de plusieurs mines de plomb , qui sont d'une extrême utilité pour la purification de l'argent.

Tous les Historiens de la conquête , assurent que la Province de Guatimala était remplie d'idoles d'or , que les Mexicains livrerent volontairement aux Espagnols ; mais il ne paraît

Mexique.

point qu'on y ait jamais découvert de mines, ni que cette belle Contrée ait aujourd'hui d'autres sources de richesses, que son commerce & la culture de ses terres.

La Province de Chiapa, était autrefois riche en or, en argent, en étain, en plomb, en vis-argent & en cuivre. Ses principales mines sont épuisées.

Tout Particulier qui découvre un mine d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en payant au Roi le cinquième du produit; mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens pieds de terrain vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la première; &, quoique cette espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrain du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre les ouvriers; alors il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais si la mine qu'il ouvre au-dessous, est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixième partie de ce qu'il tire, & si l'eau venait de la mine supérieure,

le possesseur
vider.

Tout l'or de
Nouvelle-Esp

déclaré à l'Hô
lebre a publié

entrerait chaqu
gent, outre ce

& qu'on en fr
700000 marcs

Les Proprié
frais de la fabr

qui est le droit
une réelle, qu'

quoique chaqu
de la monnoie

pour les March
qu'on veut leur

par marc, l'une
pour la fabriquer

quoiqu'au moins abo
seize, de huit

qu'il, qui se nom
pour les droits, e

de plus pour
doit être, pour

deux carats, & c
ens maravédís.

le possesseur de cette mine est obligé de la faire
vider.

Mexique.

Tout l'or & l'argent, qui sort des mines de la Nouvelle-Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à l'Hôtel de la Monnoie. Un Voyageur célèbre a publié, vers la fin du dernier siècle, qu'il y entrerait chaque année deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passait par des voies indirectes, & qu'on en frappait tous les ans à la Monnoie, 700000 marcs en pièces de huit.

Les Propriétaires ne paient pas seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au quint, qui est le droit royal de l'ancienne déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de *vasselage*. Quoique chaque particulier puisse faire fabriquer de la monnoie, on travaille presque uniquement pour les Marchands. Ils achètent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc, l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique. A l'égard de l'or, qui est beaucoup moins abondant, on en fait des pièces de seize, de huit, de quatre & de deux pièces de huit, qui se nomment des *écus d'or*. La différence pour les droits, est d'une réale & demie qu'on paie de plus pour les pièces d'or. Le titre auquel il doit être, pour recevoir la marque, est vingt-deux carats, & celui de l'argent, deux mille deux cents maravédís.

Mexique.

On apprend du même Voyageur , sur les informations qu'il reçut d'un Gentilhomme Espagnol , qui avait exercé , pendant trente ans , l'office d'Essayeur , qu'il y a , dans Mexico , huit fourneaux pour la monnoie , & dans l'Hôtel qui les contient , un Chef, sous le titre de Trésorier avec huit ou dix principaux Officiers qu'il commande. On consigne au Chef des barres d'argent ; elles sont pesées devant lui , il tient compte du poids.

On fait cinq sortes de monnoie ; des pièces de huit , de quatre , de deux , des pièces simples & des deniers. Lorsqu'elles ont leur juste poids, on les remet au Trésorier , qui les reçoit de la main même du peseur , sous les yeux du Secrétaire & des autres Officiers. Comme l'argent se noircit par le mélange de l'écume de cuivre , qui sert à la séparation, on envoie d'abord la monnoie aux Blanchisseurs ; elle passe ensuite chez les Gardes qui vérifient le poids : de-là elle est consignée aux Monnoyeurs, qui travaillent dans une même salle & qui ont aussi, pendant le jour , les cinq coins nommés *Truxales* , dont les Gardes sont chargés pendant la nuit , & dont ils répondent sur leur tête. Après ces formalités , la monnoie retourne entre les mains du Trésorier pour la délivrer aux Propriétaires ; mais il en retire auparavant ce qui revient aux Officiers , c'est-à-dire , à lui-même à l'Essayeur

l'Essayeur ,
 eur , aux de
 sous-Secrétaire
 aux Monnoyeurs
 erte pour le
 es deux réales
 gent , avant
 ait aux Offici
 ones.

Tous les h
 Roi , & les au
 orier , pour l
 uit. Les pren
 audes de leur
 charges , & cell
 as héréditaires
 désigner la sien
 signation, elle
 mort. Celui q
 d'en inform
 sixante jours.
 valeur de sa
 propriétaire ou
 orte à la Cou
 ent-ils, chaque
 et toute ombre
 ils doivent su
 rier est d'envi
 Tome XI.

l'Essayeur, au Coupeur, au Secrétaire, au Pe-
 seur, aux deux Gardes, au Mérino, qui est un
 Sous-Secrétaire, à un Alcade, aux Forgerons &
 aux Monnoyeurs. Cette déduction n'est pas une
 dette pour le Propriétaire, puisqu'elle se fait sur
 les deux réales qu'on ajoute à la valeur de l'ar-
 gent, avant qu'il soit frappé. Le paiement se
 fait aux Officiers, par Maravédis & par Ra-
 ones.

Tous les hauts Officiers sont nommés par le
 Roi, & les autres achètent leurs places, du Tré-
 sorier, pour la somme de trois mille pièces de
 huit. Les premiers répondent solidairement des
 dettes de leurs Associés. Quoique toutes ces
 charges, & celles-mêmes qui s'achètent, ne soient
 pas héréditaires, chaque Officier a le droit de
 désigner la sienne; mais, pour la validité de sa
 désignation, elle doit être signée vingt jours avant
 son décès. Celui que cette faveur regarde, est obli-
 gé d'en informer le Vice-Roi, dans le terme de
 sixante jours. Il doit payer au Roi un tiers de
 la valeur de sa charge, & les deux autres tiers au
 Propriétaire ou à ses héritiers, sans quoi elle re-
 tourne à la Couronne. Aussi les Possesseurs don-
 nent-ils, chaque mois, leur démission, pour évi-
 ter toute ombre de difficulté sur les vingt jours
 qu'ils doivent survivre. Le revenu annuel du Tré-
 sorier est d'environ soixante mille pièces de huit.

Mexique.

Les charges d'Essayeur & de Fondeur, qui appartiennent en propriété au Couvent des Carmes Déchaux de Mexico, & qui sont exercées par un seul Officier, rapportent seize mille pièces, celle du Coupeur, dix mille, & les autres, environ trois mille cinq cens. Les Forgerons ou les Maîtres des huit fourneaux & les Monnoyeurs, qui sont au nombre de vingt, ont chacun, depuis huit cens jusqu'à mille pièces. Il n'y a point de si bas Offices, qu'ils ne vailent par jour une pièce de huit; mais comme la plupart de ceux qui les possèdent, sont des esclaves du Trésorier, il en tire ouvertement le profit.

Cette vaste étendue de pays offre des raretés de toute espèce. Dans le voisinage de Chiaula qui appartient à la Province du Mexique, c'est-à-dire, au milieu du Continent, on voit un grand puits d'eau salée, dont les habitans font d'excellent sel. Les montagnes de Contacomapa & de Qualtepeque, qui sont à peu de distance, fournissent un beau jaspe verd, qui approche du porphyre.

Dans un Bourg nommé *Guadalupa*, on voit une source d'eau très-froide, qui guérit de la fièvre ceux qui en boivent, & qui ne sort jamais de son lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords.

A Queretaro, dans le Canton de Xilotepec

D
 que, on tro
 capable de
 étant bue ri
 sement à les
 Canton, cou
 de tarit alter
 nées. Il doit
 pendant qu'e
 dante que da
 Proche de
 Province de
 eau, qui desc
 an, coule rég
 de couler pen
 de Chulereque
 se sèche ensui
 L'Yucatan j
 agnes, qu'on
 quarante ans. U
 temoignage, q
 agnards, il av
 de son propre a
 voisins, n'avait
 avait le corps si
 la tête, & la p
 ert d'une écaill
 Dans la Prov
 lle Espagnole

que, on trouve une source d'eau chaude, qui est capable de brûler en sortant de terre, & qui, étant bue tiède par les bestiaux, sert merveilleusement à les engraisser. Une autre source du même Canton, coule en abondance pendant quatre ans, & rarit alternativement pendant quatre autres années. Il doit paraître encore plus singulier, que, pendant qu'elle coule, elle n'est jamais plus abondante que dans les temps de sécheresse.

Proche de l'ancien Volcan de Nixapa, dans la Province de Guatimala, un torrent d'excellente eau, qui descend de la montagne même du Volcan, coule régulièrement pendant la nuit, & cesse de couler pendant le jour. Un autre, dans le canton de Chuleteque, coule chaque jour jusqu'à midi, & sèche ensuite jusqu'au soir.

L'Yucatan jouit d'un air si sain dans les montagnes, qu'on y a trouvé des vieillards de cent quarante ans. Un Missionnaire Franciscain a rendu témoignage, qu'en prêchant l'Evangile aux Montagnards, il avait vu parmi eux un homme, qui, de son propre aveu & sur les informations de ses voisins, n'avait pas vécu moins de trois siècles. Il avait le corps si courbé, que ses genoux touchaient sa tête, & la peau si dure, qu'on l'aurait cru couvert d'une écaille.

Dans la Province de Vera-Paz, proche d'une Ville Espagnole, qui se nomme *Saint-Augustin*,

on voit, entre deux montagnes, une caverne for-
 Mexique. mée dans le roc, assez spacieuse pour contenir
 un grand nombre d'hommes, dans laquelle il sort
 continuellement de diverses fentes une liqueur,
 qui se change bientôt en pierre fort dure, & de
 la blancheur de l'albâtre. Les divers obstacles que
 cette liqueur trouve dans son cours, lui font
 prendre différentes formes dans sa transmutation.
 On trouve, à peu de distance, des colonnes &
 jusqu'à des statues, qui paraissent l'ouvrage de
 la Nature. Le froid est si vif, dans l'intérieur de
 la caverne, que l'homme le plus robuste n'y peut
 résister long-temps. On y entend d'ailleurs un
 bruit confus d'eaux qui semblent couler à l'entour
 & qui, sortant dans les lieux voisins par quantité
 de torrens, se précipite d'abord au fond d'un abîme,
 où elles forment une sorte de lac, & s'échappent
 ensuite par un canal qu'elles se font ouvrir
 d'elles-mêmes, assez grand pour recevoir toutes
 sortes de barques.

On admire que l'eau de Golfo-dolce, qui touche
 au Golfe de Honduras, soit parfaitement
 douce, comme on en doit juger par son nom.
 Cette singularité ne peut venir que de la multitude
 & de l'impétuosité des torrens, qui forment
 ce Golfe en sortant des montagnes, & qui ont
 assez de force pour repousser constamment l'eau
 salée. Quelques étrangers se sont flattés de pouvoir

D
 pénétrer par
 Deux Angla
 Parker, 'en a
 tant avancés
 ques bâtime
 de la côte, q
 lieux de terr
 des montagne
 mauvaise qua
 cruelles mouc
 donner leur r
 Non-seulem
 meilleur choc
 compose une
 villa, qui est la
 Elle est si rech
 que la livre en
 Il s'en fait un d
 vances du Mex
 gne. Il n'y a qu
 rine de Guaxac
 des autres Mo
 parvenir.
 A *Pascaro*
 lieux du Port
 de bois, com
 rendent des so

pénétrer par cette voie jusqu'à la Mer du Sud. Deux Anglais, Antoine *Sherley* & Guillaume *Parker*, en avaient formé l'espérance; mais, s'étant avancés l'espace de trente milles avec quelques bâtimens légers, ils apprirent des habitans de la côte, qu'il ne leur restait pas moins de vingt lieues de terre, & que la route était coupée par des montagnes inaccessibles, sans compter que la mauvaise qualité de l'air, & les attaques des plus cruelles mouches du monde, les forcèrent d'abandonner leur résolution.

Mexique.

Non-seulement c'est à Guaxaca que se fait le meilleur chocolat de toutes les Indes, mais on y compose une excellente poudre, nommée *Polvilla*, qui est la plus-exquise de toutes les odeurs. Elle est si recherchée & par conséquent si chère, que la livre en coûte autant que six de chocolat. Il s'en fait un débit surprenant dans toutes les Provinces du Mexique, au Pérou & même en Espagne. Il n'y a que les Religieuses de Sainte-Catherine de Guaxaca qui en aient la composition: celles des autres Monasteres de la Ville ne peuvent y parvenir.

A *Pascaro*, Ville éloignée d'environ huit lieues du Port d'Acapulco, on admire les Orgues de bois, composées par un habile Indien, qui rendent des sons aussi harmonieux que les meil-

leures Orgues de l'Europe ; la curiosité porte tous ceux qui arrivent dans la Nouvelle-Espagne à les visiter.

On a parlé de quelques petites Isles flottantes sur le Lac de Mexico ; mais elles n'approchent point de celles d'un autre Lac , que Wasser nomme *Mexicalfingo* , dont l'eau est si favorable à la végétation, que les Américains l'ont presque changé en jardins. Ce spectacle cause de l'admiration. Ils étendent , sur trois ou quatre grosses cordes , un grand nombre d'osiers les uns sur les autres , de la longueur de soixante pieds en carré & d'un demi-pied de hauteur , ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le Lac , & couvrent cette machine de gazon , sur lequel ils répandent de la terre & du fumier ; ensuite ils y sement des fleurs & des légumes , qui croissent d'une singulière abondance. De tant de matières différentes , il se forme , avec le temps , une masse épaisse & solide sur laquelle ils se construisent des maisons de bois accompagnées de petits bâtimens pour la volaille , & des colombiers. Il arrive quelquefois que le Maître d'une Isle , étant allé vendre ses denrées dans son canot , avec sa femme & ses enfans , ne retrouve plus , à son retour , son habitation dans le lieu où il l'avait laissée , parce que les cordages qui l'arrê-

D
taient , se
abandonnée
mande à se
Isle , & la
d'informatio
cordes.

Entre les
bre dans la
tions causent
celui du Lac
une Isle au n
mes du sein
quatre vingt
cent trente
dans toute so
flux comme
séparée de la
quatre lieues
n'a marqué la
le Canal par
& qui sert au
thagène & Pe
fort étroit. Al
Suaso sont le
couvert cette
ont surmonté
Ce mélange
ne font co

étaient, se sont rompus de pourriture, & l'ont abandonnée à l'inconstance du vent. Alors il demande à ses voisins s'ils n'ont pas vu passer son Isle, & la retrouvant, à force de recherches & d'informations, il la remorque avec de nouvelles cordes.

Mexique.

Entre les Volcans, qui sont en si grand nombre dans la Nouvelle-Espagne, & dont les éruptions causent tant de ravages, Waffer fait admirer celui du Lac de Nicaragua, qui étant situé dans une Isle au milieu du Lac, paraît vomir ses flammes du sein des eaux. Le même Ecrivain donne quatre vingt lieues de tour à ce Lac; & Laët, cent trente mille. Quoique l'eau en soit douce dans toute son étendue, il a son flux & son reflux comme la Mer. On sait que sa tête n'est séparée de la Mer du Sud, que par trois ou quatre lieues de terre; mais aucun Voyageur n'a marqué la longueur du *Desaguador*, qui est le Canal par lequel il se jette dans celle du Nord, & qui sert au commerce de la Province avec Carthagène & Porto-bello. On le représente long & fort étroit. Alfonso Caréra & Didace Machica de Suaso sont les premiers Espagnols qui ont découvert cette voie de communication, & qui en ont surmonté les dangers.

Ce mélange de singularités, dont la plupart ne sont connues qu'imparfaitement par les

observations des Etrangers , doit augmenter le
 Mexique. regret de voir tant d'utiles connaissances abso-
 lument négligées des Espagnols , & comme per-
 dues , entre leurs mains , pour le reste de
 l'Univers.

Fin du Livre troisieme.



A B

L'HISTOIRE

DES

A M

L I

H

CHAP I

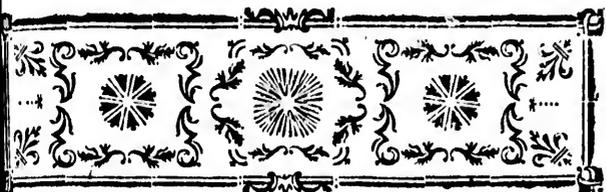
Découverte & c

.Pizarre &

Si les premie

es côtes de la

&c.
nter le
abso-
ne per-
te de



A B R É G É

D E

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

A M É R I Q U E.

L I V R E I V.

P É R O U.

CHAPITRE PREMIER.

*Découverte & conquête du Pérou, par François
Pizarre & Don Diégue d'Almagro.*

Si les premiers pas de Vasco Nugnez, sur
les côtes de la mer du Sud, firent honneur à
Pérou.

Pérou.

son courage , ils n'avaient pas encore donné de grandes espérances. Les terres où il avait abordé & par lesquelles on s'ouvrit dans la suite le chemin du Pérou n'avaient offert que des bois stériles & des marais. Ce fut en 1514 que François Pizarre , Almagro & Fernand de Luques , Prêtre fort riche , tous trois établis à Panama , déjà possesseurs d'une fortune assez considérable , qu'ils brûlaient d'augmenter , & dévorés de cette soif d'aventures & de découvertes qui se fait sentir lorsqu'une fois on a passé de l'Ancien Monde dans le Nouveau , se présentèrent au Vice-Roi de Panama , nommé Pedro Arias Davila & plus communément Pizarrias & lui firent agréer leurs prières. Le nom de Pizarre est devenu assez célèbre pour qu'on soit curieux de connaître son origine. Il était fils naturel de Gonzale Pizarre , habitant du Truxillo dans l'Estramadoure , ancien Capitaine d'Infanterie. Il avait un frere bâtard comme lui , nommé Gonzale Pizarre , comme leur pere , & qui joua aussi un grand rôle dans l'Histoire du Pérou , & deux freres légitimes. Nous les verrons bientôt le suivre tous dans son expédition. Mais alors , il n'eut pas d'autre Compagnon que Fernand de Luques & Almagro. Ils firent entre eux une association , dont les principaux articles portaient : « Que Pizarre , comme » pour homme de main , & long-temps exercé

D

» dans les g
» chargé de
» toutes les
» préparatifs ;
» les autres d
» ciation , Fern
» l'Hollie en tr
» les deux aut
» La Flotte d
» avaient achete
» Fernande Pen
» forier , Nicol
» Carillo , qui d
» du Roi. Almag
» un renfort de
» avec lesquels il
» Pizarre fit ve
» qu'à cinq lieue
» plus loin , aux
» par Vasco , qu
» l'eau & du boi
» chevaux , & do
» un Port , qu'il
» trouva quantité
» nage. Tous les
» resta seul à bo
» jours , la Rivie
» me , dans des

onné de dans les guerres contre les Américains serait
 abordé chargé de l'expédition; qu'Almagro fournirait
 le che- toutes les provisions, & prendrait soin des
 s stériles préparatifs; & que Fernand de Luques ferait
 François les autres dépenses. » Pour cimenter leur asso-
 , Prêtre ciation, Fernand de Luques dit la Melle, sépara
 a , déjà l'Hostie en trois, en prit une partie, & donna
 e, qu'ils les deux autres à ses Associés.

Pérou.

ette soit La Flotte consistait en un seul vaisseau qu'ils
 ait sentit avaient acheté, & deux canots. Le Pilote était
 a Monde Fernand *Pennate*; l'Enseigne, *Salzedo*; le Tré-
 Vice-Roi sorier, *Nicolas de Ribera*, & le Visiteur, *Jean*
Davila & *Carillo*, qui devait tenir les comptes pour le quinze
 ent agréer du Roi. Almagro fut laissé à Panama, pour former
 enu assez un renfort de matelots, de soldats & de vivres,
 maître son avec lesquels il avait promis de suivre.

Pizarre fit voile vers l'Isle de Taboga, qui n'est
 e, ancien qu'à cinq lieues de Panama, & passa douze lieues
 re bâtarde plus loin, aux Isles des Perles, ainsi nommées
 , comme par Vasco, qui les avait découvertes. Il y fit de
 rôle dans l'eau & du bois. Il y prit du fourrage pour les
 légitimes chevaux, & douze autres lieues au-delà, il trouva
 s dans son un Port, qu'il nomma *de las Pinas*; parce qu'il
 utre Com trouva quantité de pommes-de-pin dans le voisi-
 magro. Il nage. Tous les soldats descendirent, & l'équipage
 t les prin resta seul à bord. Ils remonterent, pendant trois
 re, comme jours, la Riviere de Bine. Leur fatigue fut extrê-
 mps excr me, dans des terres pierreuses & stériles, sans

Pérou.

aucun chemin, souvent entre des précipices où ils ne trouvaient pas le moindre rafraîchissement. Moralez, un des soldats, mourut de ses peines. Ils cherchaient le Cacique de la Province. Le Peuple avait abandonné les cabanes & les champs. Dans le désespoir de ne rien trouver, ils retournerent à leur vaisseau, accablés de faim & de lassitude.

Mais, loin de se rebuter, ils continuerent leur navigation vers le Sud. A dix lieues, ils entrerent dans un autre Port, où ils chargerent du bois & de l'eau; ensuite, n'ayant pas cessé d'avancer pendant dix jours, les vivres leur manquerent, jusqu'à les obliger de réduire les portions à quatre onces de maïs par jour. La viande était consommée, &, comme ils avaient peu de futaillies, l'eau vint à manquer aussi. Ils tomberent dans une si affreuse misere, qu'ils se virent forcés de brouter des bourgeons de palmier, qui étaient d'une extrême amertume. Ils prirent néanmoins un peu de poisson; mais une continuelle fatigue jointe à de si mauvais alimens, ne tarda point à les épuiser. Ils avaient envoyé le vaisseau à l'Isle des Perles, pour y prendre quelques provisions. En attendant son retour, Pizarre s'efforça de soulager les plus faibles, prit sur lui les plus grands travaux, & secourut particulièrement les malades. Un jour ils apperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit avec lui quelques braves, &

D
marcha vers
tir. Il y trouva
d'ailleurs avec
les malades:
hommes à fo
Port le nom
Port de la fa
le jour de la C
terre, qu'ils
Candelaria,
dit, que leur
jours, & si co
leur fut impo
mer pour déb
s'offrit aux pl
deux lieues de
habitans, mai
coup de maïs
des mains d'h
qu'ils étaient c
Ils retournerent
rent dans un
mado, c'est-à-
pays leur firent
rent tant de ma
retirer dans le
Pendant qu
tunc, Almagre

marcha vers l'endroit d'où la lumière semblaient par-
 tir. Il y trouva quantité de cocos. Le vaisseau revint
 d'ailleurs avec des vivres, & sa vue seule ranima
 les malades : mais il était déjà mort vingt-cinq
 hommes à son arrivée. Ce désastre fit donner au
 Port le nom de *Puerto de la hambre*, c'est-à-dire,
Port de la famine. Ils continuèrent d'avancer ; &
 le jour de la Chandeleur, ils se rendirent dans une
 terre, qu'ils en prirent occasion de nommer *La*
Candelaria, terre si dangereuse, par son humi-
 dité, que leurs habits y pourrissent en peu de
 jours, & si coupée de montagnes & de bois, qu'il
 leur fut impossible d'y pénétrer. Ils remirent en
 mer pour débarquer plus loin. Un chemin, qui
 s'offrit aux plus pressés, les conduisit, après
 deux lieues de marche, dans un petit village sans
 habitans, mais dans lequel ils trouverent beau-
 coup de maïs, de la chair de porc, des pieds &
 des mains d'hommes, ce qui leur fit connaître
 qu'ils étaient chez une Nation d'Anthropophages.
 Ils retournerent vers la mer, & bientôt ils arrive-
 rent dans un lieu qu'ils nommerent *Pueblo-Que-*
mado, c'est-à-dire, Peuple brûlé. Les habitans du
 pays leur firent une guerre opiniâtre, & leur tue-
 rent tant de monde, qu'ils furent contraints de se
 retirer dans le pays de Chincana.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la for-
 tune, Almagro était parti de Panama sur un vais-

Pérou.

seau, qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Il suivit les Côtes jusqu'à la riviere Saint-Jean ; & ne trouvant point Pizarre, il retourna sur ses traces, en continuant de le chercher jusqu'à Pueblo-Quemado, où diverses marques lui firent connaître qu'il y était venu des Espagnols. Les habitans du pays, animés par le succès qu'ils avaient obtenu contre Pizarre, ne reçurent pas ses Associates avec moins de bravoure. Ils renouvelerent si souvent leurs attaques, qu'Almagro se vit forcé d'abandonner la Côte, après avoir perdu un œil dans la dernière action. Il apprit, dans l'Isle des Perles, que Pizarre était à Chincana, qui fait face à cette Isle ; il n'eut d'empressement que pour le rejoindre.

La joie de se revoir leur fit oublier toutes leurs peines ; mais tant de fâcheuses aventures leur ayant appris qu'ils n'avaient pas trop de toutes leurs forces ensemble, pour pénétrer dans des pays si bien défendus, ils recommencerent à suivre la Côte avec leur petite Flotte, composée de deux vaisseaux, trois canots & deux cens Espagnols. La fortune leur préparait encore bien des peines. Ils trouverent quantité de Rivieres, qui ont, à leur embouchure, des caymans, sorte de crocodiles, toujours prêts à dévorer les hommes. Après avoir consommé leurs provisions, ils n'eurent, pour ressource, que le fruit des mangles,

dont ce pays abreuves d'un goût fort amer aller qu'à la rivières courans, par le Nord. Les occasions de les aller des paresseux terres d'autrui naissance. La périssaient de barbares, fit qu'Almagro recueillit des vivres & vingt hommes dieux de pénétrer fort médiocrement abondamment étaient soutenus commun dans les visites, & d'une quantité considérables, ou par les qui les ataquèrent clous d'or, en soient exprès Après la dépitaines jugeront

dont ce pays est couvert, & dont les racines, abreu­vées d'eau de mer, donnent au fruit un goût fort amer. Leurs canots, qui ne pouvaient aller qu'à la rame, travaillaient sans cesse contre les courans, par lesquels ils étaient emportés vers le Nord. Les habitans ne perdaient pas une occasion de les attaquer, & leur reprochaient d'être des paresseux, qui aimaient mieux ravager les terres d'autrui, que de cultiver le pays de leur naissance. La perte de plusieurs Espagnols, qui périsaient de misère, ou par les armes de ces barbares, fit régler, entre les deux Capitaines, qu'Almagro retournerait à Panama, pour en tirer des vivres & des recrues. Il revint avec quatre-vingts hommes; & ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le pays de Catamez; terre fort médiocrement peuplée, dans laquelle ils trouverent abondamment des vivres. D'ailleurs ils étaient soutenus par la vue de l'or, qui était fort commun dans la plupart des Nations qu'ils avaient visitées, & dont ils se procuraient quelquefois une quantité considérable, par des échanges paisibles, ou par la force. Les Américains eux mêmes qui les attaquaient, avaient le visage parsemé de clous d'or, enchassés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour y mettre cet ornement.

Après la découverte du Catamez, les deux Capitaines jugerent encore qu'ils avaient besoin de

Pérou.

Pérou.

plus de monde ; & Almagro fit une seconde course à Panama, pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite Isle, qu'ils nommerent *Gallo*. Mais il était arrivé beaucoup de changement dans la Castille d'or. Pedrarias avait cessé d'y commander, & Pedro de los Rios était revenu d'Espagne, pour succéder au Gouvernement. Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les découvertes. En effet, après lui avoir accordé d'abord quelques secours, qui ne suffisaient pas à la grandeur de l'entreprise, ni même pour soulager la misère où Pizarre se trouvait dans l'Isle del Gallo, il refusa ouvertement de consentir à de nouvelles levées. Quelques-uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avaient souffert, & tremblant pour l'avenir, avaient écrit à leurs amis de Panama, qui supplierent le Gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse expédition, & lui demandèrent ses ordres, pour faire revenir ceux qui s'y étaient malheureusement engagés. Los Lios envoya un Lieutenant, nommé *Tafur*, natif de Cordoue, chargé de ramener ceux qui n'étaient pas contents de leur sort. Tafur, malgré l'intention qu'il avait de les emmener tous, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui le pria de lui en laisser quelques-uns. Il se mit à l'un des

D
desbouts du
mit à l'autre
Soldats, &
aller à Pa
ne resta, pr
& un Mulâ
mi, & de l
me aller. Ils
des vaisseaux
leurs prieres
cet Officier,
verneur. Il le
soler, qu'Alm
positions, leu
espérance d'être
une Isle, qu'
il était sûr de
subsister avec
mauvais état d
d'embarquer c
qu'il avait pris
Tafur, il lui
Gouverneur,
enlevé ses ge
office à l'Espag
à son entreprit
de Luques,
secourir.
Tome X

des bouts du navire; puis, ayant tracé une ligne, il mit à l'autre bout le Capitaine Pizarre avec ses Soldats, & ordonna que ceux qui voudraient aller à Panama, passassent de son côté. Il ne resta, près de Pizarre, que treize Espagnols & un Mulâtre, qui s'offrirent de mourir pour lui, & de le suivre en quelque lieu qu'il voudrait aller. Ils se flatterent du moins de retenir un des vaisseaux que Tafur avait amenés; mais toutes leurs prières & celles de Pizarre, ne purent fléchir cet Officier, qui craignait de déplaire au Gouverneur. Il leur promit seulement pour les consoler, qu'Almagro, dont il connaissait les dispositions, leur en enverrait un de Panama. Cette espérance déterminâ Pizarre à l'aller attendre dans une Ile, qu'il avait nommée la Gorgone, où il était sûr de trouver de l'eau, & de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Le mauvais état de son bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Américains des deux sexes, qu'il avait pris sur la côte de Tumbez. En quittant Tafur, il lui confia deux lettres, l'une pour le Gouverneur, auquel il reprochait de lui avoir enlevé ses gens, & de rendre un fort mauvais office à l'Espagne, par les obstacles qu'il mettrait à son entreprise; l'autre pour Almagro & Fernand de Luques, qu'il pressait instamment de le secourir.

Pérou.

L'Isle de Gorgone, que ceux qui l'ont vue comparent à l'enfer, est effrayante par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, ses pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le Soleil ne pénètre jamais l'épaisseur, & sur-tout par la prodigieuse quantité de mouchérons & de reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à trois degrés du Nord, & son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asyle que Pizarre choisit dans son chagrin, autant pour se dérober aux attaques des Américains, dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau, qui lui avait manqué dans l'Isle del Gallo.

Tafur retourné à Panama, fit au Gouverneur une peinture du courage & de la misère de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait, en lui offrant l'occasion de revenir; & pour réponse, il dit que c'était sa faute s'il périssait. Ceux que Tafur avait ramenés, faisaient un récit si touchant de tout ce qu'ils avaient souffert, qu'on ne pouvait les entendre sans une extrême compassion. Almagro & de Luques furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sollicitèrent le Gouverneur, ils lui représentèrent le tort qu'il faisait à la Couronne, ils le menacèrent même d'en porter leurs plaintes à l'Empereur,

D
 enfin, soit
 passion pour
 revenus cha
 un navire;
 son refus, i
 core une fo
 ensuite, feig
 ordre à Cast
 Charpentier
 à la navigati
 la fermeté de
 Il lui devint
 traçter; & sa
 donner à Piz
 lui venir ren
 six mois. On
 Gouverneur,
 une entrepris
 de l'événemen
 Cependant
 passer plusieurs
 commençai
 désespoir, ils
 débris de leur
 long-temps qu
 s'approcher de
 Cette résoluti
 virent le vai

enfin , soit pitié , soit crainte de la Cour , soit passion pour l'or , dont les déserteurs étaient revenus chargés , Los Rios consentit à donner un navire ; mais , soutenant les apparences de son refus , il déclara que c'était pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir ; ensuite , feignant de regretter sa facilité , il donna ordre à Castaneda de visiter ce vaisseau avec un Charpentier , & de dire qu'il n'était pas propre à la navigation. Mais ces deux hommes eurent la fermeté de répondre que le bâtiment était bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter ; & la dernière ressource fut de faire ordonner à Pizarre , sous de grandes peines , de lui venir rendre compte de son expédition dans six mois. On reconnait , dans cette conduite du Gouverneur , l'embarras d'un Chef qui souhaite une entreprise , & qui ne veut point se charger de l'événement.

Cependant Pizarre & ses Compagnons , voyant passer plusieurs mois sans apparence de secours , commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir , ils pensèrent à faire un radeau , des débris de leur navire , qui n'avait pu résister aussi long-temps qu'eux au climat de la Gorgone ; pour s'approcher de la côte & descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée , lorsqu'ils découvrirent le vaisseau qu'on leur envoyait. Ils ne le

Pérou.

prirent d'abord que pour quelque monstre marin, ou pour une poutre chassée par les flots. A la vue même des voiles, ils n'osèrent se persuader ce qu'ils desiraient avec tant de passion. Enfin, l'ayant reconnu, ils se livrerent à des transports de joie. Pizarre forma aussi-tôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs prisonniers dans l'Isle, sous la garde de Paëz & de Truxillo, dont la santé s'était affaiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la mer, & d'aller droit à Tumbez, sous la direction de deux hommes de cette contrée, qu'il s'était attachés par ses caresses, & qui commençaient à favoir un peu d'Espagnol.

Il prit sa route, au Sud-Est, en remontant la côte, & vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une Isle, située devant Tumbez, proche de Puna. Il la nomma Sainte-Claire. Elle n'était pas peuplée : mais regardée, des habitans du pays voisin, comme un sanctuaire, parce qu'en certains temps ils y faisaient de grands sacrifices à quelques Idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avait une tête d'homme, de monstrueuse forme. Mais ils remarquerent avec plus de joie, que leurs guides ne les avaient pas trompés, dans l'opinion qu'il leur avaient donnée de cette côte. En plusieurs endroits de l'Isle, ils trouverent quantité de

D
petits ouvra
des têtes, &
deux assez
couvertures
travaillées.
zarre ne po
premiers Co
qu'il aurait
tante. Les h
s'offrait à se
des richesses
à la voile, il
tin, un radea
un navire. B
Chacun était
ne firent pa
eurent appe
tion sur le
Puna, pour
canton. Mais
du vaisseau &
les fit retour
lote, Barthéle
approche; &
danger, il m
Alors Pizarre
deux, que f

petits ouvrages d'argent & d'or, tels que des mains, des têtes, & sur-tout un vase d'argent d'une grandeur assez considérable. Ils trouverent aussi des couvertures de laine jaune, fort propres & bien travaillées. Leur admiration fut extrême; & Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers Compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelque'entreprise importante. Les habitans l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux, n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit, vers neuf heures du matin, un radeau si grand, qu'il le prit d'abord pour un navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Chacun était monté de quinze Américains, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorsqu'ils eurent apperçu deux hommes de leur Nation sur le vaisseau Castillan. Ils allaient à Puna, pour faire la guerre aux Peuples de ce canton. Mais leur curiosité pour la fabrique du vaisseau & pour l'habillement des Espagnols, les fit retourner aisément vers la côte. Le Pilote, Barthélemi Ruiz, observa la terre à son approche; & , ne voyant aucune apparence de danger, il mouilla dans la rade de Tumbes. Alors Pizarre fit dire aux Américains des radeaux, que son dessein était de rechercher leur

Pérou.

Pérou. amitié , & qu'il les pria d'en avertir leur Cacique.

On ne fut pas long-temps à voir paraître une foule d'autres Américains, qui venaient admirer les barbes & les habits des Etrangers. Le Cacique voisin les croyant envoyés du Ciel, ne tarda point à leur faire porter, sur dix ou douze radeaux, toutes sortes de viandes & de fruits, & divers breuvages, dans des vases d'or & d'argent. Entre ces rafraîchissemens Pizarre fut étonné de voir un mouton. C'était un présent des Vierges du Temple. Un Officier du Cacique assura les Espagnols qu'ils pouvaient descendre sans défiance, & prendre ce qu'ils jugeraient nécessaires à leurs besoins. Pizarre envoya, dans la chaloupe, un Matelot, nommé Bocca-Négra, que les Américains aiderent de bonne grace à charger vingt pipes d'eau. L'Officier, qui se nommait *Orgo*, continua de s'expliquer par les Interpretes; il fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit, qu'il venait de Castille; qu'il était Sujet d'un Roi fort puissant; & que, par ses ordres, il avait fait le tour d'une grande partie du monde, pour venir apprendre aux Américains que les Divinités qu'ils adoraient étaient fausses, & pour leur faire connaître un Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, qui promettait une éternité de

D
bonheur à c
d'un lieu o
punition de
Orgo parut
tendre, & n
du vin de C
du sien. On
dont il parut
bijoux de l'E
titant, il pri
à terre, quel
Molina conf
qui servait Pi
Lorsqu'ils
cains qui s'y
égale admirat
pour la noirce
pour essayer
Molina ne fit
dans une hab
le Fort de Tu
trois portes,
ou six murs.
Pierre, des c
des moutons
meaux, & de
& la beauté. L
fort communs

bonheur à ceux qui observaient ses Loix. Il parla d'un lieu obscur & plein de feu, destiné à la punition de ceux qui ne les reconnoissaient pas. Orgo parut épouvanté de ce qu'on lui faisait entendre, & n'en prit pas moins de plaisir à boire du vin de Castille, qu'il trouvait fort au-dessus du sien. On lui fit présent d'une hache de fer, dont il parut faire beaucoup de cas, & de quelques bijoux de l'Europe pour son Cacique. En se retirant, il pria le Capitaine de laisser descendre à terre quelques-uns de ses gens. Alfonso de Molina consentit à le suivre, avec un Nègre qui servait Pizarre.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Américains qui s'y étaient assemblés, marquerent une égale admiration pour la blancheur de l'un & pour la noirceur de l'autre. Ils lavaient le Nègre, pour essayer s'ils feraient disparaître sa couleur. Molina ne fit pas difficulté de se laisser conduire dans une habitation voisine, qu'Herréra nomme le Fort de Tumbez, parce qu'on y entrait par trois portes, & qu'elle était entourée de cinq ou six murs. Il y vit de fort beaux édifices de pierre, des canaux, des fruits extraordinaires, des moutons qui ressembloient à de petits chameaux, & des femmes dont il admira la parure & la beauté. Les vases d'or & d'argent y étaient fort communs, & tout y présentait une grande

Pérou.

Pérou.

apparence de richesses. Le récit, que l'Espagnol en fit à son retour, excita des transports de joie dans le vaisseau, & fit encore gémir Pizarre, d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens. L'état de ses forces, ne lui donnant aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte, il se réduisit à faire descendre Pedro de *Candie*, Ingénieur estimé, pour étendre plus loin les observations, & reconnaître sur-tout par où l'on pourrait tenter l'attaque de la place, lorsqu'on y reviendrait avec une flotte plus nombreuse. Voilà sans doute l'hospitalité de ces bons gens bien noblement récompensée!

Candie, accompagné du même Nègre, fut agréablement reçu des Américains. Ils le menèrent aussi-tôt à l'habitation. Le Cacique, auquel il fut présenté, le voyant armé d'un fusil, voulut en savoir l'usage. *Candie* en tira un coup vers une planche voisine, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet saisirent les Américains d'une telle frayeur, que les uns se laissèrent tomber, & les autres poussèrent un grand cri. Le Cacique plus résolu, mais gardant un silence d'étonnement, fit amener un tigre & un lion qu'il avait entre plusieurs bêtes féroces, & pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Américains, mais effraya les deux ar-

D
maux, jusque
un air de d
fussent remer
auquel il fit p
» donc, lui di
» tu fais un
» vérité, au
la Place, &
Vierges, non
sacrées au ser
demander au
Elles s'occup
& la plupart
Candie retour
formations b
premieres. Il
d'argent & c
d'autres Ouvr
dans le Temp
sées. La beau
signifiait Vier
magination d
Ciel, par de
revenir mieus
mante contrée
ayant appris
envoyé à Qu
arrivée au Ro

maux, jusqu'à les faire approcher de Candie avec un air de douceur. Le Cacique ordonna qu'ils fussent ramenés; &, se tournant vers l'Etranger, auquel il fit présenter une liqueur du Pays; « Bois » donc, lui dit-il, d'un air d'admiration, puisque » tu fais un bruit si terrible. Tu ressembles en » vérité, au tonnerre du Ciel. » Candie visita la Place, & fut conduit dans un Monastere de Vierges, nommées Mamaconas, qui étaient consacrées au service des Idoles, & qui avaient fait demander au Cacique la permission de le voir. Elles s'occupaient à faire des ouvrages de laine, & la plupart étaient d'une rare beauté. Enfin Candie retournant au vaisseau, y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premières. Il avait vu, non-seulement des vases d'argent & d'or, mais plusieurs Orfèvres & d'autres Ouvriers. Les mêmes métaux éclataient dans le Temple, en plaques diversement enchâssées. La beauté des Mamaconas, dont le nom signifiait Vierges du Soleil, frappa sur-tout l'imagination des Castillans. Ils demanderent au Ciel, par de ferventes prieres, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si charmante contrée, & de les en rendre maîtres. Mais, ayant appris que le Cacique de Tumbes avait envoyé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au Roi Guaynacapa, ils jugerent qu'en

Pérou.

si petit nombre , la prudence ne leur permettait pas de s'exposer aux caprices d'un Prince, dont toutes les apparences leur faisaient redouter le pouvoir.

Ils gardèrent un des habitans de Tumbes ; & , remettant à la voile , ils s'avancèrent jusqu'au cinquième degré de latitude méridionale , où ils découvrirent le Port de Payta , si célèbre depuis dans toutes les Relations de cette Côte. Plus loin , ils trouverent celui de Jangétata , vers lequel ils mouillèrent sous une petite Ile , composée de grandes roches , où ils entendirent d'épouvantables hurlemens. Mais étant accoutumés à ne s'étonner de rien , ils y envoyèrent quelques braves ; dont ils apprirent bientôt que le bruit venait d'une prodigieuse quantité de loups marins. Ils doublèrent le Cap , qu'ils nommerent *El Aguza* , & continuant de ranger la Côte , ils entrèrent dans un Port , qui reçut d'eux le nom de Sainte-Croix. Déjà la renommée d'un petit nombre d'Etrangers , qui paraissoient , pour la première fois , dans cette mer , s'était répandue dans tous les pays voisins. « On y publiait qu'ils étoient » blancs & barbus , qu'ils ne faisoient de mal à » personne , qu'ils ne dérobaient & ne tuaient » point , qu'ils donnoient libéralement ce qu'ils » avoient , qu'il étoient pieux & humains. » Cette réputation qu'ils ne devoient pas conserver long-

temps , fut d'abord
reprise. Ils n'
Peuples n'ac
reçurent ave
joie.

Plus loin , a
dant quinze j
embarras. Ils
voir aborder
de vue. Les b
leur manquer.
à peine euren
tourés de rade
rafraîchisseme
bois , Pizarre
Alfonse Molin
l'intervalle , le
dans la crainte
ser sur les roc
penser de faire
malheur d'être
mais on le crut
Le vaisseau fu
que , entre Ta
de Truxillo &
puis. Les habi
d'humanité , p
bois & des vi

temps , fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient sur aucune Côte où les Peuples n'accourussent en foule , & ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Plus loin , au Sud , un vent contraire jetta , pendant quinze jours , les Castillans dans le dernier embarras. Ils ne firent que tourner , sans pouvoir aborder à la Côte , qu'ils ne perdaient pas de vue. Les bois & les vivres commençaient à leur manquer. Enfin s'étant approchés du rivage , à peine eurent-ils jetté l'ancre , qu'ils furent entourés de radeaux , chargés de toutes sortes de rafraîchissemens ; mais , comme il fallait aussi du bois , Pizarre fit descendre , avec les Américains , Alfonse Molina , pour leur en faire apporter. Dans l'intervalle , les vagues devinrent si fortes , que , dans la crainte de perdre ses cables & de se briser sur les rochers de la Côte , il ne put se dispenser de faire lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Américains ; mais on le crut en sûreté chez une Nation si douce. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque , entre Tangara & Chimo , lieux où les Villes de Truxillo & San -Miguel ont été fondées depuis. Les habitans de cette Terre marquerent tant d'humanité , par leur empressement à fournir du bois & des vivres , que le matelot nommé *Boca-*

Pérou.

Negra, charmé de leur naturel & de l'abondance du pays, quitta volontairement le bord, & fit dire au Capitaine de ne pas l'attendre, parce qu'il était résolu de demeurer avec de si bonnes gens. Pizarre envoya aussi-tôt à terre, pour s'informer si ce n'était pas quelque artifice des Américains, qui le retenaient peut-être malgré lui; mais La Torre, qu'il avait chargé de cet ordre, lui rapporta que le Matelot s'applaudissait de sa résolution, qu'il était gai & dispos, & que les habitans charmés de l'affection qu'il marquait pour eux, l'avaient mis sur un brancard, & le portaient sur leurs épaules pour le faire voir dans le pays. La Torre avait remarqué des troupeaux de brebis, des terres bien cultivées, quantité de ruisseaux, dont les bords étaient ornés d'arbres fort verts, & toutes les apparences d'une contrée riante & fertile. Les premiers Castillans donnerent le nom d'*ovejas*, à ce qu'on nommait ici *llanos*, parce que ces animaux portent une belle laine, & qu'ils sont doux & domestiques, quoique, par la forme, ils ressemblent moins à des brebis qu'à des chameaux d'une petite espèce.

Pizarre n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la riviere de la Chica, il y prit quelques Américains pour

les instruire & leur montrant sa courtoisie, il leur fit offrir de la nourriture. Les gens, qui le suivaient, promettant de leur faire respecter leurs biens, se faisaient pour eux. Le Nouveau-Monde, nommé Biro, vient, avec qui sous lequel on avait alors de nombreux Espagnols, avaient point de pays Popayan, au Sud des Amazones. Quoique Pizarre & si pénible, il se trouva plus vers la fin de l'Espagne pour le Nouveau-Monde, plus riches habitaient employé, comme reprise communément au-delà de leur moins disposé q

les instruire & s'en faire des interpretes , & bornant sa course à Santa , il céda aux instances de ses gens , qui demandoient leur retour , en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une Région qu'ils reconnoissaient pour la meilleure & la plus riche du Nouveau-Monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer Birou , du nom d'une riviere ; & de-là vient , avec quelque changement , celui de Pérou , sous lequel on a compris plusieurs Etats qui portaient alors des noms différens. Tous les Historiens Espagnols observent que les Américains n'avaient point de général , pour cette vaste étendue de pays , qui est bornée au Nord par le Popayan , au Sud par le Chili , à l'Est par le pays des Amazones , & à l'Ouest par la Mer du Sud.

 Pérou.

Quoique Pizarre n'eut pas fait une route si longue & si pénible , sans en rapporter un peu d'or , il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama , vers la fin de 1526 , qu'il ne l'était en partant d'Espagne pour aller chercher la fortune dans le Nouveau-Monde. Ses Associés , qui avaient été les plus riches habitans de la Castille-d'or , avaient employé , comme lui , tout leur bien à leur entreprise commune , & s'étaient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le Gouverneur paroissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle

Pérou.

expédition, il ne vit point d'autre ressource, pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un voyage à la Cour. Etant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris & ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès, & les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la Couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le Gouvernement du pays qu'il avait découvert, & qu'il espérait de conquérir. Cette faveur lui fut accordée, aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire, qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines & les dangers de la conquête: sur quoi plusieurs Historiens observent avec admiration, que ni Colomb, ni Cortez, ni Vasco-Nugnez, ni Pizarre, ni tant d'autres aventuriers qui procurèrent à l'Etat plus de millions que les Rois d'Espagne n'avaient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sol du Gouvernement, pour les encourager; trop heureux quand, après un succès dont on était charmé de profiter, on leur laissait une partie des avantages qui leur avait été promis, & qu'ils avaient achetés si cher. Tels étaient alors les principes de la Cour d'Espagne. Pizarre, muni des Lettres qui l'établissaient Gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la compagnie de

D
 les trois fre
 grandes vue
 En partan
 gager au mē
 Truxillo, de
 de la Provin
 général, Fran
 delantade; &
 partagé ses tr
 Parentes Roy
 tement, l
 oubliés. Pizar
 l'assurant que
 aux représenta
 veur, & jur
 lantade, si la
 content de ce
 pouvait exige
 lui les moye
 ment la concess
 jamais la bonn
 rions.
 Il se passa q
 équiper un se
 décourageant l
 de peine à s'aff
 & de matelots

ses trois freres , qu'il avait engagés dans ses grandes vues.

Pérou.

En partant pour Panama , il eut le crédit d'engager au même voyage quantité de Volontaires de Truxillo , de Cacerès & de quelques autres lieux de la Province. Outre la qualité de Gouverneur général , François Pizarre avait obtenu celle d'Adelantade ; & , quoique Diégue d'Almagro eût partagé ses travaux , il n'était pas nommé dans les Parentes Royales. On peut juger de son mécontentement , lorsqu'il vit ses intérêts absolument oubliés. Pizarre fit ses efforts pour le consoler , en l'assurant que Sa Majesté n'avait pas eu d'égard aux représentations qu'il lui avait faites en sa faveur , & jura de lui remettre la dignité d'Adelantade , si la Cour y consentait. Almagro parut content de cette satisfaction , parce qu'il n'en pouvait exiger d'autre ; il concerta même avec lui les moyens de faire valoir avantageusement la concession impériale : mais , dès ce jour , jamais la bonne-foi n'eut de part à leurs conventions.

Il se passa quelques mois , avant qu'ils pussent équiper un seul vaisseau. Le souvenir du passé décourageant les plus braves , ils eurent beaucoup de peine à s'associer un juste nombre de guerriers & de matelots déterminés à tenter fortune. Alma-

Pérou.

gro, de son côté, craignant qu'ils ne se rendissent tout-à-fait indépendans de son secours, se hâta d'armer, & trouva le moyen de fournir quelques bâtimens.

Cette petite Flotte mit à la voile au commencement de l'année 1531. Le dessein de François Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de Molina & de Candie lui faisaient espérer de grandes richesses; mais, ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, & de débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la côte par terre. De larges rivières, qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes & chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse & son courage, pour inspirer de la résolution à ses soldats. Il aidait lui-même à nager ceux qui se désaient de leur habileté; il les soutenait, il les conduisait jusqu'à l'autre bord: enfin ils arrivèrent, sans perte, dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer, & presque sous l'Equateur. Outre les vivres, qu'ils y trouverent en abondance, ils y firent un tel butin, que, pour donner une haute opinion de leur entreprise, & faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyèrent deux de leurs vaisseaux, l'un à Panama,

l'autre

à l'autre à Nic
de 30000 ca
ques émera
rent plusieurs
si mal instrui
ils croyaient
diamant &
que les Amé
ils en brisere
fausses, & l
inestimable. C
percevoit qu
prémices, leu
Belalcazar &
avec quelques
Pizarre, sa
Province, qu'
& ne trouva p
il se proposait
se souvenant
vis-à-vis de ce
obligeait de co
sement. La di
que le fond
seaux. Il prit l
ques plates ou
ricains. Le da
ce petit bras d

Tome X.

l'autre à Nicaragua, dont la charge montoit à plus de 30000 castillans d'or. Il s'y trouva aussi quelques émeraudes ; mais les aventuriers en perdirent plusieurs en voulant les essayer. Ils étoient si mal instruits, que, pour faire cas de ces pierres, ils croyoient qu'elles devoient avoir la dureté du diamant & résister au marteau : ainsi, craignant que les Américains ne pensassent à les tromper, ils en brisèrent un grand nombre, qu'ils jugeoient fausses, & leur ignorance leur causa une perte inestimable. Cependant ils ne tarderent pas à s'apercevoir que le butin dont ils avoient envoyé les prémices, leur vaudrait des secours. Les Capitaines Belalcazar & Jean Torrez arriverent à Nicaragua avec quelques gens de pied & de cheval.

Pizarre, sans quitter la Côte, s'avança dans une Province, qu'il nomma *Puerto-viejo*, Port vieux, & ne trouva point d'obstacles à sa marche. De-là il se proposoit d'aller au Port de Tumbes : mais, se souvenant de la petite Isle de *Puna*, qui est vis-à-vis de ce Port, il crut que la prudence l'obligeoit de commencer par s'y faire un établissement. La difficulté n'étoit que d'y passer, parce que le fond y manquoit pour les grands vaisseaux. Il prit le parti de faire construire des barques plates ou dès radeaux, à l'imitation des Américains. Le danger ne fut pas moindre en passant ce petit bras de mer. On découvrit que les guides

 Pérou.

Pérou.

avaient concerté entr'eux de couper les cordes des barques, pour faire périr hommes & chevaux. Pizarre, à qui l'on attribue la découverte de ce complot, donna ordre à tous ses gens d'avoir l'épée nue, & de tenir les yeux constamment attachés sur les guides. Ils arriverent dans l'Isle qui n'a pas moins de cinquante lieues de tour, & les habitans leur ayant demandé la paix, ils crurent leurs vues heureusement remplies; mais dès le même jour, Pizarre fut informé que ces Insulaires avaient des troupes cachées, pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua lui-même, les défit & se saisit du Cacique, ce qui n'empêcha point que le jour suivant, il n'eût à combattre une multitude de nouveaux ennemis: il fut même obligé d'envoyer du secours aux vaisseaux, qui essuyèrent aussi l'attaque d'un grand nombre d'Américains dans leurs barques plates; mais les Espagnols se défendirent avec tant de résolution, qu'après avoir fait ruisseler le sang, ils virent disparaître ceux qui étaient échappés à leur vengeance. Cependant Pizarre perdit quelques soldats, & parmi les blessés, Gonzalez son frere, le fut dangereusement au genou. Le Capitaine Fernand de Soto étant arrivé de Nicaragua quelques heures après l'action, avec un renfort fort considérable d'infanterie & de cavalerie, rien ne pouvait empêcher Pizarre d'exécuter son pro-

LE s cotedes cher dessein; mais , lorsqu'il fut informé que les
chevaux. Insulaires se tenaient autour de l'Isle avec leurs
te de ca marques plates , cachés derrière ces arbres qu'on
s d'avoit appelle *mangles* , & qui ont le pied dans l'eau ,
niment ar la difficulté de les forcer dans cette retraite , lui
ns l'Isle, et prendre la résolution de retourner à la Côte.
de tour Il avait eu le temps d'ailleurs de reconnaître
paix , il que l'air de l'Isle était mal - sain , & l'or qu'il
es ; mais avait trouvé , devenait un nouvel aiguillon
é que ces pour ses gens , qui n'aspiraient qu'à se voir dans
pour maê Tumbes.

Il les atta Les Insulaires de Puna devaient être redouta-
Cacique les aux peuples mêmes du Continent , puisqu'ils
suivant , ils aient dans leurs prisons plus de six cens per-
nouveaux nnes de l'un & de l'autre sexe , qu'ils avaient
du secours is en guerre. Il se trouvait , entres ces prison-
attaque d'un ners , quelques habitans de Tumbes : Pizarre les
urs barque ait tous en liberté ; & , dans le dessein qu'il avait
dirent avec e les gagner par la douceur , il les pria de pren-
ruisseler le e dans leur barque trois de ses gens , qu'il vou-
aient échap it envoyer à leur Cacique. Ils y consentirent ,
zarre perdit is ce fut pour payer. d'une horrible ingratit-
, Gonzale e le bienfait qu'ils venaient de recevoir. A
genou. Le ire furent-ils arrivés dans leur Ville , qu'ils fa-
vé de Nicat tifierent ces trois Députés à leurs Idoles. Fernand
avec un ren oto fut menacé du même sort. Ils s'était mis avec
valerie, rien quelques Américains , sur une autre barque , ac-
ter son pro mpagné d'un seul valet ; & , dans l'empresse-

Pérou.

ment d'arriver à Tumbes, il entra déjà dans la rivière, lorsqu'il fut aperçu de Diégue d'Ague & de Rodrigue Lozan, qui, étant sortis des vaisseaux, se promenaient vers l'embouchure. Ils firent arrêter la barque, sans autre motif que la prudence, puisqu'ils ignoraient encore le nombre des trois autres Espagnols, ils lui conseillèrent de ne pas risquer inutilement sa vie, qu'il aurait perdue, sans doute, par la même raison.

Après cette action, on doit bien juger que les Américains n'étaient pas disposés à fournir des barques pour la descente des troupes. Aussi reçut-on d'eux aucune offre de secours. Pizarre, Fernand & Jean, ses freres, Vincent de Valverde, Soto, & les deux Espagnols dont le conseil lui avait sauvé la vie, furent les seuls qui passerent la nuit à terre : ils la passerent à cheval. Pizarre, ses deux freres & Valverde étaient mouillés, parce que la barque sur laquelle ils étaient venus & que les Espagnols ne savaient gouverner, s'était renversée lorsqu'ils étaient sortis. Fernand demeura au rivage, pour faire débarquer les troupes à mesure qu'elles arrivaient de l'Isle & des vaisseaux. Le Gouverneur ou le Général, titre qu'on donne indifféremment à Pizarre, pour le distinguer de ses freres, se vança pendant ce temps plus de deux lieues de

les terres sans
 é qui ne peu
 découvrit q
 des hauteu
 rencontra le
 do qui le ch
 lerie qui ven
 tipes n'ayan
 former un
 temps d'observ
 Il y passa plu
 le Cacique d
 connaître pou
 présenté su
 aié avec les
 es offres, qui é
 fussent mal ex
 ait passé dan
 s Espagnols co
 pouvait accor
 onse ; & ses
 uaient de men
 en découvri
 rière, & les pr
 es, qu'il était
 tre, irrité de
 l'attaquer. Il
 ques plates,

déjà dans ces terres sans rencontrer un seul homme ; témé-
 re d'Ague qui ne peut recevoir d'excuse dans un Chef ;
 is des va découvrit que les Américains s'étaient retirés
 chure. des hauteurs voisines. A son retour vers la mer ,
 otif que rencontra les Capitaines Mena & Jean de Sal-
 ore le m do qui le cherchoient , à la tête de quelque ca-
 lui conse derie qui venait de débarquer ; & le reste des
 nt sa vi rudes n'ayant pas tardé à prendre terre , il résolut
 a même de former un camp régulier , pour se donner le
 temps d'observer le pays & ses habitans.
 ger que Il y passa plus de trois semaines à faire sollici-
 fournir d te le Cacique d'écouter ses propositions , & de le
 es. Aussi connaître pour ce même Etranger , qui s'était
 rs. Pizarro à présenté sur la Côte. Il lui faisait offrir son
 ent de V amitié avec les mêmes civilités. Mais , soit que
 dont le co ses offres , qui étaient portées par des prisonniers ,
 es seuls eussent mal expliquées , & que le récit de ce qui
 ent à chev ait passé dans l'Isle de Puna , lui fit regarder
 e étaient f les Espagnols comme des brigands , auxquels il
 laquelle e pouvait accorder de confiance , il ne fit aucune
 s ne savai sponse ; & ses gens , dispersés en pelotons , con-
 lorsqu'ils vouaient de menacer tout ce qui sortait du camp.
 rivage , pe a en découvrit un gros de l'autre côté de la
 qu'elles a riere , & les prisonniers jugerent à diverses mar-
 Gouverne es , qu'il était commandé par le Cacique. Pi-
 différemm tre , irrité de son obstination , prit enfin le parti
 s freres , s l'attaquer. Il fit préparer secrètement quelques
 x lieux d quques plates , & passant la riviere à la fin du

 Pérou.

Pérou.

jour, avec deux de ses freres & cinquante cavaliers, il marcha toute la nuit par des chemins fort difficiles. Le matin, à la pointe du jour, se trouvant fort près du camp des Américains, il y fondit avec une impétuosité qui leur ôta la hardiesse de résister. Après les avoir dispersés, ils en tuèrent un grand nombre dans leur fuite; & pendant quinze jours, il ne cessa point de leur faire une cruelle guerre, pour venger du moins le mort des trois Espagnols qu'ils avaient sacrifiés. Le Cacique, effrayé de tant d'hostilités, fit demander enfin la paix, & joignit à ses prieres quelques présents d'or & d'argent. Pizarre partit aussitôt avec la plus grande partie de ses troupes. Il laissa le reste dans le même lieu, sous le commandement d'Antoine de Navarre & d'Alfonce Requena. Pour lui, s'avançant jusqu'à la rivière de *Chicla* à trente lieues de *Tumbez*, il envoya Soto visiter les Peuples qui habitent ses bords, & quelques légères rencontres firent tant d'honneur à ses armes, qu'on lui demanda la paix dans toute l'étendue de cette Province. Il paraît que son dessein avait été de pénétrer jusqu'à *Payta*, & qu'il alla effectivement jusqu'à ce Port; mais quelques Envoyés qu'il reçut de *Cusco*, de la part d'un Prince nommé *Huascar*, qui lui faisait demander du secours contre *Atahualpa* son frere, changèrent tout-d'un-coup ses résolutions. La même

gence de ces Espagnols a dans & de M convient d'e cette querelle *Huayna* c soumis plusieurs domination d lieues, à con Quito avait de le conqué pays lui plus car, son fils de ses enfans Quito, avec trôné, & il e qu'il aime fort qu'il fit à Cuzco & revint que Capitale, où sa mort. En m car, son fils a Provinces qu Royaume de ce pays fût ce père. Il en d fils, dont les a Après sa m

ante cava
emins for
r, se trou
s, il y fon
a hardies
ils en ru
z, pendan
r faite un
ins le mo
sacrifiés. L
it demande
quelques pr
ussi-tôt ave
. Il laissa
nmandeme
Requelm
e de Chic
ya Soto ve
& quelqu
eur à ses a
ans toute l
que son de
yta, & qu
mais quelqu
la part d'
ait demand
ere, chang
La méfinteit

gence de ces deux Princes servit encore mieux les Espagnols au Pérou, que les divisions des Tlascalans & de Motézuma n'avaient fait au Mexique. Il convient d'expliquer en peu de mots l'origine de cette querelle.

Huayna Capac, Souverain de Cusco, avait soumis plusieurs Provinces à son Empire, & sa domination comprenait une étendue de cinq cens lieues, à compter depuis sa Capitale. Le pays de Quito avait ses Souverains particuliers. Il résolut de le conquérir. Cette entreprise lui réussit; & le pays lui plut tant, qu'ayant laissé à Cusco Huascar, son fils aîné, Manco Inca & quelques autres de ses enfans, il se remaria dans le pays de Quito, avec la fille du Souverain qu'il avait détroné, & il eut d'elle un fils nommé *Atahualpa*, qu'il aimait fort tendrement. Pendant un voyage qu'il fit à Cusco, il laissa ce fils sous des Tuteurs. Il revint quelques années après dans sa nouvelle Capitale, où il ne cessa plus de demeurer jusqu'à sa mort. En mourant, il ordonna que l'Inca Huascar, son fils aîné, posséderait ses Etats, avec les Provinces qu'il y avait ajoutées, à la réserve du Royaume de Quito. Il ne voulut pas même que ce pays fût compté entre les Provinces de l'Empire. Il en disposa en faveur d'Atahualpa, son fils, dont les ancêtres maternels l'avaient possédé.

Après sa mort, Atahualpa s'assura de l'armée.

Pérou.

 Pérou.

& des trésors de son Pere. La plus grande partie des richesses d'Huayna Capac était restée à Cusco ; & demeura au pouvoir d'Huascar. Atahualpa se hâta d'envoyer des Ambassadeurs à son aîné pour lui annoncer la mort de leur Pere commun , lui faire hommage & demander la confirmation du testament. Huascar ne goûta point cette disposition. Il répondit , que si son frère voulait lui marquer sa soumission , venir à Cusco , & lui remettre l'armée , il lui ferait un parti convenable à sa naissance ; mais qu'il ne pouvait lui céder la Province de Quito , qui , étant frontiere de son Empire , devait être nécessairement gardée pour sa conservation & sa défense ; il ajouta , que si son frère s'obstinait dans ses prétentions , il marcherait contre lui avec toutes ses forces. La guerre s'engagea ; Atahualpa , après avoir été pris dans une bataille , s'était sauvé de sa prison , & avait fait son frère Huascar prisonnier à son tour.

Telle était la situation des affaires , lorsque les deux freres eurent recours à Pizarre. Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Espagnols. Dans l'idée que la Maison Royale de Cusco était descendue d'un fils du Soleil , ils donnerent la même qualité aux Castillans , & la raison qu'ils en apportaient était fondée sur une tradition fort respectée. Dans les anciens temps , disaient-ils , l'aîné des fils d'un Inca , nommé

D
 Yahuarhuac
 sionomie for
 pays. Ils n'e
 ne passent p
 me , qui s'a
 fort longue
 pieds ; il me
 connu au je
 ralement rép
 qui avaient
 vertes , & d
 voir en eux
 Garcilasso fa
 plirent Atahu
 tage de se dé
 riers inconnu
 le venger de
 tre la Nation
 La députa
 de Payra , le
 de quelle im
 se hâta de r
 sées à Tumb
 à jeter , sur
 d'une Ville ,
 lait que les v
 nama , comm
 uns , trouva

Yahuarhuacar, avait vu un fantôme d'une physionomie fort différente de celle des habitans du pays. Ils n'ont point de barbe, & leurs habits ne passent pas le genou: au contraire, ce fantôme, qui s'appellait *Viracocha*, portait une barbe fort longue, & sa robe lui descendait jusqu'aux pieds; il menait d'ailleurs en lesse un animal inconnu au jeune Prince. Cette fable était si généralement répandue, qu'à l'arrivée des Espagnols, qui avaient de grandes barbes, les jambes couvertes, & des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'Inca, *Viracocha*, fils du Soleil. *Garcilasso* fait entendre que ces impressions remplirent *Atahualpa* de frayeur, & lui ôtèrent le courage de se défendre, en lui persuadant que les guerriers inconnus étaient envoyés par le Soleil, pour le venger de mille offenses qui l'avaient irrité contre la Nation.

Pérou.

La députation d'*Huascar* étant arrivée au Port de *Payta*, le Gouverneur, qui reconnut aussitôt de quelle importance elle était pour ses desseins; se hâta de rappeler les troupes qu'il avait laissées à *Tumbez*, & s'occupa jusqu'à leur arrivée, à jeter, sur la rivière de *Payta*, les fondemens d'une Ville, qu'il nomma *Saint-Michel*. Il voulait que les vaisseaux, qui lui viendraient de *Panama*, comme il lui en était déjà venu quelques-uns, trouvaient une retraite sûre à leur arrivée.

du pays, des vases, des coupes, des plats & des bassins d'or & d'argent, quantité de turquoises & d'émeraudes. L'abondance & l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols que le Prince qui les envoyait, devait posséder d'immenses trésors. Ils en conclurent qu'il était alarmé du traitement qu'on avait fait aux habitans de Puna & de Tumbez, & cette conjecture était juste; mais ils ignoraient encore que les Peuples les regardant comme fils du Soleil, & comme exécuteurs de ses vengeances, y mêlaient un motif de Religion, & que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes, qu'ils pouvaient envelopper aisément, mais d'apaiser la colere du Soleil qu'ils adoraient, & qu'ils croyaient irrité contre eux.

Pizarre n'avait pour interprete qu'un jeune Américain de Puna, qui ne savait guères ni la langue de Cusco, qui était celle de la Cour, ni celle des Espagnols. Quoique baptisé sous le nom de *Philippe*, d'où lui vient celui de *Philippillo*, il était fort mal instruit des mystères de la Religion. Enfin ne sachant que le jargon de son Isle, où l'on doit même supposer qu'il était né dans la lie du Peuple, il ne put rendre exactement le discours de l'Inca. Aussi les Espagnols ne demeurèrent ils pas fort éclaircis après son départ. Ils délibérèrent sur le jugement qu'ils devaient porter

Pérou.

Pérou.

de cette démarche ; les uns jugerent que plus les présens étaient riches ; plus ils devaient inspirer de défiance, & que c'était peut-être une amorce pour les faire donner dans quelque piège ; d'autres penserent qu'il ne fallait pas juger si mal des intentions d'un si grand Prince ; que, sans négliger de justes précautions, on devait employer toutes les voies pacifiques, avant que d'en venir à la guerre, & que l'obscurité qu'on trouvait dans les termes de l'Inca n'était peut-être que dans l'explication de l'Interprete. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamalca, où l'on espérait toujours de trouver le Prince. Dans tous les lieux du passage, l'accueil des habitans fut magnifique. Ils apportaient diverses sortes de viandes & de liqueurs, & l'on remarquait de toutes parts, qu'ils n'avaient rien épargné pour les préparatifs. Ayant observé que les chevaux mâchaient leur frein, ils s'imaginèrent que ces animaux extraordinaires se nourrissaient de métaux : ils allaient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance & les leur présentaient. Les Espagnols, comme on se l'imagine, se garderent bien de les détromper.

Pour répondre à la députation du Prince, le Gouverneur lui envoya Fernand, un de ses freres, & Soto. Ils ne le trouverent point dans la Ville de Caxamalca. L'espérance d'affermir sa domination le retenait successivement en d'autres

lieux, occ
entre ses
partisans
que cet en
mémoire
ticulier de
du Soleil,
à ce titre.
Officiers,
conduisit à
Prince étai
proche. En
gens de gu
Soto qui ne
sein, poust
cier qui les
terent, au
respecter,
sentir à la
L'Officier P
espèce d'ad
Palais avec
vénération.

Ils furent
de toutes pa
Il se leva po
Viracocha ;
On leur pré

lieux , occupé à faire égorger tout ce qui tombait entre ses mains , de la Famille Royale & des partisans de son Frere. On ne saurait désavouer que cet emportement sanguinaire n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le *Curaca* , ou Seigneur particulier de la Ville , avait ordre de recevoir le fils du Soleil , avec toute la distinction qu'on devait à ce titre. Il envoya au - devant d'eux quelques Officiers , & arrivant bientôt lui-même , il les conduisit à quelque distance , vers un Palais où le Prince était revenu , sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la plaine , ils virent des gens de guerre , envoyés pour leur faire honneur. Soto qui ne pouvait deviner quel était leur dessein , poussa son cheval à toute bride vers l'Officier qui les commandait. Les Américains s'écartèrent , autant parce qu'ils avaient ordre de les respecter , que par la crainte qu'ils devaient ressentir à la première vue d'un cheval en course. L'Officier Péruvien leur fit un salut , qui était une espèce d'adoration , & les accompagna jusqu'au Palais avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'Inca était assis sur un siège d'or. Il se leva pour les embrasser , & leur dit : *Capac Viracocha ; soyez les bien-venus dans mes Etats.* On leur présenta des sièges d'or ; & l'Inca se tour-

 Pérou.

Pérou.

nant vêts quelques Seigneurs Américains , qui étaient près de lui : « Vous voyez , leur dit-il , » la figure & l'habit de notre Dieu Viracocha , » tels que notre prédécesseur l'Inca Yahuarhuacar » a voulu qu'ils fussent représentés dans une statue » de pierre. » Deux Princesses , d'une grande beauté , présentèrent des liqueurs , & ces rafraîchissemens furent suivis d'un festin. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment. Il parla des deux Puissances , le Pape & l'Empereur , qui concouraient à tirer les Américains de l'esclavage du Démon. Pouvait-il se flatter , remarque l'Historien , de faire entendre , par un discours de quelques lignes , des matieres si nouvelles à cette Nation? Philippillo , qui n'y entendait pas beaucoup plus que l'Inca même , lui en donna une explication à laquelle le Prince ne comprit rien. Il y répondit néanmoins par un discours très-raisonnable , dans lequel il recommandait ses Sujets à la générosité des fils du Soleil. Rien de plus pathétique que ce que Garcilasso lui fait dire en faveur de ses Peuples ; ses Officiers en furent touchés , & ne purent retenir leurs larmes. Il promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur Chef. Ils se retirèrent plus charmés des richesses qu'ils avaient vues , que sensibles à l'opinion qu'on avait d'eux.

Le Gouverneur , apprenant que le Prince

devenait ven
chevaux , c
en trois C
donna pou
Soto & Be
vieux mur ,
ricains ; &
moutrant t
à la tête de
hommes , de
ordre , il n
qui venait av
d'Atahualpa
heures à fair
les principau
guerre étaien
mille homme
vant-garde ,
côtés. Le qua
eur ordre de
Atahualpa
miers , & , v
à ses Officier
des Dieux ;
« il faut au c
« paissent. » E
verde marcha
une main , &

devoir venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, dont toute la cavalerie était composée, en trois Compagnies de vingt chacune. Il leur donna pour Commandans, Fernand Pizarre, Soto & Belalcazar, qui se rangerent derriere un vieux mur, pour n'être pas vus d'abord des Américains, & leur causer plus de surprise, en se montrant tout-d'un-coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent hommes, dont il fit un bataillon; &, dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un Prince qui venait avec des troupes nombreuses. La marche d'Atahualpa fut si lente, qu'il employa quatre heures à faire une lieue. Il avait autour de lui les principaux Seigneurs de la Cour. Ses gens de guerre étaient rangés en quatre Corps, de huit mille hommes, dont le premier composait l'avant-garde, & deux autres marchaient à ses côtés. Le quatrième, qui faisait l'arriere-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Atahualpa, s'étant avancé avec ses trois premiers, &, voyant les Espagnols en bataille, dit à ses Officiers : « Ces gens sont les Messagers des Dieux; gardons-nous bien de les offenser; il faut au contraire que nos civilités les appaisent. » En même-temps, Vincent de Valverde marcha vers lui, une Croix de bois dans une main, & son Bréviaire dans l'autre. Ses

Pérou.

Pérou.

cheveux coupés en couronne, étonnerent l'Inca qui, pour ne pas manquer à ce qui lui était dû, voulut savoir, de quelques Américains familiers avec les Espagnols, quelle était sa condition. Ils lui dirent que c'était un Messager de Pachacamac. Valverde ayant demandé & obtenu la permission de parler, commença un assez long discours, divisé en deux parties, que Garcilasso nous a conservé. Son exorde roule sur la nécessité de la Foi Catholique : il passe ensuite à la Trinité, aux châtimens, & aux récompenses d'une autre vie, à la Création, à la chute d'Adam, dans laquelle toute sa race est comprise à l'exception de Jésus-Christ. Il parle de la naissance de l'Homme-Dieu, de sa mort pour la rédemption des hommes, de sa Résurrection des Apôtres, enfin de la primauté de Saint-Pierre. Dans la seconde partie, il dit que le Pape Successeur de Saint-Pierre, informé de l'idolâtrie des Américains, & voulant les attirer à la connaissance du vrai Dieu, a chargé l'Empereur Charles, Monarque de toute la terre, d'envoyer son Lieutenant, pour les soumettre, & les faire entrer volontairement ou de force dans la seule bonne voie, qui est celle qu'on leur vient annoncer. Il apporte l'exemple du Mexique & d'autres Pays. Enfin il déclare à l'Inca que s'il s'endurcit contre l'Évangile, il périra comme Pharaon. Cette foule de Mystères, présentée

rapidement

D
 rapidement
 enter beauco
 & l'ignoranc
 mettre plus
 bien trouvé d
 ravager so
 comprit bien
 de Cusco, do
 dans la crainte
 la fit, ou du
 us commune.
 d'autres la ra
 fait une é
 enlant
 confère
 Général pou
 monterent
 couvert une
 de pierres p
 Leur audac
 se disposai
 Inca défendit
 ités. Valverde
 ment du fié
 ller, &, dans
 croix & son
 ever : ensuite
 ur cria de ne
 Tome XI.

l'Inca, rapidement & sans préparation, ne devait pas
 être beaucoup de lumière dans l'esprit du Prince;
 & l'ignorance de l'Interprete n'y pouvait gueres
 mettre plus de clarté. Atahualpa, qui n'y avait
 rien trouvé d'intelligible pour lui, que la menace
 de ravager son pays, fit un profond soupir. Il
 comprit bien que l'Interprete savait mal la langue
 de Cusco, dont il s'était servi pour lui parler; &
 dans la crainte qu'il n'altérât de même sa réponse,
 la fit, ou du moins il l'expliqua dans une langue
 plus commune. Cette réponse, telle que Garcilasso
 & d'autres la rapportent, marque assez que Philipillo
 n'a fait une étrange explication de nos Mysteres:
 voyant les Espagnols, ennuyés d'une si
 longue conférence, n'attendirent point les ordres
 du Général pour quitter leurs rangs, & quelques-
 uns monterent sur une petite tour, où ils avaient
 découvert une Idole enrichie de plaques d'or
 & de pierres précieuses, qu'ils se mirent à pil-
 ler. Leur audace irrita les Péruviens, & la plu-
 part se disposaient à punir ce sacrilège; mais
 l'Inca défendit que les Espagnols fussent mal-
 traités. Valverde, alarmé du bruit, se leva brus-
 quement du siège qu'on lui avoit donné pour
 parler, & dans ce mouvement, il laissa tomber
 son croix & son bréviaire. Il se baissa pour les
 lever: ensuite, courant vers les Espagnols, il
 cria de ne faire aucun mal aux Américains.

Pérou.

Pérou.

Sa courûe & ses cris furent mal expliqués, & passerent au contraire pour une exhortation à la vengeance. On fondit de tout côté sur les Américains; &, ce qui est bien remarquable, c'est que malgré une attaque si furieuse, l'ordre qu'avaient donné Atahualpa, de ne pas frapper les Espagnols, fut généralement observé. Cent soixante Espagnols enveloppés par une armée, n'eurent ni mort ni blessé, à la réserve du Gouverneur qu'un de ses propres soldats blessa légèrement à la main. Ils ne trouverent aucune sorte de résistance. Les Péruviens se contenterent d'entourer la litiere du Prince pour empêcher qu'elle ne fût renversée. Mais le Gouverneur s'étant fait jour jusqu'à la litiere, prit Atahualpa par la manche de sa robe, tomba & l'entraîna sur lui. Les Sujets de ce malheureux Prince, le voyant au pouvoir des Espagnols, ne penserent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte pour les dérober à la fureur de leurs ennemis. Il y en eut plus de trois mille cinq cens passés au fil de l'épée. Des enfans, des vieillards, des femmes, que la curiosité avaient attirés à ce spectacle, furent étouffés au nombre de plus de quinze cens, par la foule des fuyards. Près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille, qui se renversa sur eux. Cette boucherie dura jusqu'

D
la fin du j
garde, nom
& voyant u
élevé, un l
vertir lorsqu
que son maître
son secours
mandair, la ro
deux cens cinc
Tel est le
supçonner de
atriotes. Il co
arate, Histori
ualpa avait pr
opper les Espa
terminer tous
rentes, rappo
aucune partialit
Milanais, qui, voy
et événement, a
Espagnols & Péru
ité, qu'on ne pe
onnant dans les
traducteur. L'im
s détails. « Cepe
velles au Roi Ata

(a) Prononciation

la fin du jour. Le Commandant de l'arrière-garde, nommé *Ruminagui*, entendant le bruit & voyant un Espagnol précipiter d'un lieu élevé, un Péruvien qu'on y avait mis pour avertir lorsqu'il serait temps d'avancer, conclut que son maître était défait; &, loin de marcher à son secours, il prit avec le corps qu'il commandait, la route de Quito, qui était à plus de deux cens cinquante lieues du champ de bataille. Tel est le récit de Garcilasso. On peut le soupçonner de favoriser les Péruviens ses compatriotes. Il contredit évidemment le récit de Barate, Historien Espagnol, qui assure qu'Atahualpa avait pris ses mesures pour faire envelopper les Espagnols à un certain signal & les exterminer tous. Entre ces deux versions si différentes, rapportons en une, qui n'est suspecte d'aucune partialité: c'est celle de Jérôme Benzoni, Milanais, qui, voyageant au Pérou peu d'années après cet événement, avait connu la plupart des acteurs Espagnols & Péruviens. Son récit porte un air de vérité, qu'on ne peut mieux lui conserver, qu'en le donnant dans les termes de *Chauveton*, son vieux traducteur. L'importance de l'événement permet des détails. « Cependant il venait nouvelles sur nouvelles au Roi Atabaliba (a), comme les Chrétiens

Pérou.

(a) Prononciation corrompue d'*Atahualpa*.

Pérou.

» s'avançaient. On lui donnait à entendre qu'ils
 » étaient en petit nombre, las, & qu'ils ne pouvaient
 » cheminer, s'ils n'étaient montés sur de grands
 » Daces, (ils appellent ainsi les chevaux en ce
 » pays-là). Quand il ouït cela, il se mit à rire
 » de ces barbus; & cependant il renvoya d'autres
 » Ambassadeurs vers les Espagnols, leur dire
 » que s'ils aimaient la vie, ils se donnaissent
 » bien garde de passer plus avant. Pizarre leur
 » répondit qu'il ny avait remède, & qu'il fallait
 » qu'il vit la grandeur & magnificence de sa
 » Majesté, avec honneur & révérence, toutes
 » fois, qu'à si grand Seigneur appartenait; &
 » quant & quant fait doubler le pas à ses gens
 » & pique lui-même. Comme il approchait de
 » Cassiamalca, il envoie quelques Capitaines &
 » Chevaux-légers devant pour reconnaître un
 » peu l'état & la contenance du Roi, lequel
 » s'était retiré à demi-lieue delà, pour la venue
 » des Etrangers. Ces Capitaines Espagnols
 » comme ils furent à la vue des Gens du Roi
 » commencerent à manier leurs Chevaux, les
 » faire passer & voltiger devant eux, dont les
 » pources Américains étaient aussi ébahis que s'ils
 » eussent vu quelques monstres tout nouveaux.
 » Mais le Roi n'en fit point d'autre semblant
 » ni ne changea sa contenance pour cela, ainsi
 » se courrouça seulement du peu de respect

» révérence
 » Majesté.
 » entendre
 » du Colc
 » était ven
 » du Pape
 » avoir son
 » Majesté
 » malca,
 » que le C
 » que puis
 » Attabalib
 » tout cela,
 » sortit de
 » Fernan
 » avec si co
 » de la ric
 » Cour &
 » en fit au
 » pagnols
 » réponse &
 » somme,
 » s'ir point
 » résolution
 » rent tout
 » mettre le
 » rager, le
 » douter q

»révérence que ces barbus avaient porté à Sa
 »Majesté. Fernand Pizarre, qui étoit là, lui fit Pérou.
 »entendre, par truchement, qu'il étoit le frere
 »du Colonel de l'armée des Espagnols, lequel
 »étoit venu là de Castille, par commandement
 »du Pape & de l'Empereur, qui desiraient
 »avoir son alliance. Et pourtant qu'il plût à Sa
 »Majesté s'en venir jusqu'en la ville de Cassia-
 »malca, pour entendre là de grandes choses
 »que le Colonel avait charge de lui dire, &
 »que puis après il s'en retournerait en son pays.
 »Attabaliba, répondit en deux mots, qu'il ferait
 »tout cela, moyennant que l'autre se retirât &
 »sortît de son pays.»

« Fernand Pizarre s'en retourna vers ses gens
 »avec si courte réponse; bien ébahi, au reste
 »de la richesse & magnificence superbe de la
 »Cour & du train de ce Roi Attabaliba, &
 »en fit aussi émerveiller beaucoup d'autres Es-
 »pagnols quand il le leur conta. Quant à la
 »réponse & volonté du Roi, il leur dit en
 »somme, qu'il en étoit là résolu de ne souf-
 »frire point de gens barbus en son pays. Cette
 »résolution entendue, les Capitaines employe-
 »rent toute cette nuit là à préparer armes,
 »mettre leurs gens en ordre, & les encou-
 »rager, leur montrant qu'il ne falloit point
 »douter que la victoire ne fût à eux; que

Pérou.

» c'étaient pources bêtes à qui ils avoient
 » combattre, & qu'au premier ronfler des che-
 » vaux, ils les verraient fuir comme un trou-
 » peau de moutons. Quand tous les rangs furent
 » dressés, & quelques pièces d'artillerie bra-
 » quées droit contre les portes du Palais où
 » devait entrer Attabaliba; François Pizarre dé-
 » fendit à ses gens que nul ne se bougeât, ni
 » ne tirât avant que le signal fût donné.

« Le jour venu, voici arriver le Roi Atta-
 » baliba, avec plus de vingt-cinq mille Améri-
 » cains, que l'on portait en triomphe sur les
 » épaules, acôûtré de belles plumes de toute
 » couleur, avec force pendans & joyaux d'or,
 » vêtu d'une camisole sans manches; les parties
 » naturelles couvertes d'une bande de coton,
 » avec un floquet rouge de fine laine, qui lui
 » pendait sur la joue gauche, & lui ombrageait
 » les sourcils, & une belle paire d'escar-
 » pins aux pieds, presque faits à l'apostolique.
 » En tel équipage Attabaliba fit son entrée triom-
 » phante dedans la Ville de Cassiamalca, ne
 » plus ne moins qu'en pleine paix; jusqu'à ce
 » qu'il arriva au Palais, là où il devait donner
 » audience à l'ambassade de ces barbus. »

« Pendant toute cette magnificence il y eut
 » un Jacobin, nommé frere Vincent de Van-
 » verde, lequel fendant la presse, fit tant qu'il

D
 » s'approcha
 » viaire à l
 » Roi fut de
 » Théologien
 » ment, con
 » par le co
 » de l'Empe
 » l'autorité
 » veur Jésus
 » Pays-là ja
 » voyer per
 » prêcher &
 » ser leurs fa
 » & quant e
 » Bréviaire,
 » & que c'é
 » choses de
 » grand serm
 » & Eve, d
 » chute; &
 » descendu
 » tre d'une
 » la Croix,
 » demption
 » monté au
 » résurrectio
 » Jésus-Christ
 » Saint-Pierre

s'approcha du Roi, avec une Croix & un Bré-
 viaire à la main, *cuidant peut-être que ce*
Roi fut devenu, en un instant, quelque grand
Théologien : & lui fit entendre par un truche-
 ment, comme il était venu vers son Excellence
 par le commandement de la Sacrée Majesté
 de l'Empereur, son Souverain Seigneur, avec
 l'autorité du Pape de Rome, Vicaire du Sau-
 veur Jésus-Christ; lequel lui avait donné ces
 Pays-là jadis inconnus, à la charge d'y en-
 voyer personnes dignes & de savoir, pour y
 prêcher & publier son Saint nom, & en chas-
 ser leurs fausses & damnables erreurs. Et quant
 & quant en disant cela, lui va montrer son
 Bréviaire, disant que c'était là la loi de Dieu;
 & que c'était ce Dieu-là qui avait créé toutes
 choses de rien, & sur cela lui va faire un
 grand sermon, en commençant depuis Adam
 & Eve, de la création de l'homme & de sa
 chute; & comme depuis Jésus-Christ était
 descendu du Ciel, & avait pris chair au ven-
 tre d'une Vierge; puis, qu'il était mort en
 la Croix, & ressuscité des morts pour la ré-
 demption du Genre-humain, & finalement
 monté au Ciel. De-là il vint à parler de la
 résurrection & de la vie éternelle; & comme
 Jésus-Christ avait laissé son Eglise en garde à
 Saint-Pierre, son premier Vicaire, & consé-

Pétou.

Pérou.

» quemment à ses successeurs ; sur quoi il n'ou
 » blia pas à prouver l'autorité du Pape, fina
 » lement lui faisant la puissance du Roi d'Es
 » pagne la plus grande qu'il pouvait, l'appel
 » lant grand Empereur & Monarque du Monde,
 » il conclut qu'il se devait faire son ami & son
 » tributaire, se soumettant à la Religion Chré
 » tienne & renonçant à ses faux Dieux. : & dit
 » que s'il ne le faisait pas de bon gré, qu'on
 » lui ferait bien faire par force. »

« Le Roi, ayant entendu tout cela depuis un
 » bout jusqu'à l'autre, fit réponse : Que quant
 » à lui, il serait volontiers ami de ce Monar
 » que du Monde, mais qu'il ne lui semblait pas
 » advis qu'un Roi libre, comme lui, dût payer
 » tribut à celui qu'il ne vit jamais, & au reste
 » que le Pape devait bien être quelque grand
 » fat, de donner ainsi libéralement ce qui n'était
 » pas à lui. Quant à ce fait de la Religion, il
 » dit tout net, qu'il ne lairrait jamais la sienne,
 » & que si les Chrétiens croyaient en un Jésus
 » Christ qui était mort en croix, que lui croyait
 » au Soleil qui ne mourrait jamais. De-là il
 » vint à demander au Moine, comment il savait
 » que le Dieu des Chrétiens eût fait le monde
 » de rien, & qu'il fût mort en croix ? le Moine
 » lui répondit que ce livre-là le disait : &
 » quant & quant, lui présente son Bréviaire.

» Attabaliba
 » côté & c
 » livre ne r
 » en disant c
 » Le Moine
 » vers ses g
 » amis : veng
 » il a mépri
 » tuez-moi
 » ainsi aux p
 » Adonc F
 » gnes & ha
 » avait propo
 » joua, pour
 » ricains, &
 » vantés de c
 » vaux avec f
 » & un bruit
 » qui les mir
 » à l'heure m
 » aux armes,
 » & font une
 » Américains,
 » coup de la
 » chevaux &
 » tranchantes,
 » sens de se c
 » sauver ; & s

Attabaliba prend ce livre, & le regarde de
 côté & d'autre : puis se prenant à rire : ce
 livre ne me dit rien de tout cela, dit-il, &
 en disant cela, vous jette le Bréviaire par terre.
 Le Moine ramasse son livre, & s'en va criant
 vers ses gens tant qu'il put : vengeance, mes
 amis : vengeance, Chrétiens : voyez-vous comme
 il a méprisé & jetté les Evangiles par terre ?
 tuez-moi ces chiens mécréans, qui foulent
 ainsi aux pieds la loi de Dieu. »

Pérou.

Adonc François Pizarre fit arborer les ensei-
 gnes & hausser le signal du combat comme il
 avait proposé. Quant & quant toute l'artillerie
 joua, pour commencer par étonner les Amé-
 ricains, & comme ils étaient déjà fort épou-
 vantés de ce tonnerre, voici arriver les che-
 vaux avec force sonnettes au cou & aux jambes,
 & un bruit mêlé de trompettes & de tambours,
 qui les mirent du tout hors de sens. Et tout
 à l'heure même, les Espagnols mettant la main
 aux armes, donnent dedans, frappent dessus
 & font une horrible boucherie de ces pures
 Américains, qui furent si étourdis tout en un
 coup de la foudre des canons, de la furie des
 chevaux & des grands coups de ces lames
 tranchantes, qu'ils n'eurent onc le cœur, ni le
 sens de se défendre, ains ne penserent qu'à se
 sauver ; & s'enfuirent en si grand désordre,

Pérou.

» s'embarassant & se renversant les uns sur les
 » autres , qu'ils donnerent beau loisir aux Es-
 » pagnols de chamailler sur eux tout à leur
 » aise. Ainsi , la victoire ne leut coûta gueres.

» Quand les gens de cheval eurent ainsi
 » écarté les uns & renversé les autres à grands
 » coups de lances & de coutelas , voici François
 » Pizarre avec toute l'infanterie , qui vint après
 » & tite tout droit vers la part où était le Roi ,
 » lequel avait beaucoup d'Américains autour de
 » soi , mais si étonnés , qu'il n'y en avait pas
 » un qui se mît en défense. Les Espagnols n'a-
 » vaient autre chose à faire qu'à tuer , & à me-
 » sure que ces Américains tombaient , le che-
 » min se faisait jusqu'à ce qu'ils approcherent tout
 » auprès de la personne d'Attabaliba. Ce fut à
 » qui le prendrait le premier ; & mes Espagnols
 » de charger sur ces pources Pérussins qui le
 » portaient , pour le faire tomber en bas ; si
 » branlait déjà fort la porttoire , là où il était
 » élevé ; quand voici François Pizarre lui-même ,
 » qui s'approche , & vous attire Attabaliba si
 » rudement par sa camifole , qu'il l'amene quant
 » & quant. En cette façon se laissa prendre le
 » pource Roi Attabaliba & se rendit , sans qu'il
 » y mourût ni fût blessé aucun Espagnol , ex-
 » cepté Pizarre ; parce que , quand il voulut
 » prendre le Roi , il y eut un Soudard qui

» le blessa
 » Américain
 » Fernan
 » jour ave
 » par-tout
 » les taillai
 » Quand au
 » il ne cess
 » faire du
 » leur conse
 » ne s'amuse
 » dans , de
 » Les Espag
 » victoire su
 » si bon na
 » la nuit , q
 » mener une
 » Les Espag
 » le camp d'A
 » quantité surp
 » des tentes fo
 » des meubles
 » selle d'or du
 » Plus de cinq
 » ment entre l
 » verneur de le
 » sa rançon de
 » alors , jusqu'à

» le bleffa en la main , pensant frapper un
» Américain.

—————
Pérou.

» Fernand Pizarre ne cessa de courir tout ce
» jour avec la cavalerie après les fuyans ; &
» par-tout où il trouvait des Américains , il
» les taillait en pièces , sans en épargner un seul.
» Quand au Moine qui avait commencé le jeu ,
» il ne cessa , tant que le carnage dura , de
» faire du Capitaine , & d'animer les Soudards ,
» leur conseillant de ne jouer que de l'estoc , &
» ne s'amuser à tirer des taillades & coups fen-
» dans , de peur qu'ils ne rompiissent leurs épées.
» Les Espagnols ayant gagné une si sanglante
» victoire sur cette pource & misérable Gent , à
» si bon marché , ne firent autre chose toute
» la nuit , que danser , ivrogner , paillarder , &
» mener une fête désespérée. »

Les Espagnols allèrent piller , le lendemain ;
le camp d'Atahualpa , où ils trouverent une
quantité surprenante de vases d'or & d'argent ,
des tentes fort riches , des étoffes , des habits &
des meubles d'un prix inestimable. La seule vais-
selle d'or du Roi valait soixante mille pistoles.
Plus de cinq mille femmes se remirent volontaire-
ment entre leurs mains. Atahualpa supplia le Gou-
verneur de le traiter généreusement , & proposa pour
sa rançon de remplir d'or une salle où ils étaient
alors , jusqu'à la hauteur où son bras pouvait attein-

Pérou.

dre ; & l'on fit, autour de la salle, une marque à la même hauteur. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il serait impossible aux Vainqueurs de tout emporter. Cette offre fut acceptée ; & bientôt on ne vit plus, dans les campagnes, que des Péruviens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportaient de toutes parts. Mais, comme il fallait le rassembler des extrémités de l'Empire, les Espagnols trouverent qu'on ne répondait point à leur impatience, & commencerent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualpa, qui crut s'appercevoir du mécontentement, dit à Pizarre que la Ville de Cusco étant à deux cens lieues, & les chemins fort difficiles, il n'était pas surprenant que ceux qu'il avait chargés de ses ordres tardassent à revenir ; mais que s'il voulait y envoyer lui-même deux de ses gens, ils verraient, de leurs propres yeux, qu'il était en état de remplir sa promesse : &, voyant balancer les Espagnols sur le danger d'une si longue route, il leur dit, en riant, : « Que craignez-vous ? Vous me tenez ici dans les fers, moi, mes femmes, mes enfans, mes freres ; ne sommes-nous pas des ôtages suffisans ? » Soto & Pierre de Varco s'offrirent enfin pour cette course, & l'Inca voulut qu'ils fissent le Voyage dans une de ses litieres, afin qu'ils fussent plus respectés.

A quel
 contrent
 duisaient p
 heureux P
 voyait dans
 & les deu
 tion de l'
 Général Pi
 tice à l'éga
 instruire d
 vives de l'
 retourner v
 dans ses im
 se déclarer
 plir d'or la
 jusqu'à la l
 la hauteur
 ce qui était
 » sera oblig
 » de dépou
 » enlever le
 » revêtu ; &
 » les trésor
 » pere. » En
 il les avait
 n'était conn
 avait fait r
 » office.

À quelques journées de Caxamalca, ils rencontrèrent un corps de ses troupes, qui conduisaient prisonnier son frere Huascar. Ce malheureux Prince, apprenant qui étaient ceux qu'il voyait dans des litières, souhaita de leur parler, & les deux Espagnols l'ayant assuré que l'intention de l'Empereur leur Maître, & celle du Général Pizarre, était de faire observer la justice à l'égard des Américains, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son frere, & les pria de retourner vers le Général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que si Pizarre voulait se déclarer en sa faveur, il s'engageait à remplir d'or la salle de Caxamalca, non-seulement jusqu'à la ligne qu'on avait marquée, qui était à la hauteur d'un homme, mais jusqu'à la voûte, ce qui était le triple de plus. « Atahualpa, dit-il, sera obligé, pour exécuter son engagement, de dépouiller le Temple de Cusco, en faisant enlever les plaques d'or & d'argent dont il est revêtu; & moi, j'ai dans ma puissance tous les trésors & toutes les pierreries de mon pere. » En effet, les ayant reçus par héritage, il les avait cachés sous terre, dans un lieu qui n'était connu de personne; & Zarate assure qu'il avait fait tuer ceux qu'il avait employés à cet office.

Pérou.

Vérou.

Les deux Capitaines avaient leurs ordres, auxquels ils n'osèrent manquer, pour retourner sur leurs pas. D'un autre côté, de fidèles serviteurs d'Atahualpa, croyant sa délivrance prochaine, & regardant les offres de son frere comme un obstacle à son rétablissement, lui donnerent avis de cette explication. Il jugea, comme eux, qu'il lui était fort important que le Gouverneur n'en fût pas informé. Mais, avant que de suivre les inspirations d'une barbare politique, il voulut essayer comment les Espagnols prendraient la mort de son frere. Il feignit une extrême affliction; &, lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il déclara tristement que ses gens le voyant dans les chaînes, & jugeant qu'Huascar profiterait de l'occasion pour se délivrer des siennes, avaient ôté la vie à ce cher frere, dont il n'avait jamais souhaité la perte, & qu'il regrettait amerement. Pizarre donna dans le piège, & ne pensa qu'à le consoler, jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Mais Atahualpa n'eut rien de plus pressé que d'ordonner la mort de son frere; & cet ordre fut exécuté si promptement qu'il fut difficile de vérifier si ses fausses plaintes avaient précédé ce meurtre. On rapporte que le malheureux Huascar dit en mourant: « Je n'ai pas régné long-temps; mais le traître, qui dispose

D
 de ma v
 » jet, n'au
 espèce de p
 rappella au
 de Hayna C
 que les Inc
 inspirés par
 Pendant
 Voyage, I
 avec une pa
 les Province
 pris vers Pa
 Caxamalca,
 cucho, un
 Inca, qui
 frere, de
 très-grande
 fort facile,
 de Pachacama
 de richesses,
 Peruvien
 Culicuchima
 Atahualpa,
 armée assez
 le venir voir
 orgueil ou pa
 l'aller trouver

de ma vie , quoiqu'il ne soit que mon Sujet , n'aura pas un plus long règne. » Cette espèce de prédiction , qui fut bientôt accomplie , rappella aux Péruviens celle qu'on a rapportée de Hayna Capac , & les confirma dans l'opinion que les Incas étaient les vrais fils du Soleil , & inspirés par la Divinité.

Pérou.

Pendant que Soto & Varco continuaient leur Voyage , le Gouverneur envoya son frere , avec une partie de la cavalerie , pour découvrir les Provinces intérieures. Ce détachement , ayant pris vers Pachacama , qui est à cent lieues de Caxamalca , rencontra , dans le pays de Guamacucho , un frere d'Atahualpa , nommé *Illescas Inca* , qui conduisait , pour la rançon de son frere , deux ou trois millions en or , avec une très-grande quantité d'argent. Après une marche fort difficile , Fernand Pizarre arriva dans la Ville de Pachacama , où il trouva un Temple rempli de richesses , dont il enleva une partie ; & les Péruviens porterent le reste pour la rançon. Culicuchima , l'un des deux Généraux d'Atahualpa , était dans le pays avec une armée assez nombreuse. Fernand le fit prier de le venir voir ; & l'Américain l'ayant refusé par orgueil ou par crainte , il ne fit pas difficulté de l'aller trouver lui-même au milieu de son armée ,

Pérou.

où il prit tant d'ascendant sur lui, qu'il l'engagea non-seulement à congédier ses troupes, mais à le suivre jusqu'à Caxamalca. On reproche cette hardiesse à Don Fernand, comme une témérité dont il y avait peu de fruit à recueillir. Cependant elle lui réussit avec tant de bonheur, qu'ayant pris à son retour, par des montagnes couvertes de neige, dont les moindres difficultés étaient celles du chemin, & d'un froid excessif, il marcha comme en triomphe, dans des lieux où Culicuchima pouvait lui faire trouver sa perte. Lorsque ce Général se vit à la porte du Palais, qui servait de prison à son Maître, il ôta sa chaussure, pour se présenter à lui; & se jettant à ses pieds, il lui dit, les larmes aux yeux, que, s'il avait été près de sa personne, les Chrétiens ne l'auraient jamais pris. Atahualpa répondit qu'il reconnaissait dans sa disgrâce, un petit châtiment de la négligence qu'il avait eue pour le culte du Soleil.

Dans l'intervalle, Almagro, informé des premiers progrès de son associé, était parti de Panama, dans l'espoir de se mettre en possession du pays qui était au-delà des bornes du Gouvernement de Pizarre; car, malgré le soin que le Gouverneur avait eu de cachet ses patentes, on savait qu'elles ne lui accordaient que deux

D
 cens cinqu
 à compter
 rivant à Pu
 d'Atahualpa
 pour sa ran
 comptant qu
 nait, & qu'e
 gea de desse
 trouva une gr
 qu'on y ava
 admiration à
 d'or & d'arg
 grande, lorsq
 erent que de
 espérer d'entr
 Cette contest
 tant Pizarre,
 ombre & la
 pas remarque
 & prit occasi
 Fernand, son f
 de rendre con
 conquête, &
 part du butin.
 que pour At
 dans Fernand
 eût accordé sa
 qui paraissait d
 Tome XI.

engagea
 mais à
 ne cette
 émérité
 Cepen-
 qu'ayant
 ouvertes
 étaient
 , il mar-
 tieux où
 sa perte.
 Palais,
 il ôta sa
 e jettant
 ix, que,
 Chrétiens
 ndit qu'il
 hâtiment
 le culte
 des pre-
 parti de
 possession
 du Gou-
 soin que
 patentes,
 que deux
 cens

ens cinquante lieues de long, du Nord au Sud,
 à compter de la ligne équinoxiale. Mais, en ar-
 rivant à Puerto-Viéjo, où le bruit de la déaite
 d'Atahualpa, & de l'engagement qu'il avait pris
 pour sa rançon, s'était déjà répandu, Almagro
 comptant que la moitié des trésors lui apparte-
 nait, & qu'elle ne lui serait pas contestée, chan-
 gea de dessein, & se rendit à Caxamalca. Il y
 trouva une grande partie de la rançon d'Atahualpa,
 qu'on y avait déjà rassemblée. Quelle fut son
 admiration à la vue de ces prodigieux monceaux
 d'or & d'argent ! Mais la surprise fut encore plus
 grande, lorsque les soldats de Pizarre lui déclara-
 rent que de nouveaux venus ne devaient pas
 espérer d'entrer en partage avec les Vainqueurs.
 Cette contestation eut de tristes suites; cepen-
 dant Pizarre, qui se voyait le plus fort par le
 nombre & la faveur des troupes, feignit de ne
 pas remarquer le mécontentement d'Almagro,
 & prit occasion de son arrivée, pour envoyer
 Fernand, son frere, en Espagne. Il était question
 de rendre compte à la Cour des progrès de la
 conquête, & de faire à l'Empereur une riche
 part du butin. Cette résolution ne fut affligeante
 que pour Atahualpa, qui se voyait enlever,
 dans Fernand Pizarre, le seul Espagnol auquel il
 eût accordé sa confiance. D'ailleurs une comere,
 qui paraissait depuis quelque temps, l'avait jetté

Pérou.

dans une nouvelle consternation. Lorsqu'il vit Don Fernand prêt à partir, il lui dit : « Vous me quittez, Capitaine ! je suis perdu. Je ne doute point qu'en votre absence, le gros ventre & ce borgne ne me fassent toer. » Le borgne était Don Diégué d'Almagro, qui avait perdu un œil dans une action contre les Américains ; & le gros ventre, Alfonso de Requielme, Trésorier de l'Empereur.

Le Gouverneur embarqua pour l'Espagne cent mille pesos d'or, & cent mille autres en argent à déduire sur la rançon d'Atahualpa. On choisit pour cela les pièces les plus massives, & qui avaient le plus d'apparence : c'étaient des cuvettes des réchauds, des caisses de tambour, des vases des figures d'hommes & de femmes. Chaque Cavalier eut, pour sa part, douze mille pesos en or, sans compter l'argent ; c'est-à-dire, deux cens quarante marcs d'or, & l'Infanterie à proportion ; & toutes ces sommes ne faisaient pas la cinquième partie de la rançon. Soixante hommes demandèrent la liberté de retourner en Espagne pour y jouir paisiblement de leurs richesses ; & Pizarre prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manquerait pas de lui attirer un grand nombre de soldats, ne fit pas difficulté de l'accorder.

Avant le départ de Don Fernand, Soto

orsqu'il vint à la Capitale, l'imagina-
 dit: « Vous voyez une si grande quantité d'or qu'ils
 rdu. Je ne pouvois croire ce qu'ils m'ont
 gros venant de ces contrées; leur récit augmenta, dans Pizarre & d'Almagro;
 Le borgne impatient de se saisir de toutes ces richesses;
 ait perdu un peu de patience; ce n'était néanmoins qu'une petite partie de celles
 éricains; & les anciens Incas; car Huascar était mort, sans
 e, Trésorier avoir révélé dans quel lieu il avait caché les trésors
 de ses peres; mais les Temples avaient été
 Espagne cent respectés, & chaque Palais avait conservé ses
 es en argent précieux. Un ordre d'Arahuualpa pouvait faire
 a. On choisit de mettre à couvert ces précieux restes. C'était la
 ives, & qui crainte d'Almagro; & dans son inquiétude, il
 des cuvettes voulait que, sans attendre plus long-temps ce qui
 r, des vases manquait encore à la rançon du Roi, on se défit de
 . Chaque Casse Prince, pour s'affranchir tout-d'un-coup des em-
 mille pesos en barras qu'il pouvait causer. Tous les Espagnols, qui
 a-dire, deux étaient venus avec lui, tenaient le même langage,
 nterie à propos parce qu'ils jugeaient qu'aussi long-temps que
 nifiaient pas la Inca vivrait, on ne cesserait pas de prétendre
 ante homme que tout ce qui viendrait d'or & d'argent serait
 t en Espagne pour sa rançon, & que par conséquent ils n'y
 richesses; & n'auraient jamais aucune part. Pizarre lui-même
 ne si promptement s'intéressait si peu pour son prisonnier, que, dès
 ui attirer un le premier moment de sa victoire, s'il en faut
 s difficulté de croire Benzoni, il avait pensé à s'en délivrer;

Pérou.

nd, Soto

endit avoir découvert qu'Atahualpa prenait des
 mesures secretes pour les faire massacrer tous, &
 qu'il avait déjà fait cacher, dans plusieurs en-
 droits, un grand nombre de gens bien armés ;
 qui n'attendaient que l'occasion. Tous les Histo-
 riens conviennent que l'examen des preuves ne
 pouvant se faire que par cet Interprete, il était
 maître de tout expliquer suivant ses intentions :
 ainsi n'est-on jamais parvenu à découvrir exacte-
 ment la vérité de son accusation, ni celle de ses
 motifs. Quelques-uns ont cru qu'étant amoureux
 d'une des femmes de l'Inca, & s'en étant fait ai-
 mer, il avait voulu s'assurer un commerce pai-
 sible avec elle, par la mort de ce Prince. On
 assure même qu'Atahualpa, informé de cette
 intrigue, en avait fait des plaintes au Gou-
 verneur, en lui représentant qu'il ne pouvait
 souffrir, sans un mortel chagrin, de se voir ou-
 tragé par un vil sujet, qui n'ignorait pas d'ail-
 leurs la Loi du pays; qu'elle condamnait au feu,
 non-seulement ceux qui se rendaient coupables
 d'un si grand crime, mais ceux-mêmes qu'on pou-
 vait convaincre de l'intention de le commettre ;
 que, pour en témoigner plus d'horreur, on fai-
 t mourir le pere, la mere, les enfans & les
 freres de l'adultere, & que la rigueur s'étendait
 jusqu'à sa maison, ses bestiaux & ses arbres, qu'on
 destruifait sans en laisser aucune trace. Mais, juste

Pérou.

ou non, l'accusation de Philipillo fut écoutée. Envain le malheureux Prince s'efforça de se justifier: sa mort était résolue. Cependant, pour donner une couleur de justice à cette violence on observa quelques formalités dans le procès. Pizarre nomma des Commissaires pour entendre l'accusé, & lui donna un Avocat pour le défendre; comédie barbare, puisque toutes ses réponses devaient passer par la bouche de son accusateur. Elles ne laisserent point de lui faire des partisans. Quelques gens de bien, qui n'entraient point dans le Conseil inique de leurs Chefs, déclarerent qu'on ne devait point attenter à la vie d'un Souverain, sur lequel on n'avait pas d'autre droit que celui de la force; que, s'il paraissait coupable, on pouvait l'envoyer à l'Empereur, & lui en abandonner le jugement; que l'honneur de la Nation Espagnole y était engagé; que c'était odieux de faire périr un prisonnier, après avoir touché une grande partie de la rançon dont on était convenu pour sa vie & sa liberté; enfin qu'une action si noire allait ternir la gloire des armes de l'Espagne, & ne manquerait pas d'attirer la malédiction du Ciel. Pour conclusion, ils appellèrent du procès & de la Sentence à la personne même de l'Empereur, & dans l'acte d'opposition d'appel, ils nommèrent Jean d'Herrada pour procureur de l'Inca.

Ils ne
tion de vi
la signifie
tre les sui
pour les e
main, m
comme de
dissentent
eux menac
que la mor
leur conqu
terait, l'une
tion alla si
ture ouvert
lent entrep
férenterent au
l'Empereur
affaire, ils
qu'outre les
du côté de
pure perte
ne sauverai
raisonnemen
de céder au
se hâterent d
Quelques
contre son f
ges à ses tal

Ils ne se bornerent point à faire cette déclaration de vive-voix , ils la donnerent par écrit , & la signifient aux Juges , avec protestation contre les suites de la Sentence. On n'épargna rien pour les effrayer. Ceux qui avaient le pouvoir en main , menacerent de les traduire à la Cour , comme des traîtres , qui s'opposaient à l'agrandissement de leur Patrie , & , mêlant la persuasion aux menaces , ils s'efforçaient de leur entendre que la mort d'un seul homme assurait leur vie & leur conquête , au lieu que , pendant qu'il subsisterait , l'une & l'autre seraient en danger. La dissension alla si loin , qu'elle aurait produit une rupture ouverte , si quelques esprits modérés n'eussent entrepris d'arrêter les plus ardens. Ils représentèrent aux partisans de l'Inca , que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation étant mêlé dans cette affaire , ils entreprenaient trop à s'y opposer , & qu'outre les suites fâcheuses de leur opposition ; du côté de l'Espagne , ils hasardaient leur vie à pure perte , puisqu'étant en si petit nombre , ils ne sauveraient point celle de l'Inca. Ce dernier raisonnement , qui était sans réplique , les força de céder au torrent ; & les ennemis d'Atahualpa se hâtèrent de le faire étrangler.

Quelques barbaries que ce Prince eût exercées contre son frere , les Historiens donnent des éloges à ses talens pour commander. Il était digne

Pérou.

du Trône , s'il s'y était élevé par d'autres voies. La mort d'Huascar & celle d'un grand nombre d'Incas, qu'il avait fait égorger , méritaient la vengeance du Ciel; mais appartenait-il aux Espagnols de s'en rendre les ministres? Une aveugle superstition les lui avait fait recevoir au milieu de ses Etats; & , quoiqu'il y ait de l'obscurité dans le récit des Historiens, il paraît évidemment qu'à l'entrevue de Caxamalca, s'il avait pris quelques précautions pour la sûreté de sa personne, son dessein n'était pas de commencer la querelle, ni d'employer la force ou la ruse contre des Etrangers qu'il respectait. Défendre à ses gens de les attaquer, écouter paisiblement leur Orateur; & , soit frayeur ou religion, ne pas rétracter ses ordres en leur voyant commencer les hostilités, ensuite paraître ferme dans sa disgrâce, convenir du prix de sa liberté, en presser le paiement, & contenir ses Sujets dans la soumission, pendant qu'on dépouillait ses Palais & ses Temples, ce n'était pas marquer de la haine aux Espagnols, ni leur faire soupçonner de pernicieux desseins: aussi les Historiens les plus dévoués à l'Espagne, traitent-ils les Juges de tyrans cruels & perfides, & remarquent-ils que tous ceux qui avaient eu part à cette Sentence atroce, n'échappèrent point à la punition.

La mort des deux freres laissant le Pérou sans

Chef, il ne se trouva personne pour venger celle d'Atahualpa. L'idée du fantôme de Viracocha, la conduite même des Espagnols étaient fils de la crainte. Pendant quelques années, pendant quelques Généraux, pendant du moins dans l'intervalle qui s'était retiré à Quito, on ne s'y saisit des enfans d'Atahualpa, pas moins que de s'emparer de ce, peu de temps avant qu'il eût voyé Illescas son frere, pour le fils & le charger de le tuer. Il le fit arrêter; ensuite, le Maître, il fit étrangler quelques Officiers Péruviens, & transporter à Quito le corps pour l'ensevelir près de son père éternels, suivant l'ordre de son mourant, & Ruminaguimay avec de grands témoignages fit de magnifiques funérailles même dans le tombeau de son père. Cette solennité par laquelle les Capitaines furent égorgés.

Quisquiz, autre Général, & s'était déjà f

ar d'autres voies. La
grand nombre d'In-
, méritaient la ven-
ait-il aux Espagnols
Une aveugle super-
oir au milieu de les
e l'obscurité dans le
t évidemment qu'à
avait pris quelques
e sa personne, son
ncer la querelle, ni
e contre des Etran-
e à ses gens de les
t leur Orateur; &
e pas rétracter ses
encer les hostilités,
disgrace, convenit
resser le paiement,
a soumission, pen-
lais & ses Temples,
a haine aux Espa-
anner de pernicieux
s plus dévoués à l'Es-
de tyrans cruels &
que tous ceux qui
e atroce, n'échappé-

issant le Pérou sans

Chef, il ne se trouva personne qui entreprit de venger celle d'Atahualpa. La plupart remplis de l'idée du fantôme de Viracocha, & persuadés, par la conduite même des deux derniers Rois, que les Espagnols étaient fils du Soleil, leur rendaient des hommages peu différens de l'adoration. Cependant quelques Généraux tenterent de se soutenir du moins dans l'indépendance. Ruminagui, qui s'était retiré à Quito avec cinq mille hommes, s'y saisit des enfans d'Atahualpa, & ne se promit pas moins que de s'emparer du Trône. Ce Prince, peu de temps avant sa mort, lui avait envoyé Illescas son frere, pour lui recommander ses fils & le charger de leur éducation. Ruminagui les fit arrêter; ensuite, apprenant la mort de son Maître, il fit étrangler ces jeunes Princes. Quelques Officiers Péruviens ne laisserent point de transporter à Quito le corps d'Atahualpa, pour l'ensevelir près de son pere & de ses ancêtres maternels, suivant l'ordre qu'il en avait laissé en mourant, & Ruminagui affecta de le recevoir avec de grands témoignages de respect. Il lui fit de magnifiques funérailles, & le déposa lui-même dans le tombeau de ses Peres; mais il termina cette solemnité par un grand festin, où tous les Capitaines furent égorgés avec Illescas.

Quisquiz, autre Général, assembla quelques troupes, & s'était déjà fait un parti considérable,

Pérou.

Pérou.

lorsque Pizarre, se hâtant de faire le partage de tout l'or qu'on avait rassemblé, marcha contre lui avec toutes ses forces. On craignait de grands obstacles de la part d'un vieux guerrier, dont la prudence & le courage étaient célèbres dans la Nation. Il n'attendit pas les Espagnols; mais, en se retirant dans la vallée de Xauxa, qui est plus loin au Midi, il trouva occasion d'attaquer leur avant-garde, & leur tua quelques hommes. Soto, qui la commandait, était perdu lui-même, s'il n'eût été secouru par Don Diégué d'Almagro, qui s'avança heureusement avec quelque Cavalerie. Tout le reste de cette marche fut extrêmement difficile. Les Péruviens profitaient des montagnes & des passages; mais l'arrière-garde étant arrivée avec Pizarre, on en tua un si grand nombre, que le reste ne tarda pas à se dissiper. De deux frères d'Atahualpa qui vivaient encore, Quisquiz ne cherchant qu'un fantôme; sous le nom duquel il pût régner, avait choisi l'Inca Paulu, pour lui mettre la frange qui servait de Diadème. Ce jeune Prince, élevé dans le respect pour l'Inca Manco son aîné, qu'il reconnaissait pour légitime successeur, après la mort de ses deux autres frères, parut peu touché d'un honneur qui ne lui appartenait pas, & dont il comprit qu'on ne lui laisserait que le titre. Il profita de la retraite de Quisquiz, pour venir au-de-

vant de
venant
s'était ra
ruviens
mission
Gouver
armée.
ver à la
une si ép
ricains d
cavaleri
arrêter
fut repe
hostilité
vant, Pa
sion acco
mis sans
fut plus
de Caxa
La jo
au Gou
où il av
départ c
avec di
Nation
val, va
avait re
mis aux

vant de Pizarre ; il lui demanda la paix , & , prévenant jusqu'à ses défiances , il lui apprit qu'il s'était rassemblé à Cusco un grand nombre de Péruviens , dont il croyait pouvoir garantir la soumission , parce qu'ils y attendaient ses ordres. Le Gouverneur fit prendre aussi-tôt cette route à son armée. Quelques jours de marche le firent arriver à la vue de la Ville ; mais ils en virent sortir une si épaisse fumée , qu'ils soupçonnèrent les Américains d'y avoir mis le feu. Un détachement de cavalerie que le Gouverneur y envoya , pour y arrêter des effets qu'il attribuait à leur désespoir ; fut repoussé avec une vigueur étonnante , & les hostilités durèrent toute la nuit. Mais , le jour suivant , Paulu ayant déclaré à la Ville qu'il avait fait son accommodement , les Espagnols y furent admis sans résistance. Le butin , en or & en argent , fut plus riche encore que celui qu'ils apportaient de Caxamalca.

La joie du triomphe n'avait pas fait oublier au Gouverneur la Colonie de Saint-Michel , où il avait laissé fort peu de cavalerie. Avant son départ de Caxamalca , il y avait envoyé Belalcazar , avec dix maîtres ; détachement qui , dans une Nation tremblante encore à l'approche d'un cheval , valait une armée. En arrivant , Belalcazar avait reçu les plaintes des Cagnares , Peuple soumis aux Espagnols , & que cette raison exposait aux

Pérou.

insultes continuelles de Ruminagui. Un heureux hasard fit aborder, dans le même temps, à Saint-Michel, un grand nombre d'aventuriers, partis de Nicaragua & de Panama, qui venaient chercher fortune. Il en prit deux cens hommes, dont quatre-vingt étaient à cheval, avec lesquels il marcha droit à Quito, dans la double vue d'humilier Ruminagui, & d'enlever les trésors qu'Atahualpa devait avoir laissés dans cette Ville. Le Général Péruvien employa toutes sortes de ruses pour faire périr cette petite armée. Mais Belalcazar n'en arriva pas moins à Quito, après avoir dissipé de vains obstacles, qui ne l'arrêterent pas plus que les escarmouches des Américains. Il apprit, à la vue des murs, que Ruminagui ayant fait assembler les femmes d'Atahualpa & les siennes, qui étaient en fort grand nombre, leur avait dit : « Vous aurez bientôt le plaisir de voir les » Chrétiens, & vous menerez une vie fort agréable avec eux. » La plupart prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Il leur en coûta cher; il leur fit couper la tête presque à toutes; ensuite, prenant la résolution d'abandonner la Ville, il mit le feu à la partie du Palais qui contenait les plus précieux meubles de Huayna Capac, & la fuite le mit encore une fois à couvert des Espagnols. Ainsi, Belalcazar ne trouva point d'opposition dans la Ville. Le Gouverneur

avait env
d'Almagr
d'un brui
d'Alvarad
que, s'éta
grosse ar
Saint-Mic
des obsta
de lui por
pour le jo
bourgades
se défend
ces pays,
espérer,
& de laiss
quête.

Cepend
n'était pas
après avoir
brave Capit
vices, la P
vernement
Alvarado n
passait au P
pagne, qu'il
nouvelle co
faveurs s'ac
mande ne p
on l'a vu re

avait envoyé , dans le même temps , Diégué d'Almagro vers la mer , pour approfondir la vérité d'un bruit important. On répondoit que Don Pédre d'Alvarado , Gouverneur de Guatimala au Mexique , s'était embarqué pour le Pérou , avec une grosse armée. Don Diégué n'en apprenant rien à Saint-Michel , & sachant que Belalcazar trouvait des obstacles dans la route de Quito , entreprit de lui porter du secours ; il fit plus de cent lieues pour le joindre. Il se rendit maître de quelques bourgades , qui n'avaient point encore cessé de se défendre ; mais , n'ayant pas trouvé , dans ces pays , toutes les richesses qu'on lui avait fait espérer , il prit le parti de retourner à Cusco , & de laisser Belalcazar en possession de sa conquête.

 Pérou.

Cependant le bruit , qui regardait Alvarado ; n'était pas sans fondement. Fernand Cortez , après avoir soumis le Mexique , avait donné à ce brave Capitaine , pour prix de ses glorieux services , la Province de Guatimala , dont le Gouvernement lui avait été confirmé par l'Empereur. Alvarado ne put ignorer long - temps ce qui se passait au Pérou. Il fit demander à la Cour d'Espagne , qu'il lui fût permis de s'employer à cette nouvelle conquête ; & , dans un temps où ces faveurs s'accordaient comme au hasard , sa demande ne pouvait être rejetée. Avec l'ardeur dont on l'a vu rempli pour l'or & pour la gloire , il

Pérou.

envoya aussi-tôt Garcias Holquin reconnaître la côte du Pérou, & lui préparer des ouvertures. Sur le récit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizarre y avaient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers Vainqueurs à Caxamalca, il pouvait remonter la Côte, & pénétrer à Cusco. On suppose qu'il croyait cette Ville hors des bornes que la Cour avait assignée au Gouvernement de François Pizarre, & qu'il ne voulait donner aucune atteinte aux prétentions d'autrui. Cependant, étant informé qu'on équipait à Nicaragua deux grands vaisseaux avec un secours d'hommes & d'argent pour les Pizarre, il eut l'adresse de s'en approcher & de s'en saisir pendant la nuit, avec cinq cens hommes qui s'embarquerent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la Province de Puerto-Viéjo; d'où marchant vers l'Orient presque sous l'Equateur, il eut beaucoup à souffrir dans des montagnes, que les Espagnols ont nommées *Arcabucos*. La faim & la soif y auraient fait périr tous les gens, s'ils n'eussent trouvé certaines cannes de la grosseur de la jambe, creuses, & remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit formée de la rosée qui s'y amasse pendant la nuit. Comme la faim, ils n'eurent point d'autres ressources que de manger leurs chevaux. Des cendres chaudes, qui tombaient sur eux comme en pluie, leur causèrent une autre espèce d'incommodité pendant la plus grande par-

tie du ch
venaient
tion est
cette abo
vingt lieu
encore pl
s'ouvrir le
avec la ha
une march
nombre d
passer une c
qui ne cess
si perçant
Espagnol,
filles, les vo
vant hors d
ner d'autres
elles, que de
prenant la r
lerent ensem
vince de Qui
hautes & cou
coupées par
même temps
tomber des t
grosse bourg
épandirent d
inondation.

tie du chemin. Ils apprirent dans la suite, qu'elles
 venaient d'un Volcan voisin de Quito, dont l'ac-
 tion est si violente, qu'il pousse quelquefois
 cette abondance de cendres à plus de quatre-
 vingt lieues, avec un bruit qui se fait entendre
 encore plus loin. Souvent ils étaient obligés de
 s'ouvrir le passage, en coupant les brossailles
 avec la hache & le sabre. Leur consolation, dans
 une marche si pénible, était de trouver un grand
 nombre d'émeraudes; mais ensuite, il fallut
 passer une chaîne d'autres montagnes, où la neige,
 qui ne cessait pas d'y tomber, rendait le froid
 si perçant qu'il y périt soixante hommes. Un
 Espagnol, qui avait sa femme & deux petites
 filles, les voyant tomber de lassitude, & se trou-
 vant hors d'état de les porter, ou de leur don-
 ner d'autres secours, aima mieux périr avec
 elles, que de se sauver, comme il le pouvait, en
 prenant la résolution de les abandonner. Ils ge-
 lerent ensemble. Enfin l'on arriva dans la Pro-
 vince de Quito, où les montagnes quoique fort
 hautes & couvertes de neige, sont du moins entre-
 coupées par des vallées fertiles; mais, dans le
 même temps, une grande fonte de neige en fit
 tomber des torrens d'eau, qui entraînent une
 grosse bourgade, nommée Contiéga, & qui se
 répandirent dans tout le Pays, avec une affreuse
 inondation. Alvarado ne dut qu'à son courage

Pérou.

Pérou.

le bonheur qu'il eut de surmonter tant d'obstacles.

Almagro n'ayant pu douter que les Espagnols dont on lui apprenait l'arrivée, ne fussent Alvarado & ceux qu'il avait inutilement cherchés à Saint-Michel, prit le parti de recourir à un accommodement. La négociation fut terminée en vingt-quatre heures, par deux traités dont l'un fut publié sur-le-champ, & l'autre fut tenu secret. Le premier portait, qu'Alvarado entrerait en partage du butin déjà fait, comme de celui que l'on ferait à l'avenir; qu'il remonterait sur sa Flotte pour aller découvrir de nouvelles Provinces au Midi; que François Pizarre & Diégué d'Almagro travailleraient à pacifier ce qu'ils avaient découvert & conquis, & que les gens de guerre des deux partis seraient libres d'aller, ou par mer à la découverte, ou par terre à la conquête des Provinces septentrionales. Ces conditions n'étaient qu'un voile pour mettre à couvert l'honneur des deux Chefs. Alvarado avait dans sa troupe des Aventuriers d'une haute naissance, qu'il n'osait mécontenter ouvertement. Il prévit que, se voyant proposer des découvertes incertaines, la plupart préféreraient de s'arrêter au Pérou, & l'événement vérifia ses conjectures. De son côté, il n'avait stipulé que pour lui par le traité secret; on lui promettrait de lui compter,

pour

pour ses v
de guerre
qu'il retou
Guatimala,
ne pas rev
associés. U
comme il
Quito, ou
voyé, pou
soumission.

On a vu q
perdu quelq
de Quisquiz
sés & pris. C
ayant pris le
à Caxamalca
tachu, un des
treprit de di
punir ceux q
tahualpa. Cu
avait signifié
qualité de Gr
tion. Il fut é
mêmes forma
viens furent q
tres avaient pr
lement ils leur
soin de faire

Tome X

pour les vaisseaux, les chevaux & les munitions de guerre, cent mille pesos d'or, à condition qu'il retournerait dans son gouvernement de Guatimala, & qu'il s'engagerait par serment à ne pas revenir au Pérou du vivant des deux associés. Une partie de ses gens le quitta, comme il l'avait prévu, pour aller s'établir à Quito, ou Belalcázar fut en même temps renvoyé, pour y entretenir les Peuples dans la soumission.

 Pérou.

On a vu que Pizarre, se rendant à Cusco, avait perdu quelques Espagnols dans une des attaques de Quisquiz. La plupart n'avaient été que blessés & pris. On en comptoit dix-sept. Quisquiz ayant pris le parti de la retraite, les conduisit à Caxamalca, où se rendit aussi l'Inca *Tutu-atu-tachu*, un des freres du feu Roi. Ce Prince entreprit de discerner parmi ces Espagnols & de punir ceux qui avaient contribué à la mort d'Atahualpa. Cuellar fut reconnu pour celui qui avait signifié au Roi la sentence de mort, en qualité de Greffier, & qui avait assisté à l'exécution. Il fut étranglé au même poteau, avec les mêmes formalités qu'il avait exercées. Les Péruviens furent que Chaves, Haro, & quelques autres avaient pris la défense d'Atahualpa. Non-seulement ils leur accorderent la vie, mais ils prirent soin de faire guérir leurs blessures, les traiterent

Pérou.

avec toutes sortes de caresses, & leur firent de riches présens; ensuite, pensant à leur rendre la liberté, ils entamerent avec eux une négociation de paix; dont les principaux articles étaient la cessation des hostilités, & l'oubli des injures. Ils demandaient une solide & durable amitié entre les Péruviens & les Espagnols; mais ils supposaient qu'on ne contesterait point le bandeau Royal à Manco Inca, qu'ils reconnaissaient pour l'héritier légitime du trône, & qu'ils seraient traités en alliés par les Espagnols; comme ils promettaient que l'ordonnance du feu Roi, par laquelle il avait défendu à ses Sujets de nuire aux Chrétiens & à leur Religion, serait fidèlement observée. Enfin ils faisaient prier le Gouverneur de renvoyer au plutôt cette Capitulation à la Cour Impériale pour en obtenir la ratification. Quant à la proposition qu'on leur fit d'embrasser le Christianisme, leur réponse mérite d'être remarquée.

Ils dirent : « Que, loin de rejeter la Religion Chrétienne, ils souhaitaient d'en être instruits; qu'ils priaient le Gouverneur de leur envoyer des Prêtres, & qu'ils en témoigneraient leur reconnaissance; qu'ils savaient bien que la Religion des Espagnols était meilleure que celle de leur pays; que leur Inca Huayna Capac les en avait assurés avant sa mort, & leur avait

reconn
veraien
d'un Ro
gelle &
Espagno
comme
ple. »
les Espagn
Comment
leur cruau
pas éviden
force de c
Peuples du
chérir?

Titu - Au
départ des
d'expirer,
Capitaines,
avec les Vi
il, que H
donna pa
dont l'acco
yeux. Obé
vous reco
l'Inca mor
l'espoir d'un
la ratificati
toutes sortes

recommandé d'obéir à des Etrangers qui arri-
 » veraient bientôt dans ses Etats; que cet ordre
 » d'un Roi, dont ils honoraient beaucoup la sa-
 » gesse & la bonté, les obligeait de servir les
 » Espagnols aux dépens même de leur vie,
 » comme Atahualpa leur en avait donné l'exem-
 » ple. » Quel témoignage authentique contre
 les Espagnols, que cette docilité des Péruviens!
 Comment peuvent-ils colorer leur tyrannie &
 leur cruauté du prétexte de la Religion? n'est-il
 pas évident au contraire qu'ils firent détester, à
 force de crimes, cette même Religion que les
 Peuples du Pérou étaient prêts d'embrasser & de
 chérir?

Titu-Autachu mourut peu de temps après le
 départ des Prisonniers Espagnols. Avant que
 d'expirer, il fit appeller Quisquiz & les autres
 Capitaines, pour leur enjoindre de vivre en paix
 avec les *Viracochas*. « Souvenez-vous, leur dit-
 » il, que Huayna Capac, mon pere, nous l'or-
 » donna par son testament, & par un Oracle
 » dont l'accomplissement a commencé sous nos
 » yeux. Obéissez, c'est ma dernière volonté; je
 » vous recommande l'exécution des ordres de
 » l'Inca mon pere. » En effet, ce discours, &
 l'espoir d'une paix dont on n'attendait plus que
 la ratification, porterent Quisquiz à s'abstenir de
 toutes forces d'hostilités.

Pérou.

Manco Inca, légitime héritier des deux Rois, averti de la négociation par Titu-Autachu son frere, & par Quitquiz, eut assez bonne opinion des Viracochas pour ne pas douter qu'ils n'accordassent une paix qui leur était demandée à des conditions si raisonnables. Il voulut même aller à Cusco, & conférer personnellement avec l'*Apu*; c'est le titre que les Péruviens donnaient au Gouverneur. Ses Officiers lui conseillaient de ne traiter que les armes à la main. Ils craignaient pour lui le sort d'Atahualpa, qui s'était livré par une aveugle imprudence; mais il rejetta de si timides conseils. Rien de plus sage & de plus noble, que le discours qu'on lui prête dans cette occasion. Il se rendit à Cusco, sans autre distinction que la frange jaune, qui était la marque de l'héritier présomptif, pour recevoir la rouge des mains de l'*Apu*, qui la lui donna en effe. Mais, pendant ce temps, Almagro & Alvarado poursuivaient Quitquiz, qui fut taillé en pièces & tué par ses propres soldats. Pizarre était impatient qu'Alvarado s'éloignât de la côte maritime. Il était encore dans la vallée de Pachamacac : ce fut dans ce lieu que le Gouverneur se hâta de l'aller joindre, & de lui payer la somme stipulée par son associé. Il lui rendit tous les honneurs qui pouvaient flatter son ambition. Aux cens mille pesos d'or, il en joignit

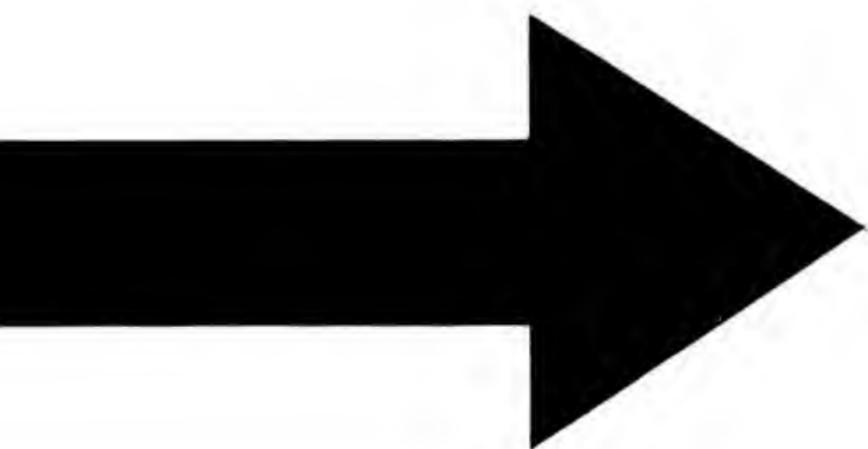
cent mille a
selle d'or &
quoises. Il
un homme,
reux des G
entraînait ce
nes qui ten
ces arrangem
vernement d
voya Don D
de traiter av
avait laissé fo
Jean & Gonz
qui s'étaient
tous ces soins
mer, sur la ri
meuse Ville à
Reyes, parce
le 6 de Janv
Rois.

Cependant Fe
reuses nouvelle
des affaires du
par lesquelles
la dignité de
couvert & do
cens cinquante
la Nouvelle-Caf

cent mille autres, avec un riche présent de vaifelle d'or & d'argent, d'émeraudes & de turquoifes. Il se crut obligé à cette profufion pour un homme, qui venait de ruiner le plus dangereux des Généraux Péruviens dont la défaite entraînaient celle de la plupart des autres Capitaines qui tenaient encore pour les Incas. Après ces arrangemens, Alvarado partit pour son Gouvernement de Guatimala, & le Gouverneur envoya Don Diégué à Cufco. Il lui recommanda de traiter avec douceur l'Inca Manco, qu'il y avait laiffé fous la garde de fes deux freres, Jean & Gonzale, & de ménager les Péruviens qui s'étaient fousmis volontairement. Libre de tous ces foins, il alla fonder, au bord de la mer, fur la riviere de Rimac, ou Lima, la fameufe Ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parce qu'il en fit jetter les fondemens le 6 de Janvier, jour confacré à la Fête des Rois.

Cependant Fernand, fon frere, apportait d'heureufes nouvelles d'Espagne. L'Empereur content des affaires du Pérou, lui accorda des lettres, par lesquelles François Pizarre était honoré de la dignité de Marquis. Le pays qu'il avait découvert & dont l'étendue était bornée à deux cens cinquante lieues de longueur, y était nommé la *Nouvelle-Caftille*. Les mêmes lettres donnaient





1.5 2.8 2.5
3.2 2.2
2.0

1.0
0.5

Pérou.

le nom de *Nouvelle-Tolède* au pays plus avancé vers le Midi, & conféraient ce Gouvernement à Don Diégue d'Almagro, avec la qualité d'Adelantade du Pérou. Ces heureuses nouvelles, qui furent apportées avant le retour de Fernand, & par conséquent avant l'arrivée des Patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles semblaient le promettre. Le nouvel Adelantade se trouvant à Cusco, avec l'Inca & les deux freres du Marquis, Jean & Gonzale Pizarre, prit aussi-tôt la qualité de Gouverneur, dans la supposition que Cusco était au-delà des deux cens cinquante lieues assignées pour le partage du Marquis, & que cette Ville appartenait par conséquent à la Nouvelle-Tolède, dont la Cour lui donnait le Gouvernement. Il ne manqua point de flatteurs, qui échaufferent son ambition, & qui s'engagerent à le soutenir. Les deux Pizarre ayant aussi leurs partisans, cette mésintelligence aurait causé beaucoup de désordres, si le Marquis ne s'était hâté de les prévenir par son retour. Il était alors à Truxillo, autre Ville qu'il venait de fonder. Les Péruviens charmés des espérances qu'il avait données à leur Inca, le portèrent avec zèle sur leurs épaules, & lui firent faire en fort peu de temps deux cens lieues de chemin.

Almagro ne put résister à l'ascendant d'un

rival, qu
coutumé
que leur
zarre, sui
néreusem
de confu
entreprise
aucun tit
faire la
beaucoup
pas conten
rait en d
Les Espag
liberté de
que les pr
des espéra
à ceux qui
Ils faisaie
qu'un simp
fortune. Pi
de les satis
séditieuses,
frant de r
l'or les cor
chement à
du Royaum
de Jean P
Bracamores

rival, que tant de grandes actions l'avaient accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur société reprit une nouvelle force. Pizarre, suivant l'expression de Zarate, pardonna généreusement à Don Diégué, qui marqua beaucoup de confusion d'avoir formé si légèrement une entreprise, pour laquelle il n'avait réellement aucun titre. Ils convinrent que l'Adelantade irait faire la découverte du Chili dont on vantait beaucoup les richesses; & qu'ensuite, s'il n'était pas content de ce partage, le Marquis lui céderait en dédommagement une partie du Pérou. Les Espagnols qui lui étaient attachés, eurent la liberté de le suivre. Il n'était pas surprenant que les premiers partages eussent fait concevoir des espérances aux moindres soldats, sur-tout à ceux qui avaient déjà rendu quelque service. Ils faisaient monter leurs prétentions si haut, qu'un simple arquebuser aspirait à la plus haute fortune. Pizarre qui ne se voyait point en état de les satisfaire, & qui craignait leurs cabales séditieuses, cherchait à les occuper, en leur offrant de nouvelles conquêtes, où l'avidité de l'or les conduisait avec joie. Il envoya un détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du Royaume de Quito. Un autre, sous les ordres de Jean Porcello, alla soumettre le pays de *Bracamores* ou *Pacamores*. Un troisième partit

 Pérou,

Pérou.

pour subjuguier une Province, qui fut nommée *Buena ventura*. Alphonse d'Alvarado, frere de Pédre, alla conquérir, avec trois cens hommes, le pays de Chachapoyas, & forma l'établissement de Saint-Jean de la Frontera, dont il obtint le gouvernement.

L'Adelantade partit pour son entreprise, au commencement de l'année 1535, avec cinq cens soixante dix hommes, infanterie & cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnerent une fortune & des maisons déjà fondées au Pérou. Manco Inca lui donna, pour l'accompagner, Paulu Inca, son frere, & le Grand-Prêtre des Péruviens, nommé, suivant Garcilasso, *Villachumu*. Il y joignit quinze mille de ses Sujets, pour se rendre plus respectables aux Espagnols par ce service. Cette armée traversa d'abord la Province des Charcas, où elle s'arrêta quelque temps. Il y a deux chemins qui conduisent de-là au Chin; l'un par la plaine, qui est le plus long; l'autre par les montagnes, qui est beaucoup plus court, mais que les neiges & le froid rendent impraticables dans toute autre saison que l'été. Envain l'Inca & le Grand-Prêtre conseillerent à l'Adelantade de prendre la plus belle de ces deux routes. Il préféra la plus courte, & son obstination lui coûta cher. Outre la faim & la soif, il eut à

combattre
d'une a
fleches.
l'excès d
Un de s
sieurs au
gelés, q
cinq moi
leurs cor
debout,
encore d
vaux, q
étant aus
jour, on
vivres ou
vaux. A
du bagag
mêmes m
qui le po

Les Pr
ancienn
l'Adelanta
Prêtre. Il
huitieme
sans être
Peut-être
de pluse

combattre des Peuples de fort grande taille , & d'une adresse extraordinaire à lancer leurs fleches. Mais rien ne lui causa tant de mal, que l'excès du froid , en traversant les montagnes. Un de ses Capitaines, nommé *Ruydas* , & plusieurs autres Espagnols, en furent si réellement gelés, que, s'il en faut croire ici les Historiens, cinq mois après, au retour de l'armée, on retrouva leurs corps dans le même état , c'est-à-dire, debout, appuyés contre les rochers, & tenant encore dans leurs mains la bride de leurs chevaux, qui étaient gelés comme eux. Leur chair étant aussi fraîche que s'ils fussent morts le même jour, on ne fit pas difficulté, dans le besoin de vivres où l'on était, de manger celle des chevaux. A toutes ces disgraces, se joignit la perte du bagage, qu'il fallut abandonner dans les mêmes montagnes, après la mort des Péruviens qui le portaient.

Les Provinces du Chili, qui avaient reconnu anciennement les Incas, reçurent avec joie l'Adelantade, en faveur de l'Inca & du Grand-Prêtre. Il paraît qu'il s'avança jusqu'au trente-huitième degré de latitude méridionale, mais sans être tenté d'y former aucun établissement. Peut-être fut-il effrayé par le naturel belliqueux de plusieurs Nations qu'il avait reconnues, &

Pérou.

Pérou.

sur-tout par les forces de deux Seigneurs, qui, dans leurs guerres mutuelles, mettaient en campagne chacun deux cens mille combattans. L'un, nommé *Leuchengorma*, possédait, à deux lieues du continent, une Isle consacrée à ses idoles, dans laquelle il y avait un Temple servi par deux mille Prêtres. Ses sujets apprirent aux Espagnols, que cinquante lieues au-delà de ses terres, on trouvait entre deux grandes rivières, une vaste Province, qui n'était habitée que par des femmes, dont la Reine se nommait *Guaboyrilla*, c'est-à-dire, en langue du Pays, Ciel d'or, parce qu'outre l'or que la Nature y produisait en abondance, elles faisaient des étoffes d'une merveilleuse richesse. C'était apparemment le Pays des Amazones, découvert quelques années après par Orellana. Mais l'existence de cette prétendue Nation d'Amazones, n'a jamais été prouvée.

Almagro revint bientôt sur ses pas ; outre les difficultés qui le rebutaient, les nouvelles qu'il reçut du soulèvement général des Peuples du Pérou, le ramenerent bientôt des contrées du Chili. Manco Inca, en butte aux soupçons des Espagnols & aux violences qui en étaient la suite, avait été renfermé dans la forteresse de Cusco. Le Marquis étant alors à Los Reyes, l'Inca n'avait pas eu d'autre ressource contre la

rigueur de
à Jean P
réduire q
dans des
dre la li
se trouve
dont on
Jean Pizar
revenu d
de Saint-J
prit beau
Manco. D
la permiss
de lui en
son pere,
massif. Fe
Le lieu de
une maïso
quelques
dans les r
& qui gé
Manco leu
Espagnols.
cutter, ils
bâtiffaient
ses Etats.
l'indignité

rigueur des Officiers Espagnols , que de recourir
 à Jean Pizarre , occupé dans le même-temps à
 réduire quelques Péruviens qui s'étaient retirés
 dans des rochers. Il l'avait fait prier de lui ren-
 dre la liberté , pour lui sauver l'humiliation de
 se trouver dans les chaînes à l'arrivée de Fernand ,
 dont on attendait incessamment le retour ; &
 Jean Pizarre lui avait accordé cette faveur. Fernand ,
 revenu d'Espagne , avec la qualité de Chevalier
 de Saint-Jacques , dont l'Empereur l'avait gratifié ,
 prit beaucoup de confiance & d'amitié pour
 Manco. Deux mois après , ce Prince lui demanda
 la permission d'assister à une fête , avec promesse
 de lui en rapporter une statue de Huayna Capac
 son pere , fort vantée , parce qu'on la disait d'or
 massif. Fernand ne fit pas difficulté d'y consentir.
 Le lieu de cette fête se nommait *Youcay* ; c'était
 une maison de plaisance , où se rassemblèrent
 quelques vieux Capitaines , qui s'étaient retirés
 dans les montagnes , après la mort de Quisquiz ,
 & qui gémissaient des malheurs de leur patrie.
 Manco leur exposa la capitulation réglée avec les
 Espagnols. Il leur représenta , qu'au lieu de l'exé-
 cuter , ils l'amusaient de vaines promesses , ils
 bâtissaient des Villes , & partageaient entr'eux
 ses Etats. Il leur peignit des plus vives couleurs
 l'indignité de sa prison , & d'autres outrages qu'il

 Pérou.

Pérou.

n'avait pas cessé d'essuyer. Enfin il leur déclara qu'il était résolu de ne plus se remettre au pouvoir de ses tyrans. L'effet de cette harangue fut un engagement unanime de prendre les armes , pour secouer le joug étranger. Sur un ordre de l'Inca , tous les Péruviens, qui n'étaient pas observés de trop près, se soulèverent depuis Los Reyes , jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire , dans un espace de plus de trois cens lieues. Ils se virent, en peu de jours, deux armées nombreuses , dont l'une marcha vers Los Reyes , pour y accabler le Marquis , & l'autre alla fondre sur Cusco. Dans le premier trouble des Espagnols , elle se saisit de la forteresse , qu'ils eurent beaucoup de peine à reprendre , après un siège de six ou sept jours. Jean Pizarre y fut tué d'un coup de pierre à la tête ; & cette perte fut sensible à tous ceux qui estimaient sa bonté & son courage. L'Inca revint avec toutes ses forces , & forma un siège régulier , qui dura huit mois.

Ce fut par ces fâcheuses nouvelles , qu'Almagro fut absolument déterminé à retourner sur ses traces. Ses Officiers , dont les principaux étaient Gomes d'Alvarado , l'un des freres du Gouverneur de Guatimala , Diégue d'Alvarado son oncle , Rodrigue Ordognès , l'en sollicitèrent

vivement
riche étab
demurer
grandes m
sans avoir
rivée , il
à l'Inca. Sa
dre l'envie
croyait tro
un nouvea
tentions. L
laquelle il
grande par
Jean Sayav
caution , il
lui tua la m
Fernand
que son ar
que Sayaved
avec la mei
Cusco , à la
Sayavedra
bataille troi
lui avait la
Fernand lui
tête , pour c
commodeme

Vivement ; les uns par le desir de se faire un riche établissement au Pérou ; les autres , pour demeurer maîtres du Chili. Il s'avança par de grandes marches, jusqu'à six lieues de Cusco ; & , sans avoir fait avertir Fernand Pizarre de son arrivée , il envoya proposer un accommodement à l'Inca. Ses sermens ne lui avaient pas fait perdre l'envie de se rendre maître de la Ville ; il croyait trouver , dans les termes de ses patentes, un nouveau fondement pour ses ambitieuses prétentions. L'Inca lui fit proposer une entrevue , à laquelle il consentit sans défiance. Il laissa la plus grande partie de ses troupes sous les ordres de Jean Sayavedra, & s'avançant avec peu de précaution , il donna dans une embuscade où Manco lui tua la moitié de son escorte.

Fernand Pizarre apprit son malheur , aussi-tôt que son arrivée ; & , informé en même-temps que Sayavedra était demeuré au village de Horcos, avec la meilleure partie de l'armée , il sortit de Cusco , à la tête de cent soixante-dix hommes. Sayavedra eu fut averti , & mit en ordre de bataille trois cens Espagnols , que l'Adelantade lui avait laissés. Lorsqu'ils furent en présence , Fernand lui fit demander un entretien tête à tête , pour chercher ensemble quelque voie d'accommodement. Cette proposition fut acceptée.

 Pérou.

Pérou.

On prétend que, dans leur conférence, Fernand lui offrit une grande quantité d'or, s'il voulait remettre, aux partisans du Marquis, les troupes qu'il commandait; mais on ajoute, que Sayavedra rejetta cette offre. Cependant Don Diégué, échappé à l'Inca, avait rejoint ses gens, avec lesquels il se mit en route vers Cusco. Quatre Cavaliers de Fernand, qu'il enleva lorsqu'ils cherchaient à l'observer, lui apprirent tout ce qui s'était passé au Pérou, depuis le soulèvement des Américains. Manco & ses Capitaines avaient tué plus de six cens Espagnols, & brûlé une partie des édifices de Cusco.

Cette nouvelle parut le toucher beaucoup; mais elle ne fit qu'augmenter la passion qu'il avait de se voir maître d'une Ville, dont il voulait faire le centre de son Gouvernement. Il se hâta d'envoyer ses Provisions au Conseil Royal que les Pizarre y avaient établi, en priant les Chefs de le recevoir pour leur Gouverneur, parce que les bornes prescrites au Marquis ne s'étendaient pas si loin. On lui fit répondre, qu'il pouvait faire mesurer la juste étendue des deux Provinces, & que si Cusco se trouvait dans la sienne, on était prêt à reconnaître ses droits. Plusieurs personnes y furent employées, sans pouvoir s'accorder sur cet im-

portant a
laient que
du Marquis
maritime,
mît en lig
ou de l'au
Gouverner
Ville de C
Reyes. Au
prétendaien
droite, far
une simple
de latitude
de lieues p
L'Adelanta
de précauti
Pizarre, sur
il ne voulu
quoique ses
par ce succè
pour le pla
de Manco
après son e
les montagn
ses Dieux.

Pendant le
pas moins ét
tage de ses

portant article. Les amis de l'Adelantade voulaient que les lieues réglées dans les provisions du Marquis, fussent prises en suivant la Côte maritime, ou le grand chemin Royal, & qu'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De ces deux manieres son Gouvernement finissoit non-seulement avant la Ville de Cusco, mais même avant celle de Los Reyes. Au contraire, les partisans du Marquis prétendaient que la mesure devait aller en ligne droite, sans détour & sans circuit, soit avec une simple corde, soit en comptant les degrés de latitude, & convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

L'Adelantade profita, la nuit suivante, du peu de précaution des deux freres Jean & Gonzale Pizarre, surprit Cusco & les fit prisonniers. Mais il ne voulut jamais consentir à les faire périr, quoique ses Officiers l'en pressassent. Encouragé par ce succès, il donna la frange rouge à Paulu pour le placer sur le Trône des Incàs au lieu de Manco son frere, qui avait levé le siège après son embuscade, & qui s'était retiré dans les montagnes, en se plaignant d'être trahi par les Dieux.

Pendant le siège de Cusco, le Marquis n'avait pas moins été menacé à Los Reyes. Dans le partage de ses soins entre ses freres, dont il n'avait

 Pérou.

Pérou.

pu recevoir aucune information, Almagro qu'il croyait massacré au Chili, & sa propre défense contre un prodigieux nombre de Péruviens qui l'enveloppaient, il s'était hâté de faire partir tout ce qu'il avait de vaisseaux autant pour animer le courage de ses gens en leur ôtant l'espérance de se sauver par la mer, que pour faire demander du secours au Commandant de Panama, au Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, & à tous les Gouverneurs du Nouveau-Monde. Il avait tiré les Garnisons de Truxillo, & de quelques autres lieux voisins. Il avait fait rappeler Alfonse d'Alvarado, avec les Troupes qu'il lui avoit confiées pour la découverte du pays des Chachapoyas. Le danger de ses freres causant sa plus vive inquiétude, il n'avait pas manqué de leur envoyer plusieurs fois du renfort; mais il avait toujours ignoré le sort des divers détachemens qu'il avait fait marcher à leur secours. Quelle aurait été sa consternation, s'il en eût été mieux informé? Diégue Pizarre, son cousin, parti avec soixante-dix Cavaliers, avait été tué avec eux dans un passage à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses beaux-freres, avait péri de même avec quatre-vingt Cavaliers. Le Capitaine Morgoveyo avec sa Troupe, & le Capitaine Gavette avec la sienne, étaient tombés aussi dans les mains des Péruviens.

Péruvien
 tier. Plu
 cessivem
 uns par
 écrasés p
 rochers,
 sur eux c
 vallées ét
 laillé le t
 de malheu
 savaient r
 précédés.
 Gonzale I
 Ponce de
 Requelme
 pas été mi
 quis, s'étai
 solution jus
 persuadés q
 dont ils ne
 avaient été
 certitude, l
 tinuelle de
 &, pendan
 fait que dir
 rivée d'Alfo
 respirer, &
 montagnes.

Tome X

Péruviens, qui ne leur avaient fait aucun quartier. Plus de trois cens hommes, envoyés successivement, avaient ainsi trouvé la mort, les uns par les armes de leurs ennemis, d'autres écrasés par de grosses pierres & des pièces de rochers, que les Péruviens avaient fait rouler sur eux du haut des montagnes, dans quelques vallées étroites & profondes, où ils leur avaient laissé le temps de s'engager; &, pour comble de malheur, ceux qui périsaient les derniers, ne savaient rien du sort de ceux qui les avaient précédés. On remarque que Fernand, Jean & Gonzale Pizarre, Gabriel de Reyes, Fernand Ponce de Léon, Alfonse Henriquez, le Trésorier Requelme & les autres Chefs de Cusco, n'ayant pas été mieux informés de la situation du Marquis, s'étaient défendus avec d'autant plus de résolution jusqu'à l'arrivée d'Almagro, qu'ils s'étaient persuadés que tous les Espagnols de Los Reyes, dont ils ne recevaient ni nouvelles, ni secours, avaient été massacrés. Tourmenté de la même incertitude, le Marquis était dans la nécessité continuelle de résister aux attaques des Péruviens; &, pendant plusieurs mois, ses forces n'avaient fait que diminuer de jour en jour. Enfin l'arrivée d'Alfonse Alvarado l'avait mis en état de respirer, & de pousser même l'ennemi jusqu'aux montagnes. Mais alors il n'avait rien eu de plus

Pérou.

Pérou.

pressé, que de faire partir ce brave Officier pour Cusco, après l'avoir nommé son Lieutenant-Général. Alvarado s'était mis en marche avec un corps de trois cens hommes, qui s'était trouvé grossi de deux cens par la jonction de Gomez de Tordoya. Il s'était fait jour jusqu'au Pont de Lumichaca, où il avait mis en déroute une grande partie des Péruviens. Ses succès ayant continué jusqu'au Pont d'Abancay, c'était le bruit de ses victoires, joint à l'arrivée de l'Adelantado, qui avait déterminé Manco Inca à lever le siège de Cusco.

C'est ici que commencent les querelles sanglantes des Capitaines Espagnols qui vengerent, mais inutilement, les malheureux Américains, témoins de tant de discordes & de fureurs, sans pouvoir en profiter. Il n'entre point dans notre plan de détailler cette suite de meurtres, & de crimes, qui appartient à l'histoire particulière d'Espagne, & non aux découvertes des Voyageurs ni aux entreprises des Conquérens. Nous n'offrirons que les principaux événemens de cette guerre civile, dont le Nouveau-Monde fut le théâtre durant quinze ans.

Tandis que le Marquis restait dans son nouvel établissement de *Los Reyes*, attaqué de tous côtés par les Péruviens, Fernand Pizarre, son frere, combattit si heureusement Almagro, leur ennemi

commun,
dernier fut
de sa mort
glé en pris
publique d
toute, puis
n'était qu
les reproch
ude. Il lu
captif dans
es avait ép
de son arm
& roches &
vainqueur.
le parut ne
elle qu'il
ro n'eut qu
les derni
toujours fig
C'était un
omme les P
qui ne dut
ambition él
échafaud.
Son fils él
ommé Herr
pa que de
moment où

commun, auprès de Cusco, que la défaite de ce dernier fut entière. Il fut fait prisonnier. L'arrêt de sa mort suivit de près sa défaite. Il fut étranglé en prison & ensuite décapité dans la Place publique de Cusco. Sa mort était légitime sans doute, puisqu'il avait attaqué le Vice-Roi dont il n'était que le Lieutenant. Mais il fit à Fernand des reproches amers & fondés sur son ingratitude. Il lui rappella que, lorsqu'il l'avait tenu captif dans Cusco, lui & son frere Gonzale, il les avait épargnés tous les deux, contre l'avis de son armée qui demandait leur mort. Ses reproches & ses prieres ne fléchirent point le vainqueur. La perte d'un Concurrent si redoutable parut nécessaire; on insulta même à la faiblesse qu'il eut de demander la vie; & Almagro n'eut que la honte inutile d'avoir démenti ses derniers momens le courage qu'il avait toujours signalé.

C'était un Aventurier d'une naissance obscure; comme les Pizarre, sans éducation, sans vertus, qui ne dut sa fortune qu'à son audace, & que l'ambition éleva aux grandeurs & conduisit à l'échafaud.

Son fils élevé par un Gentilhomme Espagnol nommé Herrada, ennemi des Pizarre, ne s'occupait que de projets de vengeance. Il saisit le moment où Fernand Pizarre était allé en Espa-

Pérou.

gne, & Gonzale dans le pays de Canela, & de concert avec les amis & les partisans d'Almagro qu'on appelait les Voyageurs du Chili, parce qu'ils l'avaient suivi dans cette Contrée, il conçut l'étrange projet d'assassiner le Vice-Roi du Pérou en plein jour, au milieu de son Palais de Cusco. Herrada était à la tête de la conspiration, qui n'eut jamais pu réussir, si le Marquis aussi aveuglé par la confiance que ses ennemis l'étaient par la fureur, n'eût méprisé tous les avis qu'on lui donnait, & dédaigné toutes les précautions. Le jour de Saint-Jean, au mois de Juin 1541, Herrada, suivi de dix ou douze de ses complices, marche l'épée à la main vers le Palais du Vice-Roi, en criant : *Meure le Tyran, meure le Traître*. Il entre, quelques domestiques sont égorgés, d'autres prennent la fuite. Le Secrétaire du Marquis saute par la fenêtre, tenant entre les dents son bâton de commandement. Quelques amis du Vice-Roi sont tués à ses côtés. Il reste seul, n'ayant pas, dans un trouble si imprévu, donné la moindre marque de crainte. Entouré d'assassins, il se défend avec une bravoure incroyable, en tue plusieurs, & blesse un plus grand nombre, & tombe enfin percé à la gorge d'un coup mortel.

Telle fut la fin d'un des plus célèbres Conquêteurs du Nouveau-Monde. Nul de ceux qu'

la fortune
d'ame, u
fut plus
dessus de
de toutes
inébranlab
ose encon
paigne fut
le séjour d
à l'heureu
Potofe. Pi
conquérir,
était en l
pour la fai
Pérou ne
& cherchan
& pour co
juguaic jus
cusable la
Doux, affa
exposant v
tr'eux &
peut lui re
permit, &
est difficile
justice &
Cependa
Cour pour

la fortune y distingua, n'eut plus de grandeur
 d'ame, un courage plus extraordinaire, & ne
 fut plus élevé par la force de son caractère au-
 dessus de toutes les craintes, de tous les dangers,
 de toutes les épreuves. C'est à cette constance
 inébranlable, qui, sous le poids des maux présens,
 ose encore envisager ceux de l'avenir, que l'Es-
 pagne fut redevable de l'Empire du Pérou. C'est
 le séjour de Pizarre dans l'Isle Gorgone, qui livra
 à l'heureux Charles-Quint tous les trésors du
 Potose. Pizarre était d'autant plus digne de les
 conquérir, qu'il savait les prodiguer. La libéralité
 était en lui aussi extrême que la valeur; &
 pour la faire connaître d'un mot, le maître du
 Pérou ne laissa rien en mourant. Méprisant l'or
 & cherchant les périls, il était né pour la gloire
 & pour commander. Son ascendant naturel sub-
 juguait jusqu'à ses rivaux, ce qui rend plus ex-
 cusable la confiance qui le livra à ses ennemis.
 Doux, affable, humain, adoré de ses Soldats,
 exposant volontiers sa vie pour le moindre d'en-
 treux & même pour ses domestiques, on ne
 peut lui reprocher que la mort d'Atahualpa qu'il
 permit, & qu'il crut devoir permettre, tant il
 est difficile à l'ambition de se séparer de l'in-
 justice & de la cruauté!

Cependant Vacca de Castro, envoyé par la
 Cour pour rétablir l'ordre, arrivait à Panama.

Pérou.

Sa Commission lui déférait le Commandement-général, en cas que le Vice-Roi mourût. Devenu Gouverneur du Pérou par la mort de Pizarre, il se fit reconnaître des principaux Commandans, & Holguin Garcias & Alfonse d'Alvarado se joignirent à lui avec l'élite des troupes Espagnoles. Le jeune d'Almagro sommé de reconnaître l'autorité Royale, pour toute réponse, fit pendre le député de Castro. On se battit avec toute la fureur qu'annonçait ce premier acte de violence. La victoire fut long-temps disputée. Elle fut dûe principalement à la bravoure déterminée de François Carjaval, l'un des Officiers de Castro, & alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet Aventurier, dont le nom est si fameux & si exécrationnable dans l'Histoire du Nouveau-Monde, est peut-être, de tous les brigands qui le dévalerent, celui qui commit le plus de forfaits & qui versa le plus de sang. Nous aurons bientôt occasion de le faire connaître davantage, quand nous le verrons passer lui-même dans le parti de la rébellion, & finir, par le plus horrible des supplices, une des plus longues carrieres que l'on puisse reprocher à la Nature.

Il n'avait d'autre bonne qualité que la valeur, mais dans le plus haut degré. A cette journée de Chapas, si funeste au jeune d'Almagro, on le vit à la tête de l'infanterie Royale, que

foudroya
par son
épais de
disait-il,
gros que
combien
sans me
& son ca
cha vers
dit maître
victoire.

D'Alma
le champ o
battu lui-m
l'Amérique
zarre, qui
vaient tous
Las Casa
saveur des
adouci le s
fait entendr
sentations,
jets des Lo
Cusco & c
sur les mên
& les Amér
comme Pe
ves. Blasco

foudroyait le canon ennemi, animer les Soldats par son exemple & par ses discours. Il était épais de taille. *Ne craignez pas l'artillerie*, leur disait-il, *ce n'est que du bruit. Je suis aussi gros que deux de vous ensemble, & cependant combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher !* Il jeta sa cotte de maille & son casque, & l'épée à la main, il marcha vers l'artillerie des Rébelles, s'en rendit maître, la tourna contr'eux, & décida la victoire.

 Pérou.

D'Almagro fut tué dans la déroute, & laissa le champ de bataille couvert de morts, après s'être battu lui-même en désespéré. Mais les troubles de l'Amérique n'étaient pas à leur terme, & les Pizarre, qui avaient donné le Pérou à l'Espagne, devaient tous y trouver leur tombeau.

Las Casas, sorti de sa retraite pour signaler, en faveur des Péruviens, le même zèle qui avait adouci le sort des Peuples du Mexique, s'était fait entendre encore à la Cour, &, sur ses représentations, elle avait accordé à ses nouveaux Sujets des Loix de douceur. L'Audience Royale de Cusco & celle de *Los Reyes*, devaient s'établir sur les mêmes principes que celles du Mexique, & les Américains du Pérou devaient être traités comme Peuples conquis, & non comme esclaves. Blasco de Véla fut nommé Président de la

Pérou.

Jurisdiction Royale ; & chargé de faire exécuter les nouveaux Réglemens. C'était un homme ferme jusqu'à la dureté, & qui, dans une Commission de bienfaisance, mit une rigueur tyrannique, très-propre à détruire tout le bien qu'on voulait faire. La conquête était récente, & ces Guerriers qu'on avait récompensés en leur donnant des terres avec un certain nombre d'esclaves pour eux & pour leurs enfans, se plaignaient non sans quelque raison, qu'on leur manquait de parole, & qu'on leur arrachait une fortune qui était le prix de leurs travaux. De la douceur, des ménagemens, des indemnités, voilà ce que prescrivait cette prudence qui veut de la mesure dans le bien, & qui ne permet pas de léser l'un pour soulager l'autre. Véla ne répondait aux représentations & aux plaintes que par des punitions & des outrages. Il déployait ce faste d'autorité, trop ordinaire dans ceux de son état, qui se plaisent trop souvent, par une sorte de rivalité mal-entendue, à écraser la fierté militaire sous le rigorisme de la Loi. Castro lui-même, quoique très-soumis aux ordres de la Cour, fut mis en prison sur les soupçons les plus légers & les plus injustes. Véla semblait armé contre tout autre pouvoir que le sien, & se plaisait à prévoir & à supposer la résistance, pour avoir droit de punir. Bientôt le soulèvement fut général ;

c'est au Manco puissance tagnes, qui s'éta le mon le Prêsid lui firent de la leu de lui oit l'obtinrent qu'à gross voir entr hualpa, M trompa s avait été dans la succès de Manco s'a à part un Perez la p jeu. Une à Perez, c perça Mar viens, indi gnols, & c mort, ils s montagnes

C'est au milieu de cette fermentation que périt Manco Inca. Après ses premiers efforts contre la puissance Espagnole, il s'était retiré dans les montagnes. Quelques partisans du jeune Almagro, qui s'étaient enfuis dans le même asyle, crurent le moment favorable pour faire leur traité avec le Président, alors ennemi du Gouverneur. Ils lui firent demander, de la part de Manco Inca & de la leur, la permission de le venir trouver & de lui offrir leurs soumissions & leurs services. Ils l'obtinrent aisément d'un homme, qui ne songeait qu'à grossir son parti, & qui se sentait flatté d'avoir entre les mains l'héritier du Trône d'Athualpa, Mais un événement étrange & imprévu trompa ses espérances. Gomez Perez, celui qui avait été député auprès de Véla, était retourné dans la retraite de l'Inca pour lui annoncer le succès de sa négociation. Ils jouaient ensemble; Manco s'aperçut que Perez le trompait: il prit à part un de ses Officiers, & lui ordonna de tuer Perez la première fois qu'il le verrait tromper au jeu. Une femme entendit cet ordre, & le redit à Perez, qui, sur-le-champ, tira son poignard & perça Manco Inca d'un coup mortel. Les Péruviens, indignés, massacrèrent Perez & les Espagnols, & choisissant pour leur Chef le fils du Prince mort, ils se cachèrent dans les endroits de leurs montagnes les plus inaccessibles.

Pérou.

Pérou.

Gonzale Pizarre , retiré dans la Province de Charcas , dont il avait obtenu le Gouvernement , observait avec une joie secrète , tous les mouvemens qui agitaient le Pérou , & brûlait d'en profiter. Toujours dévoré du desir de remplacer son frere dans une place qu'il regardait comme l'héritage de la famille des Pizarre , comptant d'ailleurs sur la quantité de partisans que cette famille avait conservés dans un pays où elle avait été toute-puissante , & où son nom était encore si grand , il crut qu'il se refuserait lui-même à sa fortune , s'il ne se portait pas pour le Chef de tous les mécontents dont le nombre grossissait tous les jours. Il s'avança avec deux compagnies de cavalerie vers Cusco ; où l'on attendait , en tremblant , l'arrivée du Vice-Roi , & les nouvelles Ordonnances déjà promulguées à *Los Reyes*. Il y fut reçu comme un Dieu tutélaire , & élu Syndic de la Ville. Il marche aussitôt vers *Los Reyes* ; & ; quoique abandonné d'une partie des siens dans sa route , il ne perd point courage. Quelques-uns de ses Officiers conspirent de le livrer au Président ; il découvre leur dessein & les fait pendre. Véla s'enfuit de *Los Reyes* , & Pizarre s'y fait nommer Vice-Roi par les Auditeurs de l'Audience Royale. Il poursuit Véla jusqu'à Quito , & lui livre bataille sous les murs de cette Ville. Véla tombe frappé d'un coup de hache , &

on lui
vajal ,
zarre ,
Véla ,
niers ,
comme
des fave
avant de
huit lieu
ment dé
celles du
s'empare
vant que
pagne.

Pizarre
tout l'ap
Bientôt lu
dit odieux
en public
sonne n'ou
il faisait à
pour le sa
haut Char
& doubler
qu'il avait
Cepend
Nouveau-
missaire po

on lui coupe la tête. Dans le même temps , Carvajal, qui s'était attaché à la fortune des Pizarre, batrait Royas & Centeno , Lieutenans de Véla , & se baignait dans le sang de ses prisonniers, que le bourreau massacrait devant lui ; & comme si la fortune eût pris plaisir à prodiguer des faveurs de toute espèce à ce brigand féroce , avant de les lui faire expier , elle le mene à dix-huit lieues de Plata, aux mines du Potosi récemment découvertes , & les plus riches de toutes celles du Pérou. Aussi altéré d'or que de sang , il s'empare de tous les revenus des mines, ne réservant que la part de Pizarre & celle du Roi d'Espagne.

Pérou.

Pizarre revint à *Los Reyes* , où il fut reçu avec tout l'appareil du plus magnifique triomphe. Bientôt lui-même, ébloui de sa prospérité, se rendit odieux par son orgueil. Il ne paraissait plus en public qu'avec une garde nombreuse. Personne n'osait s'asseoir en sa présence, & rarement il faisait à quelqu'un l'honneur de se découvrir pour le saluer. Fier de ses succès, il défiait tout haut Charles-Quint de lui disputer le Pérou ; & doublement imprudent, comprait trop sur ceux qu'il avait à ses ordres & les ménageait trop peu.

Cependant la Cour, informée des troubles du Nouveau-Monde, avait dépêché un nouveau Commissaire pour régler & pacifier tout. C'était la

Pérou.

Gasca, Conseiller de l'Inquisition, nommé Président de l'Audience Royale du Pérou, chargé de Lettres qui ordonnaient à Pizarre de lui obéir en tout, & lui permettaient de lever des troupes, s'il en avait besoin, pour soutenir l'autorité royale.

La flotte de Pizarre, qui était sur les Côtes, composée de quatre vaisseaux & commandée par Hinojosa, se soumit d'abord au Président. Pizarre, furieux de cette perte, rejetta avec mépris toutes les propositions de la Gasca, & se prépara à la guerre, secondé de Carvajal, qui était revenu à Los Reyes avec 150 chevaux, 3000 arquebuziers & d'immenses trésors. Ses troupes & celles de Pizarre, étaient couvertes d'or & de broderie. Gonzale fit signer à tous ses Officiers un serment solennel de ne le jamais quitter. Mais la défection ne se mit pas moins dans ses troupes. Il avait placé son camp près de Los Reyes, & le voisinage de la flotte ennemie, qui s'était avancée vers la Côte, favorisait l'évasion des transfuges qu'on envoyait prendre dans des canots. Les ordres violens que donna Pizarre, accrurent le mal au lieu de le diminuer. Il fit publier qu'on tuerait sur-le-champ, & sans forme de procès, tous ceux qu'on rencontrerait hors du camp: c'était le sanguinaire Carvajal qui échauffait de ses fureurs un esprit déjà porté par lui-même à la cruauté & troublé par le péril. Le nombre des défecteurs augmentait à tout

inomen
Pizarre
tôt la V
Cusco,
Acosta d
sidérable
chement
pour un
dent fut
de Pizar
Royales
épée. Ca
se sauver
Pizarre f
jal à être
rut comm
ce qui l'a
te, il mou
des qual
n'est le co
Carvajal
atroce, c
sang avec
Il avait fa
& plus de
fait pas p
quittait ses
& toujours

moment, malgré les exécutions & les supplices. Pizarre s'éloigne enfin de *Los Reyes*, & aussitôt la Ville se soumet au Roi. Il se retire vers Cusco, & ayant rejoint deux de ses Lieutenans, Acosta & Poëlle, il remporte un avantage considérable sur Centeno, qui commandait un détachement aux ordres de la Gasca. Tout se prépare pour un combat général; mais à peine le Président fut-il en présence avec son armée, que celle de Pizarre passa toute entière sous les enseignes Royales; lui-même fut forcé de remettre son épée. Carvajal fut pris dans un marais, en voulant se sauver. Leur procès ne fut pas long à instruire. Pizarre fut condamné à perdre la tête, & Carvajal à être écartelé. Ce dernier avait 84 ans; il mourut comme il avait vécu, bravant & insultant tout ce qui l'approchait. La fin de Pizarre fut différente, il mourut en Chrétien résigné. Il n'avait aucune des qualités de son frere, François Pizarre, si ce n'est le courage guerrier.

Carvajal avait été Moine. C'était un homme atroce, d'une perversité brutale, répandant le sang avec délices, & raillant ceux qu'il égorgeait. Il avait fait périr lui seul plus de 400 Espagnols & plus de vingt mille Américains. Il ne connaissait pas plus le repos que la pitié. Jamais il ne quittait ses armes ni jour ni nuit; il dormait peu & toujours sur une chaise. L'usage immodéré du vin

Pérou.

& des liqueurs aigrissait encore son sang, & rien ne pouvait appaiser sa cruauté que la vue de l'or. Il ne pardonnait qu'à ce prix. Les Historiens louent beaucoup sa bravoure ; mais c'était celle d'une bête féroce, que rien n'arrête quand elle a senti sa proie.

Dans le dessein de reposer l'esprit du Lecteur, dégoûté de ces sanglans spectacles, nous ne pouvons mieux faire que de placer ici un événement très-singulier qui se passait à-peu-près vers le même temps dans l'Isle de Saint-Domingue, où le courage & la vertu d'un seul homme brava constamment toute la puissance Espagnole, & où l'on vit enfin l'Empereur Charles, le Monarque du Nouveau-Monde, forcé de traiter avec un Chef Américain. Ce Chef était le Cacique Henri, élevé dans la Religion & la discipline des Conquistans ; mais qui, détestant leur cruauté dont toute sa famille avait été la victime, avait cherché un asyle contre la tyrannie.

Il n'y avait pas moins de douze ou treize ans qu'il se soutenait dans les montagnes de Baoruco contre toutes les entreprises des tyrans. Le bruit de sa résolution avait d'abord attiré sous ses enseignes ; un grand nombre d'Américains, échappés des habitations Espagnoles, entre lesquels il en avait choisi trois cens qui lui avaient paru plus propres à la guerre & qu'il avait armés de tout ce qu'il avait pu

imagin
mais ri
tion qu
d'une si
voyés c
perte; m
don qui
dans les
ennemis
Un jour
lés avec
gnols, qu
queurs,
le roc, &
la plaine
converts
ronnant la
vertures a
bustibles,
survint, il
& faisant
Espagnols
tenté de le
que butin
avantage d'
commence
armes de l'
dont ils ne

imaginer. Il s'était attaché sur-tout à les discipliner ; mais rien ne lui fait plus d'honneur , que l'attention qu'il eut toujours de se tenir dans les bornes d'une simple défense. Divers partis, qui furent envoyés contre lui , ne retournerent jamais qu'avec perte ; mais il usait de ses avantages avec une modération qui donnait un nouveau lustre à ses victoires , dans les occasions mêmes , où , pour affaiblir ses ennemis , il en aurait pu manquer sans reproche. Un jour , par exemple , qu'il les avait repoussés avec un grand carnage , soixante - dix Espagnols , que la fuite avait dérobés au fer des vainqueurs , rencontrèrent une caverne creusée dans le roc , & s'y cachèrent , dans l'espoir de gagner la plaine à la faveur de la nuit. Ils y furent découverts par un parti d'Américains , qui , environnant la caverne , en bouchèrent toutes les ouvertures avec du bois & d'autres matières combustibles , dans le dessein d'y mettre le feu. Henri survint , il condamna la barbarie de ces furieux , & faisant déboucher la caverne , il laissa aux Espagnols la liberté de se retirer , après s'être contenté de leur ôter leurs armes. C'était souvent l'unique butin qu'il faisait sur eux ; mais il en tirait l'avantage d'armer insensiblement ses soldats , qui commencerent bientôt à manier parfaitement les armes de l'Europe , à l'exception de l'arquebuse , dont ils ne purent jamais faire usage.

Pérou.

Pérou.

Il parut fort surprenant aux Espagnols que des Sauvages, contre lesquels ils ne daignaient employer ordinairement que des chiens, fussent capables, non-seulement de leur tenir tête, mais de les battre. Cependant ils ne connaissaient point encore tout ce qu'ils avaient à craindre de leur Chef. Le jeune Cacique, loin de s'endormir sur ses succès, apportait tous les soins de la prudence à ne rien perdre de ses avantages. Il avait formé des habitations dans les terrains les plus inaccessibles de la montagne. Les femmes y cultivaient la terre, & prenaient soin de la volaille & des bestiaux. De bonnes meutes de chiens servaient à la chasse du cochon. Ainsi, l'abondance régnait dans cet affreux désert. Les mesures du Cacique n'étaient pas moins sages pour sa propre sûreté. Il avait cinquante braves, qui ne l'abandonnaient point en campagne, & qu'il était toujours sûr de trouver pour courir; avec eux, aux premières nouvelles de l'approche des ennemis. Dans les autres temps, quoiqu'il comptât sur la fidélité de toute sa troupe, comme il pouvait arriver que quelqu'un de ses gens tombât entre les mains des Espagnols, & se trouvât forcé, par les tourmens, de découvrir sa retraite, il avait soin qu'aucun d'eux ne la fût jamais; de sorte que, s'il leur donnait quelque ordre, jamais ils ne le retrouvaient dans le lieu

lieu o
des se
rations
vigilan
tous les
& jama
gens éta
réelleme
de suite
au milieu
lui, de
court, il
tiers; &
qu'ayant
mens de
au cou ou
Cepend
jour. Les
nombre, P
son nom
comme sa
il ne se tr
diessé de m
qu'il ne de
sive, un affe
abandonnés
désordre n
Tome X

lieu où ils l'avaient quitté. Il postait d'ailleurs des sentinelles à toutes les avenues de ses habitations ; mais il ne se reposait pas tant sur leur vigilance , qu'il ne visitât lui-même exactement tous les postes. Ainsi , le Cacique était par-tout , & jamais on ne savait précisément où il était. Ses gens étaient persuadés qu'il ne dormait point ; & réellement il dormait fort peu , jamais deux fois de suite au même endroit , toujours à l'écart , au milieu de deux de ses confidens , armés , comme lui , de toutes pièces. Après un sommeil très-court , il commençait sa ronde autour des quartiers ; & , ce qu'il y a de plus étrange , c'est qu'ayant conservé de son éducation des sentimens de piété , il n'était gueres sans un chapelet au cou ou à la main.

Cependant sa troupe avait grossi de jour en jour. Les Nègres mêmes désertaient en grand nombre , pour l'aller joindre ; & la terreur de son nom glaçant le courage des Espagnols , comme sa prudence déconcertait leur politique , il ne se trouvait plus personne qui eût la hardiesse de marcher contre lui. Dans la crainte même qu'il ne demeurât pas long-temps sur la défensive , un assez grand nombre de bourgades furent abandonnées , & ne se sont jamais rétablies. Le désordre ne pouvant qu'augmenter , on prit le

Pérou.

parti de tenter la négociation. Un Religieux Franciscain , nommé le Pere Remi , qui avait eu part à l'éducation du Cacique , & qui connaissait la bonté de son naturel , se promit de lui faire goûter des propositions raisonnables , lorsqu'elles seraient accompagnées d'une bonne garantie pour l'exécution. Son offre fut acceptée. On le chargea de promettre à tous les rebelles le pardon du passé ; & , pour l'avenir , une entière exemption de travail.

Il partit avec un plein pouvoir , dans une barque dont le Pilote eut ordre de le débarquer vers l'endroit où les montagnes de Baoruco aboutissent à la mer , & de s'éloigner ensuite un peu sans le perdre néanmoins de vue , pour être en état de lui donner du secours s'il en demandait. à peine fut-il à terre , qu'il vit sortir des montagnes une troupe d'Américains , dont il fut bientôt environné. Il les pria de le conduire à leur Chef , ou s'ils n'osaient faire cette démarche sans sa participation , il leur proposa d'aller prendre ses ordres , en lui apprenant que le Pere Remi , dont il avait été disciple à Vera-paz , demandait à lui parler , & n'avait rien d'agréable à lui dire. Ces soldats , qui ne connaissaient pas le Franciscain , lui répondirent que leur Cacique n'avait pas besoin de sa visite ; qu'

tous les
avait lu
la seule
ne le p
vaient à
ses habi
nu sur
n'était pa
nation, p
dont il n
Il parut to
les larmes
ement qu
table , po
de paix.
Henri n
pondit qu'
aire, cesser
bornait, d
tyrans, qui
tar, comm
pere, & c
rûlés vifs
avait faits à
garder la ré
ne comm
oyait cont
entions, qu

tous les Espagnols étaient des traîtres, & qu'il avait lui-même l'apparence d'un espion, & que la seule grace qu'ils pouvaient lui faire, était de ne le pas traiter avec toute la rigueur qu'ils devaient à ce titre. Ils ne laisserent pas de lui ôter ses habits; mais ils se contenterent de le laisser nu sur le rivage. Heureusement le Cacique n'était pas loin. Il accourut à la première information, pour traiter plus humainement un homme, dont il n'avait pas oublié le nom & les bienfaits. Il parut touché de l'état où il le vit; il l'embrassa, les larmes aux yeux, avec des excuses du traitement qu'il avait reçu. Une disposition si favorable, porta aussi-tôt le Missionnaire à parler de paix.

Henti n'y parut pas insensible; mais il répondit qu'il ne dépendait que des Espagnols de faire cesser une guerre, dans laquelle tout se bornait, de sa part, à se défendre contre des tyrans, qui menaçaient sa liberté & sa vie; qu'en cet état, comme il était, de venger le sang de son père, & celui de son ayeul, qui avaient été brûlés vifs à Xaragua, & les maux qu'on lui avait faits à lui-même, il ne laisserait pas de garder la résolution à laquelle il s'était attaché, de ne commettre aucune hostilité, s'il ne s'y voyait contraint; qu'il n'avait pas d'autres prétentions, que de se maintenir libre dans ses mon-

Pérou. tagnes ; qu'il s'y croyait autorisé par le droit de la nature , & qu'il ne voyait pas sur quel fondement on voulait le forcer à la soumission pour des étrangers , qui ne pouvaient appuyer leur possession que sur la violence ; qu'à l'égard de l'offre qu'on lui faisait d'un traitement plus doux , & même d'une entière liberté , il serait le plus imprudent des hommes , s'il se fiait à ceux qui , depuis leur arrivée dans l'Isle , n'avaient fait que violer leurs promesses ; qu'au reste , il se conserverait toujours dans les principes de Religion que le Pere lui avait inspirés , & qu'il ne rendrait jamais le Christianisme responsable des violences , des brigandages , des injustices , des impiétés & des dissolutions de la plupart de ceux qui le professaient. Envain le Missionnaire répliqua. Il fut écouté avec respect ; mais tout son zèle ne lui fit rien obtenir de plus. On fit chercher ses habits pour les lui rendre. Ils avaient été mis en pièces ; & le Cacique n'en ayant pas d'autres à lui donner , il renouvela ses excuses , le conduisit jusqu'au bord de la mer , l'embrassa fort tendrement en prenant congé de lui , & rentra dans ses montagnes.

Après le mauvais succès de cette tentative les hostilités avaient recommencé plus vivement que jamais de la part des Espagnols ; & les troupes de Henri , dont le nombre continua

d'augmenter
que l'Isle
averti
d'abandonner
mesures
Gouverneur
Barrionou
naire &
affaires
de passer
hommes
fortir sans
nuévo fut
pas d'autre
neur. On
par les voy
on lui re
laquelle Sa
dans l'obé
réserve , &
puissance
rejeter ce
la conclusio
alors de v
qui l'avait
fit donner
son départ.
En arriv

d'augmenter, poufferent si loin leurs avantages, que l'Isle entiere était menacée. L'Empereur, averti de la nécessité de finir cette guerre, ou d'abandonner les établissemens, prit enfin des mesures plus efficaces. Il venait de nommer au Gouvernement de la Castille d'Or, François de Barrionuévo, Officier d'un mérite extraordinaire & d'une expérience consommée dans les affaires du Nouveau-Monde : il lui donna ordre de passer par l'Isle Espagnole, avec deux cens hommes de bonnes troupes, & de n'en point sortir sans l'avoir entierelement pacifiée. Barrionuévo fut muni d'un plein pouvoir, qui n'avait pas d'autre borne que la conservation de l'honneur. On lui recommanda même de commencer par les voies de la douceur ; & dans cette vue, on lui remit une Lettre pour le Cacique, par laquelle Sa Majesté Impériale l'invitait à rentrer dans l'obéissance, lui offrait une amnistie sans réserve, & le menaçait de tout le poids de sa puissance & de son indignation, s'il s'obstinait à rejeter ces offres. Ce Prince avait tant à cœur la conclusion de cette affaire, que, n'ayant point alors de vaisseau prêt à la navigation que celui qui l'avait apporté lui-même en Espagne, il le fit donner à Barrionuévo, pour ne pas retarder son départ.

En arrivant à San-Domingo, le Gouverneur

Pérou,

de la Castille d'Or présenta ses provisions à l'Audience Royale, & remit à l'Amiral une lettre de l'Empereur, qui contenait l'explication de ses ordres. Mais sa prudence lui fit souhaiter qu'on délibérât d'abord sur le sujet de sa commission, & sur les moyens de l'exécuter. On doit juger de l'extrémité où l'Isle était réduite, par le refus que les Auditeurs firent de se charger seuls d'une délibération de cette importance. Ils convoquèrent une Assemblée générale, composée de tout ce que l'Isle avait de Personnes distinguées par leurs emplois & leur expérience : & les sentimens y furent si partagés, qu'on fut réduit à choisir quatre des plus anciens Habitans, qui furent chargés d'en conférer entr'eux, pour rapporter leur avis à l'Assemblée.

Leur opinion parut fort sage sur la méthode qu'il fallait employer pour la guerre ; mais elle fut moins goûtée que le conseil qu'ils donnerent de faire porter d'abord la lettre de l'Empereur au Cacique Henri. La difficulté n'était que de le joindre ; car depuis quelque temps, on n'entendait plus parler de lui, & l'on doutait même s'il n'était pas mort. Mais Barrionuêvo approuvant l'avis des quatre Conseillers, qui fut confirmé par les suffrages de toute l'Assemblée, entreprit de trouver le Cacique, & de le ramener lui-même à la soumission.

On
de cou
& l'on
fidèles,
des. Qu
pour l'
rence,
éducation
porter l
l'on ent
mois ent
quimo,
à terre,
cique. Il
est forme
rionuêvo
une Case
il vit un
fendit que
de distan
Cacique
écrire, &
l'informai
tée par u
vice : ma
fort. Apr
néral s'eng
gnes. Il m

On lui donna trente-deux hommes, résolus de courir avec lui toutes sortes de dangers ; & l'on y joignit le même nombre d'Américains fidèles, pour lui servir d'interpretes & de guides. Quelques Peres Franciscains furent nommés pour l'accompagner ; cet Ordre eut la préférence, parce que le Cacique y avait reçu son éducation. On arma une caravelle, pour transporter le Général & sa troupe au rivage, d'où l'on entre dans les montagnes. Elle mit deux mois entiers à ranger la côte, jusqu'au Port d'Yaquimo, parce que le Général envoyait souvent à terre, pour s'informer de la retraite du Cacique. Il n'en apprit rien. Le Port d'Yaquimo est formé par une assez belle Riviere, que Barriouévo remonta bien loin. Il trouva d'abord une Case, mais sans habitans ; un peu plus haut, il vit un champ bien ensemencé, auquel il défendit que l'on causât le moindre dommage. A peu de distance, il eut quelques indices que le Cacique n'était pas loin. Il s'arrêta pour lui écrire, & lui donner avis de son arrivée. Il l'informait de sa commission. Sa lettre fut portée par un Américain, qui s'offrit pour ce service : mais on n'a jamais su quel avait été son sort. Après l'avoir attendu vingt jours, le Général s'engagea dans les défilés de plusieurs montagnes. Il marcha pendant trois jours, avec des dif-

Pérou.

Pérou.

difficultés qu'il eut peine à soutenir. Enfin il apprit de quelques habitans que le Cacique étoit sur un petit lac, que les Espagnols ont nommé *lagune du Commandeur*, & qui a deux lieues de circuit ; c'est apparemment une des deux parties du Lac de Xaragua. Il restait huit lieues d'un chemin dont les difficultés paraissoient insurmontables. Sur toute la route, il n'y avait pas une seule branche coupée, ni la moindre trace, qui pût faire juger qu'on y eût jamais passé : c'étoit une précaution du Cacique, pour empêcher qu'on ne pût découvrir sa retraite. Il fallait tout le courage du Général Espagnol. Chaque pas qu'il faisoit dans un pays inconnu ; lui offroit des difficultés capables de l'effrayer. Enfin il arriva dans un Village dont les maisons étoient assez bien bâties, où les vivres étoient en abondance, avec toutes les commodités dont les Américains avoient l'usage, mais sans un seul habitant ; il défendit encore qu'on y prît rien ; & seulement il s'accommoda de quelques Calebasses, qu'il fit remplir d'eau, parce qu'il en avoit un extrême besoin. Après cette habitation, il trouva un chemin fort large, qui avoit été coupé dans les bois & qu'il ne suivit pas longtemps, sans rencontrer quelques Américains. Ses caresses & le petit nombre de ses gens les ayant rassurés, il apprit d'eux que le Cacique n'étoit

qu'à un
 à lui,
 l'eau ju
 ceintur
 Ces di
 procha
 étoient
 der s'ils
 nation
 dirent
 informé
 une let
 pereur.
 avec mo
 cains de
 de leur
 conduire
 l'informe
 dirent qu
 & qu'ils
 Cependant
 sentirent
 voulurent
 femme fu
 de se me
 Le jour
 l'un desqu
 tent du C

qu'à une demi-lieue de là; mais que, pour aller à lui, il fallait marcher dans la lagune, avec de l'eau jusqu'aux genoux & quelquefois jusqu'à la ceinture, & traverser ensuite un défilé fort étroit. Ces difficultés ne purent le refroidir. Il s'approcha de la lagune. D'autres Américains qui étaient dans un canot, auxquels il fit demander s'ils n'avaient pas vu un homme de leur nation qui portait une lettre à leur Chef, répondirent que non, mais que le Cacique était informé de l'arrivée d'un Officier, qui avait une lettre à lui présenter de la part de l'Empereur. Alors Barrionuevo crut pouvoir avancer avec moins de précautions. Il pria les Américains de recevoir dans leur canot une femme de leur nation, qu'il avait amenée, & de la conduire à leur Chef qu'elle avait servi, pour l'informer de la visite des Espagnols. Ils répondirent que le Cacique était instruit de tout; & qu'ils n'osaient rien faire sans son ordre. Cependant sur de nouvelles instances, ils consentirent à prendre l'Américaine, mais ils ne voulurent jamais approcher de la rive, & cette femme fut obligée pour s'embarquer avec eux de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture.

Le jour suivant, deux canots parurent dans l'un desquels était l'Américaine, avec un patient du Cacique, nommé *Martin de Alfaro*;

 Pérou.

Pérou.

suivi d'une Troupe fort lesté de Soldats, armés de lances & d'épées. Ce canot s'étant approché des Espagnols, Barrionuevo s'avança seul. Alfaro descendit seul aussi, & donna ordre à ses gens de s'éloigner. Après avoir salué civilement le Général, il lui fit, de la part du Cacique, des excuses « de ce qu'il n'était pas » venu lui-même au-devant de lui : il était » retenu par une incommodité ; mais il se flat- » tait que le Seigneur Espagnol, étant venu si » loin, voudroit bien achever le peu de chemin » qui restait. » Barrionuevo reçut ce compliment d'un air satisfait, & consentit à continuer sa marche. Envain ses gens s'efforcèrent de l'en détourner. Il ne prit même avec lui que quinze hommes ; &, sans autres armes qu'une sorte d'esponçon, & son épée, il ne fit pas difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. On le mena par des chemins si rudes & si embarrassés, que souvent il était obligé de marcher sur les mains autant que sur les pieds. Ses gens se lassèrent bientôt, & le préférèrent de retourner sur ses pas en lui représentant que le Cacique voulait le jouer, ou le faire périr : « Je ne contrains personne, dit l'in- » trépide Général ; quiconque a peur, est libre » de retourner. Pour moi, seul s'il le faut, » j'irai jusqu'au bout. En acceptant ma comi-

» sion
 » la v
 » mon
 Malg
 d'un ce
 réter p
 néanmo
 couvrait
 Henri.
 du Géné
 s'il était
 par gros
 un chem
 sur-le-cha
 qu'il pou
 se remit
 paraître d
 de fange
 tenir, co
 une grand
 fatigues.
 mais dans
 traiter mi
 tout un
 n'épargna
 main, il le
 s'affirent t
 Aussi-tôt c

« sion , j'en ai compris la difficulté. Si j'y laisse
 « la vie , je mourrai content d'avoir rempli
 « mon devoir. » Pérou.

Malgré son courage, Barrionuévo se trouva tout d'un coup si fatigué , qu'il fut contraint de s'arrêter pour prendre un peu de repos. Le bois néanmoins commençait à s'éclaircir , & l'on découvrait , au travers des arbres , la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants , à la prière du Général , & demanda de sa part , au Cacique , s'il était disposé à l'entrevue , Henri commença par gronder Alfaro , de n'avoir pas fait ouvrir un chemin , & lui ordonna d'y faire travailler sur-le-champ. Ensuite il envoya dire au Général qu'il pouvait avancer sans défiance. Barrionuévo se remit aussi-tôt en marche. Henri le voyant paraître dans un grand désordre , tout couvert de fange , & presque hors d'état de se soutenir , courut au-devant de lui , & témoigna une grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le Général fit une réponse honnête , mais dans laquelle il fit sentir qu'on aurait pu traiter mieux un homme de son rang , & surtout un Envoyé de l'Empereur. Le Cacique n'épargna point les excuses ; & , le prenant par la main , il le conduisit sous un grand arbre , où ils s'affirent tous deux sur des couvertures de coton. Aussi-tôt cinq ou six Capitaines vinrent embrasser

Pérou.

le Général , & se retirant avec la même promptitude , ils allèrent se mettre à la tête de soixante soldats , armés de boucliers , d'épées & de casques. Avec les mêmes armes , les Capitaines étaient ornés de panaches , & tous avaient pour cuirasses , le corps entouré de grosses cordes teintes en rouge. Les deux Chefs , après un court entretien , qui ne consista d'abord qu'en politesses , firent éloigner un peu leurs gens , & l'on prête ce discours au Général Espagnol.

« L'Empereur , mon Seigneur & le vôtre , le plus puissant de tous les Souverains du monde , mais le meilleur de tous les Maîtres , & qui regarde tous ses Sujets comme ses enfans , n'a pu apprendre la triste situation où vous êtes réduit ; avec un grand nombre de vos compatriotes , & l'inquiétude où vous tenez toute cette Isle , sans être touché de la plus vive compassion. Les maux que vous avez faits aux Castillans , les premiers & les plus fidèles Sujets , l'avaient d'abord irrité ; mais lorsqu'il a su que vous êtes Chrétien , & les bonnes qualités que vous avez reçues du Ciel , sa colere s'est calmée , son indignation s'est changée en un desir ardent de vous voir entrer dans des sentimens plus conformes à vos lumieres. Il m'envoie donc pour vous exhorter à quitter les armes , & vous offrir un pardon général , que sa bonté veut étendre à tous ceux

qui
aussi
men
& j
pou
dans
Vou
vous
nes
& p
estim
point
qui je
de sa
Henr
tention
père
pria le
nuévo
tendue
nait à H
tenait e
Elle fini
se soum
Royale
où ils p
l'abonda

« qui ont pris parti pour vous : mais je porte
 « aussi l'ordre de vous poursuivre sans ménage-
 « ment, si vous vous obstinez dans votre révolte,
 « & j'ai amené des forces qui m'en donnent le
 « pouvoir. C'est ce que vous verrez encore mieux
 « dans la Lettre dont je suis chargé pour vous.
 « Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté pour
 « vous l'apporter moi-même. J'ai méprisé les pei-
 « nes & les dangers pour obéir à mon Souverain
 « & pour vous marquer particulièrement mon
 « estime ; persuadé d'ailleurs que l'on ne devait
 « point manquer de confiance avec un Cacique à
 « qui je sais qu'on a reconnu des sentimens dignes
 « de sa Religion & de sa naissance. »

Pérou.

Henri écouta ce discours avec beaucoup d'at-
 tention, & reçut avec respect la Lettre de l'Em-
 pereur ; mais, comme il avait mal aux yeux, il
 pria le Général de lui en faire la lecture. Barrio-
 nuévo la fit d'une voix assez haute pour être en-
 tendue des soldats du Cacique. L'Empereur don-
 nait à Henri le titre de *Don*, & la Lettre con-
 tenait en substance ce que le Général avait dit.
 Elle finissait par assurer les Américains que, s'ils
 se soumettaient de bonne grace, l'Audience
 Royale avait ordre de leur assigner des terres,
 où ils pussent vivre avec tous les avantages de
 l'abondance & de la liberté. Après sa lecture, le

Pérou.

Général rendit la Lettre au Cacique , qui la baisa & la mit respectueusement sur sa tête. Il reçut aussi le sauf-conduit de l'Audience Royale, scellé du sceau de la Chancellerie ; & , l'ayant examiné , il déclara qu'ayant toujours aimé la paix , il n'avait fait la guerre que par la nécessité de se défendre ; que si , jusqu'alors , il avait rejeté toutes les voies d'accommodement , c'était parce qu'il n'avait pas trouvé de sûreté à traiter avec les Espagnols , qui lui avaient souvent manqué de parole ; mais que , recevant celle de l'Empereur même , il acceptait humblement une faveur à laquelle il n'aurait osé prétendre.

En achevant sa réponse , il s'approcha de ses gens , il leur montra la Lettre de l'Empereur , & leur fit entendre qu'il ne se sentait plus que de la soumission pour un grand Prince , qui lui témoignait tant de bonté. Ils répondirent avec leurs acclamations ordinaires , c'est-à-dire , par de grandes aspirations , qu'ils tiraient avec effort du fond de leur poitrine ; après quoi , le Cacique ayant rejoint Barrionuevo , ils convinrent ensemble des articles suivans : Que le Cacique rappellerait incessamment tous ceux qui reconnaissaient son autorité , & qui étaient répandus en différens quartiers de l'Isle ; qu'il les obligerait de reconnaître , à son exemple , l'Empereur pour leur Souverain ;

qu'il se
des co
cerait d
gerait d
fance ,
s'en éc
déliance
ne , où
son entr
de l'Emp
chez ces
bien de
avait fait
Américai
joie fut v
protestati
Mancia f
prétexte
avait un a
ayant eu
d'ailleurs
le Caciqu
Domingo
qu'un de
jusqu'à ce
miral , les
A la vérité

qu'il ferait chercher les Nègres fugitifs , & , qu'à des conditions dont on conviendrait , il les forcerait de retourner à leurs Maîtres ; qu'il se chargerait de retenir tous les Américains dans l'obéissance , ou d'y faire rentrer ceux qui pourraient s'en écarter ; que , pour lever toute ombre de défiance , il descendrait incessamment dans la plaine , où l'Audience Royale lui donnerait , pour son entretien , un des plus nombreux troupeaux de l'Empereur. Les traités ne se concluant jamais chez ces Peuples que dans un festin , on se garda bien de manquer à l'ancien usage. Barrionuévo avait fait apporter de l'eau-de-vie & du riz. Les Américains fournirent le gibier & le poisson. La joie fut vive , & l'accord scellé par de nouvelles protestations. Cependant Don Henri & Donna Mancía sa femme , ne touchèrent à rien , sous prétexte qu'ils avaient déjà dîné. Ce refus , qui avait un air de défiance , alarma le Général ; mais , ayant eu la prudence de dissimuler , il ne trouva d'ailleurs que des apparences de bonne foi dans le Cacique , qui lui promit de se rendre à San-Domingo pour y ratifier le traité. Il voulut même qu'un de ses Capitaines accompagnât le Général jusqu'à cette Ville , pour y saluer , de sa part , l'Amiral , les Auditeurs & tous les Officiers Royaux. A la vérité on sut , dans la suite , que c'était un

Pérou.

Pérou.

honorable espion , qui avait ordre d'observer si les démarches des Espagnols ne couvraient pas quelque nouvelle trahison. Mais il ne put rester de soupçon à Barrionuévo , lorsqu'il se vit escorté jusqu'à son navire , par les principaux Officiers du Cacique , à la tête d'un détachement bien armé. Un incident imprévu aurait pu laisser de plus justes alarmes aux Américains. La Caravelle étant à l'ancre dans un petit Port aujourd'hui connu sous le nom de *Jacquemel* , les Espagnols n'y furent pas plutôt arrivés , qu'ils voulurent traiter leur escorte. Ils prodiguèrent le vin de Castille & les liqueurs fortes. La plupart des Américains en burent avec tant d'excès , qu'éprouvant de mortelles tranchées , le ressentiment de la douleur , joint au transport de l'ivresse , pouvait leur inspirer de furieuses résolutions , dans un lieu où ils étaient les plus forts. Barrionuévo , qui avait heureusement de l'huile , ne trouva point d'autre expédient que de leur en faire avaler à tous , après leur en avoir donné l'exemple ; elle leur causa des évacuations , qui rétablirent promptement leur santé. En les congédiant , il leur fit des libéralités de leur goût , & les chargea de présents pour le Cacique & son épouse.

Son retour porta , dans la Capitale , une joie égale à la crainte dont on était délivré. Mais , quoique les réjouissances

les réjou
soupçon
faire auc
tre , sa
voyait n
était Go
pour s'af
gard du
caresses q
prit même
le vie ,
qu'on lui
le Caciqu
lesquels ,
arrêter Go
presque se
cinquante
voisin. Sur
qu'il souh
tans , une
lui , & l'a
mitié. Il d
lui dit que
Azua , dan
cier Castil
chargé d'u
pour la ra

Tome

les réjouissances publiques dussent laisser peu de soupçon au Député de Don Henri, il ne voulut faire aucune démarche qui pût engager son Maître, sans avoir examiné à loisir si tout ce qu'il voyait n'était pas une ruse concertée. Son nom était Gonzale. Il allait, de maison en maison, pour s'assurer de la disposition des habitans à l'égard du traité. On pénétra ses inquiétudes, & les caresses qu'il reçut, acheverent de les dissiper. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de s'en retourner au terme qu'on lui avoit prescrit. Ce retardement inquiéta le Cacique. Il laissa passer quelques jours, après lesquels, voulant être informé de ce qui pouvait arrêter Gonzale, il s'approcha de la Ville d'Azua presque seul en apparence, mais soutenu par ses cinquante braves qu'il avait placés dans un bois voisin. Sur l'avis qu'il fit donner dans la Ville, qu'il souhaitait de parler à quelqu'un des habitans, une centaine d'Espagnols vinrent bientôt à lui, & l'aborderent avec toute l'ouverture de l'amitié. Il demanda des nouvelles de Gonzale. On lui dit que, depuis peu de jours, il avait passé par Azua, dans une caravelle, accompagné d'un Officier Castillan, nommé *Pierre Roméro*, qui était chargé d'un plein-pouvoir de l'Audience Royale pour la ratification du Traité. Cette assurance lui

causant beaucoup de joie , il fit appeller ses gens
 Pérou, on s'embrassa , & la paix fut célébré par un nouveau festin , où Don Henri , sous le prétexte d'une indisposition , se dispensa encore de se rendre à rien. Dans son retour , ayant pris par *Yaguaguana*, nom qu'on donnait encore au lieu qui porte à présent celui de *Léogane* , il y trouva *Gonzalez* & *Roméro* ; l'un qui lui confirma la sincérité des Espagnols dans le traité ; & l'autre qui lui en remit la ratification avec de riches présens. Sur le champ il fit embarquer , dans la caravelle , un bon nombre de Nègres fugitifs , qu'il avait déjà fait arrêter ; & , des deux côtés , tous les ombres s'évanouirent. Cependant il ne se hâta point de quitter ses montagnes , & les Espagnols étaient si impatiens de l'en voir sortir.

Il en sortit enfin , mais ce ne fut qu'après avoir consommé les vivres dont il avait fait de grandes provisions. Il se rendit ensuite à *San - Dominge* où il signa la paix , qui n'avait encore été signée que par ses Députés. On lui laissa choisir un lieu pour s'y établir avec les restes de sa Nation , dont il fut déclaré Prince héréditaire , exempt de tribut , avec la seule sujétion de rendre hommage à l'Empereur , & à ses Successeurs Rois de Castille , lorsqu'il en serait sommé. Il se retira dans un lieu nommé *Boya* , à treize ou quatorze lieues

de la
 ricains
 premier
 de l'
 au mé
 privilé
 Caciq
 à mort
 Royale
 qu'ils f
 minua
 disait ré
 xante fe
 traces a

Le de
 été l'am
 fortir ce
 l'avons d
 nemens
 avoir pla
 quelque
 La Ga
 son Souv
 Pérou &
 Mendoze
 gne , fut
 gnité au
 logique d

de la Capitale, vers le Nord-Est. Tous les Américains, qui purent prouver leur descendance des premiers habitans de l'Isle, eurent la permission de le suivre, & leur postérité subsista toujours au même lieu avec la jouissance des mêmes privilèges. Leur Prince, qui prenait le titre de Cacique de l'Isle de Hayti, jugeait & condamnait à mort; mais l'appel était ouvert à l'Audience Royale. Ils étaient environ quatre mille lorsqu'ils furent ainsi rassemblés; mais ce nombre diminua par degrés, de manière qu'en 1718, on le dit réduit à trente hommes & cinquante ou soixante femmes, & peut-être n'en reste-t-il plus de traces aujourd'hui.

Pérou.

Le desir de revoir ce brave Cacique, qui avait été l'ami de Las Casas, fut le premier motif qui fit sortir ce bon Religieux de sa retraite, comme nous l'avons dit plus haut, & la liaison de ces deux événemens peut nous servir d'excuse suffisante pour avoir placé ici cet épisode, qui d'ailleurs a dû faire quelque plaisir au Lecteur.

La Gasca retourna en Espagne, rapportant à son Souverain la nouvelle de la pacification du Pérou & des trésors immenses. Don Antoine de Mendoze, alors Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, fut nommé pour aller remplir la même dignité au Pérou. On verra, dans la suite chronologique des Vice-Rois, qui sera jointe à la des-

500 HISTOIRE GÉNÉRALE, &c

Pérou. cription du pays, par quels degrés la paix y fut
affermie avec la domination Espagnole, & quel-
les sont proprement les parties de cette grande
région, que l'Espagne peut compter entre ses
Provinces,

Fin du onzieme Volume.

DI

LIV

CHA

por

rev

CHA

qui

cal

CHA

LIVR

De

CHA

Me

dien



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE II. <i>Mexique ,</i>	Page 1
CHAPITRE III. <i>Cortez quitte Mexico pour aller combattre Narvaëz. Il revient Vainqueur ,</i>	Ibid.
CHAP. IV. <i>Mort de Motézuma. Cortez quitte Mexico & se retire à Tlascalala ;</i>	23.
CHAP. V. <i>Prise de Mexico ,</i>	79.
LIVRE III. <i>Nouvelle-Espagne ou Description du Mexique ,</i>	145.
CHAPITRE PREMIER. <i>Division du Mexique en sept Provinces ou Audiencias ,</i>	Ibid.

502 TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE II. <i>Origine , Monarchie , Chronologie , Cour Impériale , Revenus de l'Empire , & Gouvernement des anciens Mexicains ,</i>	216
CHAP. III. <i>Religion , Divinités , Temples , Prêtres , Sacrifices & Fêtes des Mexicains ,</i>	239
CHAP. IV. <i>Figure , Habillement , Caractère , Usages , Mœurs , Arts & Langues des Mexicains ,</i>	267
CHAP. V. <i>Climat , Vents , Arbres , Plantes , Fruits & Fleurs ,</i>	303
CHAP. VI. <i>Animaux & Raretés ,</i>	331
LIVRE IV. <i>Pérou ,</i>	377
CHAPITRE PREMIER. <i>Découverte & conquête du Pérou , par François Pi- zarre & Don Diégue d'Almagro , Ibid.</i>	

Fin de la Table des Chapitres.

ERRA

PAGE 2
son exp
Page 49 ,
Idem , lig
Page 104
coulaier
Page 282
Page 286
Page 295 ,
Page 393 ,
Capac.
Page 445
Page 446

Tome

archie ,
 Revenus
 ent des
 216
 nités ,
 & Fêtes
 239
 ement ,
 , Arts
 267
 Arbres ,
 303
 s , 331
 377
 uverte &
 cois Pi-
 ro , Ibid.
 tres.

ERRATA DU ONZIEME VOLUME.

PAGE 21 , ligne 5 , & son expérience ; lisez , & de toute son expérience.

Page 49 , ligne 3 , de mesure ; lisez , à mesure.

Idem , ligne 26 , échappés au combat ; lisez , du combat.

Page 104 , ligne 19 , coulait , ligne 20 , brifait ; lisez , coulaient , brifaient.

Page 282 , ligne 2 , à la voix ; lisez , à la voie.

Page 286 , ligne 20 , s'étant allé ; lisez , allez.

Page 295 , ligne 5 , que nous regardions ; lisez , regardons.

Page 393 , ligne dernière , Guaynacapu ; lisez , Huaina-Capac.

Page 445 , ligne 3 , on répondoit ; lisez , on répandait.

Page 446 , ligne première , Holquin ; lisez , Holguin.

